This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

BUHR B
a39015 00024533 5b

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Cramond

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE
DU JACOBINISME;

Augustin

Par Mr. l'Abbé BARRUEL.

Première Partie.

A LONDRES,
De L'Imprimerie Françoiſe,
Chez PH. LE BOUSSONNIER & Co. No. 122
Wardour Street, Oxford Street.

Se vend chez A. DULAU & Co. No. 107 *Wardour Street*, Soho.
Et chez
De Boſſe, *Gerard Street.* Booſey, *Royal Exchange.*
Booker, *Bond Street.* Et chez P. Fauche, *à Hambourg.*

1797.

265

DC
178
.B28
v.1

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

Première Partie.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Chapitres. Pages.

Chapitres		Pages
I	*Des principaux Auteurs de la Conjuration.*	1
II	*Exiſtance, objet, étendue, époque de la Conjuration Anti-chrétienne.*	27
III	*Secret & union des Conjurés.*	40
	Premier moyen des Conjurés, Enciclopédie.	57
IV	*Second moyen des Conjurés, extinction des Jéſuites*	81
V	*Troiſième moyen des conjurés, extinction de tous les Corps Religieux.*	110
VI	*Quatrième moyen des Conjurés, Colonie de Voltaire.*	130
VII	*Cinquième moyen des Conjurés, Honneurs Académiques.*	137
VIII	*Sizième moyen des conjurés, Inondation de Livres Anti-chrétiens.*	147

45430

Chap.		Pag.
IX	*Spoliations, violences projettées par les Conjurés, & cachées sous le nom de Tolérance.*	168
X	*Rôle, Mission, Service & moyens particuliers de chacun des Chefs de la Conjuration Anti-chrétienne.*	177
XI	*Progrès de la Conspiration. Première Classe. Disciples Protecteurs; Adeptes Couronnés.*	211
XII	*Seconde Classe de Protecteurs; Adeptes Princes & Princesses.*	234
XIII	*Troisième Classe des Adeptes Protecteurs. Ministres, Grands Seigneurs, Magistrats.*	253
XIV	*Classe des Gens de Lettres.*	300
XV	*Conduite du Clergé envers les Conjurés Anti-chretiens.*	327
XVI	*Nouveaux & plus profonds moyens des Conjurés, pour séduire les dernières Classes des Citoyens.*	341
XVII	*Progrès Généraux de la Conjuration dans toute l'Europe. Triomphe & Mort des Chefs de la Conjuration.*	368

Chap.		Pag.
XVIII	*De la Grande Illusion qui a fait le succès des Sophistes de l'Impiété, dans leur Conjuration contre l'Autel.*	389

FIN

de la Table de la Première Partie.

MÉMOIRES

Pour Servir à l'Hiſtoire

DU

JACOBINISME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SOUS le nom déſaſtreux de *Jacobins*, une ſecte a paru dans les premiers jours de la Révolution Françoiſe, enſeignant que *les hommes ſont tous égaux & libres*; au nom de cette égalité, de cette liberté déſorganiſatrices, foulant aux pieds les autels & les trônes; au nom de cette même égalité, de cette même liberté, appellant tous les peuples aux déſaſtres de la rebellion, & aux horreurs de l'anarchie. Apparition des Jacobins.

Dès les premiers inſtans de ſon apparition, cette ſecte s'eſt trouvée forte de trois cent mille adeptes, ſoutenue de deux millions de bras qu'elle faiſoit mouvoir, dans toute l'étendue de la France, armés de torches, de piques, de haches & de toutes les foudres de la Révolution.

C'eſt ſous les auſpices, c'eſt par les mouvemens, l'impulſion, l'influence & l'action de cette ſecte, que ſe ſont commiſes toutes ces grandes atrocités qui ont inondé un vaſte Empire du ſang de ſes Pontifes, de ſes Prêtres, de ſes Nobles, de ſes Riches, de ſes Citoyens de tout rang, de tout âge, de tout ſexe. C'eſt par ces mêmes hommes que le Roi Louis XVI, la Reine ſon Epouſe, la Princeſſe Eliſabeth ſa ſœur, abbreuvés d'outrages & d'ignominie dans une longue captivité, ont été ſolemnellement aſſaſſinés ſur l'échaffaud, & tous les Souverains du monde fièrement menacés du même ſort. C'eſt par eux que la Révolution Françoiſe eſt devenue le fléau de l'Europe, la terreur des Puiſſances vainement combinées pour mettre un terme aux progrès de ces armées révolutionaires, plus nombreuſes & plus dévaſtatrices que l'inondation des Vandales.

Qu'eſt-ce donc que ces hommes ſortis, pour ainſi dire, tout à coup des entrailles de la terre, avec leurs dogmes & leurs foudres, avec tous leurs projets, tous leurs moyens & toute la réſolution de leur férocité? Qu'eſt-ce que cette ſecte dévorante? D'où lui viennent tout à la fois & cet eſſain d'adeptes, & ces ſyſtèmes & ce délire de la rage contre tous les autels & tous les trônes, contre toutes les inſtitutions religieuſes & civiles de nos ancêtres? Auſſi nouveaux que leur nom même, les Jacobins ne ſont-ils devenus

les plus terribles inſtrumens de la révolution, que parce qu'ils en ſont les premiers nés & les enfans chéris ; ou bien, antérieurs à la Révolution, ſi elle eſt leur ouvrage, que furent-ils eux-mêmes avant de ſe montrer? Quelle fut leur école, & quels furent leurs maîtres? Quels ſont leurs projets ultérieurs? Cette Révolution Françoiſe terminée, ceſſeront-ils enfin de tourmenter la terre, d'aſſaſſiner les Rois & de fanatiſer les peuples?

Importance de leur hiſtoire

Ces queſtions ne ſont rien moins qu'indifférentes pour les Nations & pour les hommes chargés de leur bonheur, ou du maintien de la ſociété. J'ai cru qu'il n'étoit pas impoſſible de les réſoudre ; mais c'eſt dans ſes annales mêmes que j'ai cru devoir étudier la ſecte, ſes projets, ſes ſyſtêmes, ſes complots & ſes moyens. C'eſt à les dévoiler que je conſacre ces Mémoires.

J'aurois vu les ſermens & les conſpirations des Jacobins ſe borner aux déſaſtres qu'ils ont déjà produits ; j'aurois vu des jours plus ſereins ſe lever & annoncer le terme de nos maux avec celui de la Révolution Françoiſe, je n'en croirois pas moins à l'importance, à la néceſſité de dévoiler les ténébreux complots auxquels nous la devons.

Pour la poſtérité,

Les faſtes affligeans de la peſte & de ces grands fléaux qui, à certaines époques, ont déſolé la terre, alors même que les peuples croient enfin reſpirer tranquillement, ne ſont pas le ſimple

objet d'une curiofité inutile. L'hiftoire des poiſons révèle ordinairement les remèdes qu'il faut leur oppoſer; celle des monſtres nous dit par quelles armes ils ont été domptés. Quand les fléaux antiques reparoiſſent, & tant qu'il eſt à craindre de les voir reparoître, il eſt toujours utile de ſavoir quelles cauſes ont hâté leurs ravages, quels moyens auroient pu en arrêter le cours, & quelles fautes peuvent encore les rappeller. Les générations préſentes s'inſtruiſent par les malheurs paſſés; dans l'hiſtoire des nôtres, il faut que nos neveux trouvent les leçons néceſſaires pour être plus heureux.

Pour la génération préſente,

Mais il eſt pour nous-mêmes des malheurs plus preſſans à prévenir; il eſt pour la génera-tion préſente des illuſions à diſſiper, qui peuvent redoubler le fléau à l'inſtant même où elle s'en croira délivrée. Nous avons vu des hommes s'aveugler ſur les grandes cauſes de la Révolution Françoiſe. Nous en avons connu cherchant à perſuader que toute ſecte révolutionaire & conſpirante, avant cette Révolution même, n'étoit qu'une ſecte chimérique. Pour ceux-là, tous les maux de la France, & toutes les terreurs de l'Europe ſe ſuccèdent, s'enchaînent par le ſimple concours de circonſtances imprévues, impoſſibles à prévoir. Il leur ſemble inutile de chercher des complots & des agens, qui aient ourdi la trame & dirigé la chaîne des événemens. Les acteurs qui dominent aujourd'hui

Première erreur à diſſiper ſur la cauſe de leur révolution,

ignorent les projets de ceux qui les ont dévancés; & ceux qui les fuivront, ignoreront de même les projets de leurs prédéceffeurs.

Préoccupés d'une opinion fi fauffe, remplis d'un préjugé fi dangereux, ces prétendus obfervateurs diroient volontiers aux Nations diverfes: que la Révolution Françoife ne vous allarme plus. C'eft un Volcan qui s'eft ouvert, fans qu'on puiffe connoître le foyer où il s'eft préparé; mais il s'épuifera de lui-même, avec fon aliment, fur les contrées qui l'ont vu naître. Des caufes inconnues dans vos climats, des élémens moins propres à fermenter, des loix plus analogues à votre caractère, la fortune publique mieux affurée, vous annoncent que le fort de la France ne peut pas devenir le vôtre; & fi vous deviez un jour le partager, en vain chercheriez vous à l'éviter. Le concours & la fatalité des circonftances vous entraineroient malgré vous; ce que vous auriez fait pour vous y fouftraire, appelleroit peut-être le fléau, & ne feroit que hâter vos malheurs.

Croiroit-on que j'ai vu dans une erreur fi propre à rendre les Nations victimes d'une fatale fécurité, jufqu'à ces hommes même, que Louis XVI avoit placés auprès de fa perfonne, pour l'aider à détourner les coups que la Révolution ne ceffoit de lui porter? J'ai entre les mains le mémoire d'un Ex-miniftre confulté fur les caufes de cette infernale Révolution, & en

particulier ſur les principaux conſpirateurs qu'il devoit mieux connoître, & ſur le plan de la conſpiration. Je l'ai vu prononcer qu'il ſeroit inutile de chercher, ſoit des hommes, ſoit une aſſociation d'hommes, qui euſſent médité la ruine de l'Autel & du Trône, ou formé aucun plan que l'on puiſſe appeller conjuration. Infortuné Monarque! quand ceux-même qui doivent veiller pour vous, ignorent juſqu'au nom, & juſqu'à l'exiſtence de vos ennemis, de ceux de votre peuple, eſt-il bien étonnant que vous & votre peuple en ſoyez les victimes!

Vérités à oppoſer à cette première erreur.

Appuyés ſur les faits, & munis des preuves qu'on trouvera développées dans ces Mémoires, nous tiendrons un langage bien différent. Nous dirons, & nous démontrerons ce qu'il importe aux peuples, & aux chefs des peuples de ne pas ignorer; nous leur dirons: dans cette Révolution Françoiſe, tout juſqu'à ſes forfaits les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, réſolu, ſtatué: tout a été l'effet de la plus profonde ſcélérateſſe, puiſque tout a été préparé, amené par des hommes qui avoient ſeuls le fil des conſpirations long-tems ourdies dans des ſociétés ſecrètes, & qui ont ſu choiſir & hâter les momens propices aux complots. Dans ces événemens du jour, s'il exiſte quelques circonſtances qui ſemblent moins l'effet des conſpirations, il n'en étoit pas moins une cauſe & des agens ſecrets, qui appelloient ces

événemens, qui ſavoient profiter de ces circonſtances, ou bien les faire naître, & qui les dirigeoient toutes vers l'objet principal. Toutes ces circonſtances ont bien pu ſervir de prétexte & d'occaſion ; mais la grande cauſe de la Révolution, de ſes grands forfaits, de ſes grandes atrocités, en fut toujours indépendante ; cette grande cauſe eſt toute dans des complots ourdis de longue main.

En dévoilant l'objet & l'étendue de ces complots, j'aurai à diſſiper une erreur plus dangéreuſe encore. Dans une illuſion funeſte, il eſt des hommes qui ne font pas difficulté de convenir que cette Révolution Françoiſe a été méditée ; mais ils ne craignent pas d'ajouter que dans l'intention de ſes premiers auteurs, elle ne devoit tendre qu'au bonheur & à la régénération des Empires ; que ſi de grands malheurs ſont venus ſe mêler à leurs projets, c'eſt qu'ils ont trouvé de grands obſtacles ; c'eſt qu'on ne régénère pas un grand peuple ſans de grandes ſecouſſes ; mais qu'enfin les tempêtes ne ſont pas éternelles ; que les flots s'appaiſeront, & que le calme renaîtra ; qu'alors les Nations étonnées d'avoir pu redouter la Révolution Françoiſe, n'auront qu'à l'imiter, en s'en tenant à ſes principes.

Seconde erreur ſur la nature de leur révolution.

Cette erreur eſt ſur tout celle que les coryphées des Jacobins s'efforcent le plus d'accréditer. Elle leur a donné, pour premiers

inſtrumens de la rebellion, toute cette cohorte de Conſtitutionels, qui regardent encore leurs décrets ſur les droits de l'homme, comme un chef-d'œuvre de droit public, & qui ne perdent pas encore l'eſpoir de voir un jour tout l'univers régénéré par cette rapſodie politique. Elle leur a donné un nombre prodigieux de ſectateurs, dans cette eſpèce d'hommes plus aveugles encore que furieux, que l'on auroit pu prendre pour honnêtes gens, ſi la vertu pouvoit ſe combiner avec tous les moyens de la férocité, dans l'intention ſeule d'un avenir meilleur. Elle leur a donné tous ces hommes, dont la ſtupide crédulité, avec toutes ſes bonnes intentions, ne voit qu'un malheur néceſſaire dans les horreurs du dix Août, & dans la boucherie du deux Septembre. Elle leur donne enfin tous ces hommes, qui encore aujourd'hui, ſe conſolent de trois ou quatre cent mille aſſaſſinats, de ces millions de victimes que la guerre, la famine, la guillotine, les angoiſſes révolutionnaires ont coûtées à la France; tous ces hommes, qui encore aujourd'hui, ſe conſolent de cette immenſe dépopulation, ſous prétexte que toutes ces horreurs emmeneront enfin un meilleur ordre de choſes.

Vérités oppoſées à la 2de. erreur.

A cet eſpoir fallacieux, à toutes ces prétendues intentions, j'oppoſerai les intentions de la ſecte révolutionnaire, ſes vrais projets, & ſes conſpirations pour les réaliſer. Je dirai, parce-qu'il faut bien enfin le dire, parceque toutes les

preuves en sont acquises : la révolution Françoise a été ce qu'elle devoit être dans l'esprit de la secte. Tout le mal qu'elle a fait, elle devoit le faire ; tous ses forfaits & toutes ses atrocités ne sont qu'une suite nécessaire de ses principes & de ses systêmes. Je dirai plus encore : bien loin de préparer dans le lointain un avenir heureux, la Révolution Françoise n'est encore qu'un essai des forces de la secte ; ses conspirations s'étendent sur l'univers entier. Dût-il lui en couter par tout les mêmes crimes, elle les commettra ; elle sera également féroce, il est dans ses projets de l'être partout où le progrès de ses erreurs lui promettra les mêmes succès.

Vraie conséquence de ces vérités.

Si parmi nos Lecteurs il en est qui concluent : il faut donc que la secte des Jacobins soit écrasée, ou bien que la société toute entière périsse, & que partout sans exception, à nos Gouvernemens actuels succèdent les convulsions, les bouleversemens, les massacres & l'infernale anarchie de la France ; je répondrai : oui, il faut s'attendre à ce désastre universel, ou écraser la secte ; mais je me hâterai d'ajouter : écraser une secte n'est pas imiter ses fureurs, sa rage sanguinaire & l'hommicide enthousiasme dont elle enivre ses apôtres ; ce n'est pas égorger, immoler ses adeptes, & diriger contre eux toutes les foudres dont elle les armoit. Ecraser une secte c'est l'attaquer dans ses écoles même, dissiper ses prestiges, mettre au jour l'absurdité de ses

principes, l'atrocité de ses moyens, & sur tout la scélératesse de ses maîtres. Oui, anéantissez le Jacobin, mais laissez vivre l'homme. La secte est toute entière dans ses opinions; elle n'existe plus, elle est doublement écrasée, quand ses disciples l'abandonnent, pour se rendre aux principes de la raison & de la société.

La secte est monstrueuse; mais ses disciples ne sont pas tous des monstres. Les soins même qu'elle prenoit pour cacher au grand nombre ses derniers projets, les précautions extrêmes dont elle usoit pour ne les révéler qu'aux élus de ses élus, nous démontrent assez combien elle craignoit de se voir sans moyens & sans force, & d'être abandonnée par la multitude de ses disciples, s'ils venoient à pénétrer dans toute l'horreur de ses mystères. Je n'en ai pas douté un seul instant: quelque dépravation qui regnât parmi les Jacobins, la plus grande partie auroit abandonné la secte, s'ils avoient su prévoir à quel terme, & par quels moyens on vouloit les conduire. Et ce peuple François surtout, comment eût-il suivi de pareils chefs, s'il eût été possible alors de lui dire & de lui faire entendre: voilà les projets de vos chefs; voilà jusqu'où s'étendent leurs complots & leurs conspirations!

Intérêt des peuples à connoître les projets des Jacobins

Si la France aujourd'hui fermée comme l'enfer, ne peut plus entendre d'autre voix que celle des Démons de la Révolution, au moins est-il encore tems de prévenir une partie des

autres Nations. Elles ont entendu parler des forfaits & des malheurs de cette Révolution ; il faut bien qu'elles fachent le fort qui les attend elles-mêmes, fi la fecte des Jacobins prévaut ; il faut bien qu'elles fachent auffi que leurs propres révolutions ne font pas moins partie du grand complot, que celle de la France ; & que tous ces forfaits, toute cette anarchie, toutes ces atrocités qui ont fuivi la diffolution de l'Empire François, ne font qu'une partie de la diffolution qu'on leur prépare à toutes ; il faut bien qu'elles fachent que leur Religion, ainfi que leurs miniftres, leurs temples, leurs autels & leurs trônes ne font pas moins l'objet de cette même confpiration des Jacobins, que la Religion, les prêtres, les autels & le trône des François.

Lorfque des fimulacres de paix fembleront mettre fin à la guerre entre les Jacobins & les Puiffances combinées, il faudra bien auffi que ces puiffances connoiffent à quel point elles peuvent compter fur les traités. Alors plus que jamais, il fera important de revenir fur l'objet de ces guerres faites par une fecte, qui envoyoit fes légions, bien moins pour s'emparer des fceptres, que pour les brifer tous ; qui ne promettoit pas à fes adeptes la couronne des Princes, des Rois, des Empereurs ; mais qui exigeoit d'eux le ferment de broyer les couronnes, les Princes, les Rois, les Empereurs. Alors plus que jamais, il

Intérêt des Puiffances.

faudra réfléchir qu'avec les sectes, la plus dangereuse des guerres n'est pas celle qui se poursuit au champ de Mars. Quand la rebellion & l'anarchie sont dans les élémens des sectaires, les bras peuvent bien être désarmés, mais l'opinion reste, la guerre est dans les cœurs. Une secte réduite à se cacher, où à se reposer, n'en reste pas moins secte. Elle pourra dormir, mais son sommeil sera le calme des volcans. Ils ne vomissent plus au dehors leurs torrens & leurs flammes, mais les feux souterrains serpentent, travaillent de nouvelles issues, & préparent de nouvelles sécousses.

L'objet de ces mémoires n'est donc précisément, ni cette paix, ni cette guerre, qui se font de puissance à puissance. Alors même que le danger subsiste tout entier, je sais qu'il est des tems où il faut que le glaive de la mort se repose, je sais qu'il est des ressources qui s'épuisent. Je laisse aux chefs des peuples les moyens de la force à discuter. Mais je sais, quelsque soient les traités, qu'il est une espèce de guerre, que la sécurité de ces traités peut rendre plus funeste ; & cette guerre est celle des complots, des conspirations secrètes, dont les traités publics n'effacent pas les vœux & les ferments. Malheur à la puissance qui aura fait la paix, sans avoir même su pourquoi son ennemi lui avoit déclaré la guerre ! Ce que les Jacobins ont fait avant d'éclater une première fois, ils

le feront encore avant d'éclater de nouveau ; ils pourſuivront dans les ténèbres, le grand objet de leurs conſpirations ; & de nouveaux déſaſtres apprendront aux peuples que toute la Révolution Françoiſe n'étoit que le commencement de la diſſolution univerſelle que la ſecte médite.

Objet de ces memoires.

Voilà ce qui a fait des vœux ſecrets des Jacobins, de la nature même de leur ſecte, de leurs ſiſtêmes, de leurs voyes ſourdes & ténébreuſes, enfin de leurs conſpirations ſouterraines l'objet plus ſpécial de mes recherches. On a vu le délire, la rage, & la férocité des légions de la ſecte ; on les connoît aſſez comme inſtruments de tous les crimes, de toutes les dévaſtations, de toutes les atrocités de la Révolution Françoiſe, on ne ſait pas aſſez quels maîtres, quelle école, quels vœux, & quels complots les ont ſucceſſivement férociſés. Il ne ſera que trop longtems facile à nos neveux de juger du fléau par ſes effets. Le François qui voudra retracer le tableau des ravages, n'aura longtems encore qu'à regarder autour de lui. Aſſez longtems encore, les débris des palais & des temples, les décombres des villes, les ruines d'un vaſte empire éparſes dans les provinces atteſteront la barbarie des modernes Vandales. L'épouventable liſte du prince & des ſujets tombés ſous les décrets de la proſcription, la ſolitude des cités & des campagnes, aſſez long tems encore rappelleront le regne des fatales

lanternes, de la vorace guillotine, des bandits assassins, & des législateurs bourreaux.

Ces détails humilians pour la nature, & flétrissans pour l'ame, n'entrent point dans l'objet de ces mémoires. Ce que j'aurai à dire plus spécialement, ce n'est point ce qu'ont fait les légions infernales des Marats, des Robespierres, des Syeys, des Philippe d'Orléans; ce sont les conspirations & les sistêmes, les écoles, les maîtres; c'est tout ce qui a fait les Syeys, les Philippe, lés Condorcet, les Péthion, & qui prépare encore à chaque peuple de nouveaux Marats, de nouveaux Robespierres. Ce que je me propose, c'est que la secte des Jacobins & ses conspirations connues, ses forfaits n'ayent plus rien d'étonnant; que sa facilité a répandre le sang, que ses impiétés contre l'autel, & ses frénétiques fureurs contre le trône, & ses atrocités contre les citoyens soient aussi naturelles que les ravages de la peste; afin que désormais les peuples n'ayent pas moins d'attention à se préserver de l'une que de l'autre.

C'est pour atteindre cet objet important, que j'ai dirigé mes recherches sur la secte & ses chefs, son origine, ses projets, ses complots, ses moyens, ses progrès; sur tout ce qu'elle a fait pour arriver à la Révolution, bien plus que sur les détails même de la Révolution.

Le résultat de ces recherches, & de toutes les preuves que j'ai puisées surtout dans les ar-

chives des Jacobins & de leurs premiers maîtres, a été que leur ſecte & leurs conſpirations ne ſont en elles-mêmes que l'enſemble, la coalition d'une triple ſecte, d'une triple conſpiration dans leſquelles, longtems avant la Révolution, ſe tramèrent & ſe trament encore la ruine de l'autel, celle du trône, & celle enfin de toute la ſociété civile.

triple conſpiration à dévoiler, & plan de ces mémoires.

1°. Bien des années avant cette Révolution Françoiſe, des hommes qui ſe firent appeller philoſophes, conſpirèrent contre le Dieu de l'Evangile, contre tout Chriſtianiſme, ſans exception, ſans diſtinction du Proteſtant ou du Catholique, de l'Anglican ou du Preſbitérien. Cette conſpiration avoit pour objet eſſentiel de détruire tous les autels de Jeſus Chriſt. Elle fut celle des Sophiſtes de l'incrédulité & de l'impiété.

2°. A cette école des Sophiſtes impies, ſe formerent bientôt les Sophiſtes de la rebellion; & ceux-ci à la conſpiration de l'impiété contre les autels du Chriſt, ajoutant la conſpiration contre tous les trônes des Rois, ſe réunirent à l'antique ſecte dont les complots faiſoient tout le ſecret des arrières loges de la FrancMaçonnerie; mais qui depuis longtems ſe jouoit de l'honnêteté même de ſes premiers adeptes, en réſervant aux élus des élus le ſecret de ſa profonde haine contre la religion du Chriſt, & contre les Monarques.

3°. Des Sophiſtes de l'impiété & de la rébellion nâquirent les Sophiſtes de l'impiété & de l'anarchie ; & ceux-ci conſpirèrent, non plus ſeulement contre le Chriſtianiſme, mais contre toute religion quelconque, même contre la religion naturelle ; non plus ſimplement contre les Rois, mais contre tout gouvernement, contre toute ſociété civile, & même contre toute eſpèce de propriété.

Cette troiſième ſecte, ſous le nom d'Illuminés, s'unit aux Sophiſtes conjurés contre le Chriſt, aux Sophiſtes & aux Maçons conjurés contre le Chriſt & contre les Rois. Cette coalition des adeptes de *l'impiété*, des adeptes de la *rebellion*, des adeptes de *l'anarchie*, forma les clubs des Jacobins ; ſous ce nom commun déſormais à la triple ſecte, les adeptes réunis continuent à tramer leur triple conſpiration contre l'autel, le trône, & la ſociété.

Telle fut l'origine, & tels ſont les progrès, les complots de cette ſecte devenue ſi déſaſtreuſement fameuſe ſous le nom de Jacobins.

L'objet de ces mémoires ſera de dévoiler ſéparément chacune de ces conſpirations, leurs auteurs, leurs moyens, leurs progrès, leurs adeptes & leurs coalitions.

Je ſais qu'il faut des preuves, quand on dénonce aux nations des complots de cette nature & de cette importance, c'eſt par ce que je veux inſiſter ſur ces preuves, & les porter

à l'évidence, que je donne à cet ouvrage le titre de mémoires. Je pouvois me contenter d'écrire l'hiſtoire des Jacobins; je veux que l'hiſtoire elle-même puiſſe trouver dans ces mémoires, le recueil des preuves dont elle aura beſoin, & des preuves ſurtout démonſtratives, des preuves multipliées, extraites plus ſpécialement des confidences & des archives même des conjurés. Aſſuré de ces preuves, je ne crains pas de dire aux peuples " à quelque " religion, à quelque gouvernement, à quel- " que rang de la ſociété civile que vous ap- " parteniez, ſi le Jacobiniſme l'emporte, ſi les " projets, les ſermens de la ſecte s'accompliſ- " ſent, c'en eſt fait de votre religion & de " votre Sacerdoce, de votre gouvernement & " de vos loix, de vos propriétés & de vos " magiſtrats. Vos richeſſes, vos champs, vos " maiſons, juſqu'à vos chaumières, juſqu'à vos " enfans, tout ceſſe d'être à vous. Vous avez " cru la Révolution terminée en France; & " la Révolution, en France même, n'eſt qu'un " premier eſſai des Jacobins; & les vœux, " les ſerments, les conſpirations du Jacobi- " niſme s'étendent ſur l'Angleterre, l'Allema- " gne, l'Italie, l'Eſpagne, ſur toutes les Na- " tions, comme ſur la Nation Françoiſe. "

Conſequence de ces conſpirations.

Qu'on ne ſe hâte pas de crier au fanatiſme, à l'enthouſiaſme; je n'en veux ni dans moi, ni dans mes lecteurs. Je demande qu'on juge de

mes preuves avec tout le ſang-froid qu'il m'a fallu pour les recueillir, & pour les rédiger. Pour dévoiler les conſpirations que je dénonce, je ſuivrai le même ordre que la ſecte a ſuivi pour les tramer. Je commence par celle qu'elle a formée d'abord, qu'elle pourſuit encore contre toute la religion de l'Evangile, & que j'appelle Conſpiration Antichrétienne.

CONSPIRATION ANTICHRÉTIENNE.

CHAPITRE I.

DES PRINCIPAUX AUTEURS DE LA *CONSPIRATION.*

VERS le milieu du siecle où nous vivons, trois hommes se rencontrèrent, tous trois pénétrés d'une profonde haine contre le Christianisme. Ces trois hommes étoient Voltaire, d'Alembert, & Fréderic second, Roi de Prusse. Voltaire haïssoit la religion, parce qu'il jalousoit son auteur, & tous ceux dont elle a fait la gloire; d'Alembert, parce que son cœur froid ne pouvoit rien aimer; Fréderic, parce qu'il ne l'avoit jamais connue que par ses ennemis.

Chefs des Conjurés.

Il faut à ces trois hommes en ajouter un quatrième. Celui-ci, appellé Diderot, haïssoit la Religion, parce qu'il étoit fou de la nature; parce que, dans son enthousiasme pour le cahos de ses idées, il aimoit mieux se bâtir des chimères, & se forger lui-même ses mystères, que soumettre sa foi au Dieu de l'Evangile.

Un grand nombre d'adeptes furent dans la suite entraînés dans cette conspiration. La plupart n'y entrèrent qu'en qualité d'admirateurs stupides, ou d'agèns secondaires. Voltaire en fut le chef; d'Alembert, l'agent le plus rusé; Fréderic, le protecteur, & souvent le conseil; Diderot l'enfant perdu.

Voltaire. Le premier de ces conspirateurs, Marie François Arouet, étoit né à Paris le 20 Fevrier, 1694; fils d'un ancien Notaire au Chatelet, la vanité changea son nom en celui de Voltaire, qu'il trouva plus noble, plus sonore, mieux fait pour soutenir la réputation à laquelle il visoit. Nul homme en effet n'avoit encore paru avec tant de talens, & avec tant d'ardeur pour dominer dans l'empire des lettres. La gravité des mœurs, l'esprit de méditation, le génie des discussions, des profondes recherches, malheureusement ne furent pas au nombre de ces dons que la nature lui avoit départis. Plus malheureusement encore, il trouva dans son cœur toutes les passions qui rendent les talents nuisibles. Dès sa tendre jeunesse, l'usage qu'il en fit, annonça qu'il les tourneroit tous contre la religion.

Voltaire étoit encore simple étudiant de Rhétorique au collège de Louis le Grand; & déjà il avoit mérité de s'entendre dire par le Jésuite le Jay, son professeur: *malheureux! tu seras le Porte-étandart de l'impiété*, (vie de Volt.

Edit. de Kell, & Dict. hist. de Feller.) Jamais oracle ne fut accompli plus littéralement.

A peine sorti du collége, Voltaire ne vit plus, n'aima plus que la société des hommes qui pouvoient fortifier ses penchants à l'incrédulité, par la corruption des mœurs. Il vêcut surtout dans celle de Chaulieu, l'Anacréon du jour, le Poëte des voluptés, & dans celle de quelques Epicuriens qui ténoient leurs séances à l'hôtel de Vendôme. Il débuta par des satyres, qui déplurent au gouvernement; par des tragédies qui n'auroient annoncé que l'émule de Corneille, de Racine, & de Crébillon, si dès lors il ne se fût montré aussi celui de Celse, de Porphyre, & de tous les ennemis de la religion. Dans un temps où la licence des opinions trouvoit encore des obstacles en France, il crut devoir chercher un asyle en Angleterre. Il y trouva des hommes que les productions de Shaftesbury, commentées par Bolingbrocke, avoient formés au Déisme. Il les crut philosophes; il se persuada que les Anglois ne connoissoient & n'estimoient que ces sortes de philosophes. S'il ne se trompa pas alors, les temps ont changé en Angleterre. Tous ces Sophistes qu'il célèbre comme faisant la gloire de la grande Bretagne, y sont plus oubliés & méprisés que lus. Les Collins & les Hobbes sont mis à Londres à côté de Thom-Paine, par ceux qui en connoissent encore le nom;

le bon ſens de l'Anglois ne lui permet guère de haïr la religion, & de faire parade d'impiété. Avec ſa tolérance, & l'étonnante variété de ſes ſymboles, rien ne lui paroît moins digne du Philoſophe, que l'affectation de nos Sophiſtes, ou la haine du Chriſtianiſme, & ſurtout, que des conjurations pour le détruire.

On dit que le philoſophiſme étoit né en Angleterre; je ne ſçaurois ſouſcrire à cette propoſition. Le Philoſophiſme en général, eſt l'erreur de tout homme, qui réduiſant tout à ſa propre raiſon, rejette, en fait de religion, toute autre autorité que celle des lumières naturelles: c'eſt l'erreur de tout homme, qui dèslors ſe refuſe à tout myſtère inconcevable à ſa raiſon; de tout homme, qui rejettant la révélation, renverſe de fond en comble la religion chrétienne, ſous prétexte de maintenir la liberté, les droits de la raiſon, & l'égalité de ces droits dans chaque homme.

Cette erreur peut faire ſecte; l'hiſtoire des Jacobins anciens démontre que la ſecte exiſtoit depuis longtems; mais elle étoit rentrée dans les clubs ſouterrains, à l'époque où Voltaire parut.

Cette erreur peut être celle de quelques individus. Il en avoit paru pluſieurs de cette eſpèce dans les deux derniers ſiecles. De Luther & de Calvin il s'étoit formé un nombre prodigieux de ſectes, qui attaquoient chacune, quelque partie des anciens dogmes du Chriſ-

tianiſme. Il s'éleva enfin des hommes, qui les attaquant toutes, ne voulurent rien croire. On les appella dabord libertins; c'étoit le ſeul nom qu'ils méritaſſent.

Voltaire auroit trouvé partout quelques uns de ces hommes; il en avoit trouvé ſurtout à Paris, ſous la régence du Duc d'Orléans, qui fut lui-même un monſtrueux libertin, mais qui ſentant au moins le beſoin que l'état avoit de la religion, ne permettoit pas que le Chriſtianiſme fût impunément attaqué dans les écrits publics.

Ce fut en Angleterre, il eſt vrai, que, par leur Collins & leur Hobbes, les libertins commencèrent à ſe donner un air de Philoſophes, & à prendre le ton d'être penſeurs: ils le prirent dans quelques productions impies, qui dans le reſte de la chrétienté, n'auroient joui ni de la même publicité, ni de la même impunité; mais il eſt auſſi vrai de dire, que Voltaire auroit été partout ce qu'il devint en Angleterre; il l'auroit été au moins partout où des loix peu répreſſives lui auroient permis de ſuivre le penchant qu'il avoit à tenir tous les ſceptres de l'opinion & de la gloire, dans l'empire des ſciences & des lettres.

Il ne lui étoit pas donné d'atteindre à la réputation des Boſſuet, des Paſcal, & de tous les génies qui s'étoient diſtingués dans la défenſe de la religion; il n'aimoit pas leur cauſe; il

jalousa leur gloire; il jalousa celle de leur Dieu même. Résolu de combattre son empire, il voulut être au moins le premier dans celui des Philosophes: & il y réussit. Mais il fallut pour lui donner ce rang, dénaturer l'idée même de la philosophie, & la confondre avec l'impiété. Voilà ce qui dicta à Voltaire le projet de renverser la religion. Cependant l'Angleterre fut le lieu où il crut reconnoître la possibilité du succès. Condorcet devenu son Adepte, son confident, son historien, & son panégyriste, nous l'assure du moins en ces termes positifs: *ce fut là*, ce fut en Angleterre, *que Voltaire jura de consacrer sa vie à ce projet; & il a tenu parole.* (vie de Volt. édit. de Kell.)

De retour à Paris vers l'an 1730, il s'en cachoit si peu, il avoit déjà publié tant d'écrits contre le christianisme, il se flattoit si bien de pouvoir l'anéantir, que Mr. Hérault, lieutenant de Police, lui reprochant un jour son impiété, & ajoutant: *vous avez beau faire, quoique vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne*, Voltaire n'hésita pas à répondre: *c'est ce que nous verrons.* (ibid.)

Ce vœu se fortifiant par les obstacles, Voltaire ne fit que se roidir; il crut voir tant de gloire au succès, qu'il eût voulu ne la partager avec personne. " Je suis las, disoit il, de leur " entendre répéter que douze hommes ont

" suffi pour établir le christianisme ; & j'ai " envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un " pour le détruire. " (*ibid.*) En disant ces paroles, que Condorcet répéte avec complaisance, la haine l'aveugloit au point de ne pas réfléchir que le génie du singe destructeur, ou du méchant jaloux, brisant les chef-d'œuvres, les monuments de l'art, n'égale pas la gloire de les avoir produits ; que le Sophiste élévant la poussière, assemblant les nuages, rappellant les ténèbres, n'arrive pas au Dieu de lumière ; qu'il ne faut, pour séduire les hommes, rien moins que la sagesse, les merveilles, & les vertus des Apôtres qui les sanctifièrent.

Quoique le grand objet de Voltaire se bornât à détruire, & quelque prix qu'il mît à la gloire de détruire à lui seul la Religion Chrétienne, il n'en crut pas moins dans la suite, devoir se donner des coopérateurs. Il craignit même que l'éclat de son projet ne nuisît à l'exécution; & résolut d'agir en conjuré. Déjà ses productions nombreuses, impies ou obscènes lui avoient formé des admirateurs. Ses disciples déjà sous le nom de philosophes, aimoient à faire sentir leur mépris & leur haine pour celui de chrétien. Il regarda autour de son école, distingua d'Alembert, & en fit le premier confident de la nouvelle marche qu'il croyoit devoir suivre dans sa guerre contre le Christ. D'Alembert méritoit cette distinction.

Si Voltaire étoit fait pour jouer le rôle d'Agamemnon dans une armée de Sophistes conjurés, d'Alembert pouvoit en quelque sorte leur fournir un Ulysse. Si la comparaison est trop noble, on peut y suppléer par celle du Renard. D'Alembert en eut toute la ruse, toutes les allures, jusqu'au clapissement. Batard de Fontenelles, d'autres disent du médecin Astruc, il ne sut jamais lui-même quel étoit son père. La chronique du jour pouvoit lui en donner autant que les scandales de sa mère en supposoient. Claudine Alexandrine Guérin de Tencin, religieuse au monastère de Montfleury en Dauphiné, ensuite dégoutée des vertus de son état, & enfin apostate, s'étoit fait à Paris une société de certains gens de lettres qu'elle appelloit *ses bêtes* (Dict. Hist.) Ce fut de ses incestes avec quelqu'une de ces bêtes, que naquit d'Alembert. Pour cacher & la honte & le double crime de sa naissance, sa mère le relégua parmis les enfants trouvés. Il fut d'abord appellé *Jean le Rond*, du nom de l'oratoire où on l'avoit trouvé sur le seuil de la porte, enveloppé de langes, dans la nuit du 16 au 17 *Novembre* 1717.

d'Alembert.

Elevé d'abord par les charités de l'Eglise, d'Alembert ne tarda pas à la punir des soins qu'elle avoit pris de son enfance. Sa jeunesse fut celle d'un tems où Voltaire commençoit à faire des partisans à l'incrédulité.

Avec quelques fecours pour fon éducation, il fit tout ce que font tant de jeunes gens, qui trouvent des délices à fe nourrir furtivement des ouvrages écrits contre une religion, dont ils aiment peu à connoître les preuves. Il fit furtout ce que font les enfants méchants, qui fe plaifent à déchirer un maître qui les gêne.

Avec ces difpofitions du cœur & de l'efprit, d'Alembert fut bientôt difciple de Voltaire. La conformité de leur penchant pour l'incrédulité, & leur haine commune pour le Chrift, compenfèrent la différence des caractères, & l'immenfe intervalle des talents.

Voltaire étoit bouillant, colére & impétueux; d'Alembert réfervé, froid, prudent & aftucieux. Voltaire aimoit l'éclat; d'Alembert fe cachoit pour n'être qu'apperçu. L'un ne diffimuloit que malgré lui, en chef qui doit mafquer fes batteries; il auroit mieux aimé, comme il s'en explique lui-même, faire à la religion une guerre ouverte, *& mourir fur un tas de* chrétiens, qu'il appelle *bigots*, *immolés à fes pieds*. (lettre de Voltaire à d'Alembert, 20 Avril an 1761.) L'autre diffimuloit par inftinct. La guerre qu'il faifoit, étoit celle d'un demi-chef, qui rit derrière fes buiffons, de voir fes ennemis tomber les uns après les autres, dans les piéges qu'il a tendus. (*voyez furtout la lettre 100 de d'Alembert* 4 *Mai* 1762.) Avec tous les

talents & tout le gout de la belle littérature, Voltaire eſt preſque nul pour les mathématiques. Celles-ci furent pour d'Alembert le ſeul titre à ſa reputation : ſur tout autre ſujet, il eſt maigre, précieux, entortillé ; il eſt par fois bas & ignoble, autant que Voltaire eſt coulant, noble, facile, riche & élégant, quand il veut l'être. D'Alembert méditant un ſarcaſme ou une épigramme, ne l'a pas encore affilée, que la plume courante de Voltaire en a parſemé des volumes.

Hardi jusqu'à l'impudence, Voltaire brave, nie, affirme, invente, contrefait l'Ecriture, les Pères, l'Hiſtoire ; appelle également le *oui*, le *non* ; frappe par tout également, peu lui importe, pourvu qu'il ait bleſſé. D'Alembert, ſur ſes gardes, prévoit une réplique qui pourroit le compromettre ; il marche enveloppé de nuages, & toujours de côté, de peur qu'on ne ſache où il tend. Qu'on l'attaque, il s'enfuit, il diſſimule toute réfutation ; il aime mieux paroître n'avoir pas combattu, qu'ajouter au bruit de ſa défaite. Voltaire ne demande qu'à connoître ſes ennemis ; il les appelle tous. Cent fois défait, cent fois il revient à la charge. C'eſt envain qu'on réfute l'erreur ; il la redit, la répéte ſansceſſe ; il voit toute la honte dans la fuite, jamais dans la défaite. Après une guerre de ſoixante ans, il eſt encore ſur le champ de bataille.

Il faut à d'Alembert l'hommage des cotteries ; quarante mains qui applaudiſſent dans une enceinte académique, font ſon jour de triomphe. Il faut à Voltaire toutes les trompettes de la renommée : de Londres à Péterſbourg, de Boſton à Stockolm, ce n'eſt pas aſſez pour ſa gloire.

D'Alembert enrole autour de lui, il forme, il initie les adeptes ſecondaires, dirige leurs miſſions, & entretient les petites correſpondances. Voltaire appellera contre le Chriſt, les Rois, les Empereurs, les Miniſtres, les Princes; ſon palais eſt la cour du Sultan de l'incrédulité. Parmi ceux qui lui rendent hommage, & qui entrent le plus avant dans ſes complots, l'hiſtoire doit enfin diſtinguer ce Frédéric, qu'elle n'a fait encore connoître que par des titres à la gloire des Rois, ou Conquérants, ou Adminiſtrateurs.

Dans ce Frédéric II, dont les Sophiſtes ont fait le Salomon du Nort, il y avoit deux hommes. L'un eſt ce roi de Pruſſe, ce héros moins digne de nos hommages par ſes victoires & ſa tactique au champ de Mars, que par des ſoins conſacrés à donner à ſes peuples, à l'agriculture, au commerce, aux arts une nouvelle vie, à expier en quelque ſorte, par la ſageſſe & la bienfaiſance de ſon adminiſtration intérieure, des triomphes peut-être plus éclattants que juſtes. L'autre eſt le perſonna- Frédéric II.

ge qui pouvoit le moins s'allier à la sagesse & à la dignité d'un Monarque, le pédant philosophe, l'allié des Sophistes, l'écrivailleur impie, l'incrédule conspirateur, le vrai Julien du dix-hutième siecle ; moins cruel, mais plus adroit, & tout aussi heureux ; moins enthousiaste, & plus perfide que le Julien si fameux sous le nom d'Apostat.

Il en coute à l'Histoire de révéler ces ténébreux mystères de l'impie couronné ; mais il faut bien qu'elle soit vraie, & qu'elle dise spécialement ici toute vérité. Il faut bien que les rois de la terre sachent la part qu'ont eue leurs collègues à la conjuration contre l'Autel, pour qu'ils sachent d'où vient la conspiration contre leur trône.

Fréderic eut le malheur de naître avec l'esprit dont il pouvoit le plus aisément se passer, avec celui de Celse, & de toute l'école des Sophistes. Il n'eut auprès de lui, ni des Tertulliens, ni des Justins capables d'éclairer ses recherches sur la religion ; & il s'entoura d'hommes, qui ne savoient que la calomnier. Encore Prince Royal, il étoit déjà en commerce de lettres avec Voltaire ; il disputoit déjà avec lui sur la métaphysique & la religion. Il se croyoit déjà grand philosophe, en mandant à Voltaire : " pour vous parler avec " ma franchise ordinaire, je vous avouerai " naturellement que tout ce qui regarde

" *l'homme Dieu* ne me plait point dans la
" bouche d'un philoſophe, qui doit être au
" deſſus des erreurs populaires. Laiſſez au
" *grand Corneille, vieux radoteur & tombé dans*
" *l'enfance*, le travail inſipide de rimer l'imita-
" tion de J. C. & ne tirez que de votre pro-
" pre fonds, ce que vous avez à nous dire.
" On peut parler de fables, mais ſeulement
" comme fables ; & je crois qu'il vaut mieux
" garder un ſilence profond ſur les fables
" chrétiennes canoniſées par leur ancienneté
" & par la crédulité des gens abſurdes & ſtu-
" pides." (*Lettre* 53. *an* 1738.)

Déjà on voit par ſes premières lettres, qu'avec le ridicule orgueil d'un roi pédant, il aura toute la mobilité & même toute l'hypocriſie des Sophiſtes. Fréderic donne des leçons à Voltaire contre la liberté, quand Voltaire la défend ; (*Voyez leurs lettres en* 1737.) & quand Voltaire ne voit plus que l'homme machine, Fréderic ne voit plus que l'homme libre. (*Voyez ſa lettre* 1771 16 *Septembre.*) Ici il ſoutiendra qu'il y a néceſſairement une liberté, préciſément par ce que nous en avons une idée nette ; (*ibid.*) & ailleurs il voudra l'homme tout matière, quoiqu'il n'y ait pas d'idée plus ténébreuſe que celle de la matière libre & penſante, ergotiſante, même à la façon de Fréderic. (*Voyez ſa lettre du* 4 *Décembre* 1775.) Il a repris Voltaire de ſa diſſimulation

dans des louanges données à J. C. & il ne rougit pas d'écrire trois ans plus tard ; " pour " moi, je vous avoue, (s'il faut s'enrôler sous " la bannière du fanatisme) que je n'en ferai " rien, & que je me contenterai de composer " quelques Pseaumes pour donner bonne opi- " nion de mon orthodoxie . . . . Socrate " encensoit les Pénates ; Ciceron, qui n'étoit " pas crédule, en faisoit autant ; il faut se " prêter aux fantaisies d'un peuple futile, " pour éviter la persécution & le blâme. Car " après tout, ce qu'il y a de plus désirable en " ce monde, c'est de vivre en paix. Faisons " quelques sottises avec les sots, pour arriver " à cette situation tranquille." (*Lettre du 7 Janvier* 1740.)

Ce même Fréderic partageant la haine de son maître, avoit aussi écrit que la Religion Chrétienne *ne portoit que des herbes venimeuses* ; (let. à Volt. 143. an. 1766.) & Voltaire l'avoit félicité d'avoir, par dessus tous les Princes, *l'ame assez forte, le coup d'œil assez juste, & d'être assez instruit pour savoir que depuis dix sept cents ans, la secte chrétienne n'avoit jamais fait que du mal* (let. du 5 Avril 1764. On ne s'attendoit pas qu'avec le coup d'œil si juste, un Roi si philosophe se trouvât obligé de combattre dans les autres ce qu'il croyoit avoir si bien vu lui-même. Qu'on lise cependant ce qu'il oppose aux mêmes assertions, quand il réfute le *système*

de la nature. " On pourroit, nous dit-il, accu-
" ser l'auteur de féchereffe d'efprit & furtout
" de maladreffe, par ce qu'*il calomnie la Reli-*
" *gion Chrétienne, en lui imputant des défauts*
" *qu'elle n'a pas.* Comment peut-il dire avec
" vérité, continue Fréderic, que cette Reli-
" gion eft caufe de tous les malheurs du genre
" humain ? Pour s'exprimer avec jufteffe, il
" auroit fallu dire fimplement, que l'ambition
" & l'intérèt des hommes fe fervoient de cette
" Religion, pour troubler le monde & conten-
" ter les paffions. Que peut-on reprendre de
" bonne foi dans la morale contenue dans le
" Décalogue ? N'y eut-il dans l'Evangile
" que ce feul précepte : ne faites pas aux
" autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous
" faffe, on feroit obligé de convenir que ce peu
" de mots renferme toute la quinteffence de la
" morale. Et le pardon des offenfes, & la cha-
" rité, & l'humanité ne furent-elles pas prê-
" chées par JESUS, dans fon excellent fermon
" de la montagne ! &c. " (v. *examen du fyft. de la nat. par Fréderic R. de P. Jan.* 1770.)

Quand Fréderic écrivoit ces paroles, il n'avoit donc plus le coup d'œil affez jufte pour voir que cette Religion ne peut produire que de l'ivraie, & n'a fait que du mal. Mais par une contradiction plus étrange encore, après avoir fi bien vu que cette Religion Chrétienne eft loin d'être la caufe de nos maux, il n'en conti-

nue pas moins à féliciter Voltaire d'en être *le fléau* (12 Aout 1773): il n'en donne pas moins lui-même ſes projets pour la détruire (29 *Juil.* 1775): il n'en prétend pas moins que ſi elle eſt conſervée & protégée en France, c'en eſt fait *des beaux arts & des hautes ſciences*, & que *la rouille de la ſuperſtition achevera de détruire un peuple d'ailleurs aimable & né pour la ſociété*. (let. à Volt. 30 Juil. 1777.)

Si le Roi ſophiſte avoit été Prophête, on voit par les événemens, qu'il eût préciſément annoncé le contraire. Il eût dit que ce peuple *d'ailleurs aimable & fait pour la ſociété* épouvanteroit l'univers par ſes atrocités, à l'inſtant même où il auroit perdu ſa religion ; mais Frédéric devoit, comme Voltaire, être auſſi le jouet de toute ſa prétendue ſageſſe & de ſes opinions. Il l'étoit même de toute ſon affection pour la Philoſophie ; il eut bien des caprices & pour elle & contre elle. Nous le verrons un jour apprécier aſſez juſtement ſes adeptes ; mais au milieu de ſes mépris pour eux, nous ne le verrons pas ceſſer de conſpirer, pour détruire comme eux, la Religion de JESUS-CHRIST.

La correſpondance qui nous apprend ſi bien à connoître & ce Roi adepte, & Voltaire ſon idole, commence en 1736. Elle fut aſſidue le reſte de leur vie, ſi on en excepte quelques années de diſgraces pour l'idole. C'eſt là qu'il faut étudier l'incrédule & l'impie. Pour en

jouer le rôle, Fréderic y dépose presque toujours celui de Roi. Passionné pour la gloire des prétendus philosophes, plus encore qu'il ne fut jaloux de celle des Césars, pour égaler Voltaire il ne dédaigne pas de s'en faire le singe. Poëte sous-médiocre, métaphysicien subalterne, il n'excelle que dans deux choses, dans son admiration pour Voltaire, & dans son impiété quelque fois pire encore que celle de son maître.

En faveur des hommages & du zele de Fréderic, Voltaire crut devoir oublier tous ses caprices, tous les désagrémens qu'il en avoit reçus à Berlin, & jusqu'à ces coups de bâton que le sophiste despote lui avoit envoyés à Frankfort, par un de ses majors. Il étoit trop intéressant pour la secte d'avoir dans ses complots tout l'appui d'un adepte souverain. Nous verrons à quel point Fréderic les séconda ; mais pour sentir combien la haine qui dicta ces complots, étoit commune à Fréderic & à Voltaire, il faut savoir de quels obstacles elle sut triompher dans l'un & dans l'autre ; il faut entendre Voltaire lui-même sur ce qu'il avoit eu à souffrir à Berlin. A peine y avoit-il passé quelques années, qu'il écrivit à Me. Denis sa niece, & la confidente de ses secrets ; ,, La Métrie, dans
« ses préfaces, vante son extrême félicité
« d'être auprès d'un grand Roi, qui lui lit
« quelquefois ses vers ; & en secret il pleure
« avec moi ; il voudroit s'en retourner à pied ;

" mais moi pourquoi ſuis-je ici? Je vais bien
" vous étonner: ce La Métrie eſt un homme
" ſans conſéquence, qui cauſe familiérement
" avec le Roi, après la lecture. Il me parle
" avec confiance. Il ma juré qu'en parlant au
" Roi, ces jours paſſés, de ma prétendue fa-
" veur, & de la jalouſie qu'elle excite, le Roi
" lui avoit répondu: j'aurai beſoin de lui
" encore un an tout au plus. On preſſe l'oran-
" ge, & on jette l'écorce. Je me ſuis fait ré-
" péter ces douces paroles: j'ai redoublé mes
" interrogations, & il a redoublé ſes fermens...
" J'ai fait ce que j'ai cru pour ne pas croire
" La Métrie. Je ne ſais pourtant. En reliſant
" ſes vers (du Roi) je ſuis tombé ſur une épi-
" tre à un peintre nommé *pere*, qui eſt à lui;
" en voici les premiers vers:

Quel ſpectacle étonnant vient de frapper mes yeux?
Cher Père, ton pinceau t'égale au rang des Dieux.

" Ce Père eſt un homme qu'il ne regarde pas;
" cependant c'*eſt* le *cher Père*; c'*eſt un Dieu*:
" il pourroit bien en être autant de moi; c'eſt-
" à dire, pas grand choſe. . Vous imaginez
" bien quelles réflexions, quel retour, quel
" embarras, & pour tout dire, quel chagrin
" l'aveu de La Métrie fait naître " (*let. à Me. Denis. Berlin* 2 *Sept.* 1451.)

Cette lettre fut ſuivie d'une ſeconde conçue en ces termes. „ Je ne ſonge qu'à déſerter
" honnêtement, à prendre ſoin de ma ſanté, à

" vous revoir, à oublier le rêve de trois années.
" Je vois bien qu'on a pressé l'orange; il faut
" penser à sauver l'écorce. Je vais me faire,
" pour mon instruction, un dictionnaire à l'u-
" sage des Rois. *Mon ami* signifie *mon esclave*;
" *mon cher ami* veut dire: *vous mêtes plus qu'in-*
" *différent*. Entendez par: *je vous rendrai heu-*
" *reux, je vous souffrirai tant que jaurai besoin*
" *de vous. Soupez avec moi ce soir* signifie: *je*
" *me moquerai de vous ce soir*. Le dictionnaire
" peut être long: c'est un article à mettre dans
" l'Encyclopedie."

" Sérieusement cela serre le cœur. Tout ce
" que j'ai vu est-il possible? Se plaire à met-
" tre mal ensemble ceux qui vivent avec lui!
" Dire à un homme les choses les plus tendres,
" & écrire contre lui des brochures! Arracher
" un homme à sa patrie par les promesses les
" plus sacrées, & le maltraiter avec la malice
" la plus noire! Que de contrastes! Et c'est là
" l'homme qui m'écrivoit tant de choses phi-
" losophiques, & que j'ai pu croire philosophe!
" Et je l'ai appellé le *Salomon du Nord!* Vous
" souvenez-vous de cette belle lettre, qui ne
" vous a jamais rassurée? Vous êtes philo-
" sophe, disoit-il, je le suis aussi. Ma foi, Sire,
" nous ne le sommes ni l'un ni l'autre" (*let. à la même* 18 *Decem.* 1752.)

Voltaire n'avoit jamais rien dit de plus vrai: ni lui, ni Fréderic ne furent philosophes dans le

ſens qui devoit reſter attaché à ce mot; mais l'un & l'autre le furent au ſuprême degré, dans le ſens que les conjurés y attachoient; dans celui d'une raiſon impie, dont la haine du chriſtianiſme eſt toute la vertu.

Ce fut à la ſuite de cette dernière lettre, que Voltaire quitta furtivement la cour de ſon diſciple, & reçut à Frankfort ce traitement deſpotique, qui fit alors de lui la riſée de l'Europe. Pour oublier l'outrage, il n'eut beſoin que du tems qu'il lui falloit pour s'établir à Fernei. Fréderic & Voltaire ne ſe revirent plus; mais le premier n'en redevint pas moins *le Salomon du Nord*; & Voltaire, en revanche, n'en fut pas moins pour lui, le premier philoſophe de l'univers. Sans s'aimer d'avantage, ils furent de nouveau unis pour toujours par la haine du Chriſt, qui n'avoit pas ceſſé de leur être commune: la trame du complot n'en fut ourdie qu'avec moins d'obſtacles, & conduite avec plus d'intelligence, par le moyen de leur correſpondance.

Diderot. Quant-à Diderot, il vola de lui-même au devant des conjurés. Une tête emphatique, un enthouſiaſme de pythoniſſe pour ce philoſophiſme, dont Voltaire avoit donné le ton, un déſordre dans ſes idées, pareil à celui du cahos, & d'autant plus ſenſible, que ſa langue & ſa plume ſuivoient tous les élans & toutes les ſecouſſes de ſon cerveau, le montrèrent à d'A-

lembert, comme un homme essentiel à l'objet de la conspiration. Il se l'associa pour lui faire ou l'aisser dire tout ce qu'il n'osoit pas dire lui-même. L'un & l'autre furent jusqu'à la mort, toujours intimement unis à Voltaire, comme Voltaire le fut à Fréderic.

Incertitude & diversité des Chefs dans leurs opinions philosophiques.

Si leur serment de détruire la Religion Chrétienne avoit renfermé celui d'y substituer une religion, une école quelconque, il étoit difficile de réunir quatre hommes moins propres à s'accorder sur une pareille entreprise.

Voltaire eût bien voulu être Déiste; il le parut long-tems: ses erreurs l'entrainèrent vers le Spinosisme; il finit par ne savoir quel parti prendre. Ses remords, si on peut appeller ainsi des doutes & des inquiétudes sans repentir, le tourmentèrent jusque dans ses dernières années. Il se tourna tantôt vers d'Alembert, tantôt vers Fréderic; ni l'un ni l'autre ne purent le fixer. Il étoit presque octogénaire, & se trouvoit encore réduit à exprimer ainsi ses incertitudes: ,, tout ce qui nous environne est l'em-
" pire du doute, *& le doute est un état désagré*
" *able*. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit, une
" ame telle qu'on l'imagine, des relations telles
" qu'on les établit? Y a-t-il quelque chose à
" espérer après le moment de la vie? Gilimer
" dépouillé de ses états, avoit-il raison de se
" mettre à rire, quand on le presenta devant
" Justinien? Et Caton avoit-il raison de se tuer

"de peur de voir César? La gloire n'eſt-elle "qu'une illuſion? Faut-il que Muſtapha, dans "la moleſſe de ſon Harem, faiſant toutes les "ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux & "battu, ſoit plus heureux, s'il digère, qu'un "philoſophe qui ne digére pas? Tous les "êtres ſont-ils égaux devant le grand Etre "qui anime la Nature? En ce cas, l'ame de "Ravaillac ſeroit-elle égale à celle d'Henri IV? "ou ni l'un ni l'autre n'auroit-il d'ame? Que "le héros philoſophe débrouille tout celà; "pour moi je n'y entends rien." (*let* 179, 12 *Oct.* 1770).

D'Alembert & Fréderic preſſés alternativement par ces queſtions, y répondoient, chacun à leur manière. Le premier ne pouvant ſe fixer lui-même, confeſſe franchement qu'il ne lui a pas été donné de ſavoir y répondre. "Je "vous avoue, dit-il que ſur l'exiſtence de "Dieu, l'auteur du *ſiſtême de la nature* me "paroit trop ferme & trop dogmatique, & je "ne vois en cette matière que le Scepticiſme "de raiſonnable. *Qu'en ſavons-nous*, eſt pour "moi la réponſe à preſque toutes les queſti-"ons métaphiſiques; & la réflexion qu'il faut "y joindre, c'eſt, puiſque nous n'en ſavons "rien, qu'il ne nous importe pas ſans doute "d'eu ſavoir d'avantage." (*let.* 36. *an.* 1770)

Cette réflexion ſur le peu d'importance de toutes ces queſtions, étoit ajoutée de peur que

tourmenté par ses inquiétudes, Voltaire ne s'arrachât à un philosophisme incapable de résoudre ses doutes sur des objets qu'il ne s'accoutumoit pas à régarder comme indifferens pour le bonheur de l'homme. Il insista, & d'Alembert aussi; mais ce fut pour lui dire encore que " *non* en métaphsique ne lui paroissoit guères " plus sage que *oui*; & que le *non liquet*, (ou " cela n'est pas clair) est la seule réponse raisonnable presqu'à tout. " (*lett.* 38. *ibid.*

Fréderic n'aimoit pas les doutes plus que Voltaire; mais à force de vouloir s'en délivrer, il crut y avoir réussi. " Un philosophe de ma " connoissance, répondit-il, homme assez dé" terminé dans ses sentiments, croit que nous " avons assez de dégrés de probabilité, pour " arriver à la certitude que *post mortem nihil* " *est* (ou bien que la mort n'est qu'un sommeil " éternel) il prétend que l'homme n'est pas " double, que nous ne sommes que la matiè" re animée par le mouvement; cet étrange " homme dit qu'il n'y a aucune relation en" tre les animaux & l'intelligence suprême " (*lett. du* 30. *Oct.* 1770.)

Ce philosophe si déterminé, cet homme si étrange, c'étoit Fréderic même. Il ne s'en cacha plus, & il écrivit d'un ton plus déterminé encore quelques années après: " je suis " très certain que je ne suis pas double; de" là je ne me considère que comme un être

« unique. (Pour parler françois, dites ſimp-
« le) je ſais que je ſuis un animal organiſé;
« & qui penſe; d'où je conclus que la matiè-
« re peut penſer, ainſi qu'elle a la propriété
« d'être électrique. » (*Lett. du* 4. *Décemb.* 1775.)

Plus près de ſa tombe encore, & toujours pour inſpirer ſa confiance à Voltaire, il lui écrivoit de nouveau; « la goute s'eſt promenée
« ſucceſſivement dans tout mon corps. Il faut
« bien que notre frêle machine ſoit détruite
« par le tems, qui abſorbe tout. Mes fonde-
« ments ſont déjà ſappés; mais tout cela ne m'embaraſſe guères. » (*Lett. du* 8 *avril* 1776.)

Le quatrième héros de la conſpiration, le fameux Diderot étoit préciſément celui dont les déciſions contre Dieu paroiſſoient à d'Alembert trop fermes & trop dogmatiques. Diderot en revanche, avoit bien des momens où dans le même ouvrage, après avoir tranché contre les Déiſtes, il n'en tranchoit pas moins, tantôt en faveur des Sceptiques ou de l'Athée, tantôt contre l'Athée & contre le Sceptique. Mais ſoit qu'il écrivit pour Dieu ou contre Dieu, Diderot paroiſſoit ignorer ces troubles & ces inquiétudes. Il écrivoit franchement ce qu'il penſoit, au jour & au moment où il tenoit la plume, ſoit lorſqu'il *écraſoit les Athées du poids de l'univers* & que *l'œil d'un Cyron*, *l'aile d'un Papillon* ſuffiſoient pour les battre (V. ſes pen-

ſées philoſophiques N° 20.) Soit quand tout *ce ſpectacle ne le menoit pas même à l'idée de quelque choſe de divin* (code de la nature) & que cet univers n'étoit qu'un *réſultat fortuit du mouvement & de la matière* (penſées philoſ. N° 21.) ſoit lorſqu'il ne falloit rien aſſurer ſur Dieu, & que *le Scepticiſme en tout tems, en tout lieu, pouvoit ſeul ſe garantir des deux excès oppoſés* (idem N°. 33.) ſoit lorſqu'il *prioit Dieu pour les Sceptiques*, parcequ'il les voyoit tous *manquer de lumières* (idem N°. 22.) ſoit enfin, lorſque pour faire un Sceptique, *il falloit avoir la tête auſſi bien faite que le philoſophe Montagne*. (id. N°. 28.)

On ne vit jamais d'homme prononçant & le pour & le contre d'un ton plus affirmatif, qui ſente moins la gêne, la contrainte, le trouble, le remords, l'inquiétude. Diderot ne les connoiſſoit pas même lorſqu'il prononçoit hardiment qu'entre *lui & ſon chien, il n'y avoit de différence que l'habit*. (vie de Seneq. pag. 377.)

Avec ces diſparates dans leurs opinions religieuſes, Voltaire ſe trouvoit un impie tourmenté par ſes doutes & ſon ignorance; d'Alembert un impie tranquille dans ſes doutes & ſon ignorance; Fréderic un impie triomphant ou croyant avoir triomphé de ſon ignorance, laiſſant Dieu dans le ciel, pourvu qu'il n'y eût point d'ames ſur la terre; Diderot alternativement Athée, Matérialiſte, Déiſte & Sceptique,

mais toujours impie & toujours fou, n'en étoit que plus propre à jouer tous les rôles qu'on lui deſtinoit.

Tels ſont les hommes dont il importoit ſpécialement de connoître les caractères & les erreurs religieuſes, pour dévoiler la trame de la conſpiration dont ils furent les chefs, & dont nous allons conſtater l'exiſtence, indiquer l'objet précis, développer les moyens & les progrès.

CHAPITRE. II.

OBJET, ÉTENDUE, ÉPOQUE, EXISTENCE, DE LA CONJURATION ANTICHRÉTIENNE.

DIRE qu'il exista une conjuration antichrétienne, dont Voltaire, d'Alembert, Frédéric II. Roi de Prusse, & Diderot furent les chefs, les grands mobiles, les principaux auteurs, ce n'est pas se borner à dire simplement que chacun de ces hommes fut ennemi de la religion de Jésus-Christ, & que leurs ouvrages tendent à la détruire. Avant eux & après eux, cette même religion a eu bien d'autres ennemis, qui cherchèrent aussi à répandre dans leurs écrits tout le venin de l'incrédulité. La France a eu ses Bayle, ses Montesquieu. Le prémier écrivit en Sophiste, qui ne savoit à quoi s'en tenir; il débita toute sa vie le pour & le contre, avec une égale facilité; il n'eut point cette haine qui fait les conjurés, & cherche des complices. Montesquieu dans ses *Lettres Persannes* n'est encore qu'un jeune homme, qui n'a rien d'arrêté ou de fixe contre les objets de sa foi, & qui un jour réparera ses torts, en déclarant *avoir toujours respecté la religion*; qui verra même bientôt dans l'Evangile, *le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes*. (Dict. des hom. illus. par Dufeller art. Montesquieu,

Vrais caractères d'une conspiration

L'Angleterre a ses Hobbes, ses Colins, ses Woolstons, & bien d'autres incrédules de cette espèce; mais chacun de ces Sophistes suit sa propre impulsion. Quoiqu'en disent plus d'une fois Voltaire & Condorcet, rien n'a manifesté le concert de ces écrivains; ils sont impies chacun à leur manière, & sans accord entre eux; ils combattent chacun le Christianisme, sans autre conseil, & sans autres complices qu'eux-mêmes. Cela ne suffit pas pour en faire autant de conjurés antichrétiens.

Une véritable conspiration contre le Christianisme suppose non seulement le vœu de la détruire, mais un concert & des intelligences secrètes dans les moyens de l'attaquer, de le combattre, & de l'anéantir. Aussi, lorsque je nomme Voltaire & Fréderic, Diderot & d'Alembert comme les chefs d'une conspiration anti-chrétienne, je ne prétends pas me réduire à prouver que leurs écrits sont ceux d'autant d'impies ennemis du Christianisme; je dis que chacun d'eux avoit formé le vœu d'anéantir la religion de Jésus-Christ; qu'ils se communiquèrent secrétement ce vœu; qu'ils combinerent de concert les moyens de le réaliser; qu'ils n'épargnèrent rien de ce que toute la politique de leur impiété pouvoit mettre en usage pour le remplir; qu'ils furent les appuis, les principaux mobiles des agents secondaires entrés dans leur complot; & qu'ils mirent enfin à le pour-

suivre toute l'intelligence, toute l'ardeur, & toute la constance de véritables conjurés. Je prétends même tirer les grandes preuves de cette conjuration antichrétienne, de ce que nous pouvons justement appeller les archives des conjurés : c'est à dire, de leur correspondance intime, & longtemps secrète, ou bien de leurs aveux, & de diverses productions des principaux adeptes de la conjuration.

Vraies archives des conjurés sophistes.

Au moment où Beaumarchais donna l'édition générale de Voltaire, avec toute la pompe des caractères de Baskerville, déjà les succès des adeptes leur persuadoient peut-être que la gloire de leur chef, loin d'être compromise par l'idée d'un complot monstrueusement impie, recevroit un nouvel éclat de la publicité de leurs projets. Peut-être aussi les éditeurs de ces archives n'avoient-ils pas saisi eux-mêmes, ou bien n'imaginoient-ils pas que dans quarante volumes de lettres à toutes sortes de personnes, & sur mille sujets divers, qui s'entrecoupent, s'entrelacent, il fût facile de saisir, de rapprocher les fils d'une trame ourdie pendant bien des années. Quelque intention qu'ils aient eue, quelque art même qu'ils aient pu mettre à supprimer une partie de cette correspondance, ils n'ont pas réussi à rendre impossibles tous les raprochements que cet objet exige. Un travail de cette espèce n'eût été que fastidieux, pénible & révoltant, si je n'avois senti combien il

pouvoit être utile, combien il étoit intéressant de constater sur les archives même des conjurés l'existence de leurs complots, de se présenter preuves en main pour dire aux nations par quel art, par quels hommes on cherche à les séduire, à renverser tous leurs autels sans exception; ceux de Luther, ceux de Calvin, de Zuingle & de toute secte Chrétienne, comme tous ceux des Catholiques; ceux de Londres, de Genève, de Stockolm, de Petersbourg, tout comme ceux de Paris, de Vienne, de Madrid, & de Rome; pour ajouter un jour, avec toutes les preuves de l'évidence : voilà quels crimes souterrains appelloient, par la conspiration contre votre Dieu, les conspirations contre vos Princes, contre vos Magistrats, contre toute société civile, & tendoient à rendre universel le fléau de la révolution Françoise.

Je sens toute la force & toute l'évidence des démonstrations qui peuvent seules justifier un pareil langage; qu'on me pardonne de multiplier ici les preuves jusqu'à satiété.

Mot du guet des conjurés.

Tous les conspirateurs ont ordinairement leur langage secret; tous ont un mot du guet, une espèce de formule inintelligible au vulgaire, mais dont l'explication secrète dévoile & rappelle sans cesse aux adeptes le grand objet de leur conspiration. La formule choisie par Voltaire, pour exprimer la sienne, fut dictée par le Démon de la haine, de la rage & de la

phrénésie ; elle consistoit dans ces deux mots, *écrasez l'infame :* & ces mots dans sa bouche, dans celle de d'Alembert, de Fréderic & de tous les adeptes, signifièrent constamment *écrasez Jésus-Christ, la Religion de Jésus-Christ :* écrasez toute Religion qui adore Jésus-Christ.

Preuves du vrai sens de ce mot du guet. chez Voltaire.

Que le lecteur retienne son indignation, toute juste qu'elle est, pour écouter nos preuves.

Quand Voltaire se plaint que les adeptes ne sont pas assez unis dans la guerre qu'ils font à *l'infame :* quand il veut ranimer leur zele par l'espoir du succès dans cette guerre, il rappelle distinctement le projet & l'espoir qu'il avoit déjà conçu lui-même, lorsque vers l'an 1730, le Lieutenant de Police de Paris lui dit qu'il ne réussiroit pas à détruire la Religion de Jésus Christ, & qu'il eut la hardiesse de répondre : *c'est ce que nous verrons.* (Lett. 66 à d'Alemb. an. 1760, 20 Juin.)

Quand il se félicite de ses propres succès dans la guerre contre *l'infame* & des progrès que la conjuration fait autour de lui, il s'applaudit spécialement qu'à Genève, dans la ville de *Calvin* il n'y a plus que quelques gredins qui croient au Consubstantiel. (*Lett.* 119. *an.* 1763, 28 *Sept.)*

Quand il veut exprimer ce qui dans sa guerre contre *l'infame*, le rend plus tolérant pour les Sociniens, c'est, dit-il lui même, parceque *Julien les auroit favorisés, parcequ'ils haïssent ce qu'il*

haïssoit, & méprisent ce qu'il méprisoit. (Lett. à Fréderic 5. Novem. 1773.)

Quelle est donc cette haine commune aux Sociniens & à Julien l'Apostat, si ce n'est leur haine & leur mépris pour la Divinité de Jésus Christ? Quel est encore ce *Consubstantiel* dont Voltaire se réjouit de voir l'Empire détruit autour de lui, si ce n'est Jésus-Christ? Quel pouvoit être enfin cet infame à écraser, pour un homme qui avoit dit: " je m'ennuie de leur " entendre répéter que douze hommes ont " suffi pour établir le Christianisme; & j'ai en- " vie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un " pour le détruire;,, (*Vie de Volt. par Condorcet*) pour un homme, qui dans ses combinaisons contre *l'infame*, ne craignoit pas de s'écrier: " seroit-il possible que cinq ou six hommes de " mérite, qui s'entendroient, ne réussissent pas, " après l'exemple de douze faquins qui ont " réussi?,, (*Lett. à d'Alemb. 24 Juill. an. 1760.*)

Peut-on bien se cacher que dans la bouche de ce frénétique, ces *douze faquins* sont les Apôtres, & *l'infame*, leur Maître?

J'insiste peut-être trop, je prouve ce qui n'a plus besoin d'être prouvé; mais l'évidence ne peut être superflue dans une pareille accusation.

Tous les hommes que Voltaire exalte, comme se distinguant par leur ardeur à écraser l'infame, sont précisément ceux qui ont observé la

moins de décence & de ménagement dans leur guerre contre le Christianisme. Ce sont les Diderot, les Condorcet, Helvétius, Freret, Boulanger, Dumarsais & autres impies de ce rang. Ceux qu'il charge d'Alembert de réunir pour écraser plus efficacement l'infâme, ce sont précisément & nommément les Athées, les Déistes, & les Spinosistes. (*Lett.* 37 *à d'Alemb. an.* 1770.)

Quelle coalition que celle-là ? & contre qui encore peuvent se réunir les Athées, les Déistes & les Spinosistes, si ce n'est contre le Dieu de l'Evangile ?

Ceux au contraire contre lesquels Voltaire presse, anime le zele des conjurés, ceux qu'il veut voir traités avec le plus profond mépris, sont les Saints Pères, & les auteurs modernes qui ont écrit pour démontrer la vérité du Christianisme & la Divinité de J. C. " La victoire " se déclare pour nous de tous côtés, écrit-il " aux adeptes, je vous assure que dans peu il " n'y aura plus que la canaille sous les éten- " darts de nos ennemis ; & nous ne voulons pas " de cette canaille, ni pour partisans, ni pour " adversaires. Nous sommes un corps de bra- " ves Chevaliers, défenseurs de la vérité, qui " n'admettons parmi nous que des gens bien " élevés. Allons, brave Diderot, intrépide " d'Alembert, joignez-vous à mon cher " Damilaville ; courez sus aux fanatiques &

" aux fripons; plaignez Blaise Paschal, mé-
" prisez Houteville & Abadie, autant que s'ils
" étoient Pères de l'Eglise. " *(Lett. à Damilaville an.* 1765.*)*

Voilà donc ce que c'est pour Voltaire qu'*écraser l'infame*; c'est défaire ce qu'ont fait les Apôtres; c'est haïr ce que haïssoit Julien l'Apostat; c'est combattre celui qu'ont toujours combattu les Athées, les Déistes & les Spinosistes; c'est courir sus à tout St. Père, & à tout homme qui se déclare pour la Religion de J. C.

Chez Fréderic.

Le sens de cet atroce mot du guet n'est pas moins évident sous la plume de Fréderic. Pour le Sophiste couronné, tout comme pour Voltaire, *le Christianisme*, *la secte chrétienne*, *la superstition christicole* & *l'infame* sont toujours synonimes. Pour lui, tout comme pour Voltaire, ce prétendu *infame ne porte que des herbes venimeuses*; les meilleures pieces contre *l'infame* sont encore précisément les productions les plus impies; & si elles meritent plus spécialement son estime, c'est que, *depuis Celse, on n'a rien publié de plus frapant* contre le Christianisme; c'est que Boulanger, cet auteur malheureusement plus connu par son impiété que par ses rétractations, *est encore supérieur à Celse*. (V. lett. du R. de Prusse, 143, 145, 153. an. 1767, &c. &c.)

Quant à d'Alembert, quoique plus réservé dans l'usage de l'affreux mot du guet, la preu-

re qu'il l'entend, c'eſt qu'il répond toujours dans le ſens de Voltaire ; c'eſt que tous les moyens que nous le verrons ſuggérer, les ouvrages que nous le verrons approuver, & chercher à répandre comme les plus propres à écraſer l'infâme, ſont encore préciſément tous ceux qui tendent le plus directement, à effacer dans l'eſprit du peuple tout reſpect pour la religion; c'eſt que toutes les preuves qu'il allégue de ſon zèle contre l'infâme, & des progrès que font les conjurés, n'annoncent jamais que ſon ardeur à ſeconder les efforts de Voltaire, ou ſes regrets de ne pouvoir parler auſſi librement que Voltaire, contre le Chriſtianiſme. Ses expreſſions & le nombre de ſes lettres que nous aurons à citer, ne laiſſeront pas plus de doute ſur cet objet, que celles de Voltaire & de Frederic. (*Voyez lettres d'Alemb.* 100, 102, 151.)

Chez d'Alembert

Les autres adeptes n'entendirent pas autrement eux-mêmes ce mot du guet. Au lieu du ferment d'écraſer *l'infâme*, Condorcet met nettement dans la bouche de Voltaire, le ferment d'écraſer *le Chriſtianiſme* (vie de Voltaire.) & Mercier celui d'écraſer *Jéſus-Chriſt.* (Lett. de Mercier. Nº 60. de Mr. Pelletier.)

Etendue de la conjuration.

Dans l'intention des conjurés, il n'étoit pas trop fort, ce mot *d'écraſer* le Chriſt & ſa religion. L'étendue qu'ils donnoient à leurs complots, ne devoit pas laiſſer ſur la terre les

moindres vestiges de son culte. Ils faisoient aux catholiques l'honneur de les haïr plus que tout le reste des chrétiens; mais toutes les Eglises de Luther, de Calvin, celles du Genevois, celles de l'Anglican, toutes celles enfin qui, dans leur séparation de Rome, ont conservé au moins l'article de sa foi au Dieu du Christianisme, toutes étoient comprises dans la conspiration, comme Rome elle-même.

Tout l'Evangile de Calvin, n'étoit pour Voltaire que *les sottises de Jean Chauvin* (Let. à Damila 18. Aoust, 1766.) C'étoit de ces sottises qu'il se félicitoit d'avoir spécialement délivré Genève, quand il mandoit à d'Alembert, que *dans la ville de Calvin, il n'y avoit plus que quelques gredins qui crussent au consubstantiel, c'est à dire, qui crussent à Jésus-Christ*. C'étoit surtout la chute de l'Eglise Anglicane qu'il se réjouissoit de pouvoir annoncer, quand il applaudissoit aux *vérités angloises*, c'est à dire, à toutes les impiétés de Humes; (Let. au Mar. d'Argence, 28 Avr. 1760.) ou quand il croyoit avoir le droit d'écrire que dans Londres le Christ étoit baffoué (*Lett, à d'Alemb*. 28. *Sept*. 1763.)

Les disciples qui lui faisoient hommage de leur science philosophique, écrivoient comme lui " je n'aime point Calvin, il étoit intolé-
" rant, & le pauvre Servet en a été la victi-
" me; aussi n'en parle-t-on plus à Genève,
" comme s'il n'avoit jamais existé. Pour Lu-

« ther, quoiqu'il ne fût pas doué de beau« coup d'esprit, comme on le voit dans ses « écrits, il n'étoit pas persécuteur, & il n'ai« moit que le vin & les femmes. (*V. Lett. du Landgrave à Voltaire. 9. Sept.* 1766.)

Il est même à observer que les succès des Sophistes conjurés, dans toutes ces églises protestantes, furent longtems le spécial objet de leur satisfaction. Voltaire ne se contenoit plus de joye, quand il croyoit pouvoir écrire que l'Angleterre & la Suisse regorgoient de ces hommes *qui haïssent & méprisent* le Christianisme comme *Julien* l'Apostat le *haïssoit, le méprisoit*; (V. Lett. au R. de P. 15. Nov. 1773.) & *qu'il n'y avoit pas actuellenent un chrétien de Genève à Berne*. (Lett. à d'Alemb. 8. Fev. 1776.) Ce qui plaisoit enfin spécialement à Fréderic dans le succès de la conjuration, c'est ce qu'il annonçoit en disant à Voltaire, *dans nos pays protestans on va plus vite*, (Lett. 143.)

Telle étoit donc l'étendue de la conspiration, qu'elle ne devoit laisser subsister aucune des églises, aucune des sectes reconnoissant le Dieu du Christianisme. L'historien auroit pu s'y méprendre, en voyant les adeptes solliciter plus d'une fois le retour des protestans en France; mais alors même que Voltaire écrivoit aux adeptes combien il regrettoit que la demade de ce retour des Calvinistes, faite

par le Ministre Choiseul, eut été rejettée,, alors même, crainte que les adeptes n'imaginassent qu'il épargnoit les Huguenots plus que les Catholiques ,il se hâtoit d'ajouter que les Huguenots ou les Calvinistes *nétoient pas moins fous que les Sorboniqueurs* ou les Catholiques; qu'ils étoient même des *fous à lier*. (Lett. à Marmont. 21, Aoust. 1767.) Quelquefois même il ne voyoit *rien de plus atrabilaire & de plus féroce que les Huguenots*. (Lett. au Marquis d'Argence de Dirac, 2. Mars. 1763.)

Tout ce prétendu zèle des conjurés pour Calviniser la France, n'étoit même dèslors inspiré que par l'espoir d'aller un jour plus vite; c'étoit un premier pas à faire pour la déchristianiser. La gradation de leur marche est sensible dans ces mots de d'Alembert à Voltaire: " pour moi qui vois tout en ce moment couleur de rose, je vois d'içi la tolérance s'établir, *les Protestans rapellés*, les prêtres mariés, la confession abolie, & le fanatisme écrasé, *sans qu'on s'en appercoive.* " (4. Mai, 1762.) Ce mot de *fanatisme* s'entend dans la bouche de d'Alembert; il dit la même chose que celui *d'infâme* dans la même lettre; il dit le Christ & toute sa religion écrasée..

Une exception que Voltaire faisoit quelquefois, auroit laissé au Christ quelques adorateurs dans la plus vile populace. On croiroit qu'il étoit peu jaloux de cette conquête, lorsqu'il

mandoit à d'Alembert " Damilaville doit être " bien content, & vous aussi, du mépris où " l'infâme (la religion du Christ) est tombée " chez tous les honnêtes gens de l'Europe. " *C'étoit tout ce qu'on vouloit*, & tout ce qui étoit " nécessaire. On n'a jamais prétendu éclairer " les *cordonniers & les servantes*; c'est le parta- " ge des Apôtres, (2. *Sept.* 1768.) ou bien encore lorsqu'il écrivoit à Diderot " quelque " parti que vous preniez, je vous recommande " *l'infâme* (la religion du Christ) il faut la dé- " truire chez les honnêtes gens, & *la laisser à* " *la canaille* pour qui elle est faite, (25, *Dec.* 1762,) ou bien enfin quand il écrivoit à Damilaville, " je vous assure que dans peu il n'y " aura que la canaille sous les étendards de " nos ennemis, & nous ne voulons de cette canaille ni pour partisans, ni pour adversaires. (*An.* 1765.)

Mais Voltaire, dans le désespoir d'un plus ample succès, exceptoit aussi quelquefois le *Clergé & la Grande Chambre du Parlement.* Nous verrons dans la suite de ces mémoires, le zele des conjurés s'étendre sur cette canaille même, le ferment d'écraser J. C. propager leurs complots & leur activité, du palais des Rois jusqu'aux chaumières.

CHAPITRE III,

SECRET ET UNION DES CONJURÉS

IL ſuffit rarement à des conjurés de cacher l'objet général de leur conſpiration ſous des formules dont ils ont ſeuls le ſens, ou ſous un mot du guet convenu parmi eux. Ils ont auſſi leur manière ſpéciale de ſe déſigner les uns aux autres, ſous des noms différens de ceux auxquels le public pourroit les reconnoître. Ils ont ſoin de tenir ſecrète leur correſpondance; & s'ils craignent de la voir interceptée, c'eſt alors ſurtout qu'ils uſent de ces précautions, pour ne compromettre ni leur nom, ni l'objet de leur complot.

Noms de guerre des conjurés.

Voltaire & d'Alembert ne négligèrent aucun de ces moyens. Dans leur correſpondance, *Duluc* eſt aſſez ſouvent le nom de guerre de Frederic (*V. Lett. 77. de d'Alemb.*) D'Alembert eſt déſigné ſous le nom de Protagoras, (*Lett. de Volt. à Thiriot. 26. Janv.* 1762.) mais ſouvent il change lui-même ce nom en celui de *Bertrand.* (Lett. 90.) L'un & l'autre lui convenoient à merveille; celui-là pour déſigner l'impie, celui-ci pour marquer les moyens de ſon impiété, les ruſes de Bertrand dans la fable du Singe & du Chat. Quand d'Alembert eſt Bertrand, c'eſt Voltaire qui eſt Raton (*Lett.*

21 *Mars*. 1774.) Diderot est quelquefois *Platon*, & d'autres fois *Tomplat* (Lett. de Volt. à Damilaville, 25. Aoust, 1766.) Le nom général des conjurés est *Cacouac*, c'est un bon *Cacouac* signifie entre eux, c'est un de nos fidèles. (*Lett*. 76. *de d'Alemb*.) Plus souvent Voltaire surtout les appelle *frères*, comme font entre eux les Massons. Dans leur langage énigmatique, il est aussi des phrases entières qui ont pour eux un sens spécial; par exemple *la vigne de la vérité est bien cultivée*, signifie: nous faisons de grands progrès contre la religion. (*Lett*. 85. *à d'Alem*.

Leur langage énigmatique.

Ce langage secret est surtout employé, quand les conjurés doutent si leurs lettres arriveront. D'Alembert & Voltaire eurent quelquefois des inquiétudes sur cet article. Aussi s'écrivoient-ils sous les adresses fictices, tantôt d'un négotiant, tantôt de quelque commis, ou secretaire de bureau, qui avoit le secret. On ne voit pas qu'ils ayent employé des chiffres pour les caractères ordinaires. Cette méthode eût été trop longue pour Voltaire, pour la multitude de lettres qu'il écrivoit ou recevoit. Elle étoit réservée à des conspirateurs non moins ardents, mais plus profonds. En général même, Voltaire & d'Alembert rassurés par précaution des adresses fictices, & par celle de ne pas signer leur nom, se parloient dans leurs lettres assez ouvertement. S'il en est quel-

qu'une plus énigmatique, il est aisé de l'expliquer par celles qui précédent ou qui suivent. L'usage qu'ils font de ces diverses ruses, est assez fréquent pour qu'on voie le soin de se ménager des explications, des excuses; & s'ils sont surpris, il est rarement assez énigmatique pour avoir besoin d'étude.

Il y a cependant quelques une de leurs lettres plus difficiles à déchiffrer, telle que celle-ci écrite par Voltaire à d'Alembert le 30 Janvier 1764. " Mon illustre philosophe m'a " envoyé la lettre *d'Hippias B.* Cette lettre " de B: prouve qu'il y a des T. & que la " pauvre littérature retombe dans les fers " dont *Malhersbes* l'avoit tirée. Ce demi sa-" vant & demi citoyen, d'Aguesseau, étoit un " *T.* Il vouloit empêcher la nation de penser. " Je voudrois que vous eussiez vu un animal " nommé *Maboud*. C'étoit un bien sot *T.* char-" gé de la douane des pensées sous le *T.* " d'Aguesseau. Ensuite viennent les sous *T.* " qui sont une demi douzaine de gredins, dont " l'emploi est d'ôter pour quatre cents francs " par an, tout ce qu'il y a de bon dans les " livres."

On voit bien ici que ces *T.* tiennent la place du mot *Tyran*; & que de ces prétendus tyrans, l'un est le Chancelier d'Aguesseau, & le second, Maboul, l'intendant de la librairie. On voit que les sous *T.* ou sous tyrans, ne sont

que les censeurs publics, dont la pension étoit en effet de quatre cents livres. Mais il est difficile de deviner quel étoit cet *Hippias B.* apparemment aussi quelque autre tyran, qui ne vouloit pas laisser imprimer & vendre librement tous ces livres, dont le poison préparoit les peuples à renverser l'autel & le trône. Mais peut-on ne pas s'indigner, quand on voit un homme tel que le Chancelier d'Aguesseau, l'honneur de la Magistature, traité de tyran, de demi citoyen, de demi savant. Au reste c'est encore beaucoup que Voltaire ne l'outrage pas davantage; car dans toute cette correspondance, il faut s'attendre à le voir lui & d'Alembert, n'épargner ni les titres de cuistre, ni ceux de canaille, de polisson, & autres injures de cette espèce, à tout homme qui ne pense pas comme eux, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, & surtout à tout homme qui écrit ou travaille en faveur de la religion.

Quoique ces conjurés se parlassent ordinairement avec assez de clarté, sur l'objet de leurs complots, le secret n'en étoit que plus recommandé à l'égard du public. Voltaire surtout le recommandoit aux adeptes, comme un objet de la plus grande importance. " Les mystères " de Mitra, leur faisoit-il dire par d'Alembert, " ne doivent point être divulgués. . Il " faut qu'il y ait cent mains invisibles, qui " percent le monstre (la religion) & qu'il Leur secret.

" tombe fous mille coups redoublés. " (*Lett. à d'Alemb.* 27. *Avril* 1768.)

Ce fecret cependant devoit moins tomber fur l'objet de la confpiration, que fur le nom même des agens, & fur la manière dont ils s'y prenoient pour renverfer l'autel. Car pour fon vœu général d'anéantir le Chriftianifme, la haine de Voltaire ne lui avoit pas permis de le cacher; mais il avoit à craindre, d'une part l'oppofition des loix, & de l'autre, il vouloit éviter le mépris & la honte, qui pouvoient rejaillir fur lui, fur les adeptes, de l'impudence de leurs menfonges, de l'éffronterie de leurs calomnies, fi l'on avoit pu en nommer les auteurs, & les prendre perfonnellement à partie.

Ce n'eft pas la faute de l'hiftoire, fi elle eft obligée de montrer dans le chef des conjurés, l'homme tout à la fois le plus hardi, le plus conftant dans fa haine du Chrift, & en même temps le plus jaloux de cacher fes attaques.

Voltaire conjurant en fecret, & cachant fes moyens, n'eft pas un autre homme que Voltaire hardi profanateur. C'eft le méme fophifte attaquant les autels du Chrift en face de l'univers, mais efpérant bien plus encore des coups qu'il lui porte en fecret, & des mines qu'il creufe fous le temple. C'eft une même haine qui laiffe publiquement échapper fes tranfports, & qui le fait agir en conjuré plus encore qu'en ennemi

public : & c'eſt ce conjuré ſurtout que j'ai à dévoiler dans ces mémoires.

En cette qualité, les myſtères de Mytra, & toutes les ruſes des conſpirateurs lui tiennent infiniment à cœur. En cette qualité, voici ſes inſtructions ſecrètes : " confondez l'infame le " plus que vous pourrez : dites hardiment tout " ce que vous avez ſur le cœur : frappez & " *cachez votre main.* On vous reconnoîtra ; je " veux bien croire qu'on en ait l'eſprit, qu'on " ait le nez aſſez bon ; mais on ne pourra pas " vous convaincre " (*let. à d'Al. Mai* 1761.) " Le Nil, diſoit-on, cachoit ſa tête, & ré- " pandoit ſes eaux bienfaiſantes : *faites en* " *autant* ; vous jouirez en ſecret de votre tri- " omphe. Je vous recommande l'infame " (*let.* " *à Helvetius* 11 *Mai* 1761.) " on embraſſe " notre digne Chevalier, & on l'exhorte à " *cacher ſa main aux ennemis.* " (let. à Mr. de Villevielle 26 Avril 1767.)

Leurs leçons ſur l'art de ſe cacher.

Il n'eſt point de précepte que Voltaire inculquât plus ſouvent que celui de frapper & de cacher ſa main. Si par fois des adeptes indiſcrets le faiſoient reconnoître, il ſe plaignoit amèrement de voir ſes manœuvres découvertes. Alors il démentoit juſqu'aux ouvrages le plus inconteſtablement ſortis de ſa plume ; alors il écrivoit : " je ne ſais par quelle fureur on " s'obſtine à me croire l'auteur du *dictionnaire* " *philoſophique* ; le plus grand ſervice que vous

" puissiez me rendre, est de bien assurer, sur
" votre part du Paradis, que je n'ai nulle part
" à cette œuvre d'enfer. Il y a trois ou qua-
" tre personnes qui crient que j'ai soutenu la
" bonne cause, que je combats jusqu'à la
" mort contre les bêtes féroces; *c'est trahir ses*
" *frères que de les louer en pareille occasion: ces*
" *bonnes ames me bénissent & me perdent.* C'est
" lui, dit-on, c'est son style, c'est sa manière.
" Ah, mes frères! quels discours funestes!
" Vous devriez au contraire crier dans les
" carrefours: ce n'est pas lui, *il faut qu'il y ait*
" *cent mains invisibles qui percent le monstre, &*
" *qu'il tombe sous mille coups redoublés.*" (let. à d'Alemb. 152 & 219.

D'Alembert excelloit dans cet art du secret, & de cacher sa marche; aussi Voltaire le recommandoit-il aux frères, comme le vrai modèle à suivre, & comme *l'espoir du troupeau.* " Il est
" hardi, leur disoit-il; mais il n'est point té-
" méraire: il est pour faire trembler les hypo-
" crites, (entendez les hommes religieux) sans
" donner prise sur lui. (*let. de Volt. à Thiriot 19 Novemb.* 1760)

Non seulement Frederic approuvoit ce secret & ces ruses (*let. à Volt.* 16 *Mai* 1771); mais nous le verrons appliquer lui-même tous les artifices de sa ténébreuse politique aux moyens de faire réussir la conjuration.

Dans tout complot encore, l'union à conſerver parmi les conjurés n'eſt pas moins eſſentielle que le ſecret; auſſi leur étoit-elle bien ſpécialement, & bien ſouvent récommandée. Leurs inſtructions ſur cet objet portent entre autres: " ô mes philoſophes, il faudroit marcher ſerrés comme la Phalange Macédonienne: elle ne fut vaincue que pour avoir été diſperſée. Que les philoſophes véritables faſſent une confrérie comme les Franc-Maçons; qu'ils s'aſſemblent; qu'ils ſe ſoutiennent; qu'ils ſoient fideles à la confrérie. Cette Académie vaudra bien mieux que l'Académie d'Athènes, & que toutes celles de Paris. (*let. de Volt. à d'Alemb.* 85 *an* 1761 & 2. *an* 1769.

Union des conjurés.

S'il arrivoit quelque diviſion entre les conjurés, le chef ne manquoit pas de leur écrire pour les appaiſer; alors il leur diſoit: " Ah pauvres frères! les premiers fideles ſe conduiſoient mieux que nous. Patience, ne nous décourageons point, Dieu nous aidera, ſi nous reſtons unis." Pour marquer plus ſpécialement l'objet de cette union, c'eſt alors qu'il rappelloit ſa réponſe à Hérault: *nous verrons s'il eſt vrai qu'on ne puiſſe pas détruire la Religion Chrétienne.* (let. 66 au même.)

La plupart de ces diviſions provenoient ſurtout de ce que les conjurés variant dans leurs opinions, & s'accordant fort peu dans leurs ſo-

phiſmes contre le chriſtianiſme, ſe bleſſoient, ſe heurtoient par fois les uns les autres. Voltaire s'apperçut de tout l'avantage qu'en tiroient les écrivains religieux ; & ce fut alors qu'il donna à d'Alembert le ſoin de rapprocher le parti des Athées, des Spinoſiſtes, de celui des Déiſtes. " Il faut, lui diſoit-il, que les deux partis s'u-" niſſent. Je voudrois que vous vous char-" geaſſiez de cette réconciliation, & que vous " leur diſſiez: paſſez moi l'émétique, & je " vous paſſerai la ſaignée. (*au même, let*. 37 *an* 1770.

Ardeur & conſtance dans le complot.

Ce chef des conjurés ne ſouffroit pas que leur ardeur ſe refroidît. Pour la renouveller, & pour animer leur zele & leur conſtance, tantôt il écrivoit aux principaux: " j'ai peur que " vous ne ſoyez pas aſſez zélés: vous en-" fouiſſez vos talens: vous vous contentez de " mépriſer un monſtre qu'il faut abhorrer & " détruire. Que vous en couteroit-il de l'écra-" ſer en quatre pages, en ayant la modeſtie de " lui laiſſer ignorer qu'il meurt de votre main. " C'eſt à Méléagre à tuer le ſanglier; *lancez* " *la flèche ſans montrer votre main*. Conſolez " moi dans ma vieilleſſe. (*let. à d'Alemb*. 28 *Sep*. 1763) tantôt il faiſoit dire à quelque jeune adepte qu'un défaut de ſuccès pouvoit abbattre : *courage qu'il ne ſe rebute pas*. (let. à Damil.) tantôt enfin, pour les engager tous par le plus vif des intérêts, il leur diſoit à tous, par d'A-

lembert: " telle eſt notre ſituation, que nous
" ſommes l'exécration du genre humain, ſi nous
" n'avons pas pour nous les honnêtes gens.
" Il faut donc les avoir à quelque prix que ce
" ſoit. Travaillez donc à la vigne. *Ecraſez*
" *l'infame, écraſez l'infame*". (let. 13 Fev.
1764.

Aveu formel de Voltaire.

C'eſt ainſi que tout ce qui diſtingue des conjurés, langage énigmatique, vœu commun & ſecret, union, ardeur conſtance, tout devoit ſe trouver chez les auteurs de cette guerre faite au Chriſtianiſme. C'eſt ainſi que tout montre à l'hiſtorien le droit & le devoir de préſenter cette coalition de Sophiſtes, comme une vraie conſpiration contre l'Autel. Enfin Voltaire même ne ſe le cachoit pas, & ne vouloit pas qu'on le cachât à ſes adeptes, que la guerre dont il étoit le chef, étoit un vrai complot dans lequel chacun d'eux avoit à jouer ſon rôle en conjuré. Quand un excès d'ardeur expoſoit le ſecret, il avoit ſoin de leur dire, ou de leur faire dire par d'Alembert: que dans la guerre qu'ils avoient entrepriſe, *il falloit agir en conjurés & non pas en zelés* (let. 142 de Volt. à d'Alem.)

Quand le chef des impies fait lui-même un aveu ſi formel, quand il donne des ordres ſi précis & ſi clairs *d'agir en conjurés*, il feroit abſurde de vouloir encore de nouvelles preuves pour croire à la conjuration. A force de les multiplier, j'ai peut-être fatigué le lecteur;

mais ſur un objet de cette importance, j'ai dû le ſuppoſer auſſi ſévère qu'il me convenoit à moi-même de l'être pour la démonſtration.

Maintenant qu'on ne peut, ſans réſiſter à l'évidence, conteſter ni l'exiſtence de cette coalition des Sophiſtes de l'impiété, ni rien de tout ce qui fait de leur coalition une vraie conjuration contre le Chriſt, & ſa Religion, je ne finirai pas ce chapitre, ſans avoir dit un mot pour fixer l'origine, la véritable époque de leurs complots.

Epoque de la conjuration.

Si le moment où Voltaire jura de conſacrer ſa vie à l'anéantiſſement du Chriſtianiſme, peut être regardé comme la première époque de la conjuration, c'eſt aumoins à l'année 1728 qu'il faut remonter pour en découvrir l'origine. Car c'eſt de cette année que datte ſon retour de Londres en France; & ſes plus fideles diſciples nous apprennent qu'il étoit encore en Angleterre, lorſqu'il fit ce ferment. (*Vie de Volt. Edit. de Kell.*) Mais Voltaire vécut bien des années, ſeul, ou preſque ſeul ennivré de ſa haine contre le Chriſt. Il eſt vrai que dès lors il ſe fit le champion, le protecteur de tous les écrits impies tendant au même but; mais ces productions étoient encore l'ouvrage de quelques Sophiſtes iſolés, écrivant ſans concert, & ſans toutes ces intelligences, ſans ce concours, & cet accord ſecret, que ſuppoſe une véritable conjuration. Il lui fallut du tems

pour former des adeptes, & leur souffler la même haine. Ses malheureux succès les avoient déjà multipliés, quand en 1750, il se rendit aux vœux de Fréderic & partit pour Berlin. De tous les disciples qu'il laissoit à Paris, les plus zelés se trouvèrent d'Alembert & Diderot. C'est même à ces deux hommes que le philosophisme doit plus spécialement la première coalition contre le Christ. Sans être encore dans toute sa force, elle datte au moins comme complot, comme véritable conjuration, du jour où ils formèrent le projet de l'Encyclopédie, c'est-à-dire, de la même année où Voltaire avoit quitté Paris pour se rendre à Berlin. Voltaire avoit formé tous les disciples, mais ce fut d'Alembert & Diderot qui les réunirent pour faire de l'énorme compilation annoncée sous le titre d'Encyclopédie, le réceptacle universel, & en quelque sorte l'arsenal de tous les sophismes & de toutes les armes de l'impiété contre la religion du Christ.

Voltaire qui valoit à lui seul une armée d'impies, travaillant seul de son côté à la guerre contre le Christ, laissa encore quelque tems les Encyclopédistes livrés à leurs propres moyens; mais si les disciples avoient pu commencer la coalition, il ne leur étoit pas donné de la soutenir seuls. Les obstacles se multiplièrent, les Encyclopédistes sentirent qu'il leur falloit un homme capable de les vaincre,

Ils n'hésitèrent pas sur le choix; où plutôt *Voltaire*, nous dit son historien, *se trouva naturellement leur chef, par son age, sa célébrité & son génie.*

A son retour de Prusse, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1752, la conjuration se trouva complette. Son objet précis fut d'écraser le Christ & la religion; son chef primordial fut celui qui le premier avoit fait le serment de renverser les Autels du Christ; ses chefs secondaires furent d'Alembert, Diderot & ce Fréderic qui, malgré ses brouilleries avec Voltaire, ne cessa jamais de lui rester uni, quant à l'objet de ce serment. Les adeptes furent tous ceux que Voltaire comptoit déjà parmi ses disciples. Depuis le jour où la partie se trouva complettement liée entre le chef primordial, & les chefs secondaires, & les adeptes acteurs ou protecteurs; depuis le jour où il fut décidé que le grand objet de leur coalition seroit d'anéantir le Christianisme, & sous le nom d'Infâme, d'écraser J. C. toute sa religion, tous ses autels, jusqu'au moment où les décrets, les proscriptions, & les massacres des Jacobins devoient remplir & consommer en France, le grand objet de la coalition, il devoit s'écouler encore près d'un demi siecle. Il ne fallut rien moins que cet intervalle aux philosophes corrupteurs, pour préparer les voies aux philosophes massacreurs.

Nous n'arriverons pas à la fin de cette longue période, ſans avoir vu la ſecte qui ſe dit philoſophe, & jure d'écraſer, ſe réunir à celle qui écraſe & maſſacre, ſous le nom de *Jacobins*.

Rapports des conjurés Sophiſtes, & des conjurés Jacobins.

Dans cette conjuration de la prétendue philoſophie de Voltaire & de d'Alembert, tout nous montre d'avance les vœux, les ſermens, & le ſyſtême d'impiété, que la révolution Françoiſe doit un jour conſommer. Ce Dieu du Chriſtianiſme, & cette religion que Voltaire, d'Alembert, Fréderic & tous leurs adeptes ſous le nom de philoſophes ont juré d'écraſer, ne ſont pas en effet un autre Dieu, une autre religion que le Dieu & la religion dont les Sophiſtes, ſous le nom de Jacobins, viendront un jour proſcrire le culte, renverſer les autels, égorger ou chaſſer les Prêtres & les Pontifes.

Avec la même haine contre le Chriſt, & & avec le même ſerment de l'écraſer, ce ſont encore & les mêmes ſophiſmes, ce ſont juſqu'aux mêmes prétextes, que nous retrouverons à l'école des Jacobins, & que nous entendons à celle de Voltaire.

Les Jacobins diront un jour: tous les hommes ſont libres, tous les hommes ſont égaux. De cette liberté, de cette égalité, ils conclueront que l'homme ne doit être livré qu'aux lumières de ſa raiſon; que toute religion ſoumettant la raiſon à des myſtères,

où à l'autorité d'une révélation qui parle au nom de Dieu, n'eſt qu'une religion d'eſclaves; qu'il faut l'anéantir, pour rétablir la liberté, l'égalité des droits à croire, ou ne pas croire tout ce que la raiſon de chaque homme approuve ou déſaprouve; & ils appelleront le regne de cette liberté, de cette égalité, l'empire de la raiſon, de la philoſophie. Ce ſeroit une grande erreur de fait, que de croire cette même liberté, & cette même égalité étrangères à la guerre de Voltaire contre le Chriſt. Dans toute cette guerre, ni les chefs, ni les adeptes n'eurent point d'autre objet, que celui d'établir l'empire de leur prétendue philoſophie, de leur prétendue raiſon, ſur cette même liberté, ſur cette égalité appliquées à la révélation, à ſes myſtères, & ſans ceſſe miſes en oppoſition avec les droits du Chriſt & de ſon égliſe.

Si Voltaire déteſte & l'Egliſe & les Prêtres, c'eſt parcequ'il ne trouve rien de ſi contraire au droit égal de croire tout ce que bon nous ſemble; c'eſt parcequ'il ne voit rien de *ſi pauvre & ſi miſérable*, qu'un homme recourant à un autre homme, pour diriger ſa foi, pour ſavoir *ce qu'on doit croire*. (Lett. au Duc d'Uſez 19 Nov. 1760.) *Raiſon, Liberté & Philoſophie*, ces mots là ſont ſans ceſſe dans la bouche de d'Alembert & de Voltaire, comme ils ſont ſans ceſſe dans celle des Jacobins du jour, pour

les tourner contre la religion de l'évangile & la révélation. (Voyez toute leur correfpondance.) Quand les adeptes viennent, & veulent exalter la gloire des maîtres, ils nous les repréfentent *nè fe laffant jamais de réclamer l'indépendance de la raifon*, & fans ceffe rappellant ces jours *où le foleil n'éclairera plus que des hommes libres, & ne reconnaiffant d'autres maîtres que leur raifon.* (Condorcet efquiffe d'un tableau des prog. Epoq. 9.)

Lors donc que fur les débris des temples & des autels du Chrift, les Jacobins érigeront l'idole de leur raifon, de leur liberté, de leur philofophie, le vœu qu'ils rempliront ne fera pas un autre vœu que celui de Voltaire & de fes adeptes, de fa conjuration contre le Chrift.

Alors même que la hache des Jacobins fera tomber également les temples du Proteftant & ceux du Catholique, & ceux de toute fecte reconnoiffant encore pour Dieu le Dieu du Chriftianifme, ils ne donneront pas à leur fyftême deftructeur plus d'étendue que ne lui en donnoit Voltaire, maudiffant également les autels de Genève, de Londres & ceux de Rome.

Quand le grand club fe remplira également de tout ce que la révolution Françoife doit nous montrer d'Athées, de Déiftes, de Sceptiques & d'impies de toutes les dénominations, leurs légions coalifées & réunies contre le

Chriſt ne ſeront pas d'autres légions que celles dont Voltaire exhortoit d'Alembert à compoſer ſes armées dans la guerre contre le même Dieu.

Et enfin, lorſque les légions du grand club, ou de toutes les ſectes de l'impiété, réunies ſous le nom de Jacobins, porteront en triomphe au Panthéon les cendres de Voltaire, dans les rues de Paris, la révolution antichrétienne conſommée par ce triomphe, ne ſera pas autre choſe elle-même, que la révolution méditée par Voltaire. Les moyens auront pu varier; la conſpiration dans ſon objet, dans ſes prétextes & dans ſon étendue aura été la même. Encore verrons-nous que, dans ſes moyens même, cette révolution qui briſe les autels, qui dépouille & maſſacre les miniſtres par la hache des Jacobins, ne fut étrangère ni aux vœux des philoſophes conjurés, ni à ceux de leurs premiers adeptes. Pour la partie même la plus révoltante de cette révolution antireligieuſe, toute la différence pourroit bien ſe réduire à ces mots: les uns auroient voulu écraſer, & les autres écraſent. Les moyens pour les uns & pour les autres, ont été tout ce qu'ils pouvoient être à chaque époque de la conjuration. Cherchons à dévoiler ce qu'ils furent ſucceſſivement pour les Sophiſtes qui avoient encore un demi ſiecle à préparer les voyes.

CHAPITRE III.

PREMIER MOYEN DES CONJURÉS.

POUR *écraser l'infame* dans le sens de Voltaire, pour arriver au point d'anéantir les autels & le culte du Dieu prêché par les apôtres, il ne falloit rien moins que changer, ou dompter l'opinion publique, la foi de tous les peuples répandus sur la surface de la terre, sous le nom de Chretiens. La dompter par la force ne pouvoit pas entrer dans les moyens des conjurés, au moment où se forma leur coalition. Il falloit pour cela, que la Révolution des idées religieuse eût été ménagée, & successivement conduite au point où l'ont trouvée nos Législateurs Jacobins. Il falloit que l'incrédulïté eût acquis un assez grand nombre d'adeptes, pour les voir dominer dans les Cours, les Sénats, les Armées, & dans les diverses classes des peuples. Ces progrès de la corruption & de l'impiété supposoient un assez grand nombre d'années, pour que Voltaire & Fréderic ne se flatassent pas d'y arriver *(let. de Fréd. à Volt. 5 Mai 1767)*. Les conseils des conjurés ne pouvoient donc pas ressembler encore à ceux de nos Conquérans Carmagnioles. Aussi n'avons-nous pas à parler ici de guillotines, de requisitions à for-

ce armée, & de combats livrés pour abbattre tous les autels du Chriſtianiſme.

Les premiers moyens des Sophiſtes devoient être moins tumultueux, plus ſourds, plus ſouterrains, plus lents; mais dans leur lenteur même, ils n'en devoient être que plus inſidieux & plus efficaces. Il falloit que l'opinion publique périt en quelque ſorte par la gangrène, avant que les autels tombaſſent ſous la hache. C'eſt ce que Fréderic avoit très bien ſenti, lorſqu'il écrivoit à Voltaire que, *miner ſourdement & ſans bruit l'édifice, c'étoit l'obliger à tomber de lui-même* (29 *Juil.* 1775.) C'eſt ce que d'Alembert avoit encore mieux ſenti, lorſqu'il reprochoit à Voltaire d'aller trop vite, lorſqu'il lui écrivoit que ſi le genre *humain s'éclairoit*, c'eſt par ce qu'on *avoit la précaution de ne l'éclairer que peu à peu* (31 *Juil.* 1762.) Ce fut enfin la néceſſité de cette précaution, qui inſpira à d'Alembert le projet de l'Encyclopédie, comme le grand moyen d'éclairer peu à peu le genre humain, & d'écraſer l'infame. Il conçut ce projet; Diderot le ſaiſit avec enthouſiaſme; Voltaire le ſoutint avec une conſtance qui ranima ſouvent celle de d'Alembert & de Diderot, prêts à ſuccomber l'un & l'autre plus d'une fois, ſous leur entrepriſe.

Projet de l'Encyclopédie.

Pour ſentir à quel point le ſuccès de ce fameux Dictionnaire devoit intéreſſer le chef & les complices, il faut abſolument ſavoir ſur

Objet ſuppoſé de l'Encyclopédie.

quel plan il avoit été conçu, & comment ſon exécution étoit devenue dans leur conſeil, le premier & le plus infaillible des moyens deſtinés à changer peu à peu l'opinion publique, à inſinuer tous les principes de l'incrédulité, à renverſer enfin ſucceſſivement tous ceux du Chriſtianiſme.

L'Encyclopédie fut d'abord annoncée comme devant former l'enſemble, le tréſor le plus complet de toutes les connoiſſances humaines. Religion, Théologie, Phyſique, Hiſtoire, Géographie, Aſtronomie, Commerce, tout ce qui peut être l'objet d'une ſcience; Poëſie, Eloquence, Grammaire, Peinture, Architecture, Manufacture, tout ce qui eſt l'objet des arts utiles ou agréables; tout en un mot, juſques aux préceptes & aux procédés des métiers, des plus ſimples manœuvres, tout devoit ſe trouver réuni dans cet ouvrage. Il devoit valoir ſeul les plus immenſes bibliothéques, & ſuppléer à toutes. Il devoit être le réſultat des travaux d'une ſociété d'hommes choiſis parmi ceux que la France contenoit de plus célèbres dans chaque genre de ſciences. Le diſcours par lequel d'Alembert l'annonçoit à tout l'univers, étoit écrit avec tant d'art; il avoit été ſi bien péſé & ſi bien médité; l'enchaînement des ſciences, les progrès de l'eſprit humain y paroiſſoient ſi bien tracés; tout ce qu'il avoit pris dans les œuvres de

Chambers & du Chancelier Bacon, ſur la filiation des idées, étoit ſi bien déguiſé ; le ſophiſte plagiaire avoit ſi bien ſu ſe parer des richeſſes d'autrui, que le proſpectus de l'Encyclopédie fut regardé comme un chef-d'œuvre, & ſon auteur comme l'homme du monde le plus digne de ſe voir à la tête d'un ouvrage ſi étonnant.

Objet ſecret de l'Encyclopédie.

C'étoient là de ſuperbes promeſſes hautement annoncées, & que l'on avoit fort peu envie de tenir. Il étoit en revanche un objet ſur lequel on gardoit un profond ſilence, & qu'on ſe tenoit à peu près aſſuré de remplir. Cet objet ſi ſecret étoit de faire de l'Encyclopédie un immenſe dépot de toutes les erreurs, de tous les ſophiſmes, de toutes les calomnies, qui, depuis les premières écoles de l'impiété juſques à cette énorme compilation, pouvoient avoir été inventées contre la religion ; mais de cacher ſi bien le poiſon, qu'il ſe verſât très inſenſiblement dans l'ame des lecteurs, ſans qu'ils puſſent s'en appercevoir. Pour abuſer de leur crédulité, l'erreur ne devoit jamais ſe trouver, elle devoit au moins ſe cacher avec un ſoin particulier dans les articles où l'on auroit pu la prévoir, la ſoupçonner. La religion devoit paroître reſpectée, & même défendue dans les diſcuſſions qui la regardoient plus directement. Quelque fois l'objection devoit être réfutée de manière à perſuader

qu'on vouloit la faire disparoître, tandis qu'on ne penſoit qu'à la rendre plus dangereuſe, en faiſant ſemblant de la combattre. Il y a même plus; les auteurs qui devoient ſeconder d'Alembert & Diderot dans ce travail immenſe, n'étoient pas tous des hommes dont la religion dût être ſuſpecte. La probité de quelques uns, de Mr. de Jaucourt, par exemple, de ce ſavant, qui ſeul a rempli un nombre prodigieux des articles de l'Encyclopédie, étoit ſi bien connue, qu'elle ſembloit devoir ſervir de garant contre les embûches de la ruſe & de la perfidie. Enfin on annonçoit que les objets religieux ſeroient diſcutés par des Théologiens connus par leur ſavoir & leur orthodoxie.

Tout cela pouvoit être très vrai, & l'ouvrage n'en être que plus perfide. Il reſtoit à d'Alembert & à Diderot une triple reſſource pour remplir tout l'objet de la conſpiration antichrétienne.

Moyens & ruſes de l'Encyclopédie.

La première étoit l'art d'inſinuer l'erreur, l'impiété, dans les articles où naturellement elle devoit le moins être attendue, dans les parties de l'Hiſtoire, de la Phyſique, même de la Chimie, de la Géographie, que l'on auroit cru pouvoir parcourir avec le moins de danger. La ſeconde étoit l'art des renvois, cet art ſi précieux, qui conſiſtoit, après avoir mis ſous les yeux du lecteur quelques vérités religieuſes, à lui faire ſentir qu'il devoit cher-

cher d'autres leçons dans des articles d'une toute autre espèce. Quelque fois même, le mot seul du renvoi pouvoit faire Epigrame & Sarcasme. Pour cela il suffisoit de mettre au dessous de l'article traité religieusement, l'un de ces mots: *voyez l'article préjugé*; ou bien, *voyez superstition*; *voyez fanatisme*. Enfin si le sophiste renvoyeur craignoit que cette ruse ne suffît pas encore, il pouvoit altérer les discussions d'un collaborateur honnête, il pouvoit, sur le même objet, ajouter son propre article, & faire semblant d'appuyer en réfutant. En un mot, le voile de l'impiété devoit être assez transparent pour la rendre piquante, assez obscur pour ménager une excuse & des défaites. Cet art étoit sur tout celui du sophiste renard, de d'Alembert. Diderot plus hardi, devoit quelque fois être livré à toute la folie de son impiété; mais quand le sang froid de la réflexion venoit, ses articles devoient être retouchés; & il devoit alors ajouter de lui même quelque restriction apparente, en faveur de la religion, quelques uns de ces mots révérentiels qui ne laissoient pas moins subsister toute l'impiété. S'il dédaignoit ce soin, d'Alembert Reviseur Général, s'en chargeoit.

Les premiers volumes de l'immense collection devoient être surtout digérés avec prudence, pour ne pas révolter le Clergé, & tout ce que les conjurés appelloient hommes à

préjugés. A mesure que l'on avanceroit, on devoit devenir plus hardi; & si les circonstances ne permettoient pas encore de dire assez ouvertement tout ce que l'on avoit envie de dire, on avoit la ressource des supplémens; on avoit celle des nouvelles éditions à faire dans les pays étrangers, à rendre moins couteuses pour les rendre plus communes, & mettre le poison à la portée des lecteurs les moins riches.

L'Encyclopédie, à force d'être recommandée, exaltée par les adeptes, devoit devenir le livre de toutes les bibliothéques; & peu à peu tout le monde savant devoit se trouver le monde anti-chrétien.

Le projet ne pouvoit être mieux conçu pour arriver au but des conjurés: il étoit difficile de l'exécuter plus fidèlement. Preuves du fait.

Nous devons à l'historien les preuves du fait, & les preuves de l'intention. Pour saisir les premières, il suffit de jetter un coup d'œil sur divers articles de cette immense collection, de rapprocher tout ce que l'on y trouve d'assez exact sur les principaux dogmes du Christianisme, ou même de la religion naturelle; de rapprocher, dis-je, ces divers articles, de ceux auxquels nos conjurés ont soin de renvoyer le lecteur. On verra l'existence de Dieu, la liberté, la spiritualité de l'ame traitées à peu près comme elles doivent l'être par tout philo-

ſophe religieux ; mais le lecteur, que d'Alembert & Diderot ont ſoin de renvoyer ſucceſſivement aux articles *démonſtration*, *corruption*, verra ſucceſſivement auſſi diſparoître toute cette doctrine. Celle qui domine dans les endroits que d'Alembert & Diderot prennent ſoin de lui recommander, eſt préciſément celle du Sceptique, ou bien du Spinoſiſte, du Fataliſte & du Matérialiſte. (*voyez la note*)

Ruſes de l'Encyclop. ſur l'article Dieu.

Qu'on voie l'article Dieu *dans l'Encyclopédie, édition de Genève, on y trouvera des idées très ſaines, & la démonſtration directe, phyſique & métaphyſique de ſon exiſtence. Il eut été trop mal adroit de manifeſter ſous un pareil article, les moindres doutes & le moindre penchant pour l'Athéiſme, le Spinoſiſme ou l'Epicuréiſme ; mais à la fin de cet article, le lecteur ſe trouve renvoyé à celui de* démonſtration ; *& là diſparoît tout ce que l'on avoit trouvé de force, dans les preuves phyſiques & métaphyſiques de cette exiſtence d'un Dieu. Là on vous apprend que toutes les démonſtrations directes* ſuppoſent l'idée de l'infini, & que cette idée n'eſt pas fort claire, *ſoit pour les phyſiciens, ſoit pour les métaphyſiciens* (art. démonſtration), *ce qui d'un ſeul mot, détruit toute la confiance que le lecteur pouvoit avoir aux preuves qu'on lui avoit données de l'exiſtence de Dieu. Là encore, on veut bien vous dire qu'un inſecte ſeul, aux yeux du philoſophe, prouve mieux* un Dieu que tous les raiſon-

Cette ruse n'échappa point aux observations des auteurs religieux (*v. la religion vengée, Gauchat, Bergier, lettres helviennes*). De son côté

---

nemens métaphysiques (*ibidem*); *mais il est aussi un autre article auquel on a encore soin de vous renvoyer; celui de* corruption, *& là vous apprenez qu*'il faut bien se garder d'assurer d'une manière positive, que la corruption ne puisse jamais engendrer des corps animés; *que* cette production de corps animés par la corruption paroît appuyée par des expériences journalières (*art. corruption.*); *& ces prétendues expériences sont précisément celles dont les Athées concluent qu'ils peuvent très bien se passer de Dieu pour créer l'homme & les animaux. Prévenu par le jeu de ces renvois contre les preuves de la Divinité, que le lecteur en vienne aux articles* Encyclopédie, Epicuréisme; *dans l'un on lui dira qu*'il n'y a aucun être dans la nature, qu'on puisse appeller premier ou dernier; & une machine infinie en tout *sens, prendra la place de la Divinité* (diction. & art. encyclop); *dans l'autre, ce sera l'*atome *qui se trouvera Dieu. Il sera* la première cause de tout, par qui tout est & dont tout est, actif, essentiellement par lui-même, seul inaltérable, seul éternel, seul immuable (*art. épicuréisme*), *& le lecteur, au lieu du Dieu de l'Evangile, n'aura plus à choisir qu'entre le Dieu de Spinosa & celui d'Epicure.*

Voltaire prit fur lui de venger l'Encyclopédie des réclamations, en repréfentant ces auteurs religieux comme les ennemis de l'état, comme

---

Rufes fur l'article Ame.

Mêmes rufes, lorfqu'il s'agit de l'ame. *Lorfque les Sophiftes conjurés traitent directement de fon effence, ils ne refufent pas de mettre fous nos yeux ces preuves ordinaires de fa fpiritualité, de fon* immortalité ; *ils ont même foin de vous dire encore ailleurs qu'on ne peut fuppofer l'ame matérielle, ou réduire la bête* à la qualité de machine *fans s'expofer à faire de l'homme un* automate (*art. bête*). *Ils ajoutent que fi les déterminations de l'homme, ou même fes ofcillations naiffent de quelque chofe de matériel qui foit extérieur à fon ame ; il n'y aura ni bien ni mal, ni jufte ni injufte, ni obligation ni droit* (art. droit naturel) ; *mais auffi pour faire difparoître toute cette importance, ils vous diront ailleurs : qu'importe que la matière penfe ou non, qu'eft-ce que cela fait à la juftice ou à l'injuftice, à l'immortalité & à toutes les vérités du fyftême, foit politique, foit religieux* (art. Locke) *& le lecteur, dans fa qualité d'être penfant, ne trouvant plus les preuves d'un être fpirituel, ne fait plus s'il doit fe croire tout matière. Pour le tirer encore de cette incertitude, ils lui diront ailleurs que* le vivant & l'animé n'eft qu'une propriété phyfique de la matière *(art. animal)*; *& de crainte qu'il ne fe croie humilié de reffembler à la plante, à l'animal, ils lui apprendront à ne pas rougir même de*

autant de mauvais citoyens *(v. let.* 18 *à d'Alembert)*. C'étoient assez là ses armes ordinaires; s'il avoit réussi à donner le change, il eût

---

ressembler à la plante; *ils lui diront que* la seule différence qu'il y auroit entre certains végétaux & des animaux tels que nous, c'est qu'ils dorment & que nous veillons, que nous sommes des animaux qui sentent, & qu'ils sont des animaux qui ne sentent pas *(v. art. encyclop. & animal) ou bien même que la différence entre la tuile & l'homme, c'est que l'une tombe toujours, & que l'autre ne tombe jamais de la même manière* (v. art. animal) *& le lecteur parcourant de bonne foi ces divers articles, se trouvera conduit insensiblement au plus parfait Matérialisme.*

Mêmes ruses encore, & même artifice sur la liberté. *Quand il faut en traiter directement, ils laissent leurs faiseurs vous dire clairement : " otez " la liberté; toute la nature humaine est renversée, " & il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la société. . . Les récompenses sont ridicules, les châtimens injustes. . . La ruine de la liberté renverse avec elle tout ordre, toute police, autorise " toute infamie monstrueuse. . . Une doctrine si " monstrueuse ne doit point être examinée dans " l'école ; mais punie par les Magistrats &c." " ô liberté, s'écrient-ils eux-mêmes,* ô liberté présent des Cieux ! Liberté d'agir & de penser! *seule tu es capable de produire de grandes choses*

Sur l'art. Liberté.

ſuffi d'entrer dans ſes confidences, avec les auteurs-mêmes de l'Encyclopédie, pour voir ſi les

---

(v. art. autorité & diſcours prélim.) ; *mais ailleurs toute cette liberté d'actions & de penſées, n'eſt plus qu'*un pouvoir qui ne s'exerce pas, qui ne peut être connu par l'exercice actuel *(art. fortuit). Ailleurs encore, faiſant ſemblant de maintenir la liberté, Diderot dira bien que tout* " *cet enchaînement des cauſes & des effets, imaginé par les philoſophes, pour ſe former des idées repréſentatives du méchaniſme de l'univers, n'a pas plus de réalité que les Tritons & les Nayades*" (art. évidence) ; *mais d'Alembert & Diderot reviendront ſur cette grande chaîne, & d'Alembert alors vous dira que ſi elle eſt ſouvent imperceptible, elle n'en eſt pas moins* réelle ; *qu'elle lie tout dans la nature*, que tous les événemens en dépendent, *comme toutes* les roues d'une montre, *dans leur mouvement*, dépendent les unes des autres ; *que depuis* le premier inſtant de notre exiſtence, nous ne ſommes nullement les maîtres de nos mouvemens ; *que* s'il y avoit mille mondes exiſtans à la fois, tous ſemblables à celui-ci, & gouvernés par les mêmes loix, tout s'y paſſeroit abſolument de même ; que les hommes, en vertu de ces mêmes loix, feroient aux mêmes inſtants les mêmes actions, dans chacun de ces mondes (*art. fortuit*) ; *& vous ſaurez alors combien eſt chimérique toute la liberté dont l'homme peut jouir*

intentions qu'on leur prêtoit, se trouvoient dénuées de fondement.

Preuves de l'intention.

A cent lieues de Paris, & loin des obstacles qu'éprouvoit d'Alembert, Voltaire n'eût pas été fâché que ces intentions se manifestassent par des attaques plus directes: il n'aimoit pas certaines restrictions familières à d'Alembert: il lui reprocha spécialement celle qu'il avoit mise à l'article de Bayle; d'Alembert répondit: " vous me faites une querelle de Suisse, au sujet

---

dans ce monde, & qu'il ne peut exercer actuellement. Diderot aussi reviendra sur cette chaine qui, article évidence, *n'étoit pas plus réelle que les Tritons & les Nayades, pour vous prouver fort longuement que son existence ne sauroit être contestée, ni* dans le monde physique, ni dans le monde moral & intelligible (*art. fatalité*) *& vous saurez encore à quel point il faut croire à cette liberté sans laquelle* il n'y a plus ni juste, ni injuste, *ni obligation ni droit.*

Ces exemples, auxquels il seroit facile d'ajouter, suffiront à l'historien, pour voir combien le plan sur lequel cette Encyclopédie fut rédigée, répond à l'idée que j'ai donnée de cet ouvrage: combien ses grands auteurs se sont étudiés à répandre les principes de l'Athéisme même, du Matérialisme, du Fatalisme & de toutes les erreurs les plus incompatibles avec cette religion, pour laquelle ils avoient eu soin d'annoncer un si grand respect.

" du dictionnaire de Bayle. Premièrement je
" n'ai point dit: heureux s'il eût plus respecté
" la Religion & les mœurs: ma phrase est
" beaucoup plus modeste: *mais d'ailleurs, qui ne*
" *sait pas que, dans le maudit pays où nous écri-*
" *vons, ces sortes de phrases sont de style de no-*
" *taire, & ne servent que de passeports aux vérités*
" *qu'on veut établir d'ailleurs. Personne au monde*
" *n'y est trompé.* (let. de d'Alembert 10 Oct.
1764).

Dans ce tems où Voltaire étoit tant occupé des articles qu'il envoyoit à d'Alembert pour l'Encyclopédie, ne pouvant se cacher combien il auroit mieux aimé que l'on allât directement au fait, qu'on laissât de côté tous ces ménagements que l'on avoit encore pour la Religion, il écrivoit: " ce qu'on me dit des articles de la
" théologie & de la métaphysique me serre le
" cœur: *il est bien cruel d'imprimer le contraire*
" *de ce que l'on pense.* (let. 9 Oct. 1755.) D'Alembert plus adroit, sentoit combien tous ces ménagemens étoient nécessaires pour n'être pas *traité de fou par ceux même qu'il vouloit convertir*, c'est à dire par ceux dont il vouloit faire autant d'apostats; il prévoyoit le tems où il pourroit répondre: " le genre humain n'est
" aujourd'hui si éclairé, que par ce qu'on a eu
" la précaution, ou le bonheur de ne l'éclairer
" que peu à peu." *(let. du* 16 *Juil.* 1762*).*

Quand, ſous le nom d'un Prêtre de Lauſanne, Voltaire envoyoit des articles trop hardis, d'Alembert encore avoit ſoin de lui dire : " nous " recevrons avec reconnoiſſance tout ce qui " nous viendra de la même main. Nous de-" mandons ſeulement permiſſion à votre héré-" tique de faire patte de velours, dans les en-" droits où il aura un peu trop montré la griffe : " *c'eſt le cas de reculer pour mieux ſauter* (let. 21 Juil. 1757.) Pour démontrer en même tems, qu'il n'oublioit jamais cet art de reculer pour mieux ſauter, d'Alembert répondoit aux reproches que Voltaire faiſoit ſur l'article *enfer* : " ſans doute nous avons de mauvais articles de " théologie & de métaphyſique ; mais avec des " cenſeurs théologiens & un privilége, je vous " défie de les faire meilleurs. *Il y a d'autres* " *articles moins au jour, où tout eſt réparé.* (ibid).

Comment douter enfin de l'intention préciſe & décidée des Encyclopédiſtes, quand on voit Voltaire exhorter d'Alembert à profiter du tems où l'autorité plus occupée d'autres objets, ſe montroit moins attentive aux progrès des impies, & lui écrire formellement ; " *pendant* " *la guerre des Parlemens & des Evêques, les* " *Philoſophes auront beau jeu. Vous aurez le* " *loiſir de farcir l'Encyclopédie de vérités qu'on* " *n'auroit pas oſé dire il y a vingt ans.* (let. à d'Alem. 13 Nov. 1756).

Toutes ces intrigues, toutes ces sollicitudes de Voltaire se concoivent aisément, quand on sait à quel point il faisoit dépendre de l'Encyclopédie le succès de sa conspiration. Je m'intéresse bien à une bonne piéce de théatre, écrivoit-il à Damilaville, " mais j'aimerois " encore mieux un bon livre de philosophie, " qui écrasât pour jamais l'Infame. *Je mets " toutes mes espérances dans l'Encyclopédie.*" (Let. à Damil. 23 May 1764.) Quel historien, après un aveu si formel, pourroit se refuser à regarder cette massive compilation, comme spécialement destinée à devenir l'arsenal de toutes les armes des Sophistes contre la Religion?

Diderot dont la marche étoit toujours plus franche jusques dans ses embuches, ne cachoit pas ce qu'il lui en coutoit de se voir si souvent réduit à employer la ruse. Il ne dissimuloit pas combien il eût voulu pouvoir inférer ses principes avec moins de réserve; & il étoit aisé de voir ce qu'il entendoit par ses principes, quand il disoit que " tout le siecle de Louis XIV n'avoit produit que deux hommes dignes de travailler à l'Encyclopédie." De ces deux hommes l'un étoit Perrault, l'autre Boindin. Le premier, on ne sait trop pourquoi; la raison du second étoit plus claire. Boindin qui étoit né en 1676, venoit de mourir avec une réputation si publique d'Athéisme, qu'on avoit refusé de l'enterrer avec les céremonies chrétiennes;

cette même réputation d'athée lui avoit fait refuser les portes de l'Académie Françoise; & c'étoient là ses titres à l'Encyclopédie, s'il eût vêcu.

Tel étoit donc l'objet de cet ouvrage; telle étoit l'intention de ses auteurs coalisés. D'après leur aveu même, l'essentiel n'étoit pas d'y réunir tout ce qui auroit pu en faire le trésor des sciences; mais bien d'en faire le dépot de ces prétendues vérités, c'est-à-dire de toutes ces impiétés, qu'on n'eût pas osé dire, lorsque l'autorité veilloit sur ses propres intérêts, & sur ceux de la Religion; de faire passer toutes ces impiétés sous le masque & le *passeport* de l'hypocrisie, de dire à contre cœur quelques vérités religieuses, *d'imprimer le contraire de ce que l'on pensoit* sur le Christianisme, pour se ménager l'occasion d'imprimer tout ce qu'on pensoit contre.

Obstacles & succès de l'Encyclopédie.

Malgré toutes ces ruses, les personnes zélées pour la Religion s'élevèrent avec force contre l'Encyclopédie; le Dauphin se récria surtout, & obtint pour un tems la suspension de cet ouvrage. Les auteurs essuyèrent des dégouts à diverses reprises. d'Alembert fatigué sembloit y renoncer. Voltaire qui sentoit mieux que personne l'importance de ce premier moyen des conjurés, releva leur courage. Loin de se relacher lui-même, il travailloit, il demandoit, il envoyoit sans cesse de nouveaux articles. Il

exaltoit ſurtout l'honneur de la perſévérance dans une ſi belle entrepriſe: il montroit à d'Alembert, à Diderot l'opprobre des obſtacles retombant ſur leurs perſécuteurs (*v. ſes lett. années* 1755 & 1756) il les preſſoit, les conjuroit au nom de l'amitié, au nom de la philoſophie, de vaincre les dégouts, de ne pas ſe laiſſer décourager dans une ſi belle carrière (*v. ſes lettres du* 5 *Sept.* 1752 & *du* 13 *Nov.* 1756, *ſurtout du* 8 *Jan.* 1757)

L'Encyclopédie fut enfin terminée: elle parut ſous le ſceau d'un privilège public ; & ce premier triomphe annonça aux conjurés tous les autres ſuccès qu'ils pouvoient ſe promettre contre la Religion.

Coopérateurs de l'Encyclopédie.

Pour juger encore mieux de l'intention qui avoit préſidé à cette énorme compilation, l'hiſtorien doit être inſtruit du choix que d'Alembert & Diderot avoient eu ſoin de faire, en ſe donnant des coopérateurs, ſurtout pour la partie religieuſe. Le premier de leurs théologiens fut Raynal. Les Jéſuites qui avoient découvert ſon penchant pour l'impiété, venoient de le chaſſer de leur ſociété. Ce fut là le meilleur de ſes titres auprès de d'Alembert. On ſait à quel point ce frénétique a juſtifié la ſentence de ſes anciens confrères, & le choix des encyclopédiſtes, par ſes déclamations atroces contre la Religion ; mais ce qu'on ne ſait pas, & ce qu'il eſt bon de ſavoir, c'eſt l'anec-

dote qui fit rayer Raynal du nombre même des coopérateurs de l'encyclopédie, & lie son histoire avec celle d'un second théologien, qui sans avoir été impie, s'étoit d'abord laissé entrainer dans les sociétés philosophiques.

Celui-ci étoit l'abbé Yvon, métaphysicien singulier, mais bon homme, & plein de candeur, manquant souvent de tout, & autant qu'il croyoit pouvoir le faire honnêtement, faisant servir sa plume à le sustenter dans son indigence. Il avoit fait de la meilleure foi du monde *la défence de l'abbé de Prades*. Je le sais de lui même: je l'avois entendu défier un théologien de trouver la moindre erreur dans cet ouvrage: & je le vis se rendre au premier mot. Je l'ai entendu raconter avec la même simplicité, comment il s'étoit laissé engager à travailler pour l'Encyclopédie: "j'avois besoin d'argent, "me dit-il; Raynal me rencontra, & m'exhorta à faire quelques articles, ajoutant "qu'on me payeroit bien. J'acceptai l'offre; "mon travail fut remis au bureau par Raynal, "& je reçus de lui vingt cinq louis. Je me "croyois très bien payé, lorsqu'un des libraires de l'Encyclopédie, à qui je faisois part "de ma bonne fortune, me parut fort surpris "d'apprendre que les articles remis au bureau "par Raynal, n'étoient pas de lui. Il s'indigna du tour qu'il soupçonnoit. Peu de jours "après, je fus mandé au bureau, & Raynal

" qui avoit reçu mille écus en donnant mon
" travail pour le ſien, fut condamné à me reſ-
" tituer les cent louis qu'il avoit gardés pour
" lui."

Cette anecdote n'étonnera pas ceux qui ſont un peu inſtruits des autres plagiats de Raynal très connu en ce genre. Le Bureau ne voulut plus de lui. Sa conſtance dans ſon impiété le réconcilia pourtant avec d'Alembert & Diderot.

Pour l'honnneur de l'abbé Yvon, je dois ajouter que ſes articles ſur Dieu & ſur l'ame dans l'Encyclopédie, ſont préciſément ceux qui ſerroient le cœur à Voltaire, mais aux quels d'Alembert & Diderot ſuppléerent ſi bien par leurs renvois.

Le troiſième théologien de l'Encyclopédie, ou bien, en comptant comme d'Alembert qui, pour la gloire du bon abbé Yvon, n'oſe pas même parler de lui à Volraire, le ſecond de ces théologiens fut ce fameux abbé de Prades, obligé de s'enfuir en Pruſſe pour avoir voulu tromper la Sorbonne même, en affichant les Théſes de ſon impiété pour celles de la Religion. C'étoit la ruſe de ſes Théſes qui avoit trompé l'abbé Yvon: elle fut découverte: le Parlement ſévit contre l'auteur: mais Voltaire & d'Alembert le mîrent ſous protection du Roi de Pruſſe. (*Correſp. de Volt. & d'Alemb. lett.* 2 & 3.)

L'honneur de ce de Prades exige encore que je révéle ici, ce que l'on ne trouve pas dans la correſpondance de ſes protecteurs. Trois ans après ſon eſpèce d'Apoſtaſie publique, il rétracta publiquement ſes erreurs, par une déclaration ſignée du 6. Avril 1754, déteſtant ſes liaiſons avec les Sophiſtes, & ajoutant qu'il *n'avoit pas aſſez d'une vie pour pleurer ſa conduite paſſée.* Il mourut en 1782. *(Dict. hiſt. de Feller.)*

Un nouveau *théologien ou théologal* de l'Encyclopédie fut l'abbé Morrelet, homme infiniment cher à d'Alembert & ſurtout à Voltaire, qui l'appelloit: *Mords les*; parceque ſous prétexte de s'élever contre l'inquiſition, il avoit mordu l'Egliſe de toutes ſes forces. *(V. correſp. de d'Alemb. lett*, 65. *&* 96; *& lett. à Thiriot*, 26. *Janvier*. 1762.*)*

La plûpart des écrivains laïques coadjuteurs de l'Encyclopédie, étoient encore bien pires. Je ne diſtinguerai que Dumarſais, cet impie ſi fameux & ſi diffamé, que l'autorité pulique s'étoit vue obligée de détruire l'école qu'il avoit érigée pour y faire fucer à ſes éléves tout le venin de ſon impiété. Ce malheureux auſſi rétracta ſes erreurs, mais au lit de la mort ſeulement. Le choix que d'Alembert avoit fait de ſa plume, n'en démontre pas moins quels hommes, & quelle intention devoient ſeconder ſes projets Encyclopédiques.

Il ne faut pourtant pas cofondre avec ces hommes tous ceux qui ont eu part à cet ouvrage, tels que M M. Formey & de Jaucourt. Ce dernier surtout, comme je l'ai déjà dit, a fourni grand nombre d'articles: tout le reproche que l'histoire doit lui faire, est d'avoir continué à en fournir, quand il s'apperçut, ou dut s'appercevoir de l'abus qu'on faisoit de son zéle, pour mêler au dépot de ses vastes compilations tous les sophismes & tout l'artifice de l'impiété.

jugement de l'Encyclopédie par Diderot.

Après les deux hommes que je viens de nommer, l'histoire peut, à un fort petit nombre près, comprendre tous les autres auteurs Encyclopédiques dans le tableau qu'en fait Diderot lui même, lors qu'il peint " toute cette " race déteſtable de travailleurs, qui ne sachant " rien, mais se piquant de tout savoir, cher" chèrent à se distinguer par une universalité " désespérante, se jettèrent sur tout, brouillè" rent tout, gâtèrent tout, & firent de ce pre" tendu dépot des sciences, *un gouffre où des* " *espèces de chiffonniers jettèrent pêle-mêle une* " *infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes,* " *mauvaises, incertaines, & toujours incohéren*" *tes.*" Cet aveu est précieux quant au mérite intrinséque de l'Encyclopédie; mais quant à l'intention des auteurs principaux, il en est un plus précieux encore de Diderot, dans le même endroit de ses ouvrages, lors qu'il parle de

l'art qu'il a fallu, des peines, des tourmens qu'il leur en a couté, pour insinuer tout ce qu'on ne pouvoit dire ouvertement sans révolter les préjugés, c'est à dire dans son style, les idées religieuses; & pour les renverser sans qu'on s'en apperçut. *

Dailleurs toute l'ineptie des chiffoniers n'empêcha pas qu'ils ne fussent très utiles aux conjurés. Leurs compilations faisoient masse, & hâtoient l'apparition des volumes. Voltaire, d'Alembert & Diderot, de leur côté, se hâtoient d'insérer à droite & à gauche, dans chaque volume, ce qui tendoit au grand objet. Enfin l'ouvrage fut terminé, les trompêtes & tous les journeaux du parti remplirent le monde de sa renommée. L'univers littéraire y fut trompé; chacun voulut avoir une Encyclopédie. Il s'en fit des éditions de toutes les formes, & de tous les prix. Sous prétexte de corriger, on devint plus hardi. Au moment où la révolution de l'impiété se trouvoit à peu près complette, parut *l'Encyclopédie par ordre de matières*. Lors qu'on la commença, il falloit encore quelque ménagement pour la partie de la religion. Un

Nouvelle Encyclopédie.

* *N. Le texte de Diderot sur les vices de l'Encyclopédie est bien plus long; ne l'ayant pas en main, j'ai pris ce que j'en cite ici, de son article, Diction. des hommes illustres par Dufeller, nouv. edition.*

homme de très grand mérite, Mr. Bergier chanoine de Paris, crut devoir s'en charger, & se rendre aux sollicitations pressantes qu'on lui en faisoit, de peur que la science même de la religion ne fût traitée dans cet ouvrage, par ses plus grands ennemis. Il arriva ce qu'il étoit facile de prévoir. Le travail de ce savant, connu par d'excellens ouvrages contre Rousseau, Voltaire, & les autres impies du jour, ne fit que servir de passe-port à cette nouvelle collection appellée l'Encyclopédie méthodique. Lorsque celle-ci fut commencée, la révolution Françoise étoit sur le point d'éclater. Bientôt les petits impies du jour qui s'étoient chargés de ce travail, sentirent qu'ils pouvoient se passer des ménagements, des égards que leurs prédécesseurs avoient eus pour la religion. Quelque éloge que l'on doive au travail de Mr. Bergier & à quelques autres parties de cet ouvrage, la nouvelle Encyclopédie n'en devint pas moins, à plus juste titre encore que la première, le dépot des sophismes & des principes anti-religeux. Les Sophistes du moment y consommèrent les intentions & les projets de d'Alembert, & de Diderot, relativement à ce premier moyen des conjurés anti-chrétiens.

CHAPITRE IV.

SECOND MOYEN DES CONJURÉS.

EXTINCTION DES JÉSUITES.

L'HYPOCRISIE de d'Alembert & de Voltaire avoit triomphé de tous les obſtacles. Ils avoient ſi bien ſu préſenter les ennemis de l'Encyclopédie, comme autant de barbares & de fanatiques ennemis de toutes les ſciences ; ils avoient trouvé ſucceſſivement dans les miniſtres d'Argenſon, Choiſeul & Maleſherbes, des protecteurs ſi puiſſans, que toute l'oppoſition du Grand Dauphin, du Clergé & des écrivains religieux, n'empêchèrent pas que ce dépot de toute impiété ne fût regardé comme un ouvrage déſormais néceſſaire. Il étoit devenu en quelque ſorte le fondement de toutes les bibliothéques publiques & particulières, ſoit en France, ſoit même dans tous les pays étrangers. C'étoit par-tout le livre à conſulter ſur toute ſorte d'objets. C'étoit bien plus ſpécialement encore le livre où toute ame ſimple, ſous prétexte de s'inſtruire, pouvoit, ſans s'en appercevoir, avaler le poiſon de l'incrédulité, celui où tout Sophiſte & tout impie devoient trouver des armes contre la Religion. Les conjurés s'applaudiſſoient de ce premier moyen.

Ils ne se dissimulèrent pas qu'il existoit des hommes dont le zéle, la science, la considération & l'autorité pouvoient encore faire avorter la conjuration. L'Eglise avoit ses défenseurs dans le corps des Evêques & dans tout le clergé du second ordre. Elle avoit de plus, un grand nombre de corps religieux, que le clergé séculier pouvoit regarder comme des troupes auxiliaires & toujours prêtes à s'unir à lui, pour la cause du Christianisme. Avant de dire comment les conjurés s'y prirent pour ôter à l'Eglise tous ses défenseurs, je dois dabord parler d'un projet que Fréderic forma pour la ruiner, & dont nous verrons naître la résolution de commencer par la destruction des Jésuites, pour arriver à celle de tous les autres ordres religieux, à celle des Evêques & de tout le Sacerdoce.

Vœu général des Conjurés sur les corps religieux.

Ier. plan de Fréderic pour ruiner l'église.

En l'année 1743, Voltaire avoit été chargé d'une négociation secrète auprès du Roi de Prusse. Parmi les lettres qu'il écrivoit alors de Berlin, il en existe une adressée au Ministre Amelot, & conçue en ces termes: " dans le " dernier entretien que j'eus avec sa Ma- " jesté Prussienne, je lui parlai d'un imprimé " qui courut, il y a six semaines, en Hollande, " dans lequel on propose des moyens de paci- " fier l'Empire, en sécularisant des princi- " pautés ecclésiastiques, en faveur de l'Empe- " reur & de la Reine d'Hongrie. Je lui dis

" que je voudrois de tout mon cœur le succès " d'un pareil projet; que c'étoit rendre à " César ce qui appartient à César; que l'Eglise " ne devoit que prier Dieu & les Princes; que " les Bénédictins n'avoient pas été institués " pour être Souverains, & que cette opinion " dans laquelle j'avois toujours été, m'avoit fait " beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'a- " voua que c'étoit lui qui avoit fait imprimer " le projet. Il me fit entendre qu'il ne seroit " pas fâché d'être compris dans ces restitutions " que les prêtres doivent, dit-il, en conscience " aux Rois, & qu'il embelliroit volontiers " Berlin du bien de l'Eglise. Il est certain " qu'il veut parvenir à ce but, & ne procurer " la paix que quand il verra de tels avatanges. " C'est à votre prudence à profiter de ce " dessein secret, qu'il n'a confié qu'à moi." (*corresp. génér. lett.* 8 *Oct.* 1743.)

Effets de ce plan à la cour de Versailles.

Au moment où cette lettre fut écrite, la Cour de Louis XV se remplissoit de ministres pensant comme Voltaire & Fréderic sur la Religion. Ils ne trouvèrent pas autour d'eux des électeurs ecclésiastiques à dépouiller; mais ils virent un grand nombre de religieux, dont les possessions réunies pouvoient fournir de grandes sommes. Ces ministres conçurent que, si le plan de Fréderic ne pouvoit pas encore être suivi, il n'étoit pas du moins impossible d'en tirer, avec le tems, un certain parti pour

la France. Le Marquis d'Argenſon Conſeiller d'état, & miniſtre des affaires étrangères, étoit un des plus grands protecteurs de Voltaire: ce fut lui qui entra le premier dans ſes vues pour dépouiller l'Egliſe, & qui traça le plan à ſuivre pour la deſtruction des Religieux.

Projet du Minſtre d'Argenſon contre les religieux.

La marche de ce plan devoit être lente & ſucceſſive, crainte d'effaroucher les eſprits: d'abord on ne devoit détruire & ſéculariſer que les ordres les moins nombreux. Peu à peu on devoit rendre l'entrée en religion plus difficile, en ne permettant la profeſſion qu'à un age où l'on s'eſt ordinairement décidé pour un autre genre de vie. Les biens des couvens ſupprimés devoient être d'abord employés à des œuvres pies, ou même réunis aux évêchés; mais le tems devoit auſſi arriver où, tous les ordres religieux ſupprimés, on devoit faire valoir les droits du Roi comme grand Suzerain, & appliquer à ſon domaine tout ce qui leur avoit appartenu, & même tout ce qu'en attendant, on avoit réuni aux évêchés.

Les miniſtres en France changent bien ſouvent, diſoit un Légat obſervateur; mais les projets une fois admis par la Cour de France, reſtent, ſe perpétuent juſqu'au moment propice pour l'exécution. Celui qu'avoit formé Mr. d'Argenſon pour la deſtruction des corps religieux, avoit été rédigé avant 1745. Il étoit encore ſur la cheminée du premier miniſtre

Maurépas, quarante ans après. Je le fais d'un religieux bénédictin, nommé de Bevis, favant distingué que Mr. de Maurepas estimoit, chérissoit au point de vouloir l'engager à quitter son ordre, afin de lui procurer quelque bénéfice séculier. Le bénédictin repoussoit toutes ces offres. Pour le déterminer à les accepter, le ministre lui dit qu'également il faudroit tôt ou tard s'y résoudre ; & pour l'en convaincre, il lui donna à lire le plan de Mr. d'Argenson, que l'on suivoit depuis long tems, & qui devoit bientôt se consommer.

La preuve que l'avarice seule n'avoit pas dicté ce projet, c'est qu'il détruisoit non seulement les ordres rentés, mais aussi tous ceux qui ne possédant rien, ne pouvoient rien offrir à voler par leur destruction.

Presser l'exécution de ce projet, ou le dévoiler avant que les sophistes de l'Encyclopédie n'eussent disposé les esprits à s'y prêter, c'étoit l'exposer à de trop grands obstacles. Il fut donc enseveli dans les bureaux de Versailles pendant quelques années. En attendant, les ministres voltairiens favorisoient sous main tous les progrès de l'incrédulité: d'un côté ils sembloient poursuivre les philosophes, & de l'autre ils les enhardissoient. Ils ne permettoient pas à Voltaire de rentrer dans Paris, & il se trouvoit *tout ébahi de recevoir une pancarte du Roi* qui rétablissoit sa pension *suprimée depuis douze ans.*

(let. à Dameville 9 Janv. 1762). Des premiers commis, & des miniſtres lui prêtoient leur nom & leur cachet, pour ſa correſpondance avec tous les impies de Paris, & pour les complots anti-religieux dont ils connoiſſoient tous les ſecrets. *(let. à Marmontel 13 Août 1760)*. C'eſt là cette partie de la conſpiration anti-chrétienne dont Condorcet décrit lui-même les manœuvres, quand il nous dit: " ſouvent un " Gouvernement récompenſoit d'une main " les philoſophes, en payant de l'autre leurs " calomniateurs, les proſcrivoit & s'honoroit " que le ſort eût placé leur naiſſance ſur ſon " territoire, les puniſſoit de leurs opinions & " auroit été humilié d'être ſoupçonné de ne " pas les partager *(eſquiſſe d'un tableau hiſt. par Condorcet 9 époque)*,

Choîſeul d'intelligence avec les Philoſophes.

Cette perfide intelligence des miniſtres du Roi très Chrétien avec les conjurés anti-chrétiens hâtoit les progrès de la ſecte. Enfin le plus impie & le plus deſpote de ces miniſtres crut le tems arrivé où il pouvoit frapper le coup le plus déciſif pour la deſtruction des corps religieux. Ce miniſtre eſt le Duc de Choiſeul. De tous les protecteurs de l'impiété, il fut dans tout le tems de ſa puiſſance celui ſur lequel Voltaire comptoit le plus. Auſſi Voltaire écrivoit-il à d'Alembert: " ne craignez pas du tout que le Duc " de Choiſeul vous barre, je vous le répéte, " je ne vous trompe pas: il ſe fera un mérite

" de vous servir. (*let.* 68 *an.* 1760.) Nous " avions été un peu allarmés de certaines " terreurs paniques, disoit-il encore à Mar- " montel, jamais crainte ne fut plus mal fon- " dée; Mr. le Duc de Choiseul & Mde. de " Pompadour connoissent la façon de penser de l'oncle & de la niéce: on peut nous tout envoyer sans risque." Telle étoit enfin sa confiance à la protection que ce même Duc accordoit aux sophistes contre la Sorbonne & l'Eglise, qu'il s'écrioit dans ses transports; *vive le ministère de France, vive surtout Mr le Duc de Choiseul.* (let. à Marmontel 13 Août 1760, 2 Sep. 1767.)

Comment il fait résoudre la destruction des Jésuites; & pourquoi il commence par eux.

Cette confiance du chef des conjurés ne pouvoit pas être mieux méritée; Choiseul avoit repris le projet du Comte d'Argenson; les Ministres crûrent y voir une source de richesses pour l'Etat; plusieurs cependant se trouvoient encore loin de chercher par la destuction des Moines, celle de la religion; ils ne crûrent pas même qu'on pût se passer de tous. Ils firent d'abord excepter les Jésuites, de la proscription. C'étoit précisément par ceux-ci que Choiseul vouloit commencer. Son intention étoit même connue par une anecdote qui déjà se répétoit chez les Jésuites. Je les ai entendus raconter entre eux, qu'un jour Choiseul conversant avec trois Embassadeurs, l'un de ceux-ci lui dit que s'il avoit jamais quelque pouvoir,

il détruiroit tous les corps religieux excepté les Jésuites, par ce qu'au moins ceux-ci étoient utiles pour l'éducation. " Et moi, reprit Choi-" seul, si jamais je le puis, je ne détruirai que " les Jésuites, par ce que leur éducation dé-" truite, tous les autres corps religieux tom-" beront d'eux-mêmes. " Cette politique étoit profonde. Il est constant que détruire en France, un corps qui, à lui seul, étoit chargé de la plus grande partie des colléges, c'étoit dans un instant tarir la source de cette éducation chrétienne, qui fournissoit aux divers ordres religieux, le plus grand nombre de leurs sujets. Malgré l'exception du conseil, Choiseul ne désespera pas de l'ammener à son opinion.

Les Jésuites furent sondés; on ne les trouva nullement disposés à seconder la destruction des autres corps religieux, mais à représenter au contraire tous les droits de l'église, & à les maintenir de toute l'influence qu'ils pouvoient avoir sur l'opinion publique, soit par leurs discours, soit par leurs écrits. Il fut alors facile à Choiseul de faire entendre au Conseil, que si l'on vouloit jamais procurer à l'état les ressources qui devoient lui venir des possessions religieuses, il falloit commencer par les Jésuites.

Je ne donne encore cette anecdote que comme la tenant des Jésuites, & comme devenue, par les faits au moins, assez vraisemblable pour

n'être pas abſolument négligée par l'hiſtoire. Mon objet au reſte, n'eſt point ici d'examiner ſi ces religieux méritèrent, ou non, le ſort qu'ils eſſuyèrent, mais uniquement de montrer la main qui ſe cachoit, & les hommes qui, ſuivant l'expreſſion de d'Alembert, *avoient donné les ordres* pour la deſtruction de cette ſociété. Eſt-il vrai que cette deſtruction des Jéſuites à été conçue, preſſée, méditée par les conjurés, & regardée par eux comme un des grands moyens pour arriver à l'anéantiſſement du Chriſtianiſme? Voilà uniquement ce que l'hiſtorien doit chercher à conſtater relativement à cette conſpiration antichrétienne. Pour cela il faut voir quelle étoit la deſtination des Jéſuites; combien l'idée qu'on avoit alors d'eux, tendoit en général à les rendre odieux aux conjurés. Il faut ſurtout entendre les conjurés eux-mêmes ſur la part qu'ils eurent, & l'intérêt qu'ils prirent à la deſtruction de cette ſociété.

Ce que c'étoit que le corps des Jéſuites.

Les Jéſuites étoient un corps de vingt mille religieux, répandus dans tous les pays catholiques; ils étoient ſpécialement dévoués à l'éducation de la jeuneſſe. Ils ſe livroient auſſi à la direction des conſciences, à la prédication; par un vœu ſpécial, ils s'engageoient à faire les fonctions de miſſionnaires, partout où les Papes les enverroient prêcher l'Evangile. Formés avec ſoin à l'étude des lettres, ils avoient produit un grand nombre d'auteurs, & ſurtout

de théologiens appliqués à combattre les diverses erreurs qui s'élevoient contre l'église. Dans ces derniers tems, en France surtout, ils avoient pour ennemis les Jansénistes & les soi-disant philosophes. Leur zele pour l'église catholique étoit si connu & si actif, que le Roi de Prusse les appelloit *les gardes du corps du Pape*. (Lett. du Roi de P. à Volt. 154 1767.

Opinion des Evêques sur les Jésuites.

L'assemblée du Clergé composée de cinquante Prélats, Cardinaux, Archévêques ou Evêques François, consultée par Louis XV. lorsqu'il fut question de détruire cette société, répondit expressément: " les Jésuites sont très " utiles à nos diocèses, pour la prédication, " pour la conduite des ames, pour établir, " conserver & renouveller la foi & la piété " par les missions, les congrégations, les re- " traites qu'ils font, avec notre approbation, " & sous notre autorité. Par ces raisons, nous " pensons, Sire, que leur interdire l'instructi- " on, ce seroit porter un notable préjudice à " nos diocèses, & que pour l'instruction de la " jeunesse, il seroit très difficile de les rempla- " cer avec la même utilité, surtout dans les " villes de provinces où il n'y a point d'uni- " versités. " (*avis des Evêques An.* 1761.)

Voilà l'idée que l'on avoit en général parmi les catholiques de ces religieux. Voilà aussi ce que l'histoire ne doit pas dissimuler

pour faire concevoir combien leur destruction devoit naturellement entrer dans le plan des conjurés antichrétiens. Elle fut dans le tems attribuée au Jansénisme ; & il est certain que les Jansénistes se montrèrent très ardens pour en venir à bout. Mais le Duc de Choiseul, & cette fameuse courtisanne, la Marquise de Pompadour, qui regnoient alors en France sous le nom & à l'ombre de Louis XV. n'aimoient pas plus les Jansénistes que les Jésuites. Le Duc & la Marquise avoient tous les secrets des conjurés Sophistes, par cela seul qu'ils avoient celui de Voltaire. (*Lett. de Volt. à Marmontel* 13. *Août.* 1760.) Et Voltaire, ainsi qu'il s'en explique lui-même, auroit voulu *qu'on envoyât chaque Jésuite dans le fond de la mer avec un Janséniste au cou.* (Lett. à Chabanon.)

Les Jansénistes ne furent donc que les dogues, ou la meute lancée par Choiseul, la Pompadour & les philosophes, contre les Jésuites. Mais Choiseul lui-même & la Pompadour, quel intérêt les pressoit si fort, & quelle main les dirigeoit ? Le Ministre d'abord étoit un de ces hommes dont toute la conduite décèle hautement l'impiété. La courtisanne avoit à se venger du Jésuite de Sacy, qui refusoit de lui administrer les Sacremens, à moins qu'elle ne réparât, en quittant la Cour, le scandale de sa vie publique avec Louis

XV. L'un & l'autre, d'après les lettres de Voltaire, avoient toujours été les grands protecteurs des nouveaux Sophistes, le Ministre surtout favorisoit sous main tous leurs secrets, autant que les circonstances le permettoient à sa politique. *(V. Lett. de Volt. à Marmontel 21. Août.* 1767.*)* Or voici quels étoient relativement aux Jésuites le secret des conjurés. Il ne faut encore que les entendre les uns après les autres, pour en dévoiler la profondeur. Ecoutons d'abord ce que d'Alembert écrivoit à Voltaire, dans le pressentiment de sa victoire sur les Jésuites, & des grands avantages que la conjuration devoit retirer de leur chute.

Aveux de d'Alembert sur la destruction des Jésuites.

" Ecrasez l'infame, me répétez vous sans " cesse, *(c'est à dire écrasez la Religion Chréti-" enne.)* Eh mon Dieu, laissez-la se précipiter " elle-même! Elle y court plus vite que vous " ne pensez. Savez-vous ce que dit Astruc? " Ce ne sont point les Jansénistes qui tuent les " Jésuites; c'est l'Encyclopédie, mordieu, c'est " l'Encyclopédie. Il pourroit bien en être " quelque chose; & le Marousle d'Astruc est " comme Pasquin; il parle quelquefois d'assez " bon sens. Pour moi qui vois tout, en ce " moment, couleur de rose, je vois d'ici les " Jansénistes mourant de leur belle mort, l'an-" née prochaine, après avoir fait périr cette " année les Jésuites de mort violente, la tolé-

" rance s'établit, les Protestants rappellés, les
" prêtres mariés, la confession abolie, & le
" fanatisme (ou l'infame) écrasé sans qu'on
" s'en apperçoive" (*lettre* 100.)

Dans le langage des conjurés eux-mêmes, telle est donc la véritable part qu'ils ont à la mort des Jésuites. Telle en est la vraie cause, tel est l'espoir qu'ils en conçoivent: ils ont soufflé la haine, & prononcé l'arrêt de mort; les Jansénistes, après avoir si bien servi les conjurés, doivent périr eux-mêmes; les Calvinistes reviendront, périront à leur tour; tout ce que les Sophistes appellent fanatisme, toute Religion Chrétienne sera écrasée, il ne restera plus que les conjurés & leurs adeptes.

D'Alembert ne voit dans les Parlemens même que des magistrats aveuglés qui, par la destruction des Jésuites, secondent sans le savoir, les intentions des philosophes. C'est dans ce sens qu'il écrivoit à Voltaire encore "les
" Jésuites n'ont plus les rieurs pour eux depuis
" qu'ils se sont brouillés avec la philosophie;
" ils sont à présent aux prises avec les gens du
" Parlement, qui trouvent que la Société de
" Jésus est contraire à la société humaine,
" comme la Société de Jésus trouve de son
" côté, que l'ordre du Parlement, n'est pas
" l'ordre de ceux qui ont le sens droit; & *la*
" *philosophie jugeroit que la Société de Jésus &*
" *le Parlement ont tous deux raison.*" (lett. 98

an. 1761.) C'eſt dans ce ſens encore qu'il mandoit, toujours à Voltaire; " l'évacuation du " Collége de Louis le Grand (*Collége des* " *Jéſuites à Paris*) nous occupe beaucoup plus " que celle de la Martinique. Par ma foi, " ceci eſt très ſérieux, & les claſſes du Parle-" ment n'y vont pas de main morte. Ils " croient ſervir la religion, mais ils ſervent la " *raiſon, ſans s'en douter*. Ce ſont des exécu-" teurs de la haute juſtice pour la *philoſophie*, " *dont ils prennent les ordres ſans le ſavoir.* " (lett. 100) Toujours plein de ſon idée, au moment où il voit les ordres de l'Encyclopédie près de s'exécuter, il s'ouvre franchement ſur la cauſe de ſes vengeances; il va juſqu'à s'adreſſer au Dieu qu'il ne croit pas, de peur que ſa proie ne lui échappe. Il écrit encore: " la " philoſophie touche peut-être au moment où " elle va être vengée des Jéſuites. Mais qui " la vengera des autres fanatiques? Prions " Dieu, mon cher confrère, que la raiſon ob-" tienne de nos jours ce triomphe. " (*lett.* 90 1761.)

Le jour de ce triomphe arrive, d'Alembert l'annonce encore comme l'objet tant déſiré; " enfin, s'écrie-t-il, le ſix du mois prochain, " nous ſerons délivrés de la canaille Jéſuiti-" que. Mais la raiſon en ſera-t-elle mieux, & " l'infame plus mal? " (*lett.* 102.)

Ainsi l'abolition de cette Religion Chrétienne toujours désignée sous l'affreuse formule, sous le mot d'*infame*, dans le langage des conjurés, se trouve toujours unie à leurs vœux & à leur joie sur la destruction des Jésuites. D'Alembert étoit si persuadé de l'importance de son triomphe sur cette société, que, redoutant un jour ce qu'on lui avoit dit de la prétendue reconnoissance de Voltaire pour ses anciens maîtres, il se hâta de lui écrire: " savez vous " ce qu'on me dit hier? Que les Jésuites com- " mençoient à vous faire pitié, & que vous " feriez presque tenté d'écrire en leur faveur, " s'il étoit possible de rendre intéressans, des " gens que vous avez rendus si ridicules. *Cro- " yez moi, point de foiblesse humaine*; laissez la " canaille Janséniste nous défaire de la canail- " le Jésuitique; & n'empêchez pas ces arai- " gnées de se dévorer les unes les autres. " (*lett. du* 15 *Sept*. 1762.)

Aveux de Voltaire

Rien n'étoit moins fondé que cette allarme sur la foiblesse de Voltaire. Il ne faisoit pas secrétement les réquisitoires des Avocats Généraux du Parlement, comme d'Alembert étoit accusé d'avoir fait celui de Mr. de la Chalotais, le plus rusé & le plus virulent de tous ceux qui parurent contre les Jésuites; mais il n'en travailloit pas moins efficacement à leur perte. Il composoit, & faisoit circuler des mé-

moires contre eux. (*lett. au Marq. d'Argence de Dirac*, 26 *fev.* 1762.)

S'il leur connoiſſoit quelques protecteurs parmi les grands, il mettoit tout ſon zéle à les tourner contre eux. C'eſt ainſi qu'il écrivoit, par exemple, au Duc de Richelieu: " on m'a " dit, Monſeigneur, que vous aviez favoriſé " les Jéſuites à Bordeaux. Tachez d'ôter tout " crédit aux Jéſuites. " (*lett. du* 27 *Novemb.* 1761.) C'eſt ainſi encore qu'il ne rougiſſoit pas de reprocher au Roi de Pruſſe d'avoir offert un azyle à ces malheureuſes victimes du complot. (*lett. du* 5 *Novemb.* 1773.) Tout auſſi haineux que d'Alembert, il marquoit de même, ſur le ton des injures les plus groſſiéres, toute ſa joie, lorsqu'il étoit inſtruit de leurs déſaſtres; & l'on voit par ſes lettres, avéc quels adeptes il la partageoit, quand il écrit au marquis de Villevielle: " je me réjouis avec mon brave Chevalier de " l'expulſion des Jéſuites. Le Japon commen-" ça par chaſſer ces frippons de Loyola; les " Chinois ont imité le Japon, la France & " l'Eſpagne imitent les Chinois. Puiſſe-t-on " exterminer tous les moines qui ne valent " pas mieux que ces frippons de Loyola. Si " on laiſſoit faire la Sorbonne, elle feroit pire " que les Jéſuites. On eſt environné de monſ-" tres. On embraſſe notre digne Chevalier; " *on l'exhorte à cacher ſa marché aux ennemis.* " (lèt. du 27 Avril 1767.)

Quels exemples que ceux qu'allegue ici le philosophe de Fernei! Celui du Japon, c'est à dire, de son féroce Taïkosama, qui ne chasse ou ne crucifie les missionnaires Jésuites, qu'en versant dans son empire, le sang de mille & mille martyrs, pour y éteindre le Christianisme! (v. l'hist. du Japon par Charlevoix) celui de la Chine infiniment plus moderée sans doute, mais où chaque persécution contre les mêmes missionnaires a toujours été suivie ou précédée de la défence de prêcher l'Evangile! L'homme qui s'appuie sur de semblables autorités, n'a-t-il pas évidemment formé le même vœu!

Il est à remarquer que Voltaire n'ose pas rapporter ici l'exemple du Portugal ou du tyran Carvaho. * La vraie raison de ce silence, c'est que Voltaire, avec tout le reste de l'Europe, se voyoit forcé de convenir que la conduite de ce ministre à l'égard de Malagrida & de la prétendue conspiration des Jésuites en Portugal, étoit *l'excès du ridicule joint à l'excès d'horreur* (siecle de Louis XV, chap. 33.)

---

* *N. J'ai vu des personnes instruites, pensant que la persécution excitée contre les Jésuites en Portugal, n'étoit pas sans liaison avec la conspiration philosophique; qu'elle n'étoit qu'un premier essai de ce que l'on pourroit tenter contre eux par-tout ailleurs. Cela pourroit être; la politique & l'influence de Choiseul, le caractère de Carvalho sont assez*

Il est à remarquer aussi que les Sophistes conjurés, surtout Damilaville, ayant fait leur possible pour mettre sur le compte des Jésuites l'assassinat de Louis XV, Voltaire répondit: " mes frères, vous devez vous appercevoir " que je n'ai pas ménagé les Jésuites; mais je " souleverois la postérité en leur faveur, si je " les accusois d'un crime dont l'Europe & " Damien les ont justifiés—je ne serois qu'un " vil écho des Jansénistes, si je parlois autre- " ment. " (*Lett à Damilav.* 2 *Mars*, 1763.)

Malgré ce peu d'accord dans les accusations intentées aux Jésuites, assuré que Voltaire n'en est pas moins constant que lui dans toute cette guerre, d'Alembert lui envoie sa prétendue histoire de ces religieux, ouvrage sur lequel il faut encore l'entendre s'exprimer lui-

---

connus pour ne pas contrarier cette opinion; mais je n'ai point de preuves sur l'intelligence secrète de ces deux ministres; & d'un autre côté, la férocité & la scélératesse de Carvalho ont été mises dans un si grand jour; il a fait mourir, il a tenu dans une longue & cruelle captivité, tant de victimes démontrées innocentes par le décret rendu le 8 Avril 1771, qu'il n'avoit besoin que de lui-même, pour tous les forfaits, & toute la tyrannie dont son ministère est un affreux tissu. (V. les mémoires & les anecdotes de Mr. de Pombal; les discours sur l'hist. par le Comte d'Albon &c.)

même, pour voir avec quel art l'atroce hypocrisie s'étoit appliquée à le tourner vers le grand objet de la conspiration. " Je recom-" mande ce livre à votre protection, écrit-il à " Voltaire, & je crois qu'en effet il pourra " être utile à la cause commune, & que la " superstition, avec toutes les révérences que " je fais semblant de lui faire, ne s'en trou-" vera pas mieux. Si j'étois, comme vous, " assez loin de Paris, *pour lui donner de bons* " *coups de bâtons*, assurément ce seroit de tout " mon cœur, de toute mon ame, de toutes " mes forces, comme on prétend qu'il faut " aimer Dieu. Mais *je ne suis posté que pour lui* " *donner des croquignoles*, en lui demandant " pardon de la liberté grande ; & il me semble " que je ne m'en suis pas mal acquitté. *(Lett. du* 3 *Janv.* 1765.*)*

Ce n'est plus simplement la bassesse des expressions qui revolte dans cette confidence, c'est encore la profondeur de cette hypocrisie, de cette dissimulation dont nos soi-disant philosophes se font l'aveu entr'eux. Certes, si l'artifice, les ruses les plus noires & les plus laches sont le grand appanage des conjurés, l'Histoire en trouvera difficilement des exemples plus odieux, des aveux plus frappans.

Etrange conduite & aveux de Fréderic.

Quant à Fréderic, dans toute cette guerre Anti-jésuitique, il se conduisit d'une manière qui ne peut être rendue que par lui-même. Il

voyoit dans les Jésuites *les Gardes du Corps de la Cour de Rome*, les Grenadiers de la Religion; comme tels, il les détestoit, & il applaudissoit à leur destruction; il se joignoit contre eux au triomphe des conjurés: mais il voyoit aussi dans cette société, un corps extrémement utile, & même nécessaire à ses états; comme tels, il les conserva encore quelques années, il résista aux sollicitations de Voltaire & de tout le Philosophisme. On diroit même qu'il les aimoit, les estimoit franchement, quand on l'entend répondre en ces termes à Voltaire: "pour moi "j'aurois tort de me plaindre de Ganganelli; "il me laisse mes chers Jésuites que l'on per-"sécute par tout. J'en conserverai la pré-"cieuse graine, pour en fournir à ceux qui "voudoient cultiver chez eux cette plante si "rare." *(Lett. du 7 Juillet* 1770.*)* Fréderic daigna même entrer avec Voltaire dans de plus grands détails, comme pour se justifier de la résistance qu'il opposoit aux vues, aux sollicitations des conjurés. "J'ai conservé cet "ordre, tant bien que mal, répondoit-il, tout "hérétique que je suis, & puis encore incré-"dule. En voici les raisons:

"On ne trouve dans nos contrées aucun "Catholique lettré, si ce n'est parmi les Jé-"suites. Nous n'avions personne capable de "tenir les classes. Nous n'avions ni Pères de "l'Oratoire, ni Puristes, (Piaristes, ou Pères

" des écoles Pies) il falloit donc conserver les
" Jésuites, ou laisser périr toutes les Ecoles.
" Il falloit donc que l'Ordre subsistât, pour
" fournir des professeurs, à mesure qu'il venoit
" à en manquer; & la fondation pouvoit
" fournir la dépense à ces frais: elle n'auroit
" pas été suffisante pour payer des professeurs
" laïques. De plus, c'étoit à l'université des
" Jésuites que se formoient les Théologiens
" destinés à remplir les Cures. Si l'Ordre
" avoit été supprimé, l'université ne subsiste-
" roit plus, & l'on auroit été obligé d'envoyer
" les Silésiens étudier leur Théologie en Bo-
" héme, ce qui auroit été contraire aux
" principes fondamentaux du gouvernement.
(*Lett. du* 8 *Novembre* 1777.)

Ainsi s'exprimoit Fréderic, quand il parloit en Roi, quand il croyoit pouvoir exposer les raisons politiques de sa conduite; & on voit qu'il avoit bien saisi celles qui pouvoient l'engager à se désister en ce point, de l'objet des conjurés. Mais je l'ai dit: il y avoit deux hommes dans Fréderic. Il y avoit dans lui le Roi, qui se croyoit obligé de conserver les Jésuites, & le Sophiste, qui conspiroit avec Voltaire, l'impie qui applaudissoit aux pertes que faisoit la religion, en perdant les Jésuites. En cette qualité d'impie, Fréderic s'expliquoit plus librement avec les conjurés. Il se félicitoit, aussi bien que d'Alembert, de voir dans

l'abolition des Jésuites, un présage assuré pour lui, de l'abolition de tout Christianisme. Sur le ton du sarcasme, alors il écrivoit : " quel mal-" heureux siecle pour la cour de Rome! On " l'attaque ouvertement en Pologne; on " chasse *ses Gardes du Corps* de France & de " Portugal, & il paroît qu'on en fera autant " en Espagne. Les philosophes sappent ou-" vertement les fondemens du Trône Apos-" tolique ; on persifle le grimoire du Magicien ; " on éclabousse l'auteur de la secte; on " prêche la tolérance, tout est perdu ; il faut " un miracle pour sauver l'Eglise. C'est elle " qui est frappée d'un coup d'apopléxie terri-" ble ; & vous, (*Voltaire*) vous aurez la conso-" lation de l'enterrer, & de faire son épitaphe, " comme vous fites autrefois pour la Sorbo-" ne. " (*Lett.* 154 *an.* 1767.)

Quand ce que Fréderic prévoyoit des Espagnols fut enfin arrivé, il ne put contenir sa joie. Il écrivit encore à Voltaire : " voilà " pourtant un nouvel avantage que nous ve-" nons d'emporter en Espagne ; les Jésuites " *sont chassés du royaume.* De plus, les Cours de " Versailles, de Vienne, de Madrid ont de-" mandé au Pape la suppression d'un grand " nombre de couvens. On dit que le St. Père " sera obligé d'y consentir, quoiqu'en enra-" geant. Cruelle révolution ! A quoi ne doit " pas s'attendre le siecle qui suivra le nôtre!

" La coignée eſt miſe à la racine de l'arbre; " d'une part les Philoſophes s'élevent con- " tre les abus d'une ſuperſtition révérée; " d'une autre les abus de la diſſipation forcent " les Princes à s'emparer des biens de ces " reclus, les ſuppots & les trompettes du fa- " natiſme. Cet édifice ſappé par ſes fonde- " mens va s'écrouler; & les nations tranſcri- " ront dans leurs annales, que Voltaire fut le " Promoteur de cette révolution, qui ſe fit au " dixneuvième ſiecle, dans l'eſprit humain." (*Lett. du* 5 *Mai* 1767.)

Longtems combattu par la diverſité de ces opinions, comme ſophiſte & comme roi, Fréderic ne cédoit pas encore aux ſollicitations des conjurés. Celles de d'Alembert ſurtout étoient vives & fréquentes. On ne peut mieux juger de l'importance qu'il mettoit au ſuccès, que parcequ'il en dit lui-même. " Mon reſ- " pectable Patriarche, écrit-il à Voltaire, ne " m'accuſez pas de ne pas ſervir la bonne " cauſe; *perſonne peut-être ne lui rend plus de* " *ſervices que moi:* ſavez-vous à quoi je travaille " actuellement? À faire chaſſer de Siléſie *la* " *canaille Jéſuitique*, dont votre ancien diſciple " n'a que trop envie de ſe débarraſſer, atten- " du les trahiſons & les perfidies qu'il m'a dit " lui-même en avoir éprouvées durant la " dernière guerre. Je n'écris point de lettres " à Berlin, où je ne diſe *que les philoſophes de*

Nouveaux aveux de de d'Alem. & de Volt.

" *France sont étonnés que le roi des philosophes,*
" *le protecteur déclaré de la philosophie*, tarde si
" longtemps à imiter les rois de France &
" de Portugal. Ces lettres sont lues au roi,
" qui est très sensible, comme vous le savez,
" à ce que les vrais croyans pensent de lui;
" & cette semence produira sans doute un bon
" effet, moyennant la grace de Dieu, qui
" comme le dit très bien l'écriture, tourne
" le cœur des rois comme un robinet." (*lett. de d'Alem. à Volt.* 15 *Décem.* 1763.)

Il m'en coute de transcrire ces plattes bouffonneries dont d'Alembert accompagne la noirceur de ses complots & le sang froid de ses persécutions souterraines contre une société, dont pour lui tout le crime étoit de ne pas penser comme lui sur la religion. J'épargne à mes Lecteurs bien d'autres expressions de cette espèce ou même plus indécentes; mais au moins faut-il que l'on voye quelquefois ces prétendus grands hommes dans leur deshabillé, & comme ils sont petits, vils & méprisables avec tout leur orgueil, quand ils se montrent tels qu'ils sont.

Au reste, toutes ces sollicitations auprès de Fréderic produisirent leur effet bien plus tard que d'Alembert ne l'eût voulu; puisque 15 ans plus tard, Fréderic conservoit encore *ses chers Jésuites*. Cette expression de sa part, & lorsqu'enfin il se laissa vaincre par ces intrigues,

son silence absolu sur les trahisons de ces religieux, prouveroient assez qu'il n'en coûtoit pas plus à d'Alembert d'appuyer sur des calomnies, sur les prétendus témoignages des autres, que de les calomnier lui-même. Car, ainsi qu'il le dit ailleurs, Fréderic n'étoit pas homme à *renfermer dans son cœur royal* les sujets de plaintes qu'il auroit eus contre eux, (*Lett. du* 24 *Juillet* 1767) comme l'avoit fait le roi d'Espagne, dont la conduite paroissoit en cela si blamable aux conjurés eux-mêmes. (*Lett. de d'Alem. à Volt.* 4 *Mai* 1767.)

Leur inquiétude sur le retour des Jésuites.

Quoiqu'il en soit, ce n'étoit pas assez pour ces conjurés d'avoir obtenu de tant de Rois l'abolition des Jésuites, ce fut encore de leurs clubs que sortirent les cris pour obtenir de Rome *l'extinction totale de cette société*. On le voit par l'intérêt que Voltaire mettoit à un ouvrage dont cette extinction étoit le seul objet. Elle fut obtenue. La France enfin s'apperçut de la plaie qu'elle avoit faite à l'éducation publique: sans paroître vouloir reculer, quelques personnes puissantes s'occupèrent du soin d'y remédier par une nouvelle société, dont tout l'objet seroit l'éducation de la jeunesse; & dans laquelle on admettroit sur tout les anciens Jésuites, comme plus exercés dans cette partie du service public. Sur les premières nouvelles de ce projet, d'Alembert s'allarme de nouveau, il croit voir les Jésuites

reſſuſcités. Il écrit, il récrit à Voltaire ; il lui donne encore ſon thême à diriger contre ce plan. Il veut ſur tout que l'on inſiſte *ſur le danger qui en réſulteroit pour l'état, pour le roi, pour le Duc d'Eguillon*, ſous le miniſtère duquel la deſtruction de cette ſociété s'étoit conſommée. Ce n'eſt pas tout, il faut que l'on inſiſte ſur *l'inconvénient de mettre la jeuneſſe entre les mains d'une communauté de prêtres quelconque*, & qu'on les repréſente tous comme *ultramontains par principes & anti-citoyens. Bertrand* d'Alembert finit par dire en ſon langage, à Voltaire *Raton, que ce maron demande un feu couvert, & une patte auſſi adroite que celle de raton; & ſur ce, il baiſe bien tendrement ſes chères pattes.* Tout auſſi allarmé que d'Alembert, Voltaire ſe met à l'ouvrage ; & demande de nouvelles inſtructions. Il médite quel tour on peut donner à cette affaire ; Il la trouve trop ſérieuſe pour reſter dans le domaine du ridicule. D'Alembert revient à la charge. *(Voyez ſur tout, leurs lett.* 26 *Fév.* 5 *Mars*, 22 *Mars* 1774.*)* Tandis que Voltaire écrit à Fernei contre le projet, les conjurés agiſſent dans Paris & à la Cour. Les Miniſtres ſont gagnés de nouveau, & le plan eſt rejetté ; la jeuneſſe reſte encore ſans maîtres ; & Voltaire peut encore de nouveau écrire à d'Alembert ; " mon cher ami, je ne ſais pas ce qui m'arrivera, mais goutons tou-

jours le plaisir d'avoir vu chasser les Jésuites." *(Let. du 27 Avril 1771.)*

Ce plaisir est encore troublé par de fausses nouvelles; & d'Alembert s'effraye de nouveau. " On assure, écrit-il à Voltaire, que la " canaille Jésuitique va être rétablie en " Portugal, à l'exception de l'habit. Cette " nouvelle Reine me paroît une superstitieuse " majesté. Si le roi d'Espagne vient à mou- " rir, je ne réponds pas que ce royaume " n'imite le Portugal. *C'en est fait de la raison* " *si l'armée ennemie gagne cette bataille.* " *(Lett. du 23 Juin 1777.)*

Pour démontrer combien les conjurés avoient à cœur la destruction des Jésuites, combien ils regardoient la ruine de leur société comme essentiellement liée au projet de détruire la Religion Chrétienne, & combien elle faisoit partie de leurs complots, j'avois promis de m'en tenir aux aveux, aux archives des conjurés eux-mêmes. Je laisse bien des lettres qui auroient ajouté à la démonstration; je laisse même celle, où 15 ans après l'extinction des Jésuites en France, on voit encore Voltaire se flatter de les faire chasser de la Chine, *par le moyen de la Cour de Péterbourg*; & cela, uniquement parceque ces *Jésuites que l'Empereur de la Chine a eu la bonté de conserver à Pékin, sont plus convertisseurs que mathématiciens.* (Lett. du 8 Décembre 1776.) Si les Sophistes

avoient mis moins d'intérêt & moins d'activité dans l'extinction de cette société, j'aurois moins insisté moi-même sur cet objet. Je crois à présent devoir observer que toute cette guerre d'extinction déclarée aux Jésuites par le philosophisme, venoit elle-même d'une idée fausse & outrageante pour la religion. Les conjurés sophistes étoient persuadés que l'Eglise chrétienne est l'ouvrage des hommes, & la plûpart croyoient que lui ôter la resource des Jésuites, c'étoit hâter sa ruine, sapper ses fondemens & la réduire à ne pouvoir plus exister. Elle avoit cependant existé, cette même église, plus de quatorze siecles avant les Jésuites. L'enfer pouvoit dilater ses portes après leur mort: il n'en étoit pas moins écrit qu'il ne prévaudroit pas. La puissance & les intrigues des ministres en France; celles d'un Choiseul & d'une Pompadour ligués avec Voltaire; en Espagne, celles d'un Daranda, l'ami public de d'Alembert & de tous nos impies; en Portugal, celles d'un Carvalho, le féroce persécuteur des gens de bien, & ailleurs celles de tant d'autres ministres subjugués par les relations de l'impiété, plus encore que par celles de la politique, ont bien pu menacer le Pape du schisme des empires; ces menaces ont pu arracher à Ganganelli le décret qui éteint une société chère à tant d'autres papes; mais ce Pontife savoit, & tous les chrétiens savent que l'évangile ne porte pas

Erreur des conjurés sur cette destruction.

ſur les Jéſuites; qu'il porte ſur le Dieu qui juge & les Jéſuites, & les ſophiſtes, & les miniſtres & les Pontifes même. Cette ſociété de vingt mille religieux répandus ſur la ſurface de la chrétienté, formant une ſucceſſion d'hommes appliqués à l'éducation de la jeuneſſe, à l'étude des humanités & des ſciences religieuſes, pouvoit être ſans doute d'une grande utilité à l'Egliſe & à l'Etat ; mais les conjurés eux-mêmes ne furent pas long tems à s'appercevoir qu'il reſtoit à la religion d'autres ſecours ; qu'ils faiſoient trop d'honneur aux Jéſuites, en faiſant repoſer l'égliſe ſur eux, comme ſur la pierre fondamentale. Il fallut encore s'occuper d'autres moyens pour la détruire. Celui que les conjurés ſuivîrent avec une nouvelle ardeur, fut la deſtruction abſolue de tous les autres corps religieux.

CHAPITRE V.

TROISIÈME MOYEN DES CONJURÉS. EXTINCTION DE TOUS LES CORPS RELIGIEUX.

Reproches faits aux Religieux.

LES ennemis des moines ont pris à tâche de les faire regarder comme des corps parfaitement inutiles à la religion, & furtout à l'Etat. Je ne fais de quel droit l'Europe peut fe plaindre d'une affociation, à la quelle elle doit n'être plus ce quelle fut fous nos anciens Gaulois, Tudefques & Bretons; c'eft à dire, une région qui n'avoit pas les deux tiers des terres cultivées qu'elle a aujourd'hui, qui n'avoit que des villes très médiocres, & beaucoup moins de villages, par ce qu'elle fourniffoit beaucoup moins à leur fubfiftance, par ce qu'elle étoit, en très grande partie couverte de forêts, de marais, & des landes ftériles. Je ne fais comment l'état pouvoit regarder comme inutiles des hommes fans contredit encore les meilleurs cultivateurs des terres défrichées par leurs fondateurs, & par là même fourniffant aux citoyens une grande partie de leur fubfiftance; des hommes que devoient apprendre à nommer avec reconnoiffance, au moins ceux qui, jufques dans le nom de leur patrie, de leur ville, ou

de leur village, devroient apprendre que sans les moines, ils n'éxisteroient pas; des hommes enfin sans lesquels toute l'histoire dit que nous en serions encore où en étoient nos pères dans les siecles barbares, à ne savoir pas lire. Et de ce côté-là, peut-être, helas! n'ont-ils rendu que trop de services. Ils ont appris à nos pères à lire; & nous avons appris à mal lire. Ils ont ouvert le temple des sciences, & nous n'y sommes entrés qu'à demi; & dans toutes les sciences, l'homme le plus dangereux n'est pas celui qui ne sait rien, c'est celui qui sait mal; c'est celui-là surtout qui sait très peu, & qui croit tout savoir.

Que l'on prenne d'ailleurs ceux que l'on se plaisoit à appeller des moines ignorans; je mets en fait qu'on les trouvera tous au moins aussi instruits que l'est le commun des laïques, de ceux même qui ont eu une éducation soignée. Mon témoignage doit être peu suspect, je n'ai jamais appartenu à aucun des corps compris dans ce reproche. Je le crois pour tous les religieux en général, aussi injuste, qu'il eut été honteux de le mériter. J'ai vu beaucoup de ces hommes qu'on traitoit d'ignorans; jai vu qu'ils savoient ce qu'ils devoient savoir; & que s'ils n'avoient point la science du siecle, & celle de notre philosophisme, ils n'en étoient que plus heureux, en se contentant de la science de leur état. Jai vu surtout qu'il

y avoit non seulement chez les Benedictins, les seuls auxquels on rende une espece de justice, mais encore dans presque tous les autres corps religieux, des hommes qui méritoient d'être distingués par leurs connoissaces, comme par leur piété; & cela, en beaucoup plus grande proportion que dans le siecle. L'historien qui voudra être juste, ne doit pas s'en tenir sur cet objet là, aux déclamations qu'il trouvera chez les Sophistes de nos jours; mais il en est un autre sur lequel tous les corps religieux doivent se glorifier, de trouver l'histoire & la preuve de leurs services, dans les annales même des impies conjurés contre eux & la religion.

Projets de Fréderic contre les Religieux.

Les Jésuites étoient détruits; les conjurés sophistes virent que le Christianisme subsistoit encore, & alors ils se dirent: il nous reste à détruire les moines; tant qu'ils existeront, nous nous flattons envain de triompher. Ce projet fut de nouveau fortement senti par Fréderic. Une lettre de Voltaire datée du trois Mars 1767. lui fournit l'occasion de le développer: « Hercule alloit combattre les brigands, & « Bellorophon les Chimères, écrivoit le so« phiste de Fernei; je ne serois pas fâché de « voir des Hercules & des Bellorophons dé« livrer la terre des brigands & des Chimères « catholiques. » La réponse de Fréderic, datée du 24, même mois, même année, est

conçue en ces termes: " il n'eſt point réſervé " aux armes de *détruire l'infâme*; elle périra " par les bras de la vérité, & par la ſéduc- " tion de l'interêt. ſi vous voulez que je dé- " veloppe cette idée, voici ce que j'entends. " J'ai remarqué, & d'autres comme moi, que " les endroits où il y a plus de couvens de " moines, ſont ceux où le peuple eſt le plus " aveuglément attaché à la ſuperſtition. Il " n'eſt pas douteux que ſi l'on parvient à dé- " truire ces aſyles du fanatiſme, le peuple ne " devienne un peu indifférent & tiede ſur " ces objets, qui ſont actuellement ceux de " ſa vénération. Il s'agiroit *de détruire les* " *Cloîtres*, au moins de commencer à dimi- " nuer leur nombre. Ce moment eſt venu, " par ce que le Gouvernement François & ce- " lui de l'Autriche ſont endettés, qu'ils ont " épuiſé les reſſources de l'induſtrie, pour ac- " quitter les dettes, ſans y parvenir. L'appas " des riches Abbayes & des Couvens bien " rentés eſt tentant. En leur repréſentant le " mal que les Cénobites ſont à la population " de leurs états, ainſi que l'abus du grand " nombre des *Cucullati*, qui rempliſſent les " Provinces, en même tems la facilité de " payer une partie de leur dettes, en y appli- " quant les tréſors de ces communautés, qui " n'ont point de ſucceſſeurs, je crois qu'on les " détermineroit à commencer cette réforme;

" & il eſt à préſumer qu'après avoir joui de la
" ſécularisation de quelques bénéfices, leur
" avidité engloutira le reſte. "

" Tout gouvernement qui ſe determinera à
" cette opération, *ſera ami des philoſophes*, &
" partiſant de tous les livres qui attaqueront
" les ſuperſtitions populaires, & le faux zéle
" qui voudra s'y oppoſer. "

" Voilà un un petit projet que je ſoumets à
" l'examen du patriarche de Ferney. C'eſt à
" lui, comme père des fidéles, de le rectifier,
" & de l'exécuter. "

" Le patriarche m'objectera peut-être ce
" *qu'on fera des évêques;* je lui réponds qu'il
" n'eſt pas tems d'y toucher, qu'il faut com-
" mencer par détruire ceux qui ſoufflent l'em-
" braſement du fanatiſme au cœur du peuple.
" Dès que le peuple ſera refroidi, *les evêques*
" *deviendront de petits garçons, dont les ſouve-*
" *rains diſpoſeront par la ſuite des temps comme*
" *ils voudront.* "

De pareils conſeils étoient trop du gout de Voltaire, pour qu'il ne fût pas les apprécier. Auſſi répondit-il au Roi de Pruſſe: " votre
" idée d'attaquer par les moines *la ſuperſtition*
" *chriſticole*, eſt d'un grand capitaine. Les
" moines une fois abolis, l'erreur eſt expoſée
" au mépris univerſel. On écrit beaucoup
" en France ſur cette matière; tout le monde
" en parle; mais on n'a pas cru cette affaire

« assez mûre. On n'est pas assez hardi en « France; les dévots ont encore du crédit. » (Lett. du 5 Avril 1767.)

Quand on a lu ces lettres, il n'est plus temps de demander à quoi servoient dans l'Eglise catholique tous ces corps religieux. Il n'est que trop vrai que plusieurs, avec le temps, étoient déchus de leur première ferveur; mais dans leur état même de décadence, Fréderic appliquant toute sa politique à rechercher les causes qui retardent encore les progrès de ses complots contre le Christianisme, voit les plus grands obstacles dans le zele, l'exemple, les leçons de ces corps; il ne croit pas qu'on puisse abattre l'édifice de l'Eglise, jusqu'à ce que ce rempart ait été renversé; Voltaire à cette idée reconnoit un grand capitaine, qui signale tout l'art des guerriers contre la *superstition christicole*, comme il l'a signalé dans ses longues guerres contre l'Autriche & la France. Ils étoient donc encore utiles à quelque chose, ces corps tant accusés d'ignorance & d'oisiveté; ils étoient une véritable barrière contre l'impiété. Fréderic en est si persuadé, que cinq mois après, il revient & insiste pour qu'on renverse cette barrière, avant que d'attaquer directement les Evêques & le corps de la place, alors même que l'incredulité & le philosophisme ont occupé les avenues du trône.

Le 29 Juillet 1775, Voltaire lui écrit: " nous espérons en France, que la philosophie, " qui est *auprès du trône*, sera *bientôt dedans*. " Mais ce n'est qu'une espérance. Elle est " souvent trompeuse. Il y a tant de gens in- " téressés à soutenir l'erreur & la sottise; il y " a tant de dignités & de richesses attachées à " ce métier, qu'il est à craindre que les hypo- " crites ne l'emportent sur les sages. Votre " Allemagne elle-même n'a-t-elle pas fait " des Souverains de vos principaux Ecclési- " astiques? Quelle est l'Electeur & l'Evéque " parmi vous, qui prendra le parti de la raison " contre une secte qui lui donne quatre à cinq " millions de rente?"

Fréderic ne vouloit pas encore de cette attaque directe contre les Evêques; mais toujours opinant pour la guerre aux corps religieux, il répondit à Voltaire.

" Tout ce que vous me dites de nos Evê- " ques Teutons, n'est que trop vrai. Ce sont " des porcs engraissés des dixmes de Sion; " (telle est constamment l'honnêteté, ou la gros- " sierté des conjurés sophistes, dans les secrets " qu'ils se communiquent,) mais vous savez " aussi que dans le Saint Empire Romain, " l'ancien usage, la bulle d'or, & *telles autres* " *antiques sottises* font respecter les abus établis. " On les voit, on leve les épaules; & les cho- " ses continuent leur train.

" Si l'on veut diminuer le fanatiſme, *il ne* " *faut pas d'abord toucher aux évêques*; mais ſi " l'on parvient à diminuer les moines, ſurtout " les ordres mendians, le peuple ſe refroidira. " Celui là moins ſuperſtitieux, permettra aux " puiſſances de *ranger les évêques* ſelon qu'il " conviendra au bien de leur état. *C'eſt la ſeule* " *marche à ſuivre*. *Miner ſourdement* & ſans " bruit l'édifice de la déraiſon, c'eſt l'obliger " à s'écrouler de lui-même." (*Lett. du* 13 *Août* 1775.

J'ai annoncé que les moyens des conjurés ajouteroient aux preuves que j'ai données de l'exiſtence de la conjuration, & de ſon objet; je ne ſais plus ce qu'il faudroit entendre par ces mots de *conſpiration anti-chrétienne*, ſi l'hiſtorien ne la voit pas dans toutes les confidences mutuelles dont je receuille avec attention les expreſſions même. Qu'eſt-ce qu'une conſpiration, ſi on ne la voit pas dans cette *marche à ſuivre pour miner ſourdement l'édifice* de cette religion, qu'on ſe plaît à déſigner ſans ceſſe ſous les noms de *ſuperſtition chriſticole*, de fanatiſme, de déraiſon, pour arriver par là ſucceſſivement à la perte des premiers pontifes, pour détacher inſenſiblement les peuples de tout attachement à l'Evangile? Qu'eſt-ce donc qu'une conſpiration, ſi on n'en veut point voir dans tous ces conſeils ſecrets, que la diſtance des lieux n'empêche pas d'arriver perpétuellement de Fernei

à Berlin, de Berlin à Paris, en paſſant par Fernei? Eh quel lecteur aſſez peu clairvoyant pour ne pas entendre le langage, & concevoir l'objet de tous ces conſeils; pour ſuppoſer encore que par l'établiſſement de la raiſon, les conjurés n'entendent pas l'abolition de tout chriſtianiſme? N'eſt-il pas même bien étonnant que déjà les conjurés s'explicaſſent ſi clairement ſur cet objet de leur complot, & ſur les moyens qu'ils combinoient entre eux, pour le remplir?

Projet qu'on ſuit en France ſur les Religieux.

Au reſte, Voltaire avoit raiſon de répondre à Fréderic qu'on s'occupoit beaucoup en France de la deſtruction des corps religieux. Depuis l'expulſion des Jéſuites, ce projet ſe pourſuivoit efficacement par des hommes chers aux conjurés dans le miniſtère. On commença d'abord par reculer le terme de la profeſſion réligieuſe, juſqu'à l'age de vingt & un an; les miniſtres avoient même voulu en exiger vingt cinq. C'étoit dire à peu près, que ſur cent jeunes gens appellés à cet état, à peine un ou deux pourroient-ils ſuivre leur vocation; puiſque peu de parents auroient conſenti à voir leurs enfans arrivés à cet age, ſans ſe décider, & ſe former pour un autre état. Les réclamations des ames pieuſes obtinrent que l'age fixé pour l'émiſſion ſolennelle des vœux fût celui de dix-huit ans pour les religieuſes, & de vingt un pour les religieux. L'édit n'en fut pas

moins regardé par bien des personnes, comme une atteinte au droit des citoyens, qui certainement doivent avoir celui de se consacrer à Dieu dans l'état où leur conscience les appelle, & de se dérober aux dangers des passions, dans l'age où elles se développent avec plus d'activité. On y vit surtout une atteinte à l'idée d'un Dieu, qui a droit au sacrifice de ceux qu'il veut former de bonne heure aux vertus religieuses; aux droits de l'Eglise, à qui seule il semble appartenir de fixer ce qui regarde les engagements religieux, & qui dans le dernier Concile Œcuménique, avoit elle-même marqué l'age de 16 ans & au dessus, comme un terme auquel les jeunes gens avoient toute la connoissance & la liberté requise pour contracter cet engagement; & qui d'ailleurs accordoit toujours cinq ans pour ceux & celles qui voudroient réclamer contre leur engagement, comme n'ayant pas eu toute la liberté qu'elle exige elle-même, pour accepter les vœux de la religion *(v. la dessus le discours de Chappelain.)* Il eût été ridicule en France, d'objecter que cette profession privoit l'Etat de ses sujets. Dans les idées de la Religion, des hommes consacrés plus spécialement aux œuvres de piété, à l'édification & à l'instruction des peuples, ne sont point inutiles aux Nations. Il étoit d'ailleurs visible que la France, malgré

ce qu'on pouvoit attendre d'un mélange bizarre d'hommes, qui apportoient dans un pareil conseil les vues du siecle, & de Prélats qui ne devoient y apporter que les vues de l'Eglise. Les intentions se croisèrent souvent: on convint cependant, ou l'on crut convenir de divers articles. Plusieurs évêques se dégoutèrent, & abandonnèrent la commission. Il s'en forma une nouvelle, composée de Mr. de Dilon archevêque de Narbonne, de Mr. de Boisgelin archevêque d'Aix, de Mr. de Cicé archevêque de Bordeaux & enfin du fameux Briennes archevêque de Toulouse.

Le premier de ces commissaires, avec de la noblesse dans son maintien & de la majesté dans son éloquence, étoit mieux fait pour réprésenter dignement le Roi aux états de Languedoc, que St. François ou St Benoîst, dans une commission de religieux. Aussi ne voit-on pas qu'il se soit beaucoup occupé de cet objet.

Mr. de Boisgelin, avec tous les talens qu'il a développés à l'Assemblée appellée Nationale, avec le zéle qu'il a manifesté pour les droits de l'Eglise dans l'établissement & le maintien d'un état consacré à la perfection évangélique, pouvoit apporter à cette commission les intentions de l'ordre, & donner des conseils que la Cour n'avoit pas l'intention de suivre.

Quant à Mr. de Cicé, depuis Garde des Sceaux de la Révolution, si la sanction donnée,

si les sceaux apposés par sa main aux décrets constitutionels, démontrent qu'il pouvoit être trompé, son repentir, & ses rétractations sont une preuve que son cœur auroit moins secondé des projets destructeurs, s'il les eût mieux connus.

Dans cette commission des réguliers, Briennes avoit seul l'oreille des ministres, leur secret & celui de d'Alembert. Celui-ci, en revanche, savoit si bien tout ce que les conjurés pouvoient attendre de services du Prélat philosophe, qu'au moment où Briennes fut aggregé à l'Académie Françoise, d'Alembert se hâta de l'annoncer en ces termes au chef des conjurés: " nous avons en lui un très bon confrère, qui " sera certainement utile aux lettres & *à la* " *philosophie*; pourvu que la philosophie ne lui " lie pas les mains par un excès de licence, ou " que le cri général ne l'oblige pas d'agir con- " tre son gré" *(let. du* 20 *Juin &* 21 *Dec.* 1770*)*. autant eût valu dire: nous avons dans Briennes un homme qui pense comme nous, & qui sera pour nous, pour nos complots, tout ce que je serois moi-meme en cachant mon jeu, si j'étois à sa place.

Intelligence de Briennes & d'Alembert.

D'Alembert se connoissoit en confrères; il se tenoit si sûr de celui-ci, que Voltaire ayant cru pouvoir se plaindre du monstrueux Prélat, d'Alembert n'hésita pas à répondre: " je vous " demande en grace de ne point précipiter

" votre jugement.—Je gagerois *cent contre un*
" qu'on vous en a impofé, ou qu'on vous a
" du moins fort exagéré fes torts. Je connois
" trop fa façon de penfer, pour n'être pas fûr
" qu'il n'a fait en cette occafion que ce qu'il
" n'a pas pu abfolument fe difpenfer de faire.
(let. du 4 Dec. 1770.)

Les plaintes de Voltaire venoient d'un mandement publié par Briennes contre l'adepte Audra, qui, profeffeur public, donnoit à Touloufe les leçons de l'impiété-même pour celles de l'hiftoire. D'après les recherches faites par d'Alembert, il fe trouva que Briennes, en faveur de cet adepte, avoit " réfifté pendant
" un an entier, aux clameurs du Parlement,
" des Evêques, de l'Affemblée du Clergé" & qu'il avoit abfolument fallu lui *forcer la main*, pour empêcher la jeuneffe de fon Diocèfe de recevoir de pareilles leçons; auffi l'apologifte ajoutoit-il: " ne vous laiffez donc pas prévenir
" contre Briennes, & foyez fûr encore une fois
" que jamais la raifon (notre raifon à nous)
" n'aura à s'en plaindre *(21 Dec 1770)*.

Tel étoit l'hyppocrite fcélérat, ou l'adepte mitré que l'intrigue étoit venue à bout de faire entrer dans une commiffion établie pour la réforme des ordres religieux. Il fut en faire une commiffion de défordre & de deftruction. Appuyé du miniftère, & fe jouant des autres Evêques de la commiffion appellée des régu-

liers, il attira tout à lui; il domina seul dans cette prétendue réforme. A l'édit qui reculoit la profession religieuse, il en fit ajouter un nouveau pour suprimer tous les couvens des villes qui n'auroient pas au moins vingt religieux, & ailleurs, tous ceux où il s'en trouveroit moins de dix, sous le prétexte spécieux que la regle s'observoit mieux avec un plus grand nombre. Les Evêques, le Cardinal de Luines surtout, furent obligés de représenter les services que nombre de petits couvens rendoient dans les campagnes, soit pour aider les curés, soit pour les suppléer. Malgré ces réclamations, les prétextes ne manquèrent pas; Briennes se prêta si bien aux vues des sophistes conjurés, qu'avant la révolution, il y avoit déjà en France quinze cents couvens de suprimés. Il s'y prenoit de manière à n'avoir bientôt plus besoin de suppression. A force d'accueillir, & de solliciter lui-même les plaintes des jeunes contre les anciens, des inférieurs contre les supérieurs, à force de gêner, de contrarier les élections des supérieurs, il semoit, & nourissoit la division, le désordre & l'anarchie dans les cloîtres. D'un autre côté, ses confrères les sophistes inondoient le public de tant de libelles contre les moines, ils étoient venus à bout de les rendre si ridicules, qu'à peine se présentoit-il quelques nouveaux sujets pour remplacer les morts. De ceux qui restoient, les uns étoient honteux *de porter*

Moyens & succès de Briennes contre les religieux.

une robe couverte d'opprobre; (Volt. lett. 15 au R. de P.) & d'autres excédés par les tracasseries de Briennes, demandoient eux mêmes leur suppression.

Le philosophisme & les principes de la liberté, d'égalité s'introduisoient même dans plusieurs de ces maisons, avec tous les désordres qu'ils entrainent naturellement. Les bons Religieux, les anciens surtout, versoient des larmes de sang sur ces persécutions de Briennes. Encore quelques années, & il auroit fait, à lui seul, en France, tout ce que Fréderic & Voltaire avoient projetté contre l'existence des corps religieux. Leur décadence étoit on ne peut pas plus sensible, dans une foule de maisons. C'étoit un prodige qu'il en restât encore de ferventes. C'à été un bien plus grand prodige encore, que la foi du plus grand nombre de ces moines se soit ranimée précisément aux jours de la révolution, parmi ceux même qui avoient demandé auparavant leur suppression. Je sais à ne pouvoir pas en douter, que le nombre de ceux-ci étoit au moins le triple de ceux qui ont fait le serment constitutionnel. Le moment de l'apostasie les a effrayés. La persécution souterraine de Briennes les avoit ébranlés; la persécution ouverte de l'assemblée nationale les ranima, en leur montrant à quoi tendoit une suppression méditée depuis long-tems, comme un des grands moyens philo-

sophiques pour arriver à la perte absolue du Christianisme.

Voltaire & Fréderic ne vécurent pas assez longtems, pour voir leur projet consommé en France; mais Briennes le vit; & quand il voulut s'enfaire honneur, il n'en receuillit que l'opprobre. Le remords & la honte l'emportèrent où l'attendoient ceux qui l'avoient conçu. Son impiété & ses complots s'étoient aussi étendus contre les vierges consacrées à la vie religieuse; mais il échoua complettement contre cette précieuse portion de l'église. Celles-ci étoient, pour la plus part, sous l'inspection immédiate des Evêques, qui ne lui auroient pas permis d'aller aussi semer les divisions & l'anarchie parmi ces saintes filles, & qui apportoient le plus grand soin dans le choix des hommes auxquels leur direction étoit confiée. L'âge de leur profession n'avoit pas d'ailleurs été assez reculé pour donner aux passions le tems de se fortifier. Leur éducation se faisoït dans l'intérieur même des couvens, à l'exception de celles qui se dévouoient au service des pauvres, des malades, & dont la charité, la modestie étoient, au milieu du monde, un spectacle digne des Anges. Les autres, retirées dans leurs saintes maisons, y trouvoient un asyle inaccessible à la corruption des mœurs & de l'impiété. Briennes eut beau chercher comment il ôteroit

Ses moyens inutiles auprès des religieuses.

encore à l'église cette ressource, les prétextes même lui manquoient.

Pour diminuer le nombre des vraies religieuses, il imagina qu'elles auroient moins de novices, quand il auroit établi & multiplié une autre espece d'asyle, que son intention étoit de rendre motié mondain, motié religieux. Il multiplia ces chanoinesses dont la regle semble moins éxiger de ferveur, parcequ'elle laisse plus de liberté pour communiquer avec le monde.

Par une sottise inexprimable, si elle n'avoit pas eu son objet secret, il exigea des quartiers de noblesse, pour entrer dans ces asyles auxquels il appliquoit ces fondations qui appartenoient auparavant à tous les ordres de citoyens. On eût dit qu'il vouloit à la fois rendre les vraies religieuses méprisables à la noblesse, & la noblesse elle-même odieuse aux autres citoyens, en lui appliquant exclusivement des fondations auxquelles tous avoient le même droit; faute que l'on faisoit aussi en destinant les mêmes fonds à des chanoines nobles.

Ces sortes de réflexions n'entroient pas dans la tête de Briennes. Il tendoit ses embuches, & d'Alembert sourioit, se flattant que bientôt on n'auroit plus ni chanoinesses, ni religieuses. Ici toutes les ruses de l'un & de l'autre furent insuffisantes. Les unes & les autres ont déjoué

le projet de l'impie. Il fallut tout le despotisme des constituants, pour tirer de leurs maisons & de leurs cellules ces saintes filles, dont la piété & la constance font l'honneur de leur sexe, & avec les Maryrs de Septembre, la partie la plus belle de la Révolution. Jusqu'à ces décrets dignes de Néron, ni le nombre des religieuses, ni leur ferveur n'étoient diminuées. Mais enfin l'Assemblée dite Nationale & Constituante, envoya ses décrets, ses satellites, & même ses canons; trente mille religieuses furent chassées de leurs couvens, malgré un autre décret de la même assemblée, qui promettoit de les y laisser mourir en paix. Il n'y eut plus alors en France, ni maisons de religieux, ni maisons de religieuses. Depuis plus de quarante ans, le projet de leur destruction avoit été dicté par le phlosophisme, aux Ministres même d'un Roi très chrétien. Au moment de la consommation, il n'existoit plus de Ministres du Roî très chrétien. Le Roi étoit lui-même aux tours du Temple. L'objet tant recherché par l'abolition des ordres religieux étoit déjà rempli. La religion souffroit dans ses ministres la plus atroce des persécutions; mais pour arriver à ce triomphe, les conjurés, dans ce long intervalle d'années, avoient employé d'autres moyens que j'ai à faire connoître.

Pojets contre les religieux terminés par l'Assemblée Nationale.

CHPITRE VI.

QUATRIÈME MOYEN DES CONJURÉS

COLONIE DE VOLTAIRE.

DANS le tems même où les conjurés étoient si occupés de l'abolition des Jésuites & de tous les corps religieux, Voltaire méditoit un projet qui devoit donner à l'impiété même ses apôtres & ses propagandistes. C'est aux années 1760 & 1761, qu'il semble avoir eu les premières idées de ce nouveau moyen d'arriver enfin à l'extirpation du Christianisme. " Seroit " il possible, écrivit-il alors à d'Alembert, que " cinq ou six hommes de mérite, qui s'en- " tendroient, ne réussissent pas, après les " exemples que nous avons de douze faquins " qui ont réussi. " (*Lett.* 69. *An.* 1760.) L'objet de cette réunion s'explique & se développe dans une autre lettre, que j'ai déjà citée, & dans laquelle il dit : " que les philo- " sophes véritables fassent une confrérie, " comme les Franc-Massons, qu'ils s'assem- " blent, qu'ils se soutiennent, & qu'ils soient " fidèles à la confrérie ; & alors je me fais " bruler pour eux. Cette académie secréte " vaudra mieux que celle d'Athènes & toutes

Objet de cette Colonie.

" celles de Paris. Mais chacun ne songe " qu'à soi, & on oublie que le premier des " devoirs est *d'écraser l'infâme.* " (Lett. à d'Alemb. 85 An. 1761.)

Fréderic seconde le projet.

Les conjurés n'avoient pas oublié ce premier des devoirs; mais ils éprouvoient des obstacles. La religion trouvoit encore en France des deffenseurs zélés; Paris ne sembloit pas encore un asyle assuré pour une pareille association. Il paroît que Voltaire fut pour quelque tems, obligé d'y renoncer: Il reprit cependant son projet quelques années après; il se tourna vers Fréderic pour l'exécution; & lui proposa, dit l'éditeur même de leur correspondance; " d'établir à Cléves une petite colonie de philosophes François, qui " pourroient y dire librement la vérité, *sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlemens.* " Fréderic répondit à cette proposition avec tout le zéle que le nouveau fondateur pouvoit espérer de la part du sophiste couronné. " Je " vois, lui dit-il, que vous avez à cœur l'éta- " blissement de la petite colonie dont vous " m'avez parlé . . . Je crois que le moyen le " plus simple seroit que ces gens (ou bien " vos associés) envoyassent à Cléves, pour " voir ce qui seroit à leur convenance, & de " quoi je puis disposer en leur faveur. " (*Lett. du* 24 *Octob.* 1765.)

Il eſt facheux que pluſieurs des lettres de Voltaire ſur cet objet, ſe trouvent ſupprimées dans ſa correſpondance. Mais celles de Fréderic ſuffiſent pour nous montrer Voltaire conſtant dans ſon projet, revenant à la charge, & inſiſtant avec une ardeur dont on ne peut douter, quand on voit le premier répondre de nouveau ; " vous me parlez d'une colonie de " philoſophes, qui ſe propoſent de s'établir à " Cléves. Je ne m'y oppoſe point, je puis " leur accorder tout ce qu'ils demandent, au " bois près, que le ſéjour de leurs compatri- " otes a preſque entiérement détruit dans ces " foreſts. Toutes-fois à condition qu'ils ména- " gent ceux qui doivent être ménagés ; & " qu'en imprimant, ils obſervent la décence " dans leurs écrits. " (*Lett.* 146. *An.* 1766.)

Lorſque nous en ſerons à la conſpiration anti-monarchique, nous verrons ce que Fréderic entend ici par ceux qui doivent être ménagés. Quant à cette décence à obſerver, elle devoit être un moyen de plus pour arriver au grand objet de la nouvelle colonie, ſans révolter les eſprits, par des éclats qui pouvoient nuire aux conjurés eux-mêmes, & qui auroient néceſſité la politique à réprimer leur hardieſſe ou leur impudence.

En ſollicitant auprès du Roi de Pruſſe, les ſecours & la protection dont les nouveaux apôtres de l'impiété auroient beſoin, pour

faire en toute ſûreté la guerre à la religion, Voitaire s'occupoit ailleurs à recruter des hommes dignes d'un tel apoſtolat. Il étoit prêt à ſacrifier lui-même, pour ſe mettre à leur tête, tous les délices de Fernai. « Votre « ami perſiſte toujours dans ſon idée, écrivoit-« il à Damilaville ; il eſt vrai, comme vous « l'avez dit, qu'il faudra l'arracher à bien « des choſes qui ſont ſa conſolation, & qui « ſont l'objet de ſes regrets ; mais il vaut « mieux les quitter par philoſophie, que par « la mort. Tout ce qui l'étonne, c'eſt que « pluſieurs perſonnes n'ayent pas formé de « concert cette réſolution. Pourquoi un cer-« tain Baron philoſophe ne viendroit-il pas « travailler à l'établiſſement de cette colonie ? « Pourquoi tant d'autres ne ſaiſiroient-ils pas « une ſi belle occaſion ? »

Par cette même lettre, on voit que Fréderic n'étoit pas le ſeul Prince que Voltaire eût déjà fait entrer dans ce projet ; car il ajoute : « Votre ami a reçu depuis peu, chez « lui, deux Princes Souverains, qui penſent « entiérement comme vous. L'un d'eux offriroit « une ville, ſi celle concernant le grand ou-« vrage n'étoit pas convenable. » (*Lett. du 6 Août*, 1766.)

Le tems où Voltaire écrivoit cette lettre, étoit préciſément celui où le Landgrave de Heſſe-Caſſel venoit de payer ſon hommage à

l'Idole de Fernei. La date du voyage, & la conformité de ſentimens, nous laiſſent peu de doute que ce ne fût ce même Prince, qui ſe chargeoit de fournir une ville à la colonie anti chrétienne, ſuppoſé que Cléves ne fût pas convenable, (*V. la Lett. du Landgrave.* 9 *Sept.* 1766.)

Froideur des Conjurés pour cette Colonie.

Cependant les apôtres du nouveau meſſie, quel que fût leur zéle pour le grand ouvrage, ne ſe montroient pas également prêts aux mêmes ſacrifices. D'Alembert qui jouoit dans Paris, le premier rôle auprès des philoſophes, ſentoit qu'il ne ſeroit auprès de Voltaire, qu'une divinité ſubalterne. Ce Damilaville, leur ami commun, & que Voltaire peint lui-même comme haïſſant Dieu, ce Damilaville étoit un perſonnage néceſſaire à Paris pour le ſecret de la correſpondance. Diderot & ce certain Baron philoſophe, & les autres adeptes trouvoient en France des jouiſſances que ne leur offroient pas les villes Allemandes. Tant de lenteurs déconcertoient Voltaire; il eſſaya de réchauffer l'ardeur des conjurés. Pour les piquer d'honneur, il écrivit: " ſix ou ſept " cens mille huguenots ont abandonné leur " patrie *pour les ſottiſes de Jean Chauvin*; & il " ne ſe trouvera pas douze ſages qui faſſent " le moindre ſacrifice à la raiſon univerſelle " qu'on outrage. " (*Lett. à Damilaville.* 18 *Août même année.*)

Pour leur représenter qu'il ne manquoit plus de leur part, que de consentir au grand œuvre, il écrivit encore: " tout ce que je puis vous " dire aujourd'hui par une voye sure, c'est " que tout est prêt pour l'établissement de la " manufacture. Plus d'un Prince en dispute-" roit l'honneur; & des bords du Rhin jus-" ques à l'Oby, Tomplat (c'est à dire, le Platon " Diderot) trouveroit sureté, encouragement " & honneur. "

Crainte que cet espoir ne suffit pas pour décider les conjurés, c'est alors que Voltaire rappelloit le grand objet de la conjuration. C'est alors que pour faire passer dans leurs cœurs, toute la haine qui enflammoit le sien contre le Christ, il ajoutoit, il leur crioit, il leur répétoit; *écrasez* donc *l'infâme*, *écrasez l'infâme*, *écrasez l'infâme*. (Lett. au même, 25 Août, même année.)

Regrets de Voltaire sur sa Colonie.

Des sollicitations, des instances si vives, si pressantes ne l'emportèrent pas sur les attraits de Paris. Cette même raison, qui disoit à Voltaire de sacrifier jusques aux délices de Fernei, pour aller au fonds de l'Allemagne, consacrer ses écrits & ses jours à l'extinction du Christianisme, disoit aux adeptes qu'il falloit savoir unir le zéle à tout ce que le monde, & à ce que Paris surtout leur offroit de plaisirs. Il fallut donc enfin renoncer à l'espoir d'expatrier ces apôtres. Pour concevoir combien Voltaire y

fut sensible, il faut l'entendre s'en exprimer lui-même, trois ou quatre ans encore après ce défaut de succès : " j'avourai, écrivit-il alors " à Fréderic, que j'ai été si fâché, & si hon-" teux du peu de succès de la transmigration " de Cléves, que je n'ai osé, depuis ce temps-" là, présenter aucune de mes idées à votre " Majesté. Quand je songe qu'un fou, & " qu'un imbécille. comme St. Ignace, a trou-" vé une douzaine de prosélites. qui l'ont sui-" vi, & que je n'ai pu trouver trois philosophes, " j'ai été tenté de croire que la raison n'étoit " bonne à rien. " (*Novemb.* 1769.) " Je ne " me consolerai jamais de n'avoir pas pu exé-" cuter ce dessein. C'étoit là où je devois " achever ma vieillesse. " (12 *Octob.* 1770.)

Nous verrons dans ces mémoires qu'au moment où Voltaire se plaignoit si amèrement de la froideur des conjurés, ils ne méritoient rien moins que ces reproches.

D'Alembert surtout avoit bien d'autres projets à suivre. Au lieu d'expatrier ses adeptes, au lieu de s'exposer à perdre sa dictature, il se plaisoit surtout à leur ménager dans Paris les honneurs du Palladium, dont il avoit su accaparer l'empire. Nous le verrons même en son tems, avec les élus des adeptes, suppléer abondamment à ce projet. La manière seule dont il s'y prit pour ériger le Lycée françois en une vraie colonnie de conjurés, devoit suffire pour consoler Voltaire.

CHAPITRE. VII.

CINQUIÈME MOYEN DES CONJURÉS.

HONNEURS ACADÉMIQUES.

LA protection que les Rois accordoient aux ſciences & aux arts, valoit aux gens de lettres une eſtime qu'ils ſurent mériter, tant qu'on les vit ſe tenir dans leur ſphére, & que l'abus des talens ne les tourna ni contre la religion, ni contre la politique. L'Académie Françoiſe étoit ſurtout devenue en ce genre, le ſiege de l'honneur, le grand objet de l'émulation des orateurs, des poëtes, de tous les écrivains diſtingués dans la carrière de l'hiſtoire, ou dans tout autre genre de littérature françoiſe. Corneille, Boſſuet, Racine, Maſſillon, la Bruyère, Lafontaine, tous les auteurs enfin qui avoient illuſtré le regne de Louis XIV. s'étoient fait une gloire d'être admis à ſiéger dans ce ſanctuaire des lettres. Les mœurs & les loix ſembloient avoir pourvu à ce que les impies ne vinſſent jamais le profaner. Toute marque publique d'incrédulité devoit être un titre d'excluſion, & le fut encore long tems, ſous le regne de Louis XV. Le fameux Monteſquieu s'étoit vu lui-même repouſſé, à cauſe des ſoupçons

Premier objet des Académies.

que certains articles de ses Lettres Persannes autorisoient sur son orthodoxie. Il fallut pour être admis, désavouer l'impiété, & témoigner des sentimens plus religieux. Voltaire a prétendu que Montesquieu avoit trompé le Cardinal de Fleury, pour le faire consentir à son admission; qu'il lui avoit présenté une nouvelle édition des Lettres Persannes, dont on avoit eu soin de supprimer tout ce qui pouvoit autoriser l'opposition de ce premier ministre. Cette supercherie étoit indigne de Montesquieu; il paroît qu'on n'exigea de lui qu'un repentir, dont il donna, au moins dans la suite, des marques sincères.

Boindin dont l'incrédulité ne laissoit pas lieu à l'examen, avoit été absolument rejetté par cette Académie, quoiqu'il eût été admis dans plusieurs autres. Voltaire avoit aussi longtems été repoussé; il n'avoit triomphé des obstacles, que par de grandes protections, & par ces moyens d'hypocrisie, que nous le verrons conseiller aux autres. D'Alembert qui savoit tout prévoir, avoit eu soin de ne pas s'afficher, avant que d'être admis; mais déjà les adeptes que l'incrédulité avoit à la cour, & parmi les ministres, commençoient à élargir les voies. D'Alembert s'apperçut qu'il ne seroit pas impossible de changer, avec le tems, les titres d'exclusion; & qu'à force d'intrigues, cette même Académie, qui d'abord rejettoit les impies,

Projet de d'Alembert sur les Académies.

pourroit bien un jour ne ſouvrir que pour eux, ou n'offrir ſes fauteuils, ſes honneurs, qu'à ceux des adeptes que leurs productions auroient rendus dignes de s'aſſeoir près de lui, de partager les ſecrets du complot. Les petites intrigues, ſon vrai champ de bataille, le rendoient tout-à-fait propre à diriger l'admiſſion des nouveaux membres. Il réuſſit ſi bien, qu'à la fin de ſa vie, le titre d'académiſcien ſe confondoit, à peu de choſes près, avec celui d'incrédule. D'Alembert ne fut pas toujours auſſi heureux qu'il l'eût voulu, ſur cet objet; mais la trame ourdie entre Voltaire & lui, pour l'admiſſion de Diderot, ſuffira pour prouver l'avantage que les conjurés ſe flattoient de trouver dans ce nouveau moyen d'accréditer l'impiété.

Intrigues pour Diderot.

D'Alembert avoit fait les premières propoſitions; Voltaire les reçut comme un homme qui en concevoit toute l'importance. Il répondit: " vous voulez que Diderot entre à " l'Académie, & il faut en venir à bout. " L'approbation du choix appartenoit au Roi, & d'Alembert craignoit l'oppoſition du miniſtère. Ce fut alors que Voltaire lui dit tout ce que le philoſophiſme pouvoit attendre de Choiſeul; qu'il aſſura, qu'il répéta que ce miniſtre, loin de barrer de ſemblables complots, ſe feroit un mérite de les ſervir. " En un mot, ajoutoit-il, " il faut mettre Diderot à l'Académie; c'eſt

“ la plus belle vengeance qu'on puiſſe tirer de “ la piece contre les philoſophes. L'Académie “ eſt indignée contre le Franc-de Pompignan. “ Elle lui donnera avec plaiſir ce ſoufflet à “ tour de bras—je ferai un feu de joie, lors-“ que Diderot ſera nommé. Ah qu'il ſeroit “ doux de recevoir à la fois Diderot & Hel-“ vetius! ” (*Lett.* 9 *Juil.* 1760).

Ce triomphe eût été auſſi doux pour d'A-lembert, qu'il pouvoit l'être pour Voltaire; mais d'Alembert étoit ſur les lieux, il voyoit plus d'obſtacles à la Cour, ſurtout de la part du Dauphin, de la Reine, & du Clergé. Auſſi répliqua-t-il: “ j'aurois plus d'envie que vous “ de voir Diderot à l'Académie. *Je ſens tout* “ *le bien qui en réſulteroit pour la cauſe commune*; “ mais cela eſt plus impoſſible que vous ne “ pouvez l'imaginer. ” (*Lett.* 18 *Juillet*, 1760.)

Voltaire bien inſtruit que Choiſeul & la Mar-quiſe de Pompadour avoient déjà remporté ſur le Dauphin bien d'autres victoires, ordonna à d'Alembert de ne pas déſeſpérer. Il ſe met lui-même à la tête de l'intrigue; il eſpére ſur tout beaucoup de la Courtiſanne en faveur. “ Il y a plus, dit-il, il ſe peut qu'elle ſe faſſe “ un mérite & un honneur de ſoutenir Diderot; “ qu'elle déſabuſe le Roi ſur ſon compte, & “ qu'elle ſe plaiſe à confondre une cabale “ qu'elle mépriſe (*let.* 28 *Juil. même année.*)

Ce que d'Alembert ne peut essayer par lui-même auprès du ministre, Voltaire le recommande aux courtisans, & sur tout au Comte d'Argental. " Mon divin ange, dit-il à celui-" ci, mettez Diderot de l'Académie ; c'est le " plus beau coup qu'on puisse faire dans la " partie que la raison joue contre le fanatisme, " & la sottise (traduisez : dans la guerre que le " philosophisme fait à la Religion & à la piété), " imposez pour pénitence au Duc de Choiseul " de faire entrer Diderot à l'Académie " *(let.* 153 *an.* 1760.*)*

Voltaire appelle encore à son secours le secrétaire de l'Académie ; il prescrit à Duclos comment il faut s'y prendre, pour faire réussir le mémoire en faveur de l'adepte à recevoir. " Ne pourriez-vous pas représenter, ou faire " représenter combien un tel homme vous " devient nécessaire pour la perfection d'un " ouvrage nécessaire ? Ne pourriez vous pas, " *après avoir sourdement établi cette batterie*, " vous assembler *sept à huit élus*, & faire une " députation au Roi, pour lui demander Mr. " Diderot comme le plus capable de concourir " à votre entreprise ? Mr. le Duc de Niver-" nois ne vous seconderoit-il pas dans ce pro-" jet ? Ne pourroit-il pas même se charger de " porter avec vous la parole ? Les dévots " diront que Diderot a fait un ouvrage de " métaphysique qu'ils n'entendent pas ; il n'a

" *qu'a répondre qu'il ne l'a point fait, & qu'il est*
" *bon catholique: il est si aisé d'être catholique!*
(let. du 11 Août même année).

Le Lecteur & l'historien-même pourroient s'étonner de voir ici Voltaire mettre tant d'importance, employer tant d'intrigue, appeller à la fois les Ducs, les Courtisans & ses confrères, & ne pas rougir même de conseiller la lâche hypocrisie, la vile dissimulation, pour la simple admission d'un de ses conjurés à l'Académie Françoise; mais que le Lecteur & l'historien pésent ces paroles de d'Alembert: *je sens tout ce qu'il en résulteroit pour la cause commune*, ou bien pour la guerre que nous & nos adeptes avons vouée au Christianisme; & toutes ces machinations pour un semblable objet, seront aisées à expliquer. Admettre en effet à cette Académie l'homme publiquement reconnu pour le plus hardi des incrédules, n'étoit-ce pas mettre le sceau à la faute que le Gouvernement avoit déjà faite, en se laissant tromper par les hypocrites démonstrations de d'Alembert & de Voltaire. N'étoit-ce pas ouvrir la porte des triomphes littéraires à l'impiété la plus scandaleuse! N'étoit-ce pas déclarer hautement que désormais la profession la plus ouverte d'athéisme, loin d'être regardée comme une tache dans la société, jouiroit paisiblement des honneurs accordés aux sciences & aux lettres? N'étoit-ce pas au moins afficher la plus par-

faite indifférence pour la Religion? Choiseul & la Pompadour sentîrent qu'il n'étoit pas encore tems d'accorder ce triomphe aux conjurés. D'Alembert lui-même redouta les clameurs qu'il n'auroit pas manqué d'exciter, & il fallut s'en désister; mais on en étoit à ce moment où les ministres protégeoient d'une main ce qu'ils sembloient rejetter ou repousser de l'autre. D'Alembert espéra qu'avec quelques ménagemens, il ne seroit pas impossible d'arriver au même but, d'exclure des honneurs académiques, tout écrivain qui n'auroit pas au moins fait quelque sacrifice à la philosophie anti-chrétienne; & il y réussit.

Succès des Conjurés dans les Académies.

A datter de l'époque où d'Alembert conçut combien pouvoit être utile aux conjurés cette Académie Françoise métamorphosée en vrai club de Sophistes irreligieux, que l'on prenne les titres de ceux qui furent admis parmi ses membres; on verra à leur tête *Marmontel*, l'homme le plus uni d'opinions, de sentiment, à Voltaire, à d'Alembert & à Diderot. On verra arriver successivement au Fauteuil Académique un la Harpe, adepte favori de Voltaire, un Champfort, l'adepte coadjuteur hebdomadaire de Marmontel & de la Harpe, un Lemierre signalé à Voltaire comme *un bon ennemi de l'infâme*, ou du Christ. (*lett. de Volt. à Damilav.* 1767). Un abbé Millot dont tout le titre étoit auprès de d'Alembert, d'avoir parfaitement

Liste des principaux Académiciens.

oublié qu'il étoit prêtre; & auprès du public, d'avoir su métamorphoser l'histoire de France en histoire d'Anti-Pape (*v. lett. de d'Alem.* 27 *Déc.* 1777). Un Briennes, depuis long tems connu par d'Alembert comme un ennemi de l'Eglise, dans le sein même de l'Eglise; un Suar, un Gaillar, enfin un Condorcet, dont l'admission à l'Académie Françoise diroit seule à quel point le Démon de l'Athéisme devoit y dominer.

Je ne sais trop pourquoi Turgot n'y parvint pas, malgré toutes les intrigues de Voltaire & de d'Alemdert qui l'y poussoient également (*v. lett. de Volt.* 8 *Fev.* 1776). Pour se faire une idée de l'intérêt qu'ils mettoient à remplir ce Sanédrin philosophique de leurs adeptes favoris, que l'on jette un coup d'œil sur leurs lettres. Il en est plus de trente, où on les voit se consulter, tantôt sur celui des adeptes dont il faut presser l'admission à cette Académie, tantôt sur les protections qu'il faut mettre en mouvement, pour écarter l'homme religieux. Leurs intrigues en ce genre furent si bien suivies, & leur succès fut si complet, qu'en peu d'années, le titre d'Académicien se confondoit presque avec celui de Déiste, ou d'Athée. Si l'on trouvoit encore parmi eux quelques hommes, sur tout quelques Evêques, d'une autre trempe que Briennes, c'étoit un reste de déférence, que quelques uns d'entre eux prenoient

pour un honneur, & qu'ils auroient mieux fait, à côté de d'Alembert, de Marmontel, & de Condorcet, de regarder comme un outrage.

Dans cette Académie des quarante, il étoit cependant un laïque infiniment respectable par sa piété; c'étoit Mr. Beauzet. Je lui demandois un jour comment il avoit pu se faire que le nom d'un homme comme lui se trouvât sur la liste de tant d'hommes connus pour vrais impies; " La question que vous me faites, me répondit-il, je l'ai moi-même faite à d'Alembert. Me voyant presque seul à croire en Dieu dans nos séances, je lui disois un jour: comment avez-vous pu penser à moi, que vous saviez si éloigné de vos opinions, & de celles de M M. vos confrères? D'Alembert, ajoutoit Mr. Beauzet, n'hésita pas à me répondre; je sens bien que cela doit vous étonner; mais nous avions besoin d'un Grammairien: parmi tous nos adeptes, il n'en étoit pas un qui se fût fait une réputation en ce genre. Nous savions que vous croyez en Dieu; mais vous sachant aussi fort bon homme, nous pensames à vous, faute d'un philosophe qui pût vous suppléer.

C'est ainsi que le sceptre des talens & des sciences devint en peu de tems celui de l'impiéte même. Voltaire avoit voulu transplanter les conjurés sous la protection du sophiste couronné; d'Alembert les retint, & les fit triompher sous la protection des Monarques même,

dont le premier & le plus honnorable des titres étoit celui de Princes très chrétiens. Sa trame mieux ourdie mettoit d'un côté toutes les couronnes littéraires sur la tête des impies du jour ; de l'autre, elle vouoit au mépris, au sarcasme tout écrivain religieux. L'Académie Françoise seule, métamorphosée en club d'impiété, servit mieux la conjuration des Sophistes contre le Christianisme, que n'auroit pu le faire toute la Colonie de Voltaire. Elle infecta les gens de lettres ; & les gens de lettres infectèrent l'opinion publique, en innondant l'Europe de ces productions que nous allons voir devenir, pour les chefs, un des grands moyens de préparer les peuples à une apostasie générale.

CHAPITRE VIII.

SIXIÈME MOYEN DES CONJURÉS.

INONDATION DE LIVRES ANTICHRÉTIENS.

QUE depuis quarante ans, & furtout pendant les vingt dernières années de Voltaire, l'Europe se soit vue inondée d'une foule de productions antichrétiennes, en pamphlets, en fiftêmes, en romans, en prétendues hiftoires, & fous toutes les formes, c'eft là un de ces faits trop clairs, trop évidens pour que je doive chercher à en fournir les preuves. Sans dire encore ici tout ce que j'ai à réveler fur cet objet, je veux montrer au moins le concert des chefs de la conjuration, quant à la marche à fuivre dans ces productions antichrétiennes, & leur intelligence dans l'art de les multiplier & d'en aider la circulation, pour infecter l'Europe de leur impiété.

Concert des chefs pour leurs productions antichrétiennes.

Cette marche à fuivre dans leurs propres ouvrages, fe concertoit fpécialement entre Voltaire, d'Alembert & Frédéric. Leur correfpondance nous les montre attentifs à fe rendre compte des ouvrages qu'ils préparent les uns ou les autres, contre le Chriftianifme, & du fruit qu'ils en attendent, de l'art qu'il

faut y mettre, pour en aſſurer le ſuccès. Tel étoit ce concert, que dans leur intime correſpondance, on les voit rire entre eux des embuches qu'ils tendent à la religion, précisément dans ces ouvrages & ces ſiſtêmes qu'ils affectent le plus de faire regarder comme indifferens pour la religion, ou mêm comme tendant plutôt à la ſervir qu'à la détruire. D'Alembert eſt ſurtout admirable en ce genre. Que l'hiſtorien & le lecteur, par l'exemple ſuivant, apprennent à juger de l'art que ce ruſé ſophiſte mit à tendre ſes pièges.

Ruſe ſpéciale de d'Alembert ſur les ſyſtêmes.

On ſait aſſez combien nos philoſophes ſe ſont occupés dans ce ſiecle, de leurs prétendus ſiſtêmes phyſiques ſur la formation de l'univers; on ſait quelle peine ils ont priſe pour nous donner des théories & des généalogies du globe terreſtre. On les a vus occupés à fouiller dans les mines, diſſéquer les montagnes, ou creuſer la ſurface, pour trouver des coquilles, pour tracer les voyages de lO'céan, & bâtir des époques. L'objet de ces recherches & de tant de travaux, n'étoit, à les entendre, que de faire des découvertes intéreſſantes pour l'hiſtoire naturelle & pour les ſciences purement profanes. La religion ſurtout n'en devoit pas être moins reſpectée par ces faiſeurs d'époques. On doit même croire que de nos phyſiciens naturaliſtes, quelques-uns en effet n'avoient point d'autre objet. Mais lorſque ceux-ci ſe ſont

trouvés de vrais savans, des hommes francs dans leurs recherches, & capables d'observer, de comparer sans préjugé les observations, leurs courses, leurs études, leurs travaux, leurs découvertes n'ont fait précisément que nous fournir des armes contre ces vains sistêmes. Il n'en est pas ainsi de d'Alembert & de ses adeptes. Il vit que ces sistêmes, & toutes ces époques excitoient l'attention des théologiens, qui avoient à maintenir la vérité des faits & l'authenticité des livres de Moyse, comme le fondement & les premières pages de la révélation. Pour donner le change à la Sorbonne & à tous les défenseurs des livres saints, il se mit à écrire, sous le titre captieux *d'abus de la critique*, une véritable apologie de tous ces sistêmes. Le grand objet de cet écrit étoit, en affichant un profond respect pour la religion, de prouver que la révélation & l'honneur de Moyse n'étoient pas le moins du monde intéressés dans toutes ces théories & ces époques; que les craintes de la Théologie n'étoient que de fausses allarmes. Il fit plus, il employa bien des pages & bien des argumens, pour démontrer que ces sistêmes sont faits pour donner une idée grande & sublime; que loin d'avoir rien de *contraire à la puissance de Dieu, ni à sa sagesse divine*, ils servent à la *développer d'avantage*. Il prétendit surtout que, vu l'objet de ces sistêmes, ce n'étoit nullement *aux théologiens*,

mais aux phisiciens à les juger. Il traita les premiers *d'esprits étroits, pusillanimes, ennemis de la raison,* s'effrayant d'un objet qui ne les regardoit seulement pas. Il écrivit très positivement contre ces terreurs prétendues paniques, & il disoit, entre autres choses: " on a " voulu lier au Christianisme les sistêmes de " la philosophie les plus arbitraires. Envain " la religion si simple & si précise dans ses " dogmes a rejetté constamment un alliage " qui la désiguroit: c'est d'après cet alliage " qu'on a cru la voir attaquée dans les ou-" vrages où elle l'étoit le moins. " Ces ouvrages étoient précisément ceux dont les auteurs exigent pour la formation de l'univers un tems *plus long* que l'histoire de la création tracée par Moyse ne permet de le supposer. (*Voyez Abus de la crit,* N°. 4, 15, 16, 17.)

Qui n'eût cru d'Alembert persuadé que tous ces systêmes prétendus phyfiques, ces théories, & ce tems *plus long*, au lieu de renverser le Christianisme, ne servoient qu'à donner une idée plus grande, plus sublime du Dieu des Chrétiens & de Moyse? C'étoit cependant ce même d'Alembert, qui dans l'espoir de découvrir les preuves *d'un tems plus long*, applaudit soit d'avance au démenti que ses adeptes voyageurs étoient chargés de donner à Moyse, à la révélation. C'étoit d'Alembert qui recommandoit à Voltaire, comme des hommes *préci-*

aux à la philosophie, ces adeptes qui alloient parcourir les Alpes & l'Appennin, dans cette intention. C'étoit lui, qui tenant au public ce langage si rassurant pour l'honneur de Moyse & la révelation, écrivoit en secret à Voltaire: " cette lettre, mon cher confrère, vous sera " remise par Desmarets, homme de mérite & " bon philosophe, qui désire vous rendre ses " hommages, en allant en Italie, où il se propo- " se de faire *des observations d'histoire naturelle* " *qui pourroient bien donner le démenti à Moyse.* " Il n'en dira rien au maître du sacré Palais; " mais si par hasard, *il s'apperçoit que le monde* " *est plus ancien que ne le prétendent même les* " *Septante, il ne vous en fera pas un secret.*" (Lett. 137 an. 1763.)

Ouvrages de Voltaire dirigés par d'Alembert.

Il seroit difficile de mieux cacher sa main dans le moment même où l'on dirige celle de l'assassin. D'Alembert dirigeoit aussi par fois la plume de Voltaire, quand il falloit faire partir de Fernei, des traits qu'il n'étoit pas encore tems de lancer de Paris. Dans ces occasions, il envoyoit le thême à peu près fait, & il ne restoit plus à Voltaire qu'à y mettre son coloris.

Lors qu'en soixante & treize, la Sorbonne afficha cette fameuse thêse, qui prédisoit aux Rois tout ce que la révolution françoise vient de leur apprendre, sur les dangers de la philosophie moderne, quant à leur trône même,

d'Alembert se hâta d'annoncer à Voltaire combien il importoit d'effacer l'impression qu'alloit faire une pareille insurrection contre les conjurés. Il apprit à Voltaire comment il falloit s'y prendre pour donner le change aux Rois eux mêmes, & pour faire retomber toutes leurs craintes, tous leurs soupçons sur l'Eglise. En lui donnant pour thême un chef-d'œuvre de ruse, il l'invitoit surtout à rappeller ces contestations depuis long tems éteintes, entre le Sacerdoce & l'Empire; il lui montroit tout l'art de rendre le clergé suspect & odieux. (v. lett. de d'Alemb. 18 Janv. & 9 Fev. 1773.) On trouve dans ses lettres, bien d'autres plans semblables qu'il traçoit au philosophe de Fernei, suivant les circonstances. (v. surtout les lett. 26 Fev. 22 Mars 1774.) C'étoit là, dans leur style, les *marons* que *Bertrand* d'Alembert *montroit sous la cendre*, & que *Raton* Voltaire devoit l'aider à tirer du feu avec ses *pattes délicates*.

Conseils & concert de Voltaire dans ces productions.

De son côté, Voltaire ne manquoit pas d'instruire d'Alembert, ou les autres adeptes qui pouvoient l'appuyer, des ouvrages qu'il composoit dans le même genre, ou même des démarches qu'il faisoit auprès du ministère. C'est ainsi que préludant d'avance aux décrets spoliateurs de la révolution, il eut soin d'avertir le Comte d'Argental, du mémoire qu'il envoyoit au Duc de Praslin, pour engager le Minis-

tère à priver le Clergé de sa subsistance, en lui ôtant les dixmes. (*Lett. au C. d'Argent.* 1764.)

Jusques à ces mémoires secrets, tout ainsi se faisoit de concert parmi les conjurés. Il n'y avoit pas jusqu'aux anecdotes, vraies ou calomnieuses contre les écrivains religieux, qui ne fussent concertées entre Voltaire & d'Alembert (lett. 18 & 20) Il n'y avoit pas jusqu'au sourire, aux bons mots, aux plates épigrammes des adeptes, que Voltaire ne dirigeât, ne fît entrer dans les moyens de la conjuration. Sachant mieux que personne toute la puissance du ridicule, c'est surtout de cette arme qu'il leur recommandoit le fréquent usage, soit dans les conversations, soit dans leurs livres, " tachez " toujours de conserver votre gaieté, écrivoit-" il à d'Alembert, tachez toujours d'écra-" ser l'infame. Je ne vous demande que cinq " à six bons mots par jour; cela suffit. Il ne " s'en relevra pas. Riez Démocrite, & faites " moi rire ; & les sages triompheront. " (*lett.* 128.)

Voltaire cependant ne crut pas toujours que cette manière d'attaquer la Religion suffît à la gloire des Philosophes, & pour écraser le Christianisme. Continuant à diriger l'attaque, il manifesta le desir qu'il avoit de voir paroître, *après ces déluges de plaisanteries & de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux qui pourtant se fit lire;* où les Philosophes fussent justifiés, & l'infame con-

fondu. (lett. 67 à d'Alemb.) Cet ouvrage est le seul que les exhortations de Voltaire, & son concert avec les autres adeptes n'aient jamais produit. En revanche, la secte, à leur exemple, enfantoit chaque jour, ceux où le Déisme, & souvent le grossier Athéisme distilloient contre la Religion tout le venin de la calomnie & de l'impiété. En Hollande surtout, il paroissoit chaque mois, chaque semaine, quelques unes de ces productions sorties de la plume des plus hardis impies. On y faisoit paroître, entre autres, *le militaire philosophe*, *les doutes*, *l'imposture sacerdotale*, *le polissonisme dévoilé*, productions à peu près les plus monstrueuses de la secte. On eût dit que Voltaire présidoit seul à tout ce commerce de l'impiété; tant il mettoit de zèle pour en seconder le débit. Il étoit averti des éditions; il en avertissoit ses frères de Paris; il leur recommandoit de se les procurer, de les faire circuler; il leur reprochoit leur défaut d'ardeur à les répandre; il les semoit lui-même dans tous ses environs. (v. ses lett. au Comte d'Argental, à Mde. du Deffant, à d'Alemb. & surtout lett. 2. an. 1769.) Pour les encourager, il leur mandoit, avec transport, que c'étoit dans ces sortes d'ouvrages que *toute la jeunesse Allemande apprenoit à lire; qu'ils devenoient le catéchisme universel depuis Bade jusqu'à Moskou.* (lett. au C. d'Argental 26 Sept. 1766.)

Exhortations à les répandre.

Crainte que la Hollande ne suffit pas encore pour infecter la France, il choisissoit, il désignoit à d'Alembert celles précisément des productions les plus impies qu'il le chargeoit de faire réimprimer dans Paris, & de distribuer par milliers d'exemplaires; telles, par exemple, qu'un prétendu examen de la religion par Dumarsais.

"On m'a envoyé, ce sont les termes de "Voltaire à d'Alembert, on m'a envoyé "l'ouvrage de Dumarsais attribué à St. "Evremont. *C'est un excellent ouvrage* "(c'étoit précisément un des plus impies) "je vous exhorte, mon très cher frère, à dé-"terminer quelqu'un de nos amés & féaux "à faire réimprimer ce petit ouvrage qui "peut faire beaucoup de bien.)" (*Lett.* 122.) Mêmes exhortations & plus pressantes encore, pour reproduire & multiplier *le testament le Jean Meslier*, de ce fameux curé d'Etrépigni, dont l'apostasie & les blasphêmes pouvoient faire encore bien plus d'impression sur la populace des esprits. Voltaire se plaignoit qu'il n'y eût pas au moins dans Paris, autant d'exemplaires de cet impie testament, qu'il avoit eu soin d'en répandre & faire circuler dans les cabanes des montagnes suisses. (*Lett. de d'Al.* 3 *Juill. de Volt.* 15 *Sept.* 1762.)

D'Alembert fut lui-même obligé de répondre à des reproches, comme s'il eût montré

trop de tiedeur, trop peu d'empressemeat à seconder ce zèle, & spécialement pour n'avoir pas osé, sur les instances de Voltaire, *imprimer* dans Paris & *distribuer les quatre ou cinq mille exemplaires du testament de Jean Meslier.* Son excuse fut celle d'un conjuré qui sait attendre l'occasion, prendre ses précautions, pour obtenir peu à peu un succès que la précipitation auroit fait perdre. (*Lett.* 102.) La preuve qu'il savoit aussi bien que Voltaire, tout ce que peut produire dans l'esprit du peuple, ce soin de multiplier & de rendre vulgaires les ouvrages les plus impies, la preuve qu'il savoit saisir le moment, quand il étoit propice, c'est le conseil qu'il donne lui-même sur une de ces productions, chef-d'œuvre d'impiété sous le titre *de bon sens.* " Cette production, " écrit-il à Voltaire, est un livre bien plus " terrible que le sistême de la nature. " Elle l'est en effet, par ce qu'avec plus d'art, plus de sang froid, elle n'en prêche pas moins le plus pur Athéisme. Mais c'est pour cela même que d'Alembert fait sentir l'avantage que les conjurés en tireroient, si on abrégeoit encore ce livre, déjà très portatif, & qu'on le mît au *point de ne couter que dix sous, & de pouvoir être lu & acheté par les cuisinières.* (Lett. 146.)

Excuses de d'Alembert

Les moyens des conjurés pour inonder l'Europe de ces productions antichrétiennes, ne se

réduisoient pas à leurs intrigues souterraines, & à l'art d'éluder la vigilance de la loi. Ils avoient à la Cour même, des hommes puissans, des Ministres adeptes, qui savoient faire taire la loi même, ou ne lui permettoient de parler quelques fois, que pour favoriser sous main plus efficacement le commerce d'impiété & de corruption que les Magistrats proscrivoient. Le Duc de Choiseul & Malesherbes furent encore les promoteurs de ce grand moyen d'arracher au peuple sa religion, & de lui insinuer toutes les erreurs du philosophisme. Le premier, avec toute la confiance que lui donnoit le despotisme de son Ministère, menaçoit la Sorbonne de son indignation, lorsque, par ses censures publiques, elle essayoit de prévenir les peuples contre ces productions du jour. C'étoit spécialement pour cet étrange usage de l'autorité, que Voltaire s'écrioit *vive le Ministère de France*, vive surtout Mr. le Duc de Choiseul! (*Lett. de Voltaire à Marmontel.* 1767.)

Circulation de ces ouvrages aidée par les Ministres.

Malesherbes, que la Surintendance de la librairie mettoit plus à portée d'éluder à chaque instant la loi, par l'introduction & la circulation de ces œuvres impies, étoit sur cet objet dans une parfaite intelligence avec d'Alembert. ils eussent bien voulu l'un & l'autre, que les défenseurs de la religion n'eussent pas la même liberté de faire imprimer leurs réponses à la légion d'impies qui s'élevoit en Fran-

ce. Ce moment n'étoit pas encore venu. Avec ſa prétendue tolérance, Voltaire s'indigna que, ſous le Miniſtre philoſophe, les apologiſtes de l'Evangile jouiſſent encore du droit d'être entendus; & d'Alembert fut obligé d'écrire que ſi Mr. de Maleſherbes laiſſoit imprimer contre les philoſophes, c'étoit à contre cœur,& *par des ordres ſupérieurs* dont ce Miniſtre même n'avoit pas pu empêcher l'exécution. *(Lett. du 15 Janv. 1757.)* Voltaire n'étoit pas encore content de ces excuſes; une ſimple connivence ne lui ſuffiſoit pas; il lui falloit l'autorité des Rois pour ſeconder ſon zéle; il eut encore recours à Fréderic. Ce déluge

---

NOTE ſur les ouvrages plus ſpécialement recommandés par les conjurés.

Doctrine des ouvrages recommandés par les Conjurés

Si je connoiſſois moins une eſpèce très nombreuſe de Lecteurs, je pourrois regarder comme ſuperflues les obſervations que je vais faire ſur la doctrine des ouvrages que les chefs des conjurés, indépendamment de leurs productions propres, cherchoient plus ſpécialement à répandre, & à faire circuler dans toutes les claſſes de la ſociété; mais il n'eſt pas ſeulement des hommes difficiles à convaincre; il en eſt encore qui réſiſtent à l'évidence même, à moins qu'elle ne les opprime. Malgré toutes les preuves que j'ai déjà fournies d'une conſpiration formée & conduite par Voltaire, par d'Alembert, Fréderic, Diderot & leurs adèptes, contre l'exiſtence même du chriſti-

de productions impies devoit être le principal objet de sa colonie. Dans ces tems où il n'étoit pas encore consolé d'avoir vu son projet échoué, il écrivit à ce roi des sophistes, " si " j'étois moins vieux, & si j'avois de la santé, " je quitterois sans regret le chateau que

Accord de Voltaire & de Fréderic sur le même objet.

---

anisme, j'ai peur qu'on en revienne à dire encore que tous ces Sophistes n'en vouloient qu'aux abus, & non pas à la Religion même; que tout au plus ils en vouloient au Catholicisme, & nullement aux autres religions qui sont partie du Christianisme, telles que les diverses religions des Protéstans de Genève, d'Allemagne, de Suede, d'Angleterre. Cette prétention, à force d'être fausse, devient de la plus grande absurdité, quand on réflechit tant soit peu sur la nature des ouvrages, que l'on a vu les conjurés s'étudier à répandre. Sans doute tout leur zéle, en faisant circuler ces productions, n'avoit pas d'autre objet que de répandre aussi les opinions prêchées dans ces ouvrages: consultons-les donc, & voyons s'il en est un seul qui se réduise à la réforme des abus, ou bien même à la destruction du Catholicisme.

Généralité de la conjuration prouvée par les ouvrages que les chefs font circuler.

Ces ouvrages que l'on a vus si fort recommandés par Voltaire & d'Alembert, sont spécialement ceux de Fréret, de Boulanger, d'Helvétius, de Jean Mesliers, de Dumarsais, de Maillet, ou du moins ceux qui portent le nom de ces Sophistes. Ce sont encore, le militaire philosophe, le bon sens, les

" j'ai bâti, les arbres que j'ai plantés, pour
" venir achever ma vie dans le pays de Clé-
" ves avec deux ou trois philosophes, & pour
" consacrer mes derniers jours, sous votre
" protection à l'impression de quelques li-

---

doutes ou le pyrronisme du sage, *dont les auteurs sont restés inconnus. Je veux mettre sous les yeux du Lecteur les diverses opinions de ces auteurs chéris des conjurés, sur des objets que l'on ne peut attaquer, sans renverser les premiers fondemens de tout Christianisme. Que l'historien déduise de ces preuves, s'il est vrai que la conjuration ne s'étendit jamais au delà des abus, ou de quelques branches du Christianisme.*

Toutes les branches du Christianisme, portent au moins sur l'existence même de la Divinité : quelle est sur cet objet, la doctrine de ces auteurs tant exaltés par les chefs des conjurés ?

Doctrine de ces ouvrages sur Dieu.

Fréret nous dit expressément " la cause univer-
" selle, ce Dieu des philosophes, des Juifs &
" des Chrétiens n'est qu'une chimère & un
" fantôme. — *Ce même auteur insiste pour nous*
" *dire :* " *l'imagination enfante tous les jours de*
" *nouvelles chimères, qui excitent dans eux les*
" *mouvemens de la terreur, & tel est le* phantôme
" de la Divinité" *(lett. de Trasibule à Leucippe pag. 164 & 254).*

L'auteur du bon sens, *ou de ce même ouvrage que d'Alembert voudroit voir abrégé, pour le ven-*

" vres utiles. Mais, Sire, *ne pouvez-vous pas*
" *sans vous compromettre, faire encourager quel-*
" *ques libraires de Berlin à les imprimer, & à les*
" *faire débiter dans l'Europe, à un bas prix, qui*
" *en rende la vente facile.* (5 Avril, 1767.)

---

dre dix sous, à la classe du peuple la moins instruite & la moins riche, n'est pas si expressif; mais qu'apprend-il au peuple? Que les phénomènes de la Nature ne prouvent l'existence de Dieu qu'à quelques hommes prévenus; *c'est à dire, remplis d'un faux préjugé. . . que* les merveilles de la Nature, *loin d'annoncer un Dieu;* ne sont que les effets nécessaires d'une matière prodigieusement diversifiée *(N° 36 & passim).*

Le Militaire philosophe *ne nie point l'existence de Dieu; mais son premier chapitre est une monstrueuse comparaison de* Jupiter, *& du* Dieu des Chrétiens; *& tout l'avantage de cette comparaison est pour le Dieu du Paganisme.*

D'après le Christianisme dévoilé, paroissant sous le nom de Boulanger, il est plus raisonnable *d'admettre avec Manès,* un double Dieu, *que le Dieu du Christianisme.* (Christianisme dévoilé pag. 161).

L'Auteur des doutes, *ou du Pyrronisme, apprend aux peuples qu'ils ne peuvent savoir, ni s'il existe un Dieu, ni s'il existe la moindre différence* entre le bien & le mal, le vice & la vertu. *C'est à cela que se réduit tout cet ouvrage.* (V. entre autres

Cette propoſition, qui faiſoit du Roi de Pruſſe le colporteur en chef de toutes les brochures anti-chrétiennes, ne déplut point à ſa majeſté protectrice. " Vous pouvez, répondit Fréde-" ric, *vous ſervir de nos imprimeurs ſelon vos de-*" *ſirs*; ils jouiſſent d'une liberté entière; &

---

les N°. 100 & 101). *Même oppoſition entre la doctrine de toute Religion Chrétienne, & celles de ces mêmes auteurs, ſur la ſpiritualité de l'ame. Tout ce qu'on appelle* eſprit *ou* ame, n'a pas plus de réalité *pour Fréret*, que les phantômes, les chimères, les ſphinx. *(lett. de Traſibule).*

Sur l'ame.

Le Sophiſte du prétendu bon ſens, *accumule les argumens pour démontrer encore que c'eſt le corps qui ſent, penſe & juge, & que l'ame n'eſt qu'un être chimérique. (v. N°. 20 & 100.)*

Helvétius nous débite que l'on a tort de faire de l'ame un être ſpirituel; que rien n'eſt plus abſurde; que cette ame n'eſt pas un être diſtinct du corps *(extrait de l'eſprit, & de l'homme, & de ſon éducation N°. 4 & 5).*

Boulanger nous décide que l'immortalité de l'ame, *loin d'être un motif de pratiquer la vertu*, n'eſt qu'un dogme barbare, funeſte, déſeſpérant & contraire à toute légiſlation. *(antiquité dévoilée pag. 15).*

Sur la morale.

Si de ces dogmes fondamentaux, eſſentiels à toute religion, comme au catholiciſme, nous paſſons à la morale, il faudra entendre Fréret apprenant au

" comme ils ſont liés avec ceux de Hollande,
" de France & d'Allemagne, je ne doute pas
" qu'ils n'ayent des voies pour faire paſſer
" des livres où ils jugent à propos. " (*Lett. du 5 Mai*, 1767.

---

peuple que les idés de juſtice & d'injuſtice, de vertu & de vice, de gloire & d'infamie, ſont purement arbitraires, & dépendantes de l'habitude (*lett de Traſybule*).

Helvétius nous dira tantôt, que la ſeule régle, pour diſtinguer les actions vertueuſes *des actions* vicieuſes,, *c'eſt la loi des Princes, & l'intérêt public*; *tantôt, que* la vertu, la probité, par rapport au particulier, n'eſt que l'habitude des actions perſonnellement utiles; que l'intérêt perſonnel eſt l'unique, & l'univerſel appréciateur du mérite des actions des hommes; *enfin que ſi un homme vertueux n'eſt pas, dans ce monde, un homme heureux*, c'eſt alors le cas de s'écrier: ô vertu! tu n'eſt qu'un vain ſonge. (*v. Helvét. de l'eſprit, diſcours* 2 *&* 4).

Près du même Sophiſte, les peuples apprendront que la ſublime vertu, la ſageſſe éclairée, ſont le fruit des paſſions qu'on appelle folie; *que l'on devient ſtupde, dès que* l'on ceſſe d'être paſſionné, *que vouloir modérer les paſſions*, c'eſt la ruine des Etats. (*idem diſc*, 2 *&* 3 *chap*. 6, 7, 8 & 10). *que la conſcience &* les remords ne ſont que la prévoyance des peines phyſiques, auxquelles le

jusques à Pétersbourg; Voltaire avoit des hommes qui secondoient ce zèle pour inonder l'Europe de ces productions anti-chrétiennes. Sous la protection & sous l'influence du Comte Schouvallow, la Russie faisoit demander à Diderot *la permission d'être honnorée de l'impression de*

---

crime nous expose; qu'un homme au dessus des loix, commet sans repentir, l'action malhonnête qui lui est utile. *(Helvét. de l'homme tom. 1 sect. 2 chap. 7):* que peu importe que les hommes soient vicieux, c'en est assez s'ils sont éclairés *(idem N° 9 chap 6):*

Les femmes apprendront spécialement de ce même auteur; que la pudeur *n'est qu'une* invention de la volupté rafinée; *qu'il n'y a rien à craindre pour* les mœurs de la part de l'amour; *que cette passion* forme les génies, & les gens vertueux *(de l'esprit disc. 2 chap. 4 & 15 &c.): il dira aux enfants que* le commencement d'aimer ses pères & mères, est plus l'ouvrage de l'éducation que de la nature. *(de l'homme chap. 8)* *Il dira aux époux que la loi qui les condamne à vivre ensemble, est une* loi barbare & cruelle, aussitôt qu'ils cessent de s'aimer: *(de l'homme, sect. 8 &c)*

Dans les autres ouvrages que les chefs des conjurés cherchent à répandre parmi le peuple, on chercheroit en vain des principes d'une morale plus chrétienne: Du Marsais, ainsi qu'Helvétius, ne connoît de vertu que ce qui est utile, *& de vice*

l'Encyclopédie. Voltaire fut chargé d'annoncer ce triomphe à Diderot. (*Lett. de Voltaire à Diderot.*) Le plus impie & le plus séditieux ouvrage d'Helvétius se réimprimoit à la Haye ; & c'étoit le Prince Gallizin, qui osoit dédier cet ouvrage à l'Impératrice de Russie. Pour le

---

que ce qui est nuisible *à l'homme sur la terre.* (essai sur les préjugés chap. 8). *Le* Militaire Philosophe *croit que, loin de pouvoir offenser Dieu,* les hommes sont forcés d'exécuter ses loix (*chap.* 20). *L'auteur du* bon sens *encore, cet auteur si précieux aux chefs des conjurés, leur diroit aussi que, croire pouvoir offenser Dieu,* c'est se croire plus fort que Dieu. (*sect.* 67). *Il leur apprendroit même à nous répondre:* " si votre " Dieu laisse aux hommes la liberté de se damner, de quoi vous mêlez-vous ? êtes-vous " donc plus sage que ce Dieu dont vous voulez " venger les droits" (*le bon sens, sect* 135).

Boulanger, dans l'ouvrage tant exalté par Voltaire & Frédéric, nous apprend que la crainte de Dieu, *loin d'être le commencement de la sagesse,* seroit plutôt le commencement de la folie. (*le Christianisme dévoilé pag.* 163. *en note*).

Il seroit inutile de pousser plus loin ces citations. Ceux qui voudront trouver ces textes, & une foule d'autres du même genre cités plus au long, n'ont qu'à parcourir les Lettres Helviennes ; *mais certainement en voilà bien assez, pour démontrer que des*

coup le zéle de Voltaire ne conçut pas lui-même ses succès. Il ne put s'empêcher d'observer combien on seroit étonné de voir un pareil livre dédié à la puissance la plus despotique qui soit sur la terre; mais tout en riant de l'imprudence & de la sottise du Prince Adepte, il observoit au moins avec transport, combien *le troupeau des sages croissoit à la sourdine*, puisque des princes même ne se montroient pas moins empressés que lui, à faire circuler les productions les plus anti-chrétiennes. Au comble de sa joie, on le voit dans ses lettres à d'Alembert, revenir jusqu'à trois fois sur cette nouvelle, tant il comptoit sur ce mo-

---

conjurés, qui mettent tant de soin à répandre des productions de cette espèce, ne se bornent pas à vouloir détruire la Religion Catholique; bien moins encore à réformer quelques abus; que leur complot s'étend évidemment à l'abolition de tout Protestantisme, de tout Calvinisme, de tout Anglicisme, de toute religion en un mot, qui conserve encore le moindre respect pour Jesus-Christ, & la Révélation.

Le projet seul de faire circuler, de distribuer quatre à cinq mille exemplaires du Testament de Jean Meslier, *prouveroit le dessein bien formé d'anéantir jusqu'aux plus légers vestiges du Christianisme, puisque ce Testament est une déclamation des plus grossières contre tous les dogmes de l'Evangile.*

yen d'anéantir enfin, dans l'opinion publique, toute idée du Christianisme.

Je n'ai dit dans ce chapitre, que les soins particuliers des Chefs, pour faire circuler dans le public tout le venin de ces productions. Quand il en sera tems, nous verrons les moyens de la secte, pour le faire arriver jusque dans les cabanes des pauvres, & pour empoisonner de son impiété, jusqu'à cette partie de la vile populace, que Voltaire ne sembloit pas dabord avoir envie de conquérir à son philosophisme.

CHAPITRE IX.

SPOLIATIONS, VIOLENCES PROJETTÉES PAR LES CONJURÉS, ET CACHÉES SOUS LE NOM DE TOLÉRANCE.

Ce que c'étoit que tolérance pour les Conjurés.

DES moyens adoptés par les chefs de la conjuration anti-chrétienne, il n'en eſt point peut-être qui leur réuſſit mieux que leur affectation a répéter ſans ceſſe dans leurs écrits, ces mots de *tolérance*, *raiſon*, *humanité*, dont Condorcet nous dit qu'ils avoient fait leur *cri de guerre*. (Eſquiſſe du Tableau Hiſt. Epoque 9.) Il étoit en effet aſſez naturel que l'on crût devoir prêter l'oreille à des hommes, qui ſembloient pénétrés des ſentimens exprimés par ces mots; mais étoient-ils réels, ces ſentimens? Les Conjurés Sophiſtes vouloient-ils, avec le tems, ſe contenter de cette vraie tolérance? En la demandant pour eux, étoit-il dans leurs vœux de la laiſſer aux autres, ſi jamais ils étoient les plus forts? L'hiſtorien qui voudra réſoudre cette queſtion, n'en ſera pas réduit à examiner, ce que peuvent être l'humanité, la tolérance pour des hommes, qui admettant ce cri de guerre, lorſqu'ils ont à parler en public, n'en ont pas moins entre eux, d'autre formule que

celle qui ſans ceſſe leur rappelle le vœu d'anéantir & *d'écraſer la Religion*. Il ſuffira de jetter un coup d'œil ſur leur correſpondance, pour voir s'il n'en fut pas des premiers Conjurés de ce ſiecle, comme des Jacobins leurs ſucceſſuers ; & ſi les Pethions, les Condorcets, les Robeſpierres parlant auſſi beaucoup de tolérance, ont fait autre choſe qu'adopter les vœux de leurs prédéceſſeurs, & les exécuter.

Spoliations méditées par Voltaire.

Les ſpoliations, les violences les plus outrées, la mort, telle a été la tolérance des Révolutionnaires. Ni les uns, ni les autres de ces moyens ne furent étrangers aux vœux des premiers conjurés, dont ils avoient emprunté ce langage. Quant aux ſpoliations d'abord, j'ai déjà dit ceque Voltaire, dès l'année 1743, combinoit avec le Roi de Pruſſe, pour priver de leurs poſſeſſions, les Princes Eccléſiaſtiques & les corps religieux. On a vu qu'en 1764, il étendit ſes projets ſur les dixmes, & envoya au Duc de Praſlin un mémoire tendant à leur abolition, pour ôter au Clergé ſa ſubſiſtance. *(Lett. de Voltaire au Comte d'Argental an.* 1764*)* En 1770, il n'avoit pas perdu de vue toutes ces ſpoliations ; on voit très clairement combien elles lui tenoient au cœur, lorſqu'il écrivoit à Fréderic : " plût à Dieu que Ganganelli eût " quelque bon domaine dans votre voiſinage, " & que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Lorette. " Il eſt beau de ſavoir railler ces arlequins

" faiseurs de Bulles; j'aime à les rendre ridi-
" cules; *j'aimerois mieux les dépouiller*" (Lett. du 8 Juil. 1770).

Ces diverses lettres apprennent à l'historien, comment le chef des conjurés prévenoit les décrets spoliateurs des Jacobins, & ces courses même, que les armées des Révolutionnaires devoient pousser jusqu'à Lorette.

Tour à tour approuvées, rejettées par Frédéric.

Fréderic prenant le ton des Rois, parut un instant révolté de ces spoliations; il sembla oublier qu'il avoit été le premier à les solliciter; il répondit: " Lorette seroit à côté de ma vi-
" gne, je n'y toucherois pas. Ses trésors pour-
" roient séduire des Mandrins, des Conflans,
" des Turpins, des Rich . . . & leurs pareils.
" Ce n'est pas que je respecte les dons que
" l'abrutissement a consacrés; mais il faut
" épargner ce que le public vénère; il ne faut
" point donner de scandale; & supposé qu'on
" se croie plus sage que les autres, il faut
" par compassion, par commisération pour
" leurs foiblesses, ne point choquer leurs pré-
" jugés. Il seroit à souhaiter que les préten-
" dus philosophes de nos jours pensassent de
" même. (*Lett. du 7 Juillet* 1770) Mais bientôt, le Sophiste dominant les idées du Monarque, Fréderic ne vît plus que les Mandrins dussent être les seuls à dépouiller l'Eglise. Dès l'année suivante, plus conformément aux vœux de Voltaire, il lui écrivit: " si le nouveau

" Ministre François est homme d'esprit, il " n'aura ni la foiblesse, ni l'imbécillité de " rendre Avignon au Pape. " *(Lett.* 29 *Juin.* 1771.*)* Il revint sur les moyens de *miner sourdement l'édifice*, de dépouiller dabord les Religieux, en attendant qu'on pût dépouiller les Evêques, *(V. Lett. du* 13 *Août* 1775.*)*

Conseils de d'Alembert

Avant que d'en venir à ces spoliations, d'Alembert eût voulu que l'on commençât par ôter au clergé la considération dont il jouissoit dans l'Etat. Envoyant à Voltaire son thême à peu près fait, pour lui faire dire ce qu'il n'osoit pas trop dire lui-même, " il ne " faudroit pas oublier, lui écrivoit-il, si cela " pouvoit se faire délicatement, de joindre à " la première partie un petit appendice, ou " postscript intéressant sur le danger qu'il y " a pour les Etats & les Rois, de souffrir " que les prêtres fassent dans la Nation un " corps distingué, & qui ait le privilége de " s'assembler régulièrement. " *(Lett.* 95. *An.* 1773.*)*

Ni les Rois ni l'Etat ne s'étoient encore apperçus de ce prétendu danger, qu'il y avoit à laisser le Clergé faire dans la Nation un corps distingué, comme les deux autres ordres de la Noblesse & du tiers: mais c'est ainsi que les chefs préludoient dans leurs conseils, aux vœux & aux décrets spoliateurs des adeptes Jacobins qui les ont suivis.

Quant aux décrets d'exil, de violence, de ſang & de mort, on ne voit pas non plus, qu'ils fuſſent abſolument étrangers aux vœux & aux conſeils des premiers chefs. Quelque ſouvent qu'on trouve chez Voltaire, ces mots de tolérance, humanité, raiſon, on ſeroit dans une grande erreur, ſi on croyoit que ſon vœu d'écraſer la Religion Chrétienne ne s'étendoit pas à celui d'employer d'autres armes pour y réuſſir. Quand il écrivoit au Comte d'Argental: " ſi j'avois cent mille hommes je ſais bien ce " que je ferois." (16 *Fe.* 1761.) On le voit bien mieux encore, quand il écrivoit à Fréderic: " Hercule alloit combattre les brigands, & Bel- " lorophon les Chimères; je ne ſerois pas faché " de voir des Hercules & des Bellorophons " délivrer la terre des Chimères Catholiques. (3 *Mars* 1764.) Ce n'étoit pas ſans doute la tolérance qui lui dictoit ces vœux; & l'on ſe ſent porté à conclure qu'il ne lui manqua que l'occaſion pour applaudir au maſſacre des prêtres par les Hercules & les Bellorophons Septembriſeurs. Lorſqu'il ſouhaite encore de voir précipiter *tous les Jéſuites au fond des mers avec un Janſéniſte au cou;* lorſque pour venger Helvétius & le philoſophiſme, il ne rougit pas de demander: *eſt-ce que la propoſition honnête & modeſte d'étrangler le dernier des Jéſuites avec les boyaux du dernier des Janſéniſtes*, ne pourroit pas emmener les choſes à quelque conciliation?

Vœux de Voltaire pour les moyens violens.

Lors dis-je qu'on entend Voltaire exprimer des vœux de cette eſpèce, on ſeroit au moins tenté de ſoupçonner que ſa tolérance & ſon humanité n'auroient pas été bien révoltées de voir les prêtres catholiques amoncelés dans ces vaiſſeaux, que Lebon faiſoit percer pour les engloutir tous à la fois dans l'Océan.

Fréderic ſembloit plus approcher de la ſimple tolérance, quand il répondoit à Voltaire: " il n'eſt point réſérvé aux armes de détruire " l'infâme, (ou la Religion Chrétienne) elle " périra par les bras de la vérité; " (25 *Mars* 1767.) Fréderic cependant crut prévoir que le dernier coup ne ſeroit porté à la Religion, que par une force majeure; & il ne paroît plus ennemi de cette force, on voit même que ſi l'occaſion eût été favorable, il auroit bien ſu la mettre en uſage, lorſqu'il écrit encore à Voltaire: " c'eſt à Bayle votre précurſeur, & à " vous ſans doute, que la gloire eſt due de " cette révolution qui ſe fait dans les eſprits. " Mais diſons la vérité: elle n'eſt pas complet" te; les dévots ont leur parti, *& jamais on ne " l'achevera que par une force majeure*: *c'eſt du " Gouvernement que doit partir la ſentence qui " écraſera l'infâme*. Des Miniſtres éclairés pour" ront y contribuer beaucoup, mais il faut " *que la volonté du Souverain s'y joigne*. Sans " doute cela ſe fera avec le tems; mais ni

vœux de Fréderic pour la force majeure.

“ vous ni moi ne ferons ſpectateurs de ce
“ moment ſi déſiré. ” (*Lett.* 95. *An.* 1775.)

On ne peut s’y méprendre, ce moment ſi déſiré pour le Roi Sophiſte, étoit celui où l’impiété aſſiſe ſur le thrône leveroit enfin ce maſque de tolérance, dont il eſt encore forcé de ſe couvrir lui-même. Si ce moment tant déſiré fût arrivé, Fréderic, tout comme Julien, auroit eu recours *à la force majeure*; il eût porté cette ſentence qui devoit écraſer la religion de J. C. aux ſophiſmes des adeptes, il eût joint la volonté du Souverain; il eût parlé en maître, & alors peut-être, ſous peine d’être traité comme rebelle aux loix du Souverain, ſous Fréderic tout comme ſous Julien, ou ſous Domitien, il eût fallu choiſir entre l’apoſtaſie & la mort ou l’exil. Au moins eſt-il bien difficile d’accorder avec cette force majeure, avec cette ſentence du Gouvernement qui écraſe, le jugement que d’Alembert portoit du roi ſophiſte, quand il écrivoit à Voltaire: “ je le crois aux abois, &
“ c’eſt grand dommage. La philoſophie ne
“ trouvera pas aiſément un Prince tolérant
“ comme lui par indifférence, ce qui eſt la
“ bonne manière de l’être, & l’ennemi de la
“ ſuperſtition & du fanatiſme. ” (*Lett.* 195. *An.* 1762.)

Voeu phrénétique de d’Alembert

Mais pour d’Alembert même cette manière d’être tolérant par indifférence n’excluoit pas les perſécutions ſourdes. Elle n’étoit pas même

incompatible avec le vœu de la rage même & de la phrénésie, avec ce vœu qu'il exprime franchement dans ses lettres à Voltaire, de voir périr une Nation entière, précisément parce-qu'elle a fait preuve de son attachement au Christianisme. L'homme tolérant par indifférence, n'auroit pas écrit ces paroles: " à " propos de ce Roi de Prusse, le voilà pour-" tant qui surnage, & je pense bien comme " vous, en qualité de François & d'être pen-" sant, que c'est un grand bonheur pour la " France & pour la philosophie. Ces Autri-" chiens *sont des Capucins insolens, qui nous* " *haïssent & nous méprisent, & que je voudrois* " *voir anéantir avec la superstition qu'ils proté-* " *gent*. (12 Jan. 1763.)

Il n'est pas inutile d'observer ici que ces Autrichiens que d'Alembert voudroit voir anéantir, étoient précisément les alliés de la France, alors en guerre avec le Roi de Prusse, aux victoires duquel il applaudit. Cette double circonstance sembleroit annoncer combien la philosophie l'emportoit dans le cœur des conjurés, sur l'amour de la patrie. Elle sembleroit dire que la tolérance les eût peu empéché de trahir & leur Roi & l'Etat, si cette trahison leur eût fourni un nouveau moyen d'écraser l'infâme.

Cependant tous ces vœux inhumains échappoient aux conjurés, plutôt qu'ils n'étoient le

véritable objet de leur correſpondance & de leurs délibérations. Ils préparoient les voies aux ſéditieux & aux ames féroces, qui devoient exécuter ce que les ſophiſtes ne pouvoient encore que méditer & projetter. Le tems des ſéditions & de l'atrocité n'étoit pas encore arrivé. Avec les mêmes vœux, les circonſtances n'offroient pas encore les mêmes rôles à jouer. Il me reſte à expoſer celui des premiers chefs, & par quels ſervices chacun d'eux ſignalant ſon zéle pour la Révolution Antichrétienne, prépara le regne des nouveaux adeptes.

CHAPITRE X.

ROLE, MISSION, SERVICES ET MOYENS PARTICULIERS DE CHACUN DES CHEFS DE LA CONJURATION ANTICHRÉTIENNE

Services de Voltaire.

POUR arriver au grand objet de leur conjuration, pour écraser enfin ce Christ dont la haine les tourmentoit, c'étoit peu encore que tous ces moyens généraux, concertés entre les conjurés pour l'extinction du Christianisme. Chacun d'eux devoit y concourir de plus par ses moyens propres, par tous ceux que ses facultés respectives, sa situation personnelle, ou sa mission particulière mettoient en sa puissance. Voltaire avoit reçu presque tous les talens, qui peuvent distinguer un homme dans la carrière des écrivains; aussitôt que la partie fut liée contre le Christ, il les consacra tous à cette guerre. Pendant les vingt cinq dernières années de sa vie, il n'eut plus d'autre objet. Il le disoit lui-même: *ce qui m'intéresse, c'est l'avilissement de l'infame.* (lett. à Damilaville 15 Juin 1762.) Jusqu'alors il avoit partagé son tems entre la carrière des Poëtes, & celle des impies: à cette époque il ne fut plus qu'impie. On eût dit qu'il vouloit à lui seul, livrer plusde com-

Son ardeur.

bats, vomir contre le Christ plus de blasphêmes, plus de calomnies, que tous les Porphires & les Celses de tous les âges. De la nombreuse collection de ses œuvres, plus de quarante volumes in 8°, romans, dictionnaires, histoires, lettres, mémoires, commentaires, coulèrent de sa plume, tous dictés par la rage, par le vœu d'écraser Jésus-Christ.

Raison de ses contradictions.

Il ne faut pas chercher dans cette immense collection, le systême spécial du Déiste, ou celui du Matérialiste, ou celui du Sceptique. On les y trouve tous. On l'a vu conjurant d'Alembert de concilier ces ennemis divers, pour les réunir contre le Christ. Cette réunion s'est faite dans son cœur. De quelque main qu'il reçoive le trait, peu lui importe, pourvu qu'il puisse le lancer contre le Christ, ses Autels ou ses Prêtres. Les auteurs religieux, & nous-mêmes nous le représentames adoptant à chaque heure du jour, une opinion nouvelle; ce tableau étoit pris de ses œuvres diverses. (v. les Helviennes & surtout lett. 34 & 42.) On y voyoit vingt hommes dans un seul; c'étoit dans tous, la même haine. Le phénoméne de ces contradictions s'explique par celui de sa rage. Celui même de son hypocrisie n'a point d'autre principe. Ce dernier phénoméne n'eû pas assez connu; il faut le consacrer dans l'histoire: mais c'est de Voltaire même qu'il faut en apprendre toute l'étendue, & toute la cause.

Pendant toute cette inondation de livres anti-chretiens, l'autorité en France févissoit quelque fois, quoique bien mollement contre leurs auteurs. Voltaire lui même s'étoit vu sous les décrets, pour ses premières productions impies. Quand il se vit le chef des chefs anti-chretiens, il crut avoir besoin de plus de précautions, pour éviter au moins toute preuve légale de son impiété. Pour combattre plus surement le Christ, pour l'écraser, il se cacha sous les livrées du Christ, il fréquentoit ses temples, il assistoit à ses mystères; il reçut dans sa bouche le Dieu qu'il blasphêmoit; il ne le recevoit, il ne faisoit annuellement ses pâques, que pour le blasphêmer plus hardiment. Si l'accusation est monstrueuse, que la preuve en soit sans réplique. De son hypocrisie & de ses communions.

Le 15 Janvier 1761, Voltaire envoie à l'une des adeptes femelles, à cette comtesse d'Argental qu'il appelloit son Ange, je ne sais quel ouvrage. Son éditeur conjecture que c'est l'épitre à Clairon, fameuse actrice de ces jours. A coup sûr, c'est une de ses plus scandaleuses productions; car Voltaire n'ose encore la communiquer qu'aux élus des élus. Quelque soit l'objet de cet envoi, voici la lettre qui l'accompagne.

" Voulez-vous vous amuser à lire ce chif-
" fon? Voulez-vous le lire à Mademoiselle
" Clairon? Il n'y a que vous & Mr. le Duc

" de Choiſeul, qui en ayez. Vous m'allez dire
" que je deviens bien hardi, & un peu mé-
" chant ſur mes vieux jours. Méchant! Non,
" je deviens Minos. Je juge les pervers —
" Mais prenez garde à vous. Il y a des gens
" qui ne pardonnent pas — je le ſais, & je ſuis
" comme eux. J'ai ſoixante ſept ans; je vais
" à la meſſe de paroiſſe; j'édifie mon peuple.
" Je bâtis une Egliſe, je communie; & je m'y
" ferai enterrer, mordieu, malgré les hypo-
" crites. Je crois en Jéſus-Chriſt Conſubſtan-
" tiel à Dieu, en la Vierge Marie Mère de
" Dieu. Laches perſécuteurs, qu'avez-vous
" à me dire — mais vous avez fait la Pucelle
" — non je ne l'ai pas faite; c'eſt vous qui
" en étes l'auteur; c'eſt vous qui avez mis les
" oreilles à la monture de Jeanne. Je ſuis bon
" Chretien, bon ſerviteur du Roi, bon ſeigneur
" de paroiſſe, bon précepteur de fille. Je fais
" trembler Jéſuites & Curés; je fais ce que je
" veux de ma petite Province grande comme
" le plat de la main (ſa terre avoit deux lieues
" d'étendue) je ſuis homme à avoir le Pape
" dans ma manche quand je voudrai. Eh bien,
" quiſtres, qu'avez vous à me dire? Voilà,
" mes chers anges, ce que je répondrois aux
" Fantins, aux Griſels, aux Guyons, & au
" petit Singe noir &c. "

Les adeptes femelles pouvoient rire du ton, de la tournure de cette lettre, mais dans le fond, des

lecteurs réfléchis y voient-ils autre chose qu'un viellard insolent, fort de ses protections, & qui n'en est pas moins déterminé à mentir impudemment, à faire la profession de foy la plus chrétienne, si des auteurs religieux l'accusent d'impiété; à opposer aux loix ses désaveux mensongers, ses communions? Et l'impie parle des hypocrites & des laches!

Il paroît que le Comte d'Argental fut lui même révolté de ces odieux artifices. Car on voit Voltaire lui écrire le 16 Janvier suivant: " mes anges, si j'avois cent mille hommes, je " sais bien ce que je ferois; mais comme je ne " les ai pas, *je communierai à Pâques*, & vous " m'appellerez *hypocrite tant que vous voudrez.* " Oui par dieu, je communierài avec Mde. " Denis & Mlle. Corneille, & si vous me fa- " chez, je mettrai en rimes croisées le *tantum* " *ergo.* "

Il paroît que bien d'autres adeptes encore rougissoient de cette lacheté de leur chef. Il se crut obligé d'en écrire à d'Alembert, & il lui dit: " je sais qu'il y a des gens qui disent du " mal de mes pâques; c'est une pénitence " qu'il faut que j'accepte pour racheter mes " péchés . . . *Oui, j'ai fait mes pâques, & qui* " *plus est, j'ai rendu le pain béni en personne. . .* " Après cela je défierai hardiment les Jansé- " nistes & les Molinistes. " (*Lett. du 27 Avril* 1768.)

Si ces dernières paroles ne montrent pas assez clairement les motifs de cette hypocrisie, on les trouve encore plus indubitablement exprimés, dans la lettre qui suivit celle là de très près. " A votre avis, disoit Voltaire à d'A-" lembert, que doivent faire les sages, quand " ils sont environnés d'insensés barbares? Il y " a des tems où il *faut imiter leurs contorsions,* " *parler leur langage. Mutemus clypeos* (chan-" geons nos boucliers) au reste ce que j'ai fait " cette année, je *l'ai déjà fait plusieurs fois,* & " s'il plait à Dieu, je le ferai encore. " (1er. Mai 1768.) C'est dans cette même lettre que Voltaire recommande spécialement que *les mystères de Mitra ne soient pas divulgués;* c'est encore cette même lettre qu'il termine par ces vœux contre le Christianisme: *il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre, & qu'il tombe enfin sous mille coups redoublés!*

Avec cette profonde dissimulation * se com-

---

* *N. Si j'en crois à des hommes qui avoient connu Voltaire dans les premières années de ses triomphes littéraires, cette profonde hypocrisie n'étoit pas dans sa conduite, un artifice nouveau. Voici au moins un fait que j'ai appris de ces hommes, qui l'avoient bien connu. Par une des plus étranges bizareries, Voltaire avoit dans l'abbé Arouet, un frère Janséniste zelé, & mettant dans ses mœurs toute l'austérité qu'affectoit cette secte. L'abbé*

binoit dans Voltaire, toute l'activité souterraine que pouvoit inspirer au chef des chefs anti-chrétiens, le serment & le vœu d'écraser le Dieu du Christianisme. Peu content de ce qu'il faisoit lui même contre ce Dieu, il pressoit, il animoit, & harceloit sans cesse les légions d'adeptes répandus de l'Orient à l'Occident, & faisant tous au Christ la même guerre. Présent à tous par sa correspondance, il écrivoit à l'un : " *engagez tous les frères à poursuivre l'infâme*

Ses pressantes exhortations aux adeptes

Arouet héritier d'une fortune considérable, refusoit de voir un frère impie; & disoit hautement qu'il ne disposeroit jamais de rien en sa faveur. Mais il étoit d'une santé infirme, & qui annonçoit une mort prochaine. Voltaire n'avoit pas renoncé à l'héritage; il se fit Janséniste, & joua le dévot personnage. Tout à coup on le vit arborer le rigoureux costume, le grand chapeau aux ailes rabattues; il se mit à courir les Eglises. Il s'y rendoit surtout aux mêmes heures que l'abbé Aroaet; & là, avec tout l'air contrit & humilié du Diacre Paris, à genoux au milieu de la nef, ou bien debout, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés vers la terre, ou sur l'autel, ou bien sur l'orateur chrétien, il écoutoit ou il prioit avec toute la componction d'un pécheur revenu de ses égaremens. L'abbé crut voir son frère converti; il l'exhorta à la persévérance, lui donna tous ses biens, & mourut. Voltaire ne garda de sa conversion, que les écus du Janséniste.

" *de vive voix & par écrit, sans lui donner un*
" *moment de relache.* " Il mandoit à l'autre:
" *faites tant que vous pourrez les plus sages ef-*
" *forts pour écraser l'infâme.* S'il trouvoit des
" adeptes moins ardents qu'il ne l'étoit lui
" même, il étendoit ses reproches à tous:
" *on oublie*, disoit-il alors, *que la principale oc-*
" *cupation doit être d'écraser le monstre;* " &
dans sa bouche, le monstre, comme l'infâme,
étoit toujours le Christ, la Religion du Christ.
(v. lett. à Thiriot, à Saurin, à Damilaville
&c.) Dans la guerre des enfers contre les
Cieux, Satan ne put pas mettre plus d'ardeur
à soulever ses légions contre le Verbe. Il ne
put pas leur dire d'une voix plus pressante: il
faut ou triompher du Verbe, ou servir en escla-
ves. Il ne put pas leur montrer plus de honte
dans la défaite, que Voltaire criant à ses adep-
tes: " *telle est notre situation, que nous sommes*
" *l'exécration du genre humain, si (dans cette*
" *guerre contre le Christ) nous n'avons pas pour*
" *nous les honnêtes gens. Il faut donc les avoir à*
" *quelque prix que ce soit: écrasez l'infâme,*
" *écrasez l'infâme, vous dis-je.* " (lett. 129 à
d'Alemb.)

Sa correspondence. Tant de zéle avoit fait de lui l'idole du parti. Les adeptes accouroient de toutes parts pour le voir, & s'en retournoient remplis du même feu, ou de la même rage, pour écraser le Christ. Ceux qui ne pouvoient pas l'approcher,

le cosultoient, lui exposoient leurs doutes, lui demandoient s'il y avoit réellement un Dieu, ou s'ils avoient une ame. Voltaire qui ne savoit rien de tout cela, rioit lui-même de son empire, n'en répondoit pas moins qu'il falloit écraser le Dieu des Chrétiens. Tous les huit jours il recevoit de pareilles lettres. *(V. Lett. à Mde. du Deffant.* 22 *Juillet* 1761.) Il en écrivoit lui-même un nombre prodigieux, toutes pleines de ces exhortations à écraser l'infâme. Il faut en avoir vu la collection, pour croire que le cœur & la haine d'un seul homme ait pu suffir à les dicter, ou que sa plume ait suffi à les écrire, quand même on n'y comprendroit pas tant d'autres volumes de blasphêmes. Dans l'antre de Fernei, il falloit qu'il fût tout, qu'il vît tout, & qu'il dirigeât tout ce qui avoit rapport à la conjuration. Rois, Princes, Ducs, Marquis, petits Auteurs, Bourgeois, pourvu qu'on fût impie, on pouvoit lui écrire, il répondoit à tous, les fortifioit, & les animoit tous. Jusques à la dernière décrépitude, sa vie étoit celle de cent Démons, tous occupés, & toujours occupés du serment d'écraser le Christ & ses Autels.

Services de Fréderic.

L'adepte Fréderic sur le thrône, n'en étoit pas un chef moins actif & moins inconcevable dans son activité. Cet homme, qui faisoit à lui seul pour ses Etats, tout ce que font les Rois, & plus que la plûpart des Rois ne font par leurs

Miniſtres, faiſoit auſſi lui ſeul contre le Chriſt tout ce que font les ſophiſtes. En qualité de chef des conjurés, ſon rôle ou ſa folie étoit de les voir tous, de les protéger tous, de les dédommager ſurtout de ce qu'ils appelloient les perſécutions du fanatiſme. Deprades eſt obligé de fuir les cenſures de la Sorbonne & les décrets du Parlement, la Sophiſte Roi le fait en recompenſe Chanoine de Breſlau. (*Corresp. de Volt. & d'Alemb.* 2 & 3.) Un jeune écervellé échappe aux Magiſtrats qui avoient à punir ſes outrages aux monumens publics de la religion; le Sophiſte Roi l'aceuille, & le charge de porter ſes Enſeignes. (*ibid. Lett.* 211.) Alors même que ſes tréſors ſemblent épuiſés par ſes armées, ils ne le feront pas pour les adeptes. Au plus fort de ſes guerres, les penſions qu'il leur fait, celle ſurtout qu'il paye à d'Alembert, font la plus ſacrée de ſes dettes.

Quelquefois on le vit ſe ſouvenir qu'un Monarque eſt peu fait pour ſe confondre avec de vils ſophiſtes. Alors il ne voyoit chez eux qu'un tas de poliſſons, de fats, de viſionaires. (*V. ſes dialogues des morts.*) C'étoient-là des caprices que les ſophiſtes lui pardonnoient; & bientôt en effet, tout ſon philoſophiſme revenoit, ſa paſſion contre le Chriſt l'emportoit de nouveau; il revenoit à eux; il reprenoit alors ſa guerre contre le Chriſt; & comme ſi Voltaire n'avoit pas eu aſſez de haine, aſſez d'activité,

Fréderic le preſſoit, il le ſollicitoit, il attendoit avec impatience toutes ſes œuvres antichrétiennes ; & plus elles étoient impies, plus il applaudiſſoit. Alors comme Voltaire même & d'Alembert, il s'abaiſſoit aux artifices ; il approuvoit ſurtout cette main qui frappoit ſans ſe montrer, & pour me ſervir de ſes expreſſions même, *cette méthode de donner des nazardes à linfâme, en le comblant de politeſſes.* (Lett. du 16. Mars An. 1771.)

Alors lâche flatteur, il faiſoit de Voltaire le Dieu de la philoſophie, il le voyoit " comblé, " raſſaſié de gloire, & vainqueur de l'infâme, " monter l'Olympe, ſoutenu par les Génies " de Lucrece, de Sophocles, de Virgile, & de " Locke ; placé entre Newton & Epicure, " ſur un Char brillant de clarté. (*Lett.* 25. *Novemb.* 1766.) Il lui faiſoit hommage de la Révolution antichrétienne, qu'il voyoit ſe préparer (*Lett.* 154. *Au*, 1767.) Ne pouvant ſe promettre de triompher lui-même à tous ces titres, il eſſayoit du moins de mériter tous ceux d'un laborieux impie. Les volumes d'impiétés ſoit rimées, ſoit en proſe, publiés ſous ſon nom, ne font pas en effet les ſeules productions du Roi Sophiſte. Il en eſt un bon nombre qu'il faiſoit paroître ſecrétement, & qu'on n'eût jamais cru les productions d'un homme à qui le thrône marquoit tant de devoirs à remplir. Tel cet extrait de Bayle, où plus

impie que Bayle même, il n'élague les articles inutiles, que pour condenser le poison des autres; tels cet Akakia, & ce discours pour servir à l'histoire de l'Eglise, discours & préface si souvent exaltés par le coryphée des impies. Tels encore une foule d'autres productions, où Voltaire ne trouve que le défaut des siennes, celui de répéter, de ressacer, de rabacher sans cesse les mêmes argumens contre la religion. *(V. Corresp. du R. de P. & de Volt. Lett*, 133, 151, 159. &c. &c.)

Ainsi pour Frederic ce n'étoit pas assez de tous ces conseils, que nous avons vu sa politique donner aux conjurés, ou de cet asyle qu'il leur offroit à tous; il vouloit encore avoir, & il eut en effet, par son application & sa constance à infecter l'Europe de ses impiétés, le rang & le mérite des chefs. S'il fût moins que Voltaire, ce ne fut pas la haine, ce fut le talent seul qui lui manqua; & il est vrai de dire que Voltaire auroit lui-même beaucoup moins fait, s'il n'avoit pas eu Frederic pour excitateur, pour appui, pour conseil, pour coopérateur. Avec tout le secret de la conspiration, Frederic eût voulu initier tous les Rois à ses mystères; il fut celui de tous, qui seconda le plus les conjurés. Sa protection & ses ouvrages les servirent encore moins que ses exemples. Il fut vraiment tant qu'il regna, l'impie couronné.

Placés dans une sphère plus obscure, Diderot & d'Alembert commencèrent leur mission & leur role par un jeu, dans lequel ils annonçoient, l'un & l'autre, le caractère de leur apostolat. Ils en avoient déjà tout le zéle; mais ni l'un ni l'autre n'avoit encore cette réputation qu'ils durent dans la suite à leur impiété, bien plus qu'à leurs talens. Les caffés de Paris furent leur premier théatre. Là, sans être connus, tantôt dans un caffé, tantôt dans un autre, ils amenoient la conversation sur des objets religieux. Diderot attaquoit, d'Alembert défendoit. L'objection étoit toujours pressante; l'action de Diderot, & son ton triomphant la rendoient invincible; la réponse étoit foible, mais faite avec tout l'air d'un chrétien, qui voudroit soutenir l'honneur & la vérité de sa religion. Les Parisiens oisifs, dont ces retraites étoient le rendez-vous ordinaire, écoutoient, admiroient, se mêloient de la partie; Diderot insistoit, reprenoit & pressoit l'argument. D'Alembert finissoit par convenir que la difficulté lui paroissoit sans réplique. Puis il se retiroit comme un homme honteux, & désespéré que toute sa théologie, & son amour pour la Religion ne lui fournissent pas de réponse plus satisfaisante. Bientôt nos deux amis se retrouvoient, & se félicitoient de l'impression que leur dispute simulée avoit faite sur une foule d'auditeurs ignorans & dupes de ce

Services de Diderot

charlataniſme. Ils ſe donnoient un nouveau rendez-vous; la diſpute recommençoit; l'avocat hypocrite de la religion montroit toujours le même zêle; & toujours ſe laiſſoit battre par l'avocat de l'athéiſme. Quand la police inſtruite de ce jeu, voulut y mettre fin, il n'en étoit déjà plus tems; les ſophiſmes étoient entrés dans les ſociétés, ils n'en ſortirent plus; & c'eſt delà en grande partie; que vinrent à la jeuneſſe Pariſienne cette manie bientôt changée en mode, de diſputer contre la religion, & cette folie de regarder comme invincibles des objections qui diſparoiſſent, quand on veut étudier ſérieuſement la vérité, & ſurtout quand on veut la connoître & la ſuivre, malgré tout ce qu'elle pourroit avoir de contraire aux paſſions.

Ce fut à l'occaſion de ces diſputes de caffé, que le Lieutenant de Police reprochant à Diderot de prêcher l'Athéiſme, cet inſenſé répondit fiérement; *cela eſt vrai, je ſuis Athée, & m'en fais gloire.* Eh! Monſieur, répliqua le Miniſtre, vous ſauriez, à ma place, que ſi Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit l'inventer.

Quelque exalté que fût l'athée, il fallut renoncer à ſon apoſtolat dans les caffés, crainte de la Baſtille. Le Miniſtre eut mieux fait de menacer Diderot des Petites-Maiſons ou des Bedlam de Paris. On peut voir dans l'ouvrage des *Helviennes* combien il y avoit de titres. (v. les Helviennes lett. 57 & 58.) Il fut vraiment

le fou glorieux des conjurés. Il leur falloit un homme de cette espèce, pour dire toutes les impiétés les plus absurdes, les plus contradictoires qui pussent lui passer par la tête. Il en remplit ses productions, telles que ses pensées soi-disant philosophiques, telles que sa lettre sur les aveugles, son code, & son systême de la nature.

Pour des raisons que nous ferons connoître, en parlant de la conspiration contre les Rois, ce dernier ouvrage révolta Fréderic qui crut devoir le réfuter. Aussi d'Alembert ne vouloit-il pas qu'on en connût l'auteur. Il fit toujours semblant de l'ignorer, même auprès de Voltaire, quoiqu'il le sût alors tout aussi bien que je l'ai su moi-même. Diderot n'avoit pas fait, à lui tout seul, ce fameux systême. Pour bâtir ce cahos de la *nature*, qui sans *intelligence* a fait l'homme *intelligent*, il s'étoit associé deux autres sophistes, que je n'ose pas nommer, parceque dans le tems où je fus instuit de cette anecdote, je ne mettois pas assez d'importance dans le nom de ces vils coopérateurs pour assurer que je m'en souviens bien. Quant à Diderot, j'en suis bien sur, parceque je le connoissois déjà. Ce fut lui qui vendit le manuscript pour être imprimé hors de France. Le prix fut de cent pistoles. Je le sais de l'homme même qui les avoit payées, & qui m'en fit

l'aveu, dans un tems où il avoit appris à mieux connoître toute cette société d'impies.

Malgré toutes ces folies, Diderot n'en fut pas moins aux yeux de Voltaire, *l'illustre philosophe*, *le brave Diderot*, & l'un des plus utiles *chevaliers* de la conjuration. (V. lett. de Volt. à Diderot 25 Décemb 1761. à Damilaville 1765 &c.) Les conjurés le proclamoient comme un grand homme; ils le montroient, ils l'envoyoient dans les Cours étrangères, comme l'homme admirable; ils en étoient quittes pour le désavouer, ou pour se taire, quand il avoit fait quelque grande sottise. C'est spécialement ce qui lui arriva auprès de l'Impératrice de Russie.

Autrefois les Princes avoient des fous à leur Cour, pour se désennuier. La mode étoit venue dans le Nord, d'avoir des philosophes françois. On y avoit peu gagné du côté du bon sens. L'Impératrice Catherine ne fut pas longtems à voir ce qu'on pouvoit y perdre du côté de la tranquillité publique. Elle avoit fait venir Diderot; elle lui *trouva* d'abord *une imagination intarissable;* elle le *rangeoit parmi les hommes les plus extraordinaires qui eussent existé*. (V. sa corresp. avec Voltaire lett. 134 an. 1774.) Elle le jugeoit bien. Diderot se montra si extraordinaire, qu'il fallut le renvoyer bien vite d'où il étoit venu. Il se consola de cette disgrace, en jugeant que les Russes n'étoient pas

aſſez mûrs pour la ſublimité de ſa philoſophie. Il ſe remit en route pour Paris, voyageant le bonnet ſur la tête, & en robe de chambre. Son domeſtique marchoit devant lui, quand il falloit traverſer quelque ville ou village, & avoit ſoin de dire aux admirateurs; c'eſt le grand homme, Mr. Diderot, qui paſſe. (V. ſon article Dict. des hommes illuſtres par Fellert, nouv. édit.) Il arriva dans cet équipage, de St. Péterſbourg à Paris. Là, il fut encore l'homme extraordinaire, tantôt écrivant à ſon bureau, tantôt débitant dans les ſociétés toutes ſes abſurdités philoſophiques, toujours le grand ami de d'Alembert, & l'admiration des autres ſophiſtes. Il finit ſon apoſtolat par la *vie de Sénèque*, ouvrage dans lequel il ne trouvoit plus de différence que dans l'habit, entre lui & ſon chien; & par ſes *nouvelles penſées philoſophiques*, où il faiſoit de Dieu *l'animal prototype*, & des hommes autant de parcelles de ce grand animal; parcelles, qui ſucceſſivement ſe métamorphoſent en toutes ſortes d'animaux juſqu'à la fin des ſiècles, & qui viendront ſeréunir à laſubſtance Divine, comme elles en étoient émanées originairement. (V. nouvelles penſées philoſo. page 17 & 18, & les Helviennes lett. 49.)

Diderot diſoit en fou toutes les abſurdités poſſibles, comme Voltaire les diſoit en impie. On n'en croyoit pas une; mais on ceſſoit de croire aux vérités religieuſes, contre leſquelles ſe

dirigeoient ces abſurdités décorées du verbiage, & de l'appareil philoſophique. On ceſſoit de croire à la Religion du Chriſt toujours outragée dans ces ſortes de productions, & c'étoit là tout ce que demandoient les conjurés. C'eſt par là que le rôle de Diderot leur fut ſi précieux, tout abſurde qu'il étoit.

Que l'on explique comme on pourra ce zéle antichrétien, ce zéle même toujours bouillant, & toujours emphatique de Diderot, quand ſon imagination ſe montoit; il n'en eſt pas moins vrai que cet homme avoit auſſi des momens d'une frache admiration pour l'Evangile. J'en citerai ce que j'ai entendu raconter à l'académicien qui en fut témoin. Mr. Bauzé entre un jour chez Diderot, & le trouve expliquant à ſa fille un chapitre de l'Evangile, avec autant de ſérieux & d'intérêt, qu'auroit pu le faire un père vraiment chrétien. Mr. Bauzé témoigne ſa ſurpriſe. J'entends ce que vous voulez dire, répond Diderot; mais au fond, quelles meilleures leçons pourrois-je lui donner; où trouverai-je mieux?

Services de d'Alembert.

D'Alembert n'eût pas fait cet aveu. Conſtant ami de Diderot, il n'y eut pas moins toute leur vie, dans leur rôle philoſophique, la même différence que dans les premiers eſſais de leur apoſtolat. Diderot diſoit tout ce qu'il avoit pour le moment dans l'ame; d'Alembert ne dit jamais que ce qu'il vouloit dire. Je défie

qu'on tronve son secrét sur Dieu, & sur l'ame, autre part que dans ses intimes confidences aux conjurés. Ses ouvrages ont toute la ruse de l'impiété ; mais c'est le renard qui empeste, & se tapit. On suivroit plutôt les replis tortueux de l'anguille, ou du serpent qui se glisse sous l'herbe, que les tours & retours de sa plume, dans les ouvrages qu'il avoue. *

---

* *D'après l'examen que j'ai fait de ses œuvres, dans mes Lettres Helviennes, voici ce qui en résulte. D'Alembert ne dira jamais qu'il est sceptique, qu'il ne sait s'il y a un Dieu ou non. Il vous laisse même penser qu'il croit en Dieu ; mais il attaquera d'abord certaines preuves de la Divinité ; il vous dira que c'est par zéle même pour la Divinité, qu'il faut savoir choisir parmi ces preuves ; il finira par les attaqner toutes, & à force de* oui *sur un objet, de* non *ensuite sur le même objet, mais dans un autre endroit, il entortillera l'esprit de ses lecteurs, leur fera naître des doutes, & rira de les voir arrivés, sans s'en appercevoir, au point où il veut les conduire. Jamais il ne vous dit de combattre la Religion ; mais il fait un faisceau de ses armes, & les met dans vos mains pour la battre.* (V. ses éléments de Philosophie, & nos Helviennes, Let. 37). *Il se gardera bien de déclamer contre la morale de l'Eglise, & les commandemens de Dieu; mais il vous dira qu'*il n'existe pas encore un seul catéchisme de morale à la portée de la

Jamais personne n'observa mieux que lui ce précepte de Voltaire : frappez & cachez votre main. L'aveu qu'il fait lui-même de ses *révérences* à la Religion, dans le moment même où il cherche le plus à la déchirer, (*Lett.* 151 *à Volt.)* dispense l'historien des preuves nombreuses qu'offriroient en ce genre les œuvres de ce sophiste. Pour se dédommager de la contrainte où le réduisoit cette dissimulation, dans ses propres ouvrages, il s'exprimoit par fois plus librement par la bouche des autres adeptes, ou des jeunes éléves de la secte. En revoyant leurs œuvres, il savoit insinuer, tantôt un article, tantôt une préface ; & tant pis pour l'éléve

---

jeunesse, & *qu'il est à souhaiter qu'un Philosophe vienne enfin nous faire ce cadeau.* (élém. de phil. N° 12). *Il ne prétendra pas vous parler contre le bonheur de la vertu ; mais il nous apprendra que* " *tous les Philosophes auroient mieux connu notre* " *nature, s'ils s'étoient contentés de borner à l'ex-* " *emption de la douleur, le souverain bien de la* " *vie présente.* (Préface de l'Encyclop). *Il ne vous mettra pas sous les yeux des descriptions obscènes ; mais il vous dira :* " *les hommes se réunissent* " *sur la nature du bonheur ; ils conviennent tous* " *qu'il est le même que le plaisir, ou du moins qu'il* " *doit au plaisir tout ce qu'il a de plus délicieux.* " (Encyclop. art. bonheur), & *son éléve se* " *trouvera ainsi, sans le savoir, un petit Epicure.*

s'il ſubiſſoit la peine méritée par le maître. Morellet jeune encore, quoique dejà théologal de l'Encyclopédie, venoit de publier ſon coup d'eſſai philoſophique. C'étoit un Manuel qui enchantoit Voltaire. Il en eſtimoit ſur tout la préface ; il y voyoit *un des meilleurs coups de dent, qu'eût jamais donné Protagoras*. Le jeune adepte fut ſaiſi, & mis à la Baſtille. Le vrai Protagoras, ou d'Alembert, qui lui avoit ſi bien appris à mordre, ſe garda bien de dire que le coup de dent étoit de lui. (*v. Lett. de d'Alemb. à Volt. an* 1760, *& de Volt à Thiriot* 26 *Janv.* 1762).

Sa miſſion ſpéciale pour la jeuneſſe.

Dans le fonds, d'Alembert n'eût rendu que peu de ſervices aux conjurés, s'il s'en fût tenu à celui de ſa plume. Malgré ſon ſtyle pointilleux, & toutes ſes épigrammes, le talent d'ennuier laiſſoit à ſes lecteurs, au moins une eſpèce de contre poiſon. Voltaire, en lui donnant une autre miſſion, attrappa mieux ſon genre. Il s'étoit chargé, lui, des Miniſtres, des Ducs, des Princes & des Rois, & de cette eſpèce d'adeptes qui ſe trouvoient déjà aſſez avancés, pour entrer dans les profondeurs de la conjuration. Il chargea d'Alembert du ſoin de former les jeunes adeptes. " Tâchez, lui écrivit-il formel-" lement, *tâchez de votre côté, d'éclairer la jeuneſſe autant que vous le pourrez*. (15 Sep. 1762).

Jamais miſſion ne fut remplie avec plus d'adreſſe, plus de zéle & plus d'activité. Il eſt même à obſerver que d'Alembert, quelque

ſecret qu'il mit dans ſes autres ſervices rendus aux conjurés, ne fut pas fâché que cette partie de ſon zéle fût connue. Il s'établit le protecteur de tous les jeunes gens, qui venoient à Paris avec quelques talens. A ceux qui arrivoient avec quelque fortune, il montroit les couronnes, les prix, les fauteuils académiques, dont il diſpoſoit à peu près ſouverainement, ſoit comme ſecretaire perpétuel, ſoit par toutes ces petites intrigues dans leſquelles il excelloit. J'ai déjà dit comment c'étoit un coup de parti pour les conjurés, que de remplir ainſi de leurs adeptes, cette eſpèce de tribunal de nos Mandarins lettrés européens. L'influence, & les manœuvres de d'Alembert en ce genre, s'étendirent bien plus loin que Paris : " je viens, " écrivoit-il à Voltaire, de faire entrer dans " l'Académie de Berlin, Helvétius & le Che- " valier de Jeancourt ".

Ceux des adeptes auxquels d'Alembert donnoit le plus de ſoins, étoient deſtinés à former d'autres adeptes, à remplir les fonctions de précepteurs, d'inſtituteurs, de profeſſeurs, les uns dans les maiſons d'éducation publique, les autres dans l'éducation particulière des enfans, de ceux là ſur tout dont la naiſſance promettoit aux conjurés un protecteur, & dont l'opulence annonçoit à l'adepte inſtituteur une récompenſe plus généreuſe. C'étoit le vrai moyen d'inſinuer à l'enfance même tous les principes

de la conjuration. D'Alembert sentit mieux que personne, toute l'importance de ce service : il en fit si bien son affaire, qu'il réussit, disent nos Biographes, à répandre ces sortes de gouverneurs, d'instituteurs, dans toutes les provinces de l'Europe, & mérita par-là que le Philosophisme le regardât comme un de ses plus heureux propagateurs.

Les preuves qu'il citoit lui-même de leurs progrès, suffisent pour donner une idée du choix qu'il avoit soin de faire, " Voilà, mon " cher philosophe, écrit-il à Voltaire, dans la " joye de son ame, voilà ce qui a été pro- " noncé à Cassel, le 8 Avril, en présence " de Mgr. le Landgrave de Hesse Cassel, de " six Princes de l'Empire, & de la plus nom- " breuse assemblée, par *un Professeur d'histoire* " *que j'ai donné à Mgr. le Landgrave.* " La pièce envoyée étoit un discours plein de grossières invectives contre l'Église & le Clergé. *Obscurs fanatiques, phraseurs crossés ou sans mitres, avec un capuchon ou sans capuchon* ; c'étoit là le style du Professeur donné par d'Alembert, c'étoit la preuve qu'il fournissoit lui-même de la victoire que ses protégés remportoient sur les idées religieuses, & des sentimens qu'ils inspiroient à la jeunesse. (*Lett. 78 de d'Alemb. An.* 1772.)

C'étoit surtout auprès des jeunes Princes, aux enfans destinés à gouverner les peuples

qu'il importoit aux conjurés de placer des inſtituteurs initiés aux myſtères. Leur attention à ne pas négliger un moyen ſi puiſſant, & tout ce que Voltaire & d'Alembert s'en promettoient, s'explique encore par leur correſpondance.

La Cour de Parme cherchoit des hommes dignes de préſider à l'éducation du jeune Infant. On crut y avoir réuſſi, en mettant à la tête de ſes inſtituteurs, l'Abbé de Condilhac & de Leire. En s'arrêtant à ces deux hommes, on ne penſoit rien moins qu'à remplir la tête du jeune Prince de toutes les idées anti-religieuſes des Sophiſtes du jour. L'Abbé de Condilhac ſurtout ne paſſoit pas pour un de ces hommes dont la philoſophie fût abſolument celle des Encyclopediſtes. Il étoit un peu tard quand on s'apperçut de l'erreur, quand pour y rémédier, il fallut renverſer tout l'ouvrage des deux inſtituteurs. On l'auroit prévenu ſi l'on avoit été inſtruit que Condilhac étoit préciſément intime ami de d'Alembert, qui le regardoit comme un des hommes précieux au parti ſoi-diſant philoſophique; & ſi l'on avoit ſu que le choix de ces deux inſtituteurs n'étoit que le fruit d'une intrigue, dont Voltaire s'applaudiſſoit en écrivant à d'Alembert: " il me paroît que l'Enfant Parmeſan ſera bien " entouré. Il aura un Condilhac, un de Leire. " Si avec cela il eſt bigot, il faudra que la

" grace soit forte. " *(Lett. de Vol. à d'Alemb.* 77. *& de d'Alemb.* 151.*)*

Ces vœux & ces artifices de la secte se tarnsmîrent si bien aux conjurés, que malgré tout l'attachement de Louis XVI. à la Religion, ils n'oublièrent rien pour mettre auprès de l'héritier de sa Couronne de nouveaux Condilhacs. Sous divers prétextes, ils réussirent à écarter tout Évêque de l'éducation du jeune Dauphin. Ils eussent bien voulu en écarter aussi tout eccléstastique. Ne pouvant s'en flatter, ils cherchèrent à faire tomber la fonction d'instituteur sur quelqu'un de ces prêtres disposés comme Condilhac, à inspirer tous les principes des Sophistes à son illustre éléve. Je connoîs un des hommes qu'ils osèrent tenter. Ils lui proposèrent cette place d'instituteur du Dauphin, se disant assurés de la lui procurer, & de faire par là sa fortune ; mais à condition qu'en apprenant son cathéchisme au jeune Prince, il auroit soin de lui insinuer que toute cette doctrine religieuse, & tous les Mistères du Christianisme étoient des préjugés, des erreurs populaires, qu'un Prince doit connoître, mais qu'il ne doit pas croire ; & qu'il lui donneroit pour vraie doctrine, dans ses leçons secrètes, tout leur philosophisme. Heureusement ce prêtre répondit, qu'il ne savoit pas faire fortune au prix de son devoir. Plus heureusement encore Louis XVI. n'étoit pas hom-

me à vouloir seconder ces intrigues. Mr. le Duc d'Harcourt nommé pour présider à l'éducation du Dauphin consulta des Evêques, & pour donner à son auguste élève des leçons religieuses, choisit un des prêtres qui pouvoient le mieux remplir ces fonctions, puisqu'il étoit alors principal du collége de la Fleche. Il étoit helas! il étoit dans les destinées de ce jeune Prince, qu'il n'échapperoit pas à tous les poisons des Sophistes. Quand ils ne pouvoient pas se promettre encore de renverser le trône dont il étoit héritier, ils cherchèrent à faire de lui un Roi impie; quand leur Révolution eût renversé ce trône, on sait quel maître ils lui donnèrent, & comment ils le conduisirent au tombeau.

Avec le même zéle pour mettre le philosophisme sur le trône, & préparer les voies à la Révolution antichrétienne dans les diverses Cours, d'autres adeptes montroient la même activité. Jusqu'à St. Petersbourg, ils obsédoient l'Impératrice; Ils avoient réussi à lui persuader que l'éducation de son fils devoit être confiée à un des conjurés de la première classe. D'Alembert fut nommé; Mr. le Comte de Schouvalow fut chargé de lui en faire la proposition de la part de sa Souveraine. D'Alembert se contenta de voir dans ces offres la preuve que *Voltaire ne devoit pas être mécontent de sa mission;* que *la philosophie commençoit déjà très*

sensiblement à gagner les trônes. (Lett. 106 & 107. An. 1762.) Malgré ce qu'il pouvoit espérer d'une pareille commission, d'Alembert eut la prudence de ne point l'accepter; le petit empire qu'il exerçoit dans Paris, comme chef des adeptes, lui parut préférable à la faveur variable des Cours, de celle là surtout qui en l'éloignant du centre des conjurés, ne lui eût plus permis de jouer parmi eux le même role.

Roi des jeunes adeptes, il ne concentroit pas son zéle pour leur protection à ceux qu'il formoit dans Paris. Jusqu'au fond de la Russie, il suivoit leurs progrès, leur destin; il essayoit dans leurs revers, de leur faire sentir sa protection. Quand elle devenoit insuffisante, il recouroit au crédit de Voltaire; alors il lui mandoit, par exemple: " ce pauvre Bertrand " n'est pas heureux, il avoit demandé à la " *belle Cateau*, (l'Impératrice de Russie) de " rendre la liberté à cinq ou six pauvres " étourdis de Velches; il l'en avoit conjurée " au nom de la philosophie; il avoit fait, au " nom de cette philosophie, le plus éloquent " plaidoyer que de mémoire de singe on ait " jamais fait; & Cateau fait semblant de ne " pas l'entendre. " (*Lett.* 88. *An.* 1773.) C'étoit dire à Voltaire: essayez à présent vous même d'être plus heureux, & de faire pour eux ce que vous avez fait pour tant d'au-

tres adeptes, dont je vous ai fait connoître les malheurs.

Comment il sert Voltaire par son espionage.

Ce concert de Voltaire & de d'Alembert s'étendoit à tout ce qui avoit rapport au grand objet de la conjuration. Peu content de marquer les écrits à réfuter, ou de fournir le thême de quelque nouvelle impiété à composer, d'Alembert étoit vraiment dans Paris, l'espion de tout auteur religieux. On est étonné de trouver dans Voltaire tant d'objets relatifs à l'état & à la vie privée des hommes qu'il prétend réfuter, tant d'anecdotes souvent calomnieuses, quelquefois ridicules, toujours étrangères à la question. C'étoit d'Alembert qui les lui fournissoit. Vraies ou fausses, il choisissoit toutes celles qui pouvoient rendre ridicule la personne de ces auteurs, parcequ'il savoit bien comment Voltaire les feroit servir de supplément à la raison, à la solidité des preuves. La preuve de ces soins officieux, ou de ce vil espionage est dans tout ce qu'il lui écrit sur des hommes du plus grand mérite, tel que le P. Bertier & l'abbé Guénée, que Voltaire lui même ne pouvoit s'empêcher d'admirer, elle est encore dans ce qu'il lui écrit sur M. le Franc, sur Caveirac, Sabbatier, & bien d'autres auxquels Voltaire ne répond le plus souvent qu'avec ces armes fournies par d'Alembert.

De son côté, Voltaire n'épargnoit rien pour donner de la considération à d'Alembert. Il le

recommandoit à ses amis ; il n'est pas jusques aux cotteries, jusques aux petits clubs philosophiques, où il ne lui servît d'introducteur. Il se formoit déjà dans Paris, de ces clubs domestiques, que devoit un jour absorber le grand club. Il existoit même de ceux que la révolution appelleroit Aristocrates. C'étoit le rendez-vous hebdomadaire des Comtes, des Marquis, des Chevaliers, déjà trop importans personnages pour fléchir le genou devant l'Autel. Là aussi on parloit préjugé, superstition, & fanatisme. Là on rioit de J. C. de ses Prêtres, de la bonhommie du peuple adorateur ; là on pensoit aussi à secouer le joug de la Religion, & à n'en laisser subsister que ce qu'il en faudroit pour maintenir la canaille dans la soumission. Là présidoit entre-autres une adepte femelle Comtesse du Deffant, dirigée par Voltaire dans son cours philosophique, & par ses ordres étudiant Rabelais, Polymbrock, Humes, le conte du Tonneau, & autres romans de cette espèce. *(V. lett. de Volt. à cette Dame, & surtout 13 Octob. 1759.)*

Ses Clubs & Cotteries.

D'Alembert se trouvoit peu à l'aise dans ces Clubs Aristocrates ; il n'aimoit pas cette adepte femelle. Voltaire qui savoit tout ce qu'on peut attendre de ces sortes d'assemblées, lui en ouvroit les portes par ses lettres ; il vouloit qu'il y fût pour y tenir sa place. Il en couta bien moins pour l'introduire dans quelques autres

de ces clubs, & surtout chez la Dame Necker, quand celle-ci vint arracher le sceptre de la philosophie à toutes les adeptes de son sexe. *(V. corresp. de d'Alemb, lett. 77. & suiv. lett. de Volt. à Mde. Fontaine, 8 Fevr. 1762; du même à d'Alemb. 31. an. 1770.)*

Nos deux chefs surtout s'aidoient mutuellement, en se faisant part de leurs projets pour détacher enfin les peuples de leur religion. Parmi ces projets, il en est un entre autres, qui dévoile trop bien le caractère de celui qui le forme, toute l'étendue de ses vues & de celles des autres conjurés, pour ne pas être bien spécialement consigné dans ces mémoires. D'Alembert n'étoit pas le premier à le concevoir; mais il sentit parfaitement le parti que pourroit en tirer sa philosophie; quelqu'étrange qu'il fût, il se flatta de l'exécution.

Son projet pour rebâtir le temple de Jérusalem.

On sait toute la force que la Religion Chrétienne tire de l'accomplissement des prophéties, & surtout de celles de Daniel, de Jésus-Christ lui-même, sur le sort des Juifs & de leur temple. On sait que l'Apostat Julien, pour donner le démenti à Jésus-Christ, à Daniel, essaya de rebâtir ce temple; qu'il n'en fut empêché que par des flammes, qui à diverses fois, dévorèrent les ouvriers employés à cette entreprise. D'Alembert savoit bien qu'une foule de témoins oculaires avoient constaté cette preuve des vengeances célestes; il avoit lu, sans doute, ce

fait & ces détails, au moins dans Ammien Marcellin, auteur irrécusable, ami de Julien, & payen comme lui; d'Alembert n'en écrivit pas moins à Voltaire la lettre suivante.

" Vous savez apparemment qu'il y a actu-" ellement à Berlin, un incirconcis, qui en " attendant le Paradis de Mahomet, est venu voir votre ancien disciple, de la part du Sultan " Mustapha. J'écrivois l'autre jour dans ce " pays là, que si le Roi vouloit seulement dire " un mot, ce seroit une belle occasion de " faire rebâtir le temple de Jérusalem. " *(let. du* 18 *Décemb.* 1763.*)*

Le mot de l'ancien disciple ne fut pas dit; d'Alembert en apprit la raison à Voltaire, en ces mots: " je ne doute pas que nous ne par-" vinssions à faire rebâtir le temple des Juifs, " si votre ancien disciple ne craignoit de per-" dre à cette négociation quelques honnêtes " Circoncis, qui emporteroient de chez lui " trente ou quarante millions. " *(Lett. du* 29 *Décembre* 1763*)* Ainsi malgré l'envie de donner un démenti au Dieu des Chrétiens, & à ses Prophétés, tout, jusques à l'intérêt des conjurés, ne servit qu'à la confirmation de ses oracles.

Dix-huit ans plus tard, Voltaire n'avoit encore renoncé ni à ce projet, ni à l'espoir de le remplir. Voyant que d'Alembert n'avoit pas réussi auprés du Roi de Prusse, il

ſe tourna du côté de l'Impératrice de Ruſſie, & lui manda: " ſi votre Majeſté a une corref-
" pondance ſuivie avec Aly Bey, j'implore
" votre protection auprès de lui. J'ai une
" petite grace à lui demander, ce ſeroit de
" faire rebâtir le temple de Jéruſalem, & d'y
" rappeller tous les Juifs, qui lui payeroient
" un gros tribut, & qui feroient de lui un
" grand Seigneur. " (*Lett. du* 6 *Juill.* 1771)

Voltaire étoit preſque octogénaire, qu'il pourſuivoit encore ce moyen de démontrer aux peuples que le Dieu des Chrétiens & leurs Prophétes étoient des impoſteurs. Fréderic & d'Alembert étoient auſſi bien avancés dans leur carrière, & le tems approchoit où ils devoient paroître devant le même Dieu, ce prétendu infâme contre lequel ils conſpiroient depuis tant d'années. J'ai dit par quels moyens, & avec quelle conſtance ils s'étoient occupés d'anéantir ſon Empire, ſa Foi, ſes Prêtres, & ſes autels; de faire ſuccéder ſa haine & ſon ignominie au culte de l'univers chrétien. Soit pour l'objet, ſoit pour l'étendue & les moyens de leur conjuration, ce n'eſt point aux bruits publics, à de ſimples imputations que je m'en ſuis tenu; mes preuves ſont les leurs; je n'ai eu d'autre travail que celui de rapprocher leurs propres confidences. J'avois promis ſur tous ces objets, moins une hiſtoire qu'une vraie démonſtration. Il me ſemble que j'ai tenu parole.

Mes lecteurs désormais peuvent rapprocher d'avance cette conspiration & ses moyens, de toute cette révolution opérée par les Jacobins du jour. Ils peuvent déjà voir comment ceux-ci, en détruisant tous les autels du Christ, ne font qu'exécuter le grand projet des Sophistes leurs premiers maîtres.

Il n'est pas un temple à renverser, pas une seule spoliation à décreter contre l'Eglise par les Jacobins, dont nous n'ayons déjà trouvé le plan; il n'est pas jusques aux Robespierres & aux Marats que nous n'ayons vu appellés par les Hercules & les Bellorophons de Voltaire; il n'est pas jusqu'à des nations entières à écraser, en haine du Christianisme, dont nous n'ayons entendu le vœu exprimé par d'Alembert. Tout nous dit que la haine des pères se fortifiant dans les enfans, & les complots se propageant, d'une génération impie il devra naître une génération brutale & féroce, quand la force viendra aider l'impiété.

Mais cette force à acquérir par les conjurés, suppose des progrès successifs. Il falloit, pour la voir éclater, que les succès de la conjuration ajoutassent au nombre des adeptes, & leur assurassent les bras de la multitude. Je vais dire quels furent progressivement ces succès sous le regne de la corruption, du vivant

de Voltaire & des autres chefs, dans les diverſes claſſes de la ſociété. L'hiſtoire en concevra, en expliquera mieux dans la ſuite, ce qu'ils furent ſous le regne de la terreur & des déſaſtres.

CHAPITRE XI.

PROGRÈS DE LA CONSPIRATION SOUS VOLTAIRE.

PREMIERE CLASSE. DISCIPLES PROTECTEURS. ADEPTES COURONNÉS.

Courage de vérité néceſſaire à l'Hiſtorien.

LE grand objet de Voltaire avoit été d'oter au Chriſt, d'entrainer dans la haine du Chriſt & de ſa Religion, toute cette claſſe d'hommes que les conjurés appelloient honnêtes gens; de ne laiſſer au Chriſt que la populace, ſuppoſé même qu'il fût impoſſible d'anéantir chez elle toute idée de l'Evangile. Cette claſſe d'honnêtes gens comprennoit d'abord tout ce qui brille dans le monde par la puiſſance, le rang & les richeſſes, & enſuite tout ce que l'on appelle gens inſtruits, honnêtes citoyens, élevés audeſſus de ce que Voltaire appelle la canaille, les laquais, les cuiſiniers &c. Ce n'eſt point une obſervation à négliger dans l'hiſtoire, que les progrès de la conjuration antichrétienne commencèrent par la plus haute de ces claſſes, par les Princes, les Rois, les Empereurs, les têtes couronnées, les Miniſtres, les Cours, & par ceux que nous pouvons comprendre ſous le

nom de grands Seigneurs. Si l'écrivain n'ose pas dire ces vérités, qu'il laisse là sa plume ; il est trop lâche ; il n'est pas fait pour donner les leçons les plus importantes de l'histoire. Celui qui craint de dire aux Rois : C'est vous qui les premiers, êtes entrés dans la conjuration contre le Christ ; & c'est le Christ qui a laissé les conjurés menacer, ébranler & miner sourdement vos trônes, & ensuite se jouer de votre autorité ; celui dis-je qui craint de tenir ce langage, laissera les Puissances du monde dans un fatal aveuglement. Elles continueront à écouter l'impie, à protéger l'impiété, à la laisser dominer auprès d'eux, circuler & se répandre des Palais dans les villes, des villes dans les campagnes, des maîtres aux valets, des Seigneurs au peuple ; & le Ciel aura trop de crimes à venger sur les nations, pour ne pas envoyer le luxe, la discorde, l'ambition, les conspirations & tous les fléaux qui les perdent. Les Monarques, fussent-ils seuls à braver dans leur Empire le Dieu qui fait les Rois ; qui leur a dit qu'ils seroient seuls punis, que les crimes du chef ne retomberoient pas sur les membres, ceux du Prince sur le peuple. Encore une fois, que l'historien se taise, s'il n'ose pas dire ces vérités. Il cherchera les causes de la révolution dans ses agens ; il verra des Neckers, des Briennes, des Philippes d'Orléans, des Mirabeaux, des Robespierres, il trouvera le désordre dans les

finances, les factions parmi les grands, l'insubordination dans les armées, l'inquiétude, l'agitation, la séduction dans le peuple; il ne verra pas ce qui a fait les Neckers, les Briennes, les Philippes d'Orléans, les Mirabeaux, les Robespierres; celui qui a jetté le désordre dans les finances, l'esprit de faction, d'insubordination, de séduction dans les diverses classes de l'Etat & du peuple. Il sera au dernier fil de la trame, il croira l'avoir développée; il en sera à l'agonie des Empires, & se taira sur la fièvre lente qui les pourrit, les consume, & réserve la violence de ses accès pour ses dernières crises & leur dissolution. Il décrira le mal que tout le monde a vu, & il laissera ignorer le remède. S'il craint de dévoiler le secret des Maîtres de la terre; qu'il les dévoile pour eux-mêmes, pour les sauver d'une conspiration qui retombe sur eux. Et quel secret d'ailleurs? Est-ce nous qui le violons? Je le prends où il repose publiquement depuis plus de dix années, dans leur correspondance avec le chef des Conjurés. Il n'est plus tems de s'inscrire en faux contre nous. Ces lettres ont été imprimées pour le scandale des peuples, pour montrer l'impie jouissant de toute la faveur des Souverains. Quand nous montrons les Souverains punis de cette protection, ce n'est pas leur honte que nous cherchons à divulguer, c'est la vraie cause de leur malheur & de celui des peuples, que

nous cherchons à faire connoître, pour que le vrai moyen d'y remédier, ou d'en prévenir de plus grands, se montre de lui-même; & ce motif vaut bien toutes les considérations qui pourroient nous porter au silence.

Ier. adepte Joseph II.

Dans la correspondance des Conjurés, il est plus d'une lettre qui dépose, avec toute l'évidence possible dans ces sortes de témoignages, que l'Empereur Joseph II avoit été admis & initié par Fréderic aux mystères de la conspiration anti-chrétienne.

Par la première de ces lettres, Voltaire annonçoit en ces termes sa conquête à d'Alembert: " vous m'avez fait un vrai plaisir en " réduisant l'Infini à sa juste valeur. Mais " *voici une chose plus interressante: Grimm assure* " *que l'Empereur est des nôtres. Cela est heureux*; " car la Duchesse de Parme, sa sœur, est con- " tre nous. " *(Lett. du* 28 *Octob.* 1769.)

Par une seconde lettre, Voltaire, en se félicitant d'une conquête de cette importance, écrit à Fréderic: " un Bohémien qui a beaucoup " d'esprit & de philosophie, nommé Grimm, " m'a mandé que vous aviez initié l'Empe- " reur à nos saints mystères. " Cette lettre est du mois de Novembre, an 1769. *(Lett.* 162.) Enfin une troisième, datée du 21 même mois, an 1770, dans laqu'elle Voltaire, après avoir fait l'énumération des Princes & Princesses qu'il compte parmi les adeptes, ajoute encore

ces mots: " vous m'avez flatté aussi que l'em-
" pereur étoit dans la voie de perdition." *Voilà une bonne récolte pour la philosophie.* (Lett. 181.) cette lettre fait allusion à celle que Voltaire avoit reçue peu de mois auparavant, & dans laquelle Fréderic lui disoit: " je pars pour la
" Silésie, & vas trouver l'Empereur, qui m'a
" invité à son camp de Moravie, non pas
" pour nous battre, comme autrefois, mais
" pour vivre en bons voisins. Ce Prince est
" très aimable & plein de mérite; *il aime vos*
" *ouvrages, & les lit autant qu'il peut.* Il n'est
" *rien moins que superstitieux.* Enfin c'est un
" Empereur comme de long-tems il n'y en à
" eu en Allemagne: nous n'aimons ni l'un
" ni l'autre les ignorans & les barbares; mais
" ce n'est pas une raison pour les exterminer."
(18 Août, 1770.)

Quand on sait ce que c'est pour Fréderic, qu'un prince qui *n'est rien moins que superstitieux, & qui lit Voltaire autant qu'il peut,* on entend aisément ce que signifient ces éloges. Ils désignent vraiment un Empereur tel qu'il n'y en avoit eu de long-tems en Allemagne, un Empereur précisément aussi irreligieux que Fréderic. La datte & les dernières paroles de cette lettre: *ce n'est pas une raison de les exterminer*, nous rappellent un tems où Fréderic trouvant que les philosophes alloient trop vite, essaya lui-même de réprimer une imprudence

qui pouvoit renverser tout le systême des Gouvernemens politiques. Ce n'étoit pas encore le tems d'employer une *force majeure*, de porter la *dernière sentence*. La guerre résolue contre le Christ entre Joseph & Fréderic ne fut donc point encore une guerre d'extermination; ce ne fut pas la guerre des Nérons, des Dioclétiens; ce fut une de ces guerres qui minent sourdement & peu à peu. Ce fut celle que Joseph commença aussi-tôt que la mort de Marie Therése lui en laissa la liberté. Ce fut d'abord une guerre d'hypocrisie; car Joseph tout aussi peu croyant que Fréderic, n'en continua pas moins à se donner pour un Prince religieux, à protester qu'il étoit bien éloigné de vouloir rien changer au véritable Christianisme. Il continua même, en parcourant l'Europe, à s'approcher des Sacremens avec un extérieur de piété qui ne sembloit pas dire qu'il faisoit ses Pâques, & communioit à Vienne & à Naples, précisément comme Voltaire le faisoit à Fernei. Il porta la dissimulation, en traversant la France, jusques à refuser de passer à Fernei, dont il étoit fort près, & où Voltaire croyoit le recevoir. On prétendit même qu'il affecta de dire en se détournant, *qu'il ne pouvoit voir un homme qui, en calomniant la religion, avoit porté le plus grand coup à l'humanité*. Je ne sais à quel point on peut ajouter foi à ces paroles. Ce qu'il y a de certain, c'est que les philosophes

ne s'en crurent pas moins assurés de Joseph. Ils lui pardonnèrent de n'avoir pas rendu son hommage à Voltaire, en répandant qu'il n'en conservoit pas moins son admiration pour ce Corriphée de l'impiété,; qu'il auroit bien voulu lui faire une visite, mais qu'il s'en étoit abstenu par égard pour sa mère, qui, *à la sollicitation des prêtres, lui avoit fait promettre de ne pas le voir dans son voyage.* (Voyez note sur la let. de Mr. le Comte de la Touraille, 6 Août, 1777, corresp. génér. de Voltaire.)

Malgré toute cette réserve, & toutes ces dissimulations, la guerre que Joseph faisoit à la religion, devint bientôt une guerre d'autorité, d'oppression même, de rapine & de violence; & peu s'en fallut qu'elle ne devînt une guerre d'extermination pour ses propres sujets. Il commença par supprimer un grand nombre de Monastères. (On a vu que c'étoit le plan de Fréderic, & la partie même la plus essentielle de son plan, pour arriver à l'anéantissement du Christianisme.) Il s'empara d'une grande partie des biens ecclésiastiques. (C'étoit-là encore le vœu que Voltaire exprimoit, en disant: j'aimerois bien mieux les dépouiller.) Joseph II. chassa de leurs cellules jusqu'à ces Carmélites, dont la pauvreté ne laissoit pas le moindre prétexte de destruction à l'avarice, & dont la ferveur angélique en laissoit encore moins à la réforme. Il donna le premier à son siecle le

ſpectacle de ces ſaintes filles réduites à errer dans les autres Empires, pour chercher, juſques en Portugal, un azyle à leur piété. Changeant tout à ſon gré dans l'Egliſe, il préluda à cette fameuſe Conſtitution appellée Civile par des Légiſlateurs Jacobins, & qui a fait en France tous les martyrs des Carmes. Le Souverain Pontife ſe crut obligé de quitter Rome, de ſe tranſporter en Autriche, pour aller, en père commun des fidèles, repréſenter lui-même à cet Empereur, & la foi, & les droits de l'Egliſe. Joſeph II. le reçut avec reſpect ; il lui laiſſa rendre tout cet hommage de vénération publique, que commandent également les vertus & la dignité de Pie VI ; mais il n'en continua pas moins ſa guerre d'oppreſſion. Il ne chaſſa pas les Evêques, mais il les tourmenta, en s'érigeant lui-même, en quelque ſorte, en Supérieur de Séminaire, en voulant forcer les eccléſiaſtiques à prendre leurs leçons des maîtres qu'il déſignoit lui-même, & dont la doctrine, comme celle de *Camus*, tendoit à préparer la grande apoſtaſie. Ses perſécutions ſourdes & ſes deſtructions firent éclatter les murmures. Les Brabançons laſſés ſe révoltèrent ; on les vit dans la ſuite appeller les Jacobins François, qui leur annonçoient la liberté de leur religion, & qui, plus ſéducteurs encore que Joſeph, conſomment aujourd'hui ſon ouvrage. Moins tourmentés dans leur foi par l'adepte

de Frederic, ces Brabançons eussent bien moins cherché à secouer le joug de la Maison d'Autriche; avec plus de zéle & un amour plus mérité pour l'Empereur Joseph, ils auroient mieux secondé son successeur, & ils auroient eu plus de confiance aux vertus de François II. ils auroient mis de plus grands obstacles à l'invasion que l'on a vu s'étendre jusques au Danube. Si l'Histoire s'en prend aux manes de Joseph, qu'elle remonte jusqu'au tems où il fut initié aux mystères de Frederic & de Voltaire; l'Empereur adepte ne sera pas innocent de la guerre d'extermination, qui a pu menacer jusqu'à son trône.

Nous verrons dans la suite de cet ouvrage, Joseph se repentir de la guerre qu'il avoit faite au Christ, en découvrant celle que la philosophie lui faisoit à lui-même & à son trône. Il essayera alors, mais trop tard, de réparer ses fautes: il en sera une triste victime.

La correspondance des conjurés nous montre bien d'autres Souverains entrés avec la même imprudence, dans tous ces complots contre le Christ. D'Alembert se plaignant à Voltaire des obstacles, qu'il appelloit *persécutions*, & que l'autorité mettoit encore, de tems à autre, aux progrès de l'impiété, s'en consoloit en ajoutant: " mais nous avons pour nous l'Im-
" pératrice Catherine, le Roi de Prusse, le Roi
" de Dannemarck, la Reine de Suede & son

" fils, beaucoup de Princes de l'Empire, &
" toute l'Angleterre *(Lett. du 28 Nov. 1770)*.
" Vers le même tems Voltaire écrivoit à Fré-
" deric : je ne sais pas ce que pense Mustapha
" (sur l'immortalité de l'ame); je pense qu'il
" ne pense pas : pour *l'Impératrice de Russie, la*
" *Reine de Suede, votre sœur, le Roi de Pologne,*
" *le Prince Gustave*, fils de la Reine de Suede,
" j'imagine que je sais ce qu'ils pensent. *(Let.*
" *21 Nov. 1770)*.

Voltaire le savoit en effet. Les lettres de ces Rois ne le lui avoient pas laissé ignorer ; mais quand même nous n'aurions pas ces lettres à citer, voilà déjà un Empereur & une Impératrice, une Reine & quatre Rois, que la secte des conjurés anti-chrétiens comptoit parmi ses adeptes.

Fausses conséquences à éviter dans l'énumération des adeptes couronnés.

En dévoilant cet horrible mystère, que l'historien ne s'abandonne pas à de fausses déclamations, & à des conséquences plus fausses encore. Qu'il ne dise point au peuple : vos Rois ont secoué le joug du Christ ; il est juste pour vous de sécouer celui de leur empire. Ces conséquences blasphémeroient le Christ lui-même, & sa doctrine, & ses exemples. Pour le bonheur des peuples, pour le préserver des Révolutions, des désastres de la rebellion. Dieu seul s'est réservé de frapper l'apostat sur le trône. Que les Chrétiens résistent à l'apostasie, & qu'ils soient soumis au Prince. Ajouter à son impiété

la révolte des peuples, ce n'est pas écarter le fléau religieux; c'est vouloir que les Nations y ajoutent le plus terrible des fléaux politiques, celui de l'anarchie. Ce n'est pas remédier à la conjuration des Sophistes impies contre l'Autel; c'est consommer la conspiration des Sophistes séditieux contre le trône, & contre toutes les loix de la société civile. C'est là précisément ce qu'éprouvèrent les Brabançons soulevés contre Joseph II. Ils crurent avoir droit de rejetter leur Souverain légitime; & ils sont aujourd'hui sous le joug des Jacobins. Ils appellèrent l'insurrection au secours de la Religion; & la Religion proscrit l'insurrection contre toute autorité légitime. Au moment où j'écris, des rapports foudroyans à la Convention annoncent les décrets qui, en mettant le culte religieux, les priviléges, les églises des Brabançons au niveau de la Révolution Françoise, vont les punir de leur erreur. Lors donc que l'historien dévoilera les noms des Souverains conjurés contre le Christ, ou admis au secret de la conspiration; que son intention soit toute de ramener les Rois à la Religion, mais qu'il évite, avec soin, les conséquences fausses & pernicieuses au repos des Nations. Alors plus que jamais, qu'il insiste sur les devoirs du peuple même, sur les devoirs que cette Religion impose à tous, à l'égard des Césars, & de toute autorité publique.

Catherine II. Impératrice de Russie.

Parmi ces protecteurs couronnés de Voltaire, tous n'étoient pas d'ailleurs conjurés, comme lui, ou comme Fréderic & Joseph. Ils avoient tous bu le poison dans la coupe de l'incrédulité; mais tous ne vouloient pas également le verser à leur peuple.

Entre le Roi de Prusse & cette Impératrice de Russie, dans laquelle les conjurés mettoient tant de confiance, la différence étoit immense. Séduite par l'hommage & les talens du premier des impies, Catherine avoit pu trouver chez lui, le premier moteur de son goût pour les lettres: elle avoit dévoré des livres qu'elle crut les chefs-d'œuvres de l'histoire & de la philosophie, qu'elle ne savoit pas être l'histoire travestie suivant toutes les vues de l'impiété; sur l'éloge trompeur des faux sages, elle avoit imaginé que *tous les miracles du monde n'efface-roient pas la prétendue tache d'avoir empêché l'impression de l'Encyclopédie.* (V. sa corresp. avec Vol, Let. 1, 2, 3 & 8); mais on ne la vit pas, comme Fréderic, pour l'encens grossier des sophistes, rendre à l'impiété même un encens plus grossier encore. Catherine lisoit les œuvres des sophistes; Fréderic les faisoit circuler, en composoit lui-même, & vouloit les voir dévo-rés par le peuple. Fréderic proposoit des moyens d'écraser la Religion Chrétienne; Catherine rejettoit les plans de destruction que proposoit Voltaire. Elle étoit tolérante par

caractère, Fréderic ne l'étoit que par néceſſité. Il eût ceſſé de l'être, s'il avoit pu concilier ſa haine avec ſa politique, en appellant *la force majeure*, pour écraſer le Chriſtianiſme. *

Cependant Catherine eſt auſſi l'adepte ſur le trône ; elle ſait le ſecret de Voltaire ; elle ap-

* *Ceux qui jugeront la correſpondance de cette Impératrice, comme littérateurs, trouveront une bien grande différence entre ſes lettres, & celles du Roi de Pruſſe. Les premières ſont celles d'une femme d'eſprit, qui ſe joue quelquefois de Voltaire fort agréablement. Avec ſon ſtyle leger, & plein de goût, elle n'en ſait pas moins conſerver de la nobleſſe, & de la dignité. On ne la verra pas au-moins, s'abaiſſer au ton groſſier des injures & des blaſphêmes. Celles de Fréderic ſont les lettres d'un Sophiſte pédant, & ſans pudeur dans ſon impiété, comme ſans dignité dans ſes éloges. Quand Voltaire écrivoit à Catherine:* nous ſommes trois, Diderot, d'Alembert, & moi, qui vous dreſſons des autels, *elle répondoit:* laiſſez moi s'il vous plaît ſur la terre, j'y ſerai plus à portée d'y recevoir vos lettres, & celles de vos amis. *(Lett.* 8 & 9*). On ne trouvera rien d'auſſi françois que celà chez Fréderic. On eſt ſeulement fâché que cette réponſe s'adreſſe à des impies. Catherine écrit à merveille la langue de Voltaire ; & Fréderic ſeroit un bien petit Héros, s'il n'avoit pas mieux ſu manier ſes armes que ſa plume.*

plaudit aux plus fameux de nos impies. (*V. ſes Lett.* 26 *Dec.* 1773 & 1774 *Lett.* 134). Elle va juſqu'au point de vouloir livrer l'héritier de ſon ſcèptre aux leçons de d'Alembert: ſon nom eſt mis conſtamment, par les impies, au rang des adeptes protectrices: il n'eſt pas donné à l'hiſtorien de l'effacer. Puiſſe-t-il lui être donné, à elle, de réparer l'erreur & ſes ravages.

Chriſtian VII. Roi de Dannemarc.

Les droits de Chriſtian VII, Roi de Dannemarck, au titre d'adepte couronné, ſe trouvent également dans ſes lettres à Voltaire. Parmi tous les ſervices de d'Alembert, j'aurois pu compter les ſoins qu'il prit, pour faire ſouſcrire les Puiſſances, & les grands Seigneurs à l'érection d'une ſtatue en l'honneur de Voltaire; J'aurois pu montrer le modeſte ſophiſte de Fernei, preſſant lui-même d'Alembert, pour obtenir ces ſouſcriptions, & ſur tout celle du Roi de Pruſſe, qui n'attendit pas ces ſollicitations. Ce triomphe de leur chef étoit trop cher aux conjurés. Chriſtian VII s'empreſſa d'envoyer auſſi ſon contingent. Une première lettre, & quelques complimens à Voltaire ne nous ſuffiroient pas abſolument, pour montrer un adepte; mais Voltaire nommoit lui-même le Roi de Dannemarck; & d'ailleurs, parmi ces complimens adreſſés à Voltaire, nous avons obſervé celui-ci, tout à fait dans le goût, & dans le ſtyle de Frederic: " vous vous occupez préſentement " à délivrer un nombre conſidérable d'hom-

" mes du *joug des Eccléſiaſtiques, le plus dur de* " *tous*, parce que les devoirs de la ſociété, ne " ſont connus que de la tête de ces Meſſieurs, " *& jamais ſentis dans leur cœur. Ce-ci vaut bien* " *ſe venger des barbares.* (Lett. à Volt. an 1770). Infortunés Monarques! c'étoit là auſſi le langage que vos corrupteurs tenoient à Marie Antoinette, dans le tems de ſa proſpérité. Elle fut malheureuſe: elle vit la ſenſibilité, la fidélité de ces prétendus *barbares*, & elle s'écrioit aux Thuileries: *oh que nous avons été trompés! nous voyons bien à preſent combien les Prêtres ſe diſtinguent parmi les fidèles ſujets du Roi.* (*) Puiſſe le Roi ſéduit par le philoſophiſme, n'être jamais réduit à la même expérience, & profiter au moins d'une Révolution, qui nous démontre aſſez qu'il eſt un joug plus dur que celui de ces Prêtres, que ſon maître Voltaire lui a ſi bien appris à calomnier!

Au moins faut-il le dire ici, pour l'honneur de ce Prince, & de tant d'autres qu'avoient ſéduits les conjurés, les ſophiſtes s'emparoient

(*) *Ces paroles de Marie Antoinette me furent rapportées dans le fort de la Révolution, & j'avois beſoin de les ſavoir pour croire qu'elle étoit revenue des préjugés qu'on lui avoit donnés contre le Clergé, & qui avoient ſemblé redoubler après le ſecond voyage de l'Empereur ſon frère à Verſailles.*

de leur jeunesse. A cet age, Voltaire & ses productions faisoient aisément illusion à des hommes qui, pour être Rois, ne savent pas mieux que les autres, ce qu'ils n'ont pas appris, & n'en sont pas plus en état de discerner l'erreur de la vérité, dans des objets surtout, où le défaut d'études propres à ces objets, est encore moins à craindre que les penchans & les passions.

Lors de son voyage en France, Christian n'avoit encore que dix sept ans; & déjà il avoit ce que d'Alembert appelle *le courage de dire à Fontainebleau*, que Voltaire *lui avoit appris à penser* (lett. de d'Alemb. 12 Nov. 1768.) des hommes qui pensoient différemment à la Cour de Louis XV. voulurent empêcher sa jeune Majesté d'apprendre encore à penser comme Voltaire, & d'en voir dans Paris les adeptes, où les plus fameux disciples. Ceux-ci surent se procurer des audiences. Pour juger comment ils surent en profiter, il ne faut qu'entendre d'Alembert écrivant à Voltaire: " j'a-" vois vu ce Prince chez lui, avec plusieurs " autres de vos amis; il me parla beaucoup " de vous, *des services que vos ouvrages avoient* " *rendus*, *des préjugés que vous avez détruits*, " des ennemis que votre *liberté de penser* vous " avoit faits; *vous vous doutez bien de mes réponses*." (ib. & lett. du 6 Decem. 1768.) D'Alembert voit de nouveau le Prince; de nouveau il écrit

à Voltaire: " le Roi de Dannemarck ne m'a " presque *parlé que de vous—je vous assure qu'il* " *auroit mieux aimé vous voir à Paris, que toutes* " *les fêtes dont on l'a accablé.*" Cette conversation avoit été courte; d'Alembert y suppléa, à l'Académie, par un discours qu'il prononça en présence du jeune Monarque sur la philosophie. Tous les adeptes accourus en foule, applaudissent; & le jeune Monarque applaudit aussi. (let. du 17 Decem. 1778.) Enfin telle est l'idée qu'il emporte de cette prétendue philosophie, graces aux nouvelles leçons de d'Alembert, qu'à la première nouvelle d'une statue à ériger en l'honneur du héros des impies conjurés, il envoie *une belle souscription* que Voltaire reconnoît devoir aux leçons que le Prince a reçues de l'adepte Académicien. (v. let. de Volt. à d'Alemb. 5 Nov. 1770.) Il ne m'est pas donné de dire à quel point ces leçons se trouvent aujourd'hui oubliées par Christian VII; mais assurément, depuis que sa Majesté Danoise avoit appris *à penser* de Voltaire, il s'est passé bien des événemens, qui lui auront appris à voir d'un œil bien différent les prétendus *services* que les *ouvrages* de son maître ont rendus aux Empires.

Gustave III. Roi de Suede.

Les mêmes artifices & les mêmes erreurs firent aussi de Gustave III. Roi de Suede, un adepte protecteur. Ce Prince étoit aussi venu à Paris, recevoir les hommages & les leçons des

ſoi-diſant philoſophes. Il n'étoit encore que Prince Royal, quand déjà l'exaltant comme un de ces adeptes dont la protection étoit acquiſe à la ſecte, d'Alembert écrivoit à Voltaire: " vous aimez la raiſon & la liberté, mon " cher confrère; & on ne peut guere aimer " l'un ſans l'autre. Eh bien, voilà *un digne* " *philoſophe républicain*, que je vous préſente, " qui parlera avec vous *philoſophie & liberté*. " C'eſt Mr. *Jennings* Chambellan du Roi de " Suede—il a d'ailleurs des complimens à " vous faire de *la part de la Reine de Suede &* " *du Prince Royal*, *qui protègent dans le nord la* " *philoſophie* ſi mal acceuillie par les Princes du " Midi. Mr. *Jennings* vous *dira combien la* " *raiſon fait de progrès en Suede ſous ces heureux* " *auſpices*. " (let. du 19 Janv. 1769.)

Lorſque d'Alembert écrivoit cette lettre, Guſtave, qui devoit bientôt rendre à la Monarchie des droits que ſa couronne avoit perdus depuis longtems, ignoroit ſans doute que ſes grands protégés fuſſent par excellence des *Philoſophes républicains*. Il ignoroit également quel ſeroit un jour pour lui, le dernier fruit de cette philoſophie des conjurés, quand arrivé au trône, il écrivit à leur corryphée: " je prie " tous les jours l'Etre des êtres qu'il prolonge " vos jours précieux à l'humanité, & ſi utiles " aux progrés de la raiſon & de la vraie phi-

“ losophie. ” *(Let. du Roi de Suede à Voltaire 16 Janv. 1772.)*

La prière de Gustave fut exaucée ; les jours de Voltaire furent prolongés ; mais celui qui devoit subitement trancher les jours de Gustave lui même, étoit déjà né ; & il devoit bientôt sortir, avec tous ses poignards, de l'arrière école de Voltaire. Pour l'instruction des Princes, que l'historien rapproche ici la généalogie philosophique de ce malheureux Roi, & celle de l'adepte qui fut son assassin.

Ulrique de Brandebourg, avoit été initiée aux mystères des Sophistes conjurés par Voltaire lui même. Bien loin de rejetter ses principes, elle ne s'étoit pas même sentie outragée par les vœux d'une passion que Voltaire avoit eu la hardiesse d'exprimer. (*) Devenue Reine de Suede, elle pressa plus d'une fois l'impie de venir terminer ses jours auprès d'elle. (V. ses lett. à Volt. an. 1743 & 1751.) Elle ne crut pas pouvoir lui donner de plus grandes preuves de sa fidélité aux principes qu'elle en avoit reçus, lors du premier séjour de Voltaire à Berlin, qu'en les faisant succer avec le lait au Roi son fils. Elle initia Gustave, & voulut être la mère du

(*) *C'est pour cette Princesse que Voltaire avoit fait le Madrigal :* souvent un peu de vérité &c.

Sophiſte, comme elle l'étoit du Roi. Auſſi voyons nous conſtamment & la mère & le fils, mis au rang des adeptes, dont les conjurés ſe tenoient le plus aſſurés.

Telle étoit donc la généalogie philoſophique de ce malheureux Roi de Suede. Voltaire avoit initié la Reine Ulrique, & Ulrique avoit initié Guſtave.

Mais d'un autre côté, Voltaire initioit Condorcet; & Condorcet ſiégeant au Club des Jacobins initia Ankeſtron. Eléve de Voltaire, Ulrique apprénnoit à ſon fils à ſe jouer des miſtères & des autels du Chriſt; éléve de Voltaire, Condorcet apprit à Ankeſtron à ſe jouer du trône & de la vie des Rois.

Au moment où les nouvelles publiques annoncèrent que Guſtave III. devoit commander en chef les armées liguées contre la Révolution Françoiſe, Condorcet & Ankeſtron appartenoient au grand Club; & ce grand Club retentiſſoit du vœu de délivrer la terre de ſes Rois. Guſtave fut marqué pour en être la première victime, & Ankeſtron s'offrit pour être le premier bourreau. Il part de Paris, & Guſtave tombe ſous ſes coups. *(V. Le Journal de Fontenai.)*

Les Jacobins venoient de célébrer l'Apothéoſe de Voltaire; ils célébrèrent auſſi celle d'Ankeſtron.

Voltaire avoit appris aux Jacobins *que le premier des Rois fut un soldat heureux*; les Jacobins apprîrent à Ankestron que le premier héros fut l'assassin des Rois; ils placèrent son buste à côté de celui de Brutus.

Les Rois avoient souscrit pour la statue de Voltaire ; les Jacobins souscrivirent pour celle d'Ankestron.

Poniatowski Roi de Pologne.

Enfin les confidences de Voltaire mettent encore Poniatowski, Roi de Pologne, au nombre des adeptes protecteurs. Il avoit en effet connu nos philosophes dans Paris, ce Roi dont la philosophie devoit faire tous les malheurs. Il avoit surtout rendu son hommage à leur chef, il lui avoit écrit: " Mr. de Voltaire, tout " contemporain d'un homme tel que vous, qui " sait lire, qui à voyagé, & qui ne vous a pas " connu doit se trouver malheureux. Il vous " seroit permis de dire: les nations feront des " vœux pour que les Rois me lisent. " *(Lett. du* 21 *Fev.* 1767.*)* Aujourd'hui que le Roi Poniatowski a vu les hommes qui avoient lu Voltaire comme lui, qui le préconisoient de même, essayer en Pologne la Révolution qu'ils avoient faite en France ; aujourd'hui que victime lui-même de cette Révolution, il a vu son Sceptre se briser entre ses mains, par la suite de cette Révolution, sans doute il fait des vœux bien différens; sans doute il le voudroit, que les nations n'eussent jamais connu Voltaire, &

que les Rois surtout l'eussent moins lu. Mais les tems que d'Alembert annonçoit, & qu'il eût voulu voir, sont arrivés, sans que les Rois adeptes protecteurs ayent su les prévoir. Quand les malheurs de la Religion retombent sur eux, qu'ils relisent ces vœux que d'Alembert, dans son style souvent bas & ignoble, exprimoit à Voltaire: " votre illustre & ancien " protecteur (le Roi de Prusse) a commencé " le branle, le Roi de Suede a continué, Ca" therine les imite tous deux, & fera peut" être mieux encore. Je rirois bien, si je vo" yois le chapelet se défiler de mon vivant. " (*Lett*, *du* 6 *Sept.* 1762.) Le chapelet se défile en effet; le Roi Gustave est mort assassiné; le Roi Louis XVI. guillotiné; le Roi Louis XVII. empoisonné; le Roi Poniatowski est détrôné; le Stadhouder chassé; & les adeptes, enfans de d'Alembert, de son école, rient, comme il l'eût fait lui-même, des Rois qui protégeant la conspiration de l'impie contre l'Autel, n'avoient pas su prévoir celle des enfans de l'impie contre le trône.

Ces Réflexions préviennent malgré moi ce que j'aurai à révéler de cette seconde conspiration; mais telle devoit être l'union des Sophistes impies & des Sophistes séditieux, qu'à peine est-il possible d'exposer les progrès des uns, sans avoir à parler des ravages & des forfaits des autres. Ce sont les faits eux-mêmes

qui dans l'intimité de cette union, nous forcent à montrer aux Monarques protecteurs une des leçons les plus importantes que l'hiſtoire leur ait encore donnée juſqu'à nos jours.

Je ne finirai pas ce chapitre, ſans obſerver que parmi ces Rois du Nord, dont la protection rendoit les Sophiſtes ſi glorieux, on ne les voit pas une ſeule fois mentionner le Roi d'Angleterre. Ce ſilence de la part des conjurés vaut bien tous leurs éloges. S'il ne leur eût fallu qu'un Prince chéri de ſes ſujets, & méritant de l'être, qu'un Roi bon, juſte, ſenſible, bienfaiſant, jaloux de maintenir la liberté des loix & le bonheur de ſon empire, Georges III. eût été auſſi leur Antonin, leur Marc Aurelle, leur Salomon du Nord. Ils le virent trop ſage pour s'unir à de vils conjurés, qui ne connoiſſent de mérite que dans l'impiété; & voilà la vraie cauſe de leur ſilence. Il eſt beau pour un Prince, d'avoir été ſi nul dans l'hiſtoire de leurs complots, quand celle de la Révolution le trouve ſi actif pour en arrêter les déſaſtres, ſi grand, ſi généreux & ſi compatiſſant pour en ſoulager les victimes.

Quant aux Rois du Midi, c'eſt encore une juſtice à leur rendre dans l'Hiſtoire, que les Sophiſtes, au lieu de les comter parmi leurs adeptes, ſe plaignoient au contraire de les trouver encore ſi loin de leur philoſophiſme.

CHAPITRE XII.

SECONDE CLASSE DE PROTECTEURS.

ADEPTES PRINCES ET PRINCESSES.

DANS la feconde claffe des adeptes protecteurs, je comprendrai ces hommes, qui, fans être fur le trône, jouiffent fur le peuple d'une puiffance prefque égale à celle des Rois, & dont l'autorité, l'exemple, ajoutant aux moyens des conjurés, leur faifoient efpérer qu'ils n'auroient pas juré envain d'écrafer la Religion Chrétienne.

Fréderic Landg. de Heffe-caffel

La correfpondance de Voltaire nous montre plus fpécialement dans cette feconde claffe de protecteurs, Mgr. le Landgrave de Heffe-Caffel. Le foin que d'Alembert avoit eu de choifir pour ce Prince, le profeffeur d'hiftoire, dont nous avons parlé, fuffiroit pour nous dire à quel point les Sophiftes du jour abufèrent de fa confiance. Elle fut bien fpécialement trompée par celle que fon Alteffe Séréniffime avoit à la philofophie & aux lumières de Voltaire. Elle fouffrit en quelque forte, que ce chef des Sophiftes dirigeât fes études. Il étoit difficile de fe livrer à un inftituteur plus perfide. Une lettre du 25 Août 1766, fuffit pour nous

montrer à quelle ſource Voltaire envoyoit ſon auguſte éléve, puiſer les leçons de la ſageſſe : « votre Alteſſe Séréniſſime, écrivoit ce maî- « tre corrupteur, m'a paru avoir envie de « voir les livres nouveaux qui peuvent être « dignes d'elle. Il en paroît un intitulé : *Le* « *Recueil néceſſaire*. Il y a ſurtout dans ce re- « cueil un ouvrage de Mylord Bolinbrock, « qui m'a paru ce qu'on a jamais écrit de plus « fort contre la ſuperſtition. Je crois qu'on le « trouve à Frankfort ; mais j'en ai un exem- « plaire broché, que je lui enverrai, ſi elle le « ſouhaite..

Pour un Prince qui avoit réellement le deſir de s'inſtruire, qu'elles leçons que celles qu'il devoit trouver dans ce receuil ! Le nom de Bolinbrock ne dit pas aſſez combien elles tendoient à pervertir ſa religion, quand on ſait que Voltaire lui-même publioit ſous ce nom, des ouvrages plus impies encore que ceux du Philoſophe Anglois & qu'il étoit l'auteur de pluſieurs de ceux qu'il recommandoit ſi ſpécialement dans ce receuil.

Réduit à lui-même pour réſoudre les doutes fomentés par ces ſortes de lectures, & prévenu trop malheureuſement contre les hommes qui auroient pu l'aider à les réſoudre, Mr. le Landgrave ſe livroit tout entier à des leçons qu'il prenoit pour celles de la vérité & de la plus haute philoſophie. Quand il pouvoit les

recevoir de la bouche même de Voltaire, l'illusion étoit au point, que son altesse s'en applaudissoit elle-même, & croyoit franchement avoir trouvé le vrai moyen de s'élever au dessus du vulgaire. Elle regrettoit une absence qui la privoit des leçons de son maître; elle croyoit réellement lui avoir des obligations; elle lui écrivoit: " j'ai quitté Fernei " avec bien de la peine—je suis charmé que " vous soyez content de ma façon de penser; " je tâche autant qu'il m'est possible, de me " défaire des préjugés; & si en cela je pense " différemment du vulgaire, c'est aux entre- " tiens que j'ai eu avec vous, & à vos ouvra- " ges que j'en ai l'unique obligation. " (9 *Sept*. 1766.)

Pour donner quelques preuves de ses progrets à l'école de la philosophie, l'illustre adepte faisoit part à son maître des nouvelles découvertes qu'il regardoit comme des objections sérieuses contre l'authenticité des Livres Saints. " J'ai fait, écrivoit-il encore à son hé- " ros, j'ai fait depuis quelque tems, des réfle- " xions sur Moyse, & sur quelques historiens " du nouveau Testament, qui m'ont paru être " très justes. Est-ce que Moyse ne seroit pas " un batard de la fille de Pharaon, que cette " Princesse auroit fait élever? Il n'est pas à " croire qu'une fille de Roi ait eu tant de soin " d'un enfant Israëlite, dont la nation étoit en

« horreur aux Egyptieens. (*Lett.* 66.) Voltaire eût aisément pu dissiper ce doute, en faisant observer à son éléve que son altesse calomnioit assez gratuitement un sexe bienfaisant, sensible, porté à s'attendrir sur le sort d'un enfant exposé à un pareil danger; plusieurs feroient encore très naturellement ce qu'avoit fait la fille de Pharaon, & le feroient précisément même avec plus de soins & plus d'attention encore, si des haines nationales ajoutoient au danger de cet enfant. Si Voltaire avoit eu l'intention d'éclairer son illustre éléve, & de lui donner les regles d'une saine critique, il auroit observé qu'au lieu d'un fait très simple & très naturel, son Altesse en imaginoit un véritablement incroyable. Une Princesse qui veut donner à son enfant une éducation brillante, & qui commence par le faire exposer à être submergé, pour avoir le plaisir d'aller le chercher & de le trouver à point nommé, sur les rives du Nil; une Princesse Egyptienne, qui aime son enfant, qui sait toute l'horreur que les Egyptiens ont pour les Israëlites, & qui faisant allaiter cet enfant par une mère Israëlite, lui laisse croire à lui-même qu'il naquit de cette nation qu'elle déteste, & le persuade même dans la suite aux Egyptiens, pour leur rendre cet enfant odieux, détestable; & ce qui sembleroit un mystère bien plus étrange encore, un enfant qui devient l'homme le plus terrible

aux Egyptiens, & dont personne ne découvre l'origine; un enfant que toute la Cour de Pharaon s'obstine à croire un Israëlite, dans un tems où il auroit suffi de dire que Moyse étoit Egyptien, pour lui ôter toute la confiance des Israëlites, & délivrer l'Egypte; voilà bien des choses que Voltaire auroit pu répondre à son Altesse, pour lui faire sentir qu'il n'est pas dans les regles de la critique, d'opposer à un fait très naturel, très simple, des suppositions véritablement incroyables. Mais ces suppositions servoient la haine de Voltaire contre Moyse, contre les livres des Chrétiens: il aimoit bien mieux voir les progrès de ses disciples dans l'incrédulité, que leur exposer les régles d'une saine critique.

Voltaire applaudissoit encore à son adepte, quand il vit son Altesse prétendre que le *Serpent d'airain*, isolé sur une montagne, *ne ressembloit pas mal au Dieu Esculape*, tenant un bâton d'une main, & un serpent de l'autre, avec un chien à ses pieds, dans le temple d'Epidaure; que les *Chérubins* éployant leurs ailes au dessus de l'arche, *ne ressembloient pas mal au Sphinx* à la tête de femme, aux quatre griffes, au corps & à la queue de lion; que *les douze bœufs qui étoient sous la mer d'airain*, chargés de cette cuve large de douze coudées, haute de cinq, & remplie d'eau, pour servir aux ablutions des Israëlites, ressembloient encore assez bien *au*

Dieu Apis, ou au bœuf érigé ſur l'autel, & voyant à ſes pieds toute l'Egypte. *(Ibid)*.

La concluſion de Monſeigneur étoit que Moyſe ſembloit avoir donné aux Juifs beaucoup de cérémonies qu'il avoit priſes des Egyptiens. *(Ibid)*. Celle de l'hiſtorien doit être qu'avec un peu plus de ſincérité, il eût été facile aux conjurés de déſabuſer un adepte, qui dans le fonds, ne cherchoit qu'à s'inſtruire. En plaignant ſon Alteſſe d'avoir été dupe de pareils maîtres, nous devons au moins lui rendre la juſtice de reconnoître avec quelle franchiſe elle cherchoit la vérité, quand elle ajoutoit, en parlant toujours à Voltaire : " pour ce qui eſt " du Nouveau Teſtament, il y a des hiſtoires " *dans leſquelles je voudrois être mieux inſtruit*. " Le maſſacre des Innocens me paroît incom- " préhenſible. Comment le Roi Hérode auroit- " il pu faire égorger tous ces petits enfants, " lui qui n'avoit point droit de vie & de mort, " comme nous le voyons par l'hiſtoire de la " Paſſion, & que ce fut Ponce Pilate, Gou- " verneur des Romains, qui condamna Jéſus- " Chriſt à mort". *(Ibid)*.

En recourant aux ſources de l'hiſtoire, en conſultant tout autre hiſtorien que ſon profeſſeur donné par d'Alembert, ou bien tout autre maître que ces vains ſophiſtes, le Prince qui vouloit être mieux inſtruit, qui méritoit de l'être, auroit vu cette légère difficulté s'éva-

nouir. Il auroit appris qu'Hérode d'Afcalon, furnommé le grand, & que l'on eût plus juftement furnommé le féroce, celui qui ordonna le maffacre des Innocens, étoit Roi de toute la Judée, Roi de Jérufalem, & n'étoit pas le même que celui dont il eft parlé dans l'hiftoire de la Paffion. Il auroit appris que celui-ci nommé Hérode Antipas, n'avoit pu obtenir des Romains que la troifième partie des états de fon père, & qu'étant fimplement Tétrarque de Galilée, il n'avoit plus la même autorité à exercer fur les autres Provinces; qu'ainfi il eût été peu furprenant qu'il n'eût pas exercé le droit de vie & de mort dans Jérufalem, où cependant Pilate lui-même l'invita à l'exercer, en lui envoyant Jéfus-Chrift à juger, comme il avoit déjà jugé, & fait décapiter St. Jean Baptifte.

Quant au féroce Hérode d'Afcalon, Mgr. eût appris que ce Néron anticipé avoit fait mourir les enfans de Bethléem, comme il fit mourir Ariftobule, & Hircan, l'un frère, & l'autre ayeul octogenaire de la Reine, comme il fit mourir Marianne fon époufe, & deux de fes enfans; comme il fit mourir Sohême fon confident, & une foule de fes amis, ou des Grands de fa Cour, dèfqu'il commencèrent à lui déplaire. En apprenant tant de meurtres, & tant de tyrannie, en apprenant furtout que ce même Hérode d'Afcalon, fur le point de mourir, & dans la crainte que le jour de fa mort

ne fût un jour de réjouiſſance publique, avoit fait enfermer dans le Cirque tous les principaux des Juifs, & ordonné qu'ils fuſſent maſſacrés au moment où il expireroit lui-même ; en apprenant, dis-je, tous ces faits inconteſtables, l'illuſtre adepte eût appris auſſi, comment cet Hérode exerçoit le droit de vie & de mort ; il ne lui feroit pas venu dans l'eſprit, que les Evangéliſtes euſſent pu imaginer eux-mêmes un fait pareil au maſſacre des Innocens, un fait aſſez récent, pour que bien des Juifs encore vivans, en euſſent été temoins : il auroit réfléchi que les impoſteurs ne s'expoſent pas à un démenti, ſi facile à donner publiquement ; & toutes ſes difficultés ſur le maſſacre des Innocens, n'auroient pas ébranlé ſa foi à l'Evangile.

Mais il ſe nourriſſoit des mêmes objections que ſon maître ; il étudioit nos Livres Saints dans le même eſprit ; & Voltaire qui avoit donné dans des milliers d'erreurs groſſières ſur ces livres, ſe gardoit bien de renvoyer ſes diſciples aux réponſes qu'il avoit reçues des auteurs religieux. *(V. ſurtout les erreurs de Volt. les lett. de quelques Juifs Portugais).*

En mêlant ces légères diſcuſſions à nos Mémoires, nous n'ajouterons pas à l'amertume des reproches que ſe font aujourd'hui tant de princes ſéduits par les chefs des impies ; nous ne leur dirons pas : " de quel étrange aveugle-" ment étiez-vous donc frappés ? Votre de-

" voir étoit d'étudier nos livres religieux, " pour apprendre à devenir meilleurs, à " rendre vos sujets plus heureux; & vous vous " abaissez, dans l'arène des Sophistes, à disputer " comme eux, contre le Christ & ses Prophêtes. " Si vous avez des doutes sur la Religion, " pourquoi vous adresser aux hommes qui ont " juré sa perte? Un tems viendra aussi, où le " Dieu des Chrétiens fera naître des doutes " sur vos droits, & renverra vos peuples aux " Jacobins, pour les résoudre. Les voilà " aujourd'hui dans vos Etats & vos Palais, " tout prêts à applaudir, comme Voltaire, à " vos objections contre le Christ. Répondez à " leur glaive, pour celles qu'ils opposent à vos " loix." Laissons là ces réflexions, & contentons nous de dire avec l'histoire, combien ils étoient malheureux, ces Princes, qui cherchant à s'instruire, s'adressoient à des hommes, dont tout l'objet étoit de les faire servir à renverser l'Autel, en attendant que l'on vît arriver le moment de renverser les Trônes.

Louis Eugène, Duc, & Louis, Prince de Wirtemberg.

Au nombre des adeptes protecteurs, l'historien se trouvera forcée de mettre encore bien d'autres Princes, dont les Etats goutent aussi en ce moment, les fruits de la nouvelle philosophie. Dans le compte que d'Alembert rendoit à Voltaire des Princes étrangers, qui ne visitoient point la France sans rendre leur hommage aux conjurés Sophistes, on le voit

exalter le *Duc de Brunſwick*, comme *méritant d'être fêté*, & le méritant ſurtout, par oppoſition au *Prince des deux Ponts*, qui ne protége que les *Frérons*, *&* *autre Canaille*, c'eſt à dire ici, que les auteurs religieux. *(23 Juin 1766)*. L'armée des Jacobins prouve aujourd'hui quel fut celui de ces deux Princes qui ſe trompoit le plus dans ſa protection. Nous le verrons encore mieux dans ces Mèmoires, lorſque nous en ferons à la dernière, & à la plus profonde conſpiration du Jacobiniſme.

A ce Duc de Brunſwick, ajoutons Louis Eugène, Duc de Wirtemberg, & Louis, Prince de Wirtemberg. L'un & l'autre s'applaudiſſoient également des leçons de Voltaire. Le premier écrivoit à ſon maître: " je me crois, " lorſque je ſuis à Fernei, plus Philoſophe que " Socrates. *(Lett. du 1 Fev. 1766)*. Le ſecond ajoutoit aux éloges du Philoſophe, la demande du livre le plus licencieux, le plus impie que Voltaire eût écrit, du poëme de Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orléans.

Charles Théodore Electeur Palatin, tantôt ſollicitoit auprès du même impie, le même chef-d'œuvre d'obſcénités, les mêmes leçons de philoſophie; & tantôt il preſſoit, conjuroit leur auteur de venir à Manheim, pour le mettre à portée d'en reçevoir de nouvelles. *(V. Lett. du 1 Mai 1754, & lett. 38 an 1762)*.

Charles théodore, Electeur Palatin.

Princeſſe d'Anhalt-zerbſt.

Il n'y avoit pas juſques à ces adeptes, dont les yeux auroient dû ſe fermer de pudeur, au nom ſeul de cette production : il n'y avoit pas juſques à la Princeſſe d'Anhalt-zerbſt qui n'envoyât des remercimens à l'Auteur, qui avoit eu l'impudence de lui faire un cadeau digne de l'Aretin. (*Lett. de la Princeſſe de d'Anhalt à Volt.* 9 & 39).

L'empreſſement de ces grands adeptes pour une production de cette eſpèce, ne doit pas échapper à l'hiſtorien. Il y verra l'attrait que la corruption des mœurs donnoit aux leçons des conjurés. Il s'étonnera moins ſur le nombre de ceux que les Sophiſmes ſéduiſoient, quand il réfléchira combien ils ont de force ſur l'eſprit, ceux qui commencent par gâter & pervertir le cœur. C'eſt malgré nous que cette réflèxion nous échappe ; mais elle tient de trop près à l'hiſtoire du Philoſophiſme, à celle de la conſpiration anti-chrétienne, & aux cauſes de ſes progrès, pour que nous ayons pu la ſupprimer. Nous ſavons reſpecter les grands noms ; mais nous ne ſavons pas leur ſacrifier la vérité. Tant pis pour ceux qu'elle couvre de honte, quand la cacher encore ſeroit trahir leurs propres intérêts, ceux des peuples, ceux des Trônes & de l'Autel.

Son Alteſſe Wilhelmine Malgrave de Bareith dans le même rang des adeptes protectrices, fournit à l'hiſtorien une nouvelle cauſe à dé-

velopper des progrès des Sophiſtes anti-chré- tiens, & du crédit que leur donnoit toute la vanité de leur école, toute leur prétention à ſe diſtinguer du vulgaire par la ſupériorité des lumières.

Wilhelmine margrave de Bareith.

Il s'en faut bien qu'il ait été donné à tous les hommes de raiſonner avec un égal ſuccès, ſur les objets religieux ou philoſophiques; ſans manquer au reſpect que nous devons à la pré- cieuſe moitié du genre humain, nous pouvons, je penſe, obſerver qu'en général, il eſt un peu moins donné aux femmes d'exercer leur eſprit ſur les mêmes objets que le Philoſophe, le Mé- taphyſicien ou le Théologien. La Nature a compenſé chez elles la profondeur des recher- ches & des méditations, par le don d'embellir la vertu, par la douceur & la vivacité du ſenti- ment, guide ſouvent plus ſûr que nos raiſonne- mens. Elles font mieux que nous le bien qui leur eſt propre. Leurs foyers, leurs enfans, c'eſt là leur véritable empire ; celui de leurs leçons eſt dans le charme de l'exemple, & il vaut bien nos ſyllogiſmes. Mais une femme philoſophe de la philoſophie de l'homme, eſt un prodige, ou un monſtre ; & le prodige eſt rare. La fille de Necker, la femme de Roland, com me les Dames du Defant, les Deſpinaſſe, les Geofrin, & bien d'autres adeptes Pariſiennes, malgré toutes leurs prétentions au bel eſprit, ſont reſtées ſans droit à l'exception. Si le

Lecteur s'indigne de trouver ſur la même ligne, l'Auguſte Wilhelmine Margrave de Bareith, que la honte en retombe ſur l'homme qui ſut lui inſpirer les mêmes prétentions. Qu'on juge de ſes maîtres par le ton qu'elle prit avec eux, & qui lui aſſuroit leurs ſuffrages. Voici du ſtyle de cette Illuſtre adepte ſingeant & les principes & les plaiſanteries de Voltaire, pour capter ſes ſuffrages, aux dépens de St. Paul.

" Sœur Guillemette à Frère Voltaire Salut. " J'ai reçu votre conſolante épître; je vous " jure mon grand juron qu'elle m'a infiniment " plus édifiée, que celle de St. Paul à Dame " Elue. Celle-ci me cauſoit un certain aſſou- " piſſement qui valoit l'opium, & m'empêchoit " d'en appercevoir les beautés; la vôtre a fait " un effet contraire; elle m'a tiré de la léthar- " gie, & m'a remis en mouvement mes eſprits " vitaux. *(Lett. du 25 Dec. 1755).*

Nous ne connoiſſons point d'épitre de St. Paul à Dame Elue; Sœur Guillemette traveſtiſſant comme Voltaire, ce qu'elle a lu, & même ce qu'elle n'a pas lu, veut ſans doute parler de l'épître de St. Jean à Electe. Celle-ci ne contient d'autre compliment que ceux d'un Apôtre applaudiſſant à la piété d'une mère, qui éleve ſes enfans dans les voies du ſalut, l'exhortant à la charité, l'avertiſſant de fuir les diſcours & l'école des ſéducteurs. Il eſt facheux que ces leçons ne ſoient que de l'opium

pour l'illuſtre adepte. Voltaire en eût trouvé peut-être une doſe, dans la lettre ſuivante, ſi elle fût venue d'autre part que de Sœur Guillemette. Nous la copierons cependant, comme faiſant époque dans les annales philoſophiques. On y verra une adepte femelle donnant des leçons de philoſophie à Voltaire lui-même, prévenant Helvétius, & par la ſeule force de ſon génie, ſans s'en apperçevoir, copiant Epicure. Avant de les donner ces leçons, ſœur Guillemette aſſurant Voltaire de l'amitié du *Margrave*, avoit eu ſoin de demander *l'eſprit de Bayle.* (Lett. du 19 Juill. 1752). Elle crut un jour l'avoir trouvé tout entier; alors elle écrivit à *frère Voltaire*: " Dieu, dites-vous, " (poëme de la loi naturelle) a donné à tous " les hommes la juſtice & la conſcience, pour " les avertir, comme il leur a donné ce qui " leur eſt néceſſaire. Dieu ayant donné à " l'homme la juſtice & la conſcience, ces deux " vertus ſont innées dans l'homme, & deviennent un attribut de ſon être. Il s'en ſuit de " toute néceſſité, que l'homme doit agir en " conſéquence, & qu'il ne ſauroit être ni juſte, " ni injuſte, ni ſans remords, ne pouvant combattre un inſtinct attaché a ſon eſſence. " L'expérience prouve le contraire. Si la " juſtice étoit un attribut de notre être, la " chicane ſeroit bannie ; vos Conſeillers au " Parlement ne s'amuſeroient pas, comme ils

" le font, à troubler la France, pour un mor-
" ceau de pain donné ou refusé. Les Jésuites
" & les Jansénistes confesseroient leur ignorance
" en fait de doctrine.—Les vertus ne sont
" qu'accidentelles.—L'aversion des peines, &
" l'amour du plaisir, ont porté l'homme à
" devenir juste ; le trouble ne peut qu'enfanter
" la peine ; la tranquillité est la mère du plaisir.
" Je me suis fait une étude particulière du
" cœur humain ; je juge par ce que je vois, de
" ce qui a été." *(Lett. du 1 Nov. 1759)*.

Il existe une comédie ayant pour titre *la Théologie tombée en quenouille ;* cette lettre de son Altesse, Margrave de Bareith méta-morphosée en sœur Guillemette, fournira peut-être un jour la même idée pour la philosophie. Laissant aux Molières du jour le soin de s'égayer sur les Socrates femelles, l'historien tirera des erreurs de Willelmine de Bareith, une leçon plus sérieuse sur les progrès d'une philosophie anti-chretienne. Il en verra une nouvelle cause dans les mortifiantes limites de l'esprit humain, & dans la vanité de ces prétentions, qui dans certains adeptes, semblent précisément s'étendre autant que la nature leur avoit ménagé de raisons d'humilité & de modestie, dans la foiblesse de leur entendement.

Sœur Guiliemette craint pour la liberté, s'il est vrai que Dieu ait mis dans l'homme la conscience, le sentiment nécessaire pour distin-

guer le juste de l'injuste. Elle ne sait pas que l'homme, avec les yeux que Dieu lui a donnés, pour voir & distinguer sa route, n'en est pas moins libre d'aller où bon lui semble. Elle s'est fait une étude particulière du cœur humain ; & elle n'a pas lu dans ce cœur, que l'homme voit souvent le mieux, & fait le pire. Elle se croit à l'école des Socrates ; & avec Epicure, elle ne voit que *l'aversion des peines & l'amour des plaisirs* pour principe de la justice & des vertus. Elle nous dit sans le savoir, sans s'en appercevoir même, que si la chicane n'est pas encore bannie, c'est que nos procureurs n'ont pas encore assez d'aversion pour l'indigence ; que si nos vestales ne sont pas toutes chastes, c'est qu'elles ont trop peu d'amour pour le plaisir ; & il faut devant elle, que Parlemens, Jésuites, Jansénistes & toute la Sorbonne sans doute, & toute la théologie confessent leur ignorance *en fait de doctrine.*

Avec moins de confiance en ses lumières, avec plus de raison de s'en tenir à celles qu'il pouvoit trouver dans son génie, Fréderic Guillaume, Prince Royal de Prusse, nous montre une toute autre espèce d'adeptes. Infatigable aux champs de la victoire, celui-ci n'ose plus se répondre de lui-même ; il sait ce qu'il voudroit croire ; il ne sait pas ce qu'il doit croire ; il a peur de se perdre dans le raisonnement. Son ame toute entière lui crie qu'il

doit être immortel ; il craint de se tromper sur cette voix ; & il faut que Voltaire lui évite la peine d'une décision. Pour les lauriers de Mars, c'est toute la confiance, toute l'activité des Héros ; pour s'assurer du sort qui lui est réservé dans un autre univers, c'est toute la modestie, toute l'humilité d'un disciple, c'est presque toute la nonchalance d'un Sceptique. Il faut au moins que l'autorité de son maître lui évite la peine des recherches ; & ce maître est encore Voltaire. « Puisque je me « suis permis de m'entretenir avec vous, lui « écrivoit-il respectueusement, souffrez que « je vous demande pour ma seule instruction, « si en avançant en âge, vous ne trouvez « rien à changer à vos idées sur la nature « de l'ame . . . Je n'aime pas à me perdre « dans des raisonnemens métaphysiques. Mais « je voudrois ne pas mourir tout entier, & « qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas « anéanti. » (*Lett. 12 Novemb. 1770.*)

En homme qui sait prendre tous les tons, Voltaire répondit : « la famille du Roi de « Prusse a grande raison de ne pas vouloir que « son ame soit anéantie . . . Il est vrai qu'on « ne sait pas trop bien ce que c'est qu'une « ame. On n'en a jamais vu. Tout ce que « nous savons, c'est que le maître éternel de « la nature nous a donné la faculté de sentir « & de connoître la vertu. Il n'est pas dé-

" montré que cette faculté vive après notre
" mort; mais le contraire n'eſt pas démontré
" davantage; Il n'y a que les charlentans
" qui ſoient certains. Nous ne ſavons rien des
" premiers principes—Le doute n'eſt pas une
" choſe bien agréable, mais l'aſſurance eſt un
" état ridicule. " (28 *Novemb.* 1770.)

Je ne ſais pas l'impreſſion que fit cette lettre ſur le Séréniſſime & reſpectueux diſciple; mais on y voit au moins que le chef des conjurés ſait varier l'empire qu'il exerce ſur les Princes adeptes, comme ſur les bourgeois d'Harlem. Quand le Roi Fréderic lui écrit d'un ton ſi ferme, ſi précis que *l'homme mort, il n'y a plus rien*, il ſe garde bien de répondre que l'aſſurance eſt un *état ridicule*, qu'il n'y a que *les charlatans qui ſoient certains*; Fréderic Roi de Pruſſe, eſt toujours le premier des Rois philoſophes. (*V. leur lett.* 30 *Oct.* & 21 *Novemb.* 1770.) Et quand huit jours après, Fréderic Prince Royal, ne demande qu'à être raſſuré ſur l'immortalité de ſon ame, c'eſt alors que malgré tous les troubles, toutes les inquiétudes du Scepticiſme, les doutes du Sceptique ſont le ſeul état raiſonnable pour les vrais philoſophes. Cet état lui ſuffit pour ſavoir que ſon adepte n'appartient plus à la religion de J. C. & c'eſt à cet état au moins qu'il veut le conduire, pour s'aſſurer de ſa conquête. Il domine par l'admiration & par les éloges,

le Roi matérialiste & ferme dans son opinion, malgré l'incertitude de son maître; il se laisse admirer par Eugène de Wirtemberg qui pense en tout comme son maître; il laisse disputer Willemine de Bareith plus hardie que son maître. Il s'éleve, & il tranche, il menace de ne voir plus qu'un ridicule, un charlatan dans l'humble adepte qui essaye d'adoucir, de ramener son maître. A ceux-là il donne des principes; avec ceux-ci il ordonne de croire que l'homme est condamné à ne rien savoir des *premiers principes*. Il n'est pas moins l'idole de ces Princes admirateurs. Il ne s'en fait pas moins à lui, à son école, à tous ses conjurés, des Princes protecteurs; & tel est le succès dont il se flatte, que dès l'année 1766. il écrivoit à son cher Comte d'Argental: " *il n'y à* " *pas à présent un Prince Allemand qui ne soit* " *philosophe* — de la philosophie de l'incrédulité. (*Lett. du* 26 *Sept.* 1766.) Il est sans doute des exceptions à faire à cette assertion; mais au moins prouve-t-elle à quel point les Corryphées de l'impiété croyoient pouvoir s'applaudir de leurs progrès auprès de tant de Princes, de tant de Souverains à qui l'impiété devoit un jour devenir si fatale.

CHAPITRE XIII.

TROISIÈME CLASSE DES ADEPTES PROTECTEURS.

MINISTRES, GRANDS SEIGNEURS, MAGISTRATS.

C'ÉTOIT en France que le philosophisme avoit pris toutes les formes d'une vraie conspiration. Ce fut en France aussi que ses succès, dans la classe des citoyens riches ou puissans, annoncèrent plus spécialement ses triomphes & ses ravages. Il ne fut point donné aux conjurés de le voir assis sur le trône des Bourbons, comme il l'étoit sur ceux du Nord ; mais l'histoire voudroit envain le dissimuler, Louis XV. sans être impie, sans pouvoir être compté au nombre des adeptes, n'en fut pas moins une des grandes causes des progrès de la conjuration anti-chrétienne. Il n'eut pas le malheur de perdre la Foi ; il est même vrai de dire qu'il aima la Religion ; mais pendant les trente cinq dernières années de sa vie, cette Foi dans son cœur resta si morte, si peu active ; la dissolution de ses mœurs, la publicité de ses scandales, le

Erreurs de Louis XV.

triomphe de ſes Courtiſannes, répondirent ſi mal au titre de Roi Très Chrétien, qu'autant eût valu preſque qu'il profeſſât la Religion de Mahomet.

Les Souverains ne ſavent pas aſſez tout le mal que leur fait l'apoſtaſie des mœurs. Ils ne veulent pas perdre la Religion, qu'ils ſavent être un frein pour leurs ſujets. Malheur à ceux qui ne la voient que ſous ce jour! Ils auroient beau en conſerver les dogmes dans leur cœur; c'eſt l'exemple qui doit la maintenir. Après celui des prêtres, c'eſt ſurtout l'exemple des Rois qu'il faut, pour contenir les peuples. Quand la Religion n'eſt pour vous qu'une affaire de politique, la plus vile populace n'eſt pas long tems à s'en appercevoir. Alors elle voit elle-même cette Religion, comme une arme dont vous uſez contre elle; cette arme, elle la briſe tôt ou tard, & vous n'êtes plus rien. Que ſi vous prétendez vainement croire à la Religion ſans en avoir les mœurs, le peuple, comme vous, ſe croira auſſi religieux ſans mœurs; & on vous l'a dit depuis ſi long tems: que ſont toutes vos loix ſans les mœurs? Il viendra un jour où le peuple, ſe croyant plus conſéquent que vous, laiſſera là, & les mœurs & le dogme; & alors encore que ferez-vous pour lui?

Ces leçons furent ſouvent répétées à Louis XV par les orateurs Chrétiens; elles le furent trop inutilement. Louis XV ſans mœurs, s'entoura,

de ministres sans foi, par lesquels il eût été bien moins facilement trompé, si son amour pour la Religion, avoit été soutenu de la pratique. Même après la mort du Cardinal de Fleuri, il en eut sans doute quelques uns encore, tels que le Maréchal de Belle-isle, ou Mr. de Bertin, qui ne méritent pas d'être confondus dans la classe des adeptes; mais il eut successivement Mr. Amelot, Ministre des affaires étrangères, le Comte d'Argenson dans le même Ministère, les Ducs de Choiseul, de Praslin & Malesherbes. Il eut, tant qu'elle vécut, sa Marquise de Pompadour; & tous ces gens là eurent des rapports intimes avec Voltaire, & sa conjuration. On l'a vu s'adresser à Mr. Amelot, pour faire admettre ses projets de ruiner le Clergé. Ce Ministre avoit eu dans Voltaire assez de confiance, pour le charger d'une commission importante auprès du Roi de Prusse; Voltaire en avoit eu assez en lui, pour ne pas lui cacher à quel point il savoit tourner la commission contre l'Eglise. Il n'en avoit pas moins en ce *Duc de Praslin*, à qui il envoyoit ses mémoires tendans à priver le Clergé de la plus grande partie de sa subsistance, par l'abolition des dixmes. *(Lett. au Comte d'Argental an* 1764*)*. Toute cette confiance du chef des conjurés, indique assez l'accord de ses sentimens avec ceux des hommes à qui il s'adroissoit pour remplir ses projets.

D'Argenson & Choiseul.

Un Miniſtre que l'aſſiduité de ſa correſpondance avec Voltaire, nous montre encore plus d'accord avec tout ſon Philoſophiſme, étoit ce Marquis d'Argenſon, que nous avons vu tracer le plan à ſuivre pour l'extinction des corps religieux. Il fut ſon premier protecteur à la Cour, avec la Marquiſe de Pompadour; il fut auſſi un de ſes diſciples les plus impies. Auſſi voit-on Voltaire lui écrire conſtamment, comme à un des adeptes dont il ſe tient le plus aſſuré. Il paroît même, par leur correſpondance, que Mr. d'Argenſon étoit plus décidé que Voltaire même dans ſes opinions anti-religieuſes; que ſa philoſophie reſſembloit d'avantage à celle du Roi de Pruſſe, bien intimement convaincu qu'il n'étoit pas double, qu'il n'avoit rien à craindre ou à eſpérer pour ſon ame, quand ſon corps ſe ſeroit endormi pour toujours. *(V. dans la corresp. générale, les diverſes lettres à Mr. d'Argenſon).*

Bien plus zélé, bien plus actif que d'Argenſon même, pour le regne de l'impiété, le Duc de Choiſeul connut, & ſeconda bien mieux encore les ſecrets de Voltaire. On a vu à quel point celui-ci s'applaudiſſoit des victoires qu'un ſi grand protecteur l'aidoit à remporter ſur la Sorbonne. On a vu pourquoi ce même Duc, hâtant tous les projets de d'Argenſon pour la deſtruction des corps religieux, commença par celle des Jéſuites. Je n'inſiſterai pas

ſur ce Miniſtre, il eſt trop bien connu pour un des impies les plus déterminés qui aient jamais exiſté. De peur qu'on ne pût croire qu'il étoit mort chretien, il s'excommunia lui-même; pour qu'il conſtât bien de ſon apoſtaſie, il ſe fit enterrer loin du tombeau de ſes ancêtres, loin de tout monument religieux, & au milieu des brutes qui paiſſent dans ſon parc.

Malſherbe avant la Révolution.

De ſemblables Miniſtres ſe ſuccédant les uns aux autres, & préparant de loin la ruine des Autels, laiſſoient chacun aux Jacobins qui devoient les ſuivre, quelque choſe de moins à faire pour la Révolution de leur impiété. Celui de tous à qui elle dut d'avantage, à qui tous les impies, & les chefs des impies païérent auſſi le plus aſſidument le tribut de leurs éloges, fut préciſément celui qui devoit voir un jour de plus près toutes les horreurs de cette Révolution, & ſe trouver le moins étonné d'en être la victime. Ce protecteur de la conjuration contre le Chriſt, fut Maleſherbe. Je ſais bien que le nom de cet homme rappelle quelques vertus morales; je ſais que l'on pourra lui ſavoir gré de ce qu'il fit pour adoucir la rigueur des priſons, pour remédier aux abus des Lettres de cachet; mais je ſais que la France lui doit plus qu'à tout autre, la perte de ſes temples; & que jamais Miniſtre n'abuſa d'avantage de ſon autorité, pour établir en France le regne de l'impiété. D'Alembert qui le connoiſſoit bien,

lui rend conſtamment ce témoignage, de n'exécuter que malgré lui des *ordres ſupérieurs*, donnés en faveur de la Religion, & de faire pour ſon philoſophiſme, tout ce que les circonſtances lui permettent. Et malheureuſement combien ne ſut-il pas profiter de ces circonſtances? *(V. corr. de d'Al. lett.* 21, 24, 121, 128 *&c.)* Son miniſtère lui confioit l'obſervation des loix relatives à la librairie; il les effaça toutes d'un ſeul mot, en prétendant que tout livre, ſoit impie, ſoit religieux, ſoit ſéditieux, n'étoit *qu'une affaire de commerce.*

Que les politiques de quelques autres Nations raiſonnent ſur cet objet, conſéquemment à ce que l'expérience peut leur avoir appris chez eux; il eſt au moins conſtant par le fait, que c'eſt aux grands abus de la preſſe, à une véritable inondation de livres d'abord impies, & enſuite de livres impies & ſéditieux, que la France doit tous les malheurs de ſa Révolution; il eſt d'ailleurs bien des raiſons particulières, qui rendent en France les abus de la preſſe plus funeſtes qu'ailleurs.

Liberté de la preſſe plus ſpécialement dangereuſe en France.

Sans prétendre élever nos écrivains au deſſus des autres, on peut obſerver, & je l'ai entendu dire aux étrangers, qu'il eſt un caractère de clarté, une certaine marche, un art plus méthodique, qui en mettant nos livres françois plus à portée du commun des lecteurs, les rend en

quelque ſorte plus populaires, & dès-lors plus dangereux, quand ils ſont mauvais.

D'ailleurs, notre légéreté peut être un défaut ; mais ce défaut en France, faiſoit plus rechercher un livre, que toute la profondeur des méditations angloiſes. Ni la vérité, ni l'erreur cachées au fonds du puits, ne plaiſent au François. Il aime à y voir clair ; il aime l'épigrame, le farcaſme, & tout ce qu'il appelle un bon mot. Le blaſphême même, paré des graces du langage, comme une proſtituée entourée de ſes charmes, ceſſera de déplaire à une Nation, qui a le malheureux talent de rire ſur les objets les plus ſérieux, & qui pardonne tout à celui qui l'égaye. Ce fut là ce qui fit le ſuccès des productions impies, ſorties en ſi grand nombre de la plume de Voltaire.

Quellequ'en ſoit la raiſon, les Anglois ont des livres contre la Religion Chrétienne ; ils ont leurs Collins, leurs Hobbes, leurs Woolſton, & bien d'autres où ſe trouve en ſubſtance, tout ce que nos Sophiſtes François n'ont fait que répéter à leur manière, c'eſt à dire, avec cet art qui ſait preſque tout mettre à la portée des eſprits les plus vulgaires. Les Collins & les Hobbes ſont très peu lus en Angleterre même ; ils y ſont preſque ignorés. A Londres Bolingbrock, & les auteurs de la même eſpéce, quoique avec plus de mérite, comme littérateurs, ne ſont gueres connus d'un peuple qui ſait

s'occuper d'autres choses. Nos impies françois, & Voltaire spécialement, sont lus en France par toutes les classes, depuis le Marquis & la Comtesse oisive, jusques aux Clercs de Procureurs, ou au Commis marchand, & à nos petits bourgeois, qui auroient bien autre chose à faire; mais qui veulent avoir aussi l'air de connoître le livre du jour, & le plaisir de le juger. En France en général, le peuple est plus liseur. Le plus simple bourgeois y veut sa bibliotheque. Aussi dans Paris seulement, tout libraire étoit-il sûr de vendre autant d'exemplaires de l'ouvrage le plus pitoyable, que l'on en vend à Londres, pour toute l'Angleterre, des ouvrages d'une bonté commune.

Le François se passionne pour ses auteurs comme pour toutes ses modes; l'Anglois qui daigne les lire, les juge, & reste froid. Est-ce plus de bon sens? Ne seroit-ce que ce que l'on appelle indiférence? Est-ce tout à la fois l'un & l'autre? Malgré tous les bienfaits des Anglois, je ne prononce pas; je ne dois être ni flatteur, ni critique; mais le fait est réel, & ce fait auroit dû apprendre à Malesherbes, qu'en France, plus que par-tout ailleurs, un livre impie ou séditieux, ne peut pas être regardé comme un simple objet de commerce. Plus ce peuple François est liseur, léger & raisonneur, plus le Ministre de la Librairie devoit faire observer les loix portées contre la licence de la

Presse. Il la favorisa au contraire de tout son pouvoir. Sa condamnation se trouve dans les éloges mêmes des Conjurés, qui sachant apprécier ce service, ne vîrent plus en lui que l'homme qui *avoit brisé les fers de la littérature.* (Correspond. de Volt. & de d'Alemb. lett. 128.)

Vainement diroit-on que le Ministre laissoit la même liberté aux Ecrivains religieux. D'abord cela ne fut pas toujours vrai; Malesherbes ne laissoit paroître que malgré lui, les réfutations des impies; *(ibid. lett.* 22 *&* 24,*)* & ce qu'un Ministre souffre malgré lui, il a bien des moyens de l'empêcher. Il n'est pas vrai sur tout, qu'un Ministre soit absous de laisser le poison devenir public, sous prétexte qu'il n'empêche pas de vendre le remède. De plus, quelqu'excellent que soit un livre religieux, il n'a pas les passions pour lui; & il faut beaucoup plus de talent, pour en faire aimer la lecture. Un sot peut persuader au peuple de courir aux spectacles; il faut des Chrysostomes pour l'en arracher. Avec le même talent, celui qui plaide pour la licence & pour l'impiété, séduit plus aisément que le plus sage & le plus éloquent des Orateurs ne convertit. Les Apologistes religieux demandent une lecture sérieuse, réfléchie, une volonté ferme de connoître le vrai. Cette étude fatigue; & on n'en a pas besoin pour se gâter. Enfin il est bien plus facile

d'irriter, de ſoulever les peuples que de les appaiſer.

Malsherbe pendant la révolution.

Maleſherbes voyant la révolution ſe conſommer par la mort de Louis XVI, montra enfin une ſenſibilité tardive. Son zéle en ce moment, n'empêcha pas des hommes, qui avoient profondément ſenti ſa faute, de pouvoir lui dire : " officieux défenſeur, il n'eſt plus " tems de plaider pour ce Roi, que vous avez " vous même trahi. Ceſſez de vous en prendre " à cette légion de Régicides, qui demandent " ſa tête. Ce n'eſt pas Robeſpierre qui eſt ſon " premier bourreau ; c'eſt vous qui prépariez " de loin ſon échaffaud, lorſque vous laiſſiez " étaler juſque ſous le veſtibule de ſon palais, " toutes les productions qui invitoient le peuple " à démolir & l'Autel & le Trône. Ce Prince " malheureux vous avoit honoré de ſa confiance ; il vous avoit donné une partie de ſon " autorité, pour réprimer les Ecrivains impies " & ſéditieux ; quand au lieu de remplir ce de-" voir, vous laiſſiez ſon peuple ſavourer le " blaſphême & la haine des Rois, dans les pro-" ductions d'Helvétius, de Raynald & de Di-" derot, n'étoit-ce là auſſi qu'une affaire de " commerce ? Aujourd'hui que ce même peu-" ple enivré des poiſons que vous faiſiez vous-" même circuler, demande en forcené la tête " de Louis XVI, il n'eſt plus tems de vous

" faire honneur de sa défense, & de vous en " prendre aux Jacobins."

Des hommes réfléchis prévirent dès long-temps ces reproches que l'Histoire feroit un jour à Malesherbes. Ils ne passoient jamais sous la gallerie du Louvre, sans les lui faire d'avance, sans dire dans l'amertume de leur cœur: *malheureux Louis XVI! Voilà donc comme on te vend à la porte de ton palais!*

Quand Malesherbes quitta le ministère, vaincus par les réclamations des ames religieuses, ses successeurs voulurent, ou plutôt firent semblant de vouloir rappeller les loix anciennes; mais bientôt, sous le titre *d'apologues*, les Sophistes essayèrent encore de distribuer leur poison au peuple; & charmé du succès, d'Alembert écrivit à Voltaire: " ce qu'il y a " d'heureux c'est que ces Apologues, bien " meilleurs que ceux d'Esope, se vendent ici " (à Paris) assez librement. Je commence à " croire que la librairie n'aura rien perdu à la " retraite de Mr. de Malesherbes. " (*Lett.* 121.) Elle y perdit si peu en effet, que bientôt les défenseurs du Trône & de l'Autel se trouvèrent les seuls contrariés, pour faire paroître leurs ouvrages. *

---

* *Note. Nous connoissons de très bons livres, tels, par exemple, que le Catéchisme Philosophique de Mr. Feller, qui jamais ne purent obtenir une*

Ministres de Louis XVI.

Cependant les Conjurés calculoient avec soin leurs succès auprès du ministère. Au moment où Louis XVI monta sur le trône, ils étoient déjà tels, que Voltaire écrivant à Fréderic, lui marquoit en ces termes tout son espoir: " je ne sais pas si notre jeune Roi " marchera sur vos traces; *mais je sais qu'il a* " *pris pour ses Ministres des Philosophes*, à un " seul près, qui a le malheur d'être dévot. Il

---

entrée libre en France, par cela seul qu'on y trouvoit une excellente réfutation des systêmes du jour. Nous connoissons d'autres auteurs religieux, & nous pourrions nous citer nous-même, pour qui l'on étoit plus sévère que la loi-même, tandis qu'on la violoit ouvertement pour des livres impies. Le censeur de nos Lettres Helviennes eut besoin de toute sa fermeté pour maintenir ses droits, & les nôtres, en faisant paroître cet ouvrage que les Sophistes voulurent faire supprimer, avant même que le premier volume ne fût à moitié imprimé; & le même censeur, Mr. Lourdet, Professeur au College Royal, réclama envain toutes les loix, pour empêcher la publication des œuvres de Raynald. Cet Auteur séditieux avoit eu l'impudence de soumettre à la censure son Histoire prétendue Philosophique; au lieu d'approbation, il ne reçut que les reproches de la plus juste indignation. En dépit du censeur & des loix, l'ouvrage de Raynald parut le lendemain, & se vendit publiquement.

" y a ſurtout Mr. Turgot, qui ſeroit digne de
" parler à votre Majeſté. Les prêtres ſont au
" déſeſpoir. Voilà le commencement d'une
" grande révolution. " (*Lett. du* 3 *Août* 1775.)

Ce que diſoit ici Voltaire, étoit vrai dans toute la force du terme. Il me ſouvient d'avoir vu en ce tems, des prêtres vénérables pleurer ſur la mort de Louis XV, tandis que toute la France, tandis que nous-même nous nous flattions de voir des jours meilleurs. Ils nous diſoient, ces prêtres: celui que nous perdons, avoit ſans doute bien des fautes à expier; mais celui qui prend ſa place, eſt bien jeune, & a bien des dangers à courir. Ils prévoyoient cette même Révolution, que Voltaire annonçoit à Fréderic: ils verſoient d'avance ſur elle des larmes bien amères. Mais que l'hiſtorien ne s'en prenne pas à ce jeune Prince du malheureux choix dont Voltaire s'applaudiſſoit. Louis XVI avoit fait, pour y mieux réuſſir, tout ce que la défiance de ſes propres lumières, tout ce qu'un véritable amour de ſes ſujets & de la Religion pouvoient lui ſuggérer. La preuve en eſt dans cette déférence qu'il eut pour les derniers avis de ſon père, de ce Louis Dauphin, dont toutes les vertus avoient fait l'admiration de la France, & dont la mort avoit été le deuil de tous les gens de bien. La preuve en eſt encore dans cet empréſſement

avec lequel Louis XVI ſe hâta d'appeller au miniſtère, ce même homme dont Voltaire nous dit qu'il avoit le malheur d'être dévot. Cet homme étoit Mr. le Maréchal de Muy. Quand l'hiſtorien verra au tour du Trône, tant d'autres perſides agens de l'autorité, que ſa plume ſe délaſſe à venger la piété, la généreuſe charité, la ferveur du Chrétien, le courage, la fidélité, & toutes les vertus du citoyen, dans la mémoire de ce Maréchal. Monſieur de Muy fut le compagnon, l'ami de cœur de ce même Dauphin, père de Louis XVI; cette amitié vaut bien les mépris, les outrages de Voltaire. Le Maréchal de Saxe ſollicitoit pour un de ſes protégés la place de Menin auprès du jeune Prince; il ſut qu'elle étoit deſtinée à Mr. de Muy; il répondit: *je ne veux pas faire à Mr. le Dauphin le tort de le priver de la ſociété d'un homme auſſi vertueux que le Chevalier de Muy, & qui peut devenir très utile à la France.* Que la poſtérité apprécie ce ſuffrage; & que les mânes du Sophiſte en rougiſſent.

Maréchal de Muy à excepter.

Mr. de Muy étoit l'homme qui reſſembloit le mieux au Dauphin, ſon ami; c'étoit la même régularité de mœurs, la même humanité, la même bienfaiſance, le même dévoûment au bien public, le même zéle pour la Religion. Il fut l'œil de ſon Prince, qui ne pouvant voir par lui-même, l'envoyoit viſiter les Provinces, examiner les plaintes & les malheurs du peu-

ple, pour lui en rendre compte, & préparer ensemble les moyens d'y rémédier dans un tems, helas! qu'une mort pématurée devoit prévenir. Quand la guerre appelloit Mr. de Muy à donner d'autres preuves de sa fidélité à Crevelt & à Warbourg, le Dauphin chaque jour prononçoit à genoux cette prière: " mon " Dieu, défendez de votre épée, protégez de " votre bouclier le Comte Félix de Muy, afin " que si jamais vous me faites porter le pesant " fardeau de la Couronne, il puisse me soute- " nir par sa vertu, ses leçons & ses exem- " ples. "

Quand le Dieu qui vouloit se venger de la France, pour son premier fléau, étendit le voile de la mort, sur le Dauphin, Mr. de Muy versoit auprès de Louis mourant, les larmes de l'amitié. Le Prince d'une voix qui déchire les entrailles, lui adresse ces dernières paroles: " ne vous abandonnez pas à la douleur; con- " servez vous pour servir mes enfans. Ils " auront besoin de vos lumières, de vos ver- " tus; soyez pour eux, ce que vous auriez " été pour moi; donnez à ma mémoire cette " marque de tendresse; & surtout que leur " jeunesse, dans laquelle j'espére que Dieu " les protégera, ne vous éloigne pas d'eux. "

Louis XVI, en montant sur le trône rappella ces paroles à Mr. de Muy, en le conjurant d'accepter le ministère. Mr. de Muy qui l'avoit

refusé sous le regne précédent, ne put résister aux prières du fils de son ami. Au milieu d'une Cour assiégée par l'impiété, il lui apprit que le héros chrétien ne sait pas ce que c'est que rougir de son Dieu. Commandant de la Flandre, il avoit eu l'honneur de reçevoir le Duc de Gloucester, frère du Roi d'Angleterre, dans un tems où l'Eglise prescrit l'abstinence des viandes. Fidèle à son devoir, il conduit à sa table le Prince, en lui disant: " ma loi s'observe " exactement dans ma maison. Si j'avois le " malheur d'y manquer quelquefois, je l'ob-" serverois plus particulièrement aujourd'hui, " que j'ai l'honneur d'avoir un illustre Prince " pour témoin & pour censeur de ma conduite. " Les Anglois suivent fidèlement leur loi; " par respect pour vous-même, je ne don-" nerois pas le scandale d'un mauvais catho-" lique, qui ose violer la sienne jusqu'en votre " présence. "

Si le philosophisme n'appelle tant de religion que le malheur d'être dévot, qu'il interroge les milliers d'infortunés que cette même religion soulageoit par les mains de Mr. de Muy; les soldats qu'il commandoit par l'exemple bien plus encore que par le précepte du courage & de la discipline; la Province qu'il gouverna, & dont la révolution même, qui semble avoir été assez généralement l'école de l'ingratitude, n'a pas effacé la réconnoissace & les béné-

dictions. (*V. les œuvres de Mr. le Tourneur, de Tressol, sur ce Maréchal, & son art. Dict. de Feller.*)

Un des grands malheurs de Louis XVI fut de perdre bientôt ce vertueux Ministre. Maurepas n'étoit nullement fait pour le remplacer dans la confiance du jeune Roi. Celle de son père même qui le lui désignoit dans son testament, comme pouvant l'aider de ses conseils, avoit été trompée par l'aversion que cet ancien Ministre avoit montrée pour la Dame de Pompadour. Les années d'un long exil n'avoient pas produit sur le vieillard, les effets que Monsieur le Dauphin supposoit. La docilité du jeune Roi aux conseils de son père montra au moins combien il désiroit s'entourer de Ministres capables de seconder ses vœux pour son peuple. Mais il eût été mieux servi, s'il avoit pu savoir ce qui avoit trompé le Dauphin même. Maurepas n'étoit plus qu'un vieillard décrépit, avec tous les défauts de la jeunesse. Voltaire en fait aussi un philosophe; Maurepas ne le fut que par légéreté & par indolence. Il étoit incroyant; mais sans haine pour l'autel, comme sans amour pour les sophistes. Il eût dit un bon mot fort indifféremment contre un Evêque, ou contre d'Alembert. Il avoit trouvé le plan de Dargenson pour la destruction des corps religieux, & il le suivit; mais il se fût débarrassé du Ministre haineux qu'il eût connu Maurepas.

conſpirateur contre la Religion de l'État. Ennemi des ſecouſſes violentes, ſans avoir de principes fixes ſur le Chriſtianiſme, il étoit de ceux qui regardent au moins comme impolitique le vœu de le détruire. Ce n'étoit pas ſans doute un de ces hommes capables d'arrêter les révolutions, mais au moins il ne les hâtoit pas; il faiſoit moins le mal, qu'il ne le laiſſoit faire; mais par malheur, ce mal qu'il laiſſoit faire, étoit grand. Le philoſophiſme, ſous ſon miniſtère, ne laiſſa pas de faire d'horribles progrès. Rien ne le prouve mieux que le choix de ce Turgot, dont Voltaire nous donne l'appel au miniſtère, comme *le commencement d'une grande révolution*.

Turgot.

On a beaucoup parlé de la philantropie de cet homme; elle fut celle d'un hypocrite; il ne faut, pour en juger, qu'écouter d'Alembert même, écrivant à Voltaire: " vous aurez bien-" tôt une autre viſite, dont je vous préviens; " c'eſt celle de Mr. Turgot, maître des requê-" tes, plein de philoſophie, de lumières, de " connoiſſances, & fort de mes amis, qui veut " vous voir en bonne fortune. Je dis en bonne " fortune, car, *propter metum Judæorum*, il ne " faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non " plus. " (*Lett*, 64 *an*. 1760.)

Si l'on ne conçoit pas d'abord ce que ſignifie cette crainte des Juifs, d'Alembert va lui même l'expliquer par le nouveau portrait de ſon ami:

" ce Mr. Turgot, écrit-il encore à Voltaire ; " est un homme d'esprit, très instruit, & très " vertueux ; en un mot c'est un très honnête " Cacouac ; mais qui a de bonnes raisons pour " ne le pas trop paroître, car je suis payé pour " savoir que la Cacouaquerie, (la philosophie " du jour) ne conduit pas à la fortune ; & il " mérite de faire la sienne. " *(Lett. 76.)*

Voltaire vit Turgot, & le jugea si bien qu'il répondit : " si vous avez plusieurs maîtres de " cette espèce dans votre secte, je tremble " pour *l'infâme ;* (c'est à dire toujours, pour " la Religion) elle est perdue pour la bonne " compagnie. " *(Lett. 77.)*

Pour l'homme qui sait lire, & entendre ces éloges de d'Alembert & de Voltaire, autant eût valu dire : Turgot est un adepte secret, ambitieux, hypocrite, parjure, traître tout à la fois à la Religion, au Roi & à l'Etat ; mais il n'en est pas moins un de ces hommes que nous appellons, nous, très vertueux, & un des conjurés tels qu'il nous les faut, pour nous flatter d'anéantir bientôt le Christianisme. Si Voltaire & d'Alembert avoient eu à tracer le portrait d'un prêtre, ou d'un auteur religieux, avec toutes ces vertus de Turgot, ils en auroient fait un monstre. Que l'historien plus impartial réforme ces réputations usurpées, & qu'il dise : Turgot, riche au dessus de la plus grande partie des citoyens, & tendant encore à la fortune,

aux dignités, n'eſt certainement pas un de ces hommes que l'on puiſſe appeller Philoſophes. Turgot, adepte des Sophiſtes conjurés & maitre des requêtes, eſt déjà un parjure; il le ſera encore en arrivant au miniſtère. Car d'après les loix alors exiſtantes, il n'a pu arriver à ces dignités, qu'en atteſtant, & faiſant atteſter de ſa fidélité au Roi & à la Religion de l'Etat. Il a trahi la Religion, les loix; il va trahir encore le Roi. Il appartient à cette ſecte d'œconomiſtes, qui déteſtant la Monarchie Françoiſe, ne veut encore d'un Roi que pour en faire préciſément ce qu'en ont fait les premiers rebelles de la révolution.

Arrivé au miniſtère par toutes les intrigues de la ſecte, il profite de ſon crédit, pour inſpirer au jeune Monarque ſes propres dégouts pour la monarchie, & ſes principes contre l'autorité d'un trône qu'il a juré de maintenir comme miniſtre. Autant qu'il eſt en lui, il fait du jeune Roi un Jacobin. Il le prépare, il le diſpoſe à toutes ces erreurs, qui vont mettre le ſceptre entre les mains de la multitude, & renverſer, ſous peu d'années, & l'autel & le trône. Si ce ſont là les vertus d'un Miniſtre, ce ſont celles d'un traître; ſi ce ſont des erreurs de l'eſprit, ce ſont celles d'un ſot. Turgot ne fut jamais que l'un & l'autre. La nature lui avoit donné quelque penchant à ſoulager ſes frères. Il entendit tous les Sophiſtes déclamer contre les

restes de l'ancienne féodalité, qui pesoient sur le peuple; il prit pour sensibilité sur le sort du peuple, ce qui n'étoit chez les Sophistes, que la haine des Rois. Il vit ce que tout le monde voyoit, sur les corvées spécialement. Il ne vit pas, ce que toute l'histoire lui disoit, que les Monarques n'avoient jusques alors réussi à délivrer le peuple de tant d'autres vestiges de féodalité, que par la sagesse & la maturité des conseils, qu'en prévoyant les inconvéniens, & en ne supprimant qu'avec tous les moyens de remplacer. Il voulut tout hâter, il gâta tout. Les Sophistes le dirent renvoyé trop tôt, il le fut trop tard. Il avoit apporté auprès du trône toutes les sottises des Clubs sur le peuple souverain. Il n'avoit pas senti que donner la Souveraineté au peuple, c'étoit la faire en tout dépendre de ses caprices. Il prétendoit rendre ce peuple heureux, en lui donnant des armes qu'il ne sait manier que pour se tuer lui même. Il croyoit rendre aux loix leur vrai principe; il n'apprenoit au peuple qu'à secouer leur joug. Il abusa de l'esprit d'un Monarque trop jeune pour débrouiller les sophismes de la secte. La bonté de son cœur aida Louis XVI, à se laisser tromper. Dans les prétendus droits du peuple, il ne vit que les siens à sacrifier; & c'est des leçons de Turgot qu'il faut dater l'erreur qui fit à ce malheureux Prince un devoir de sa facilité, de ses perpétuelles condescendances, de son inalté-

rable patience pour une populace dont la Souveraineté le conduisoit, lui, sa femme, sa sœur, à l'échafaud.

Turgot fut le premier qui porta au ministère le double esprit de cette révolution, anti-chrétienne à la fois & anti-monarchique. Choiseul & Malesherbes furent aussi impies que Turgot; & le premier surtout fut peu-être plus méchant; mais il n'avoit pas encore existé de ministre assez sot pour checher à détruire dans l'esprit du Roi lui même, les principes de l'autorité qu'ils en recevoient. On a dit que Turgot se repentit, quand il vit une émeute du peuple Souverain, toute dirigée contre lui; quand il vit ce peuple souverain se plaindre de la famine, & fondre sur les marchés & sur les magasins, pour jetter & le pain & le bled dans la rivière; on a dit qu'à ce moment enfin, il avoit conçu sa sottise, & dévoilé à Louis XVI. les projets des Sophistes; & qu'alors les Sophistes avoient agi pour abattre celui qu'ils avoient élevé. Cette anecdote, pour l'honneur de Turgot, est malheureusement fausse. Il avoit été l'idole des Sophistes, avant son élévation au ministère; il le fut jusqu'à sa mort. Il mérita d'avoir pour historien & pour panégyriste Condorcet, qui très certainement n'auroit point pardonné un tel repentir à ses adeptes.

Les fléaux se succédent sur la France pendant la révolution; ils se succedoient sous

Louis XVI, dans le miniſtère, avant la révolution. Necker parut après Turgot, & Necker reparut après Briennes. Les Sophiſtes parloient auſſi beaucoup de ſes vertus ; preſque autant qu'il le faiſoit lui même. C'eſt encore une de ces réputations que l'hiſtorien jugera par les faits, non pas pour ſe donner le plaiſir malin d'humilier des tartuffes conſpirateurs, mais parceque toutes ces réputations n'ont été qu'un moyen de faire réuſſir leur conſpiration. Neker.

Necker n'étoit encore que le petit commis d'un banquier ; des ſpéculateurs le prirent pour leur confident & leur agent, dans une affaire qui, dans un inſtant, devoit beaucoup accroître leur fortune. Ils avoient le ſecret d'une paix très prochaine, qui alloit redonner leur valeur aux billets du Canada ; une des conditions de cette paix étant le payement de ceux qui étoient reſtés en Angleterre, ils confièrent leur ſecret à Necker, & convinrent que pour leur gain commun, il écriroit à Londres, & feroit acheter tous ces billets au très vil prix où la guerre les réduiſoit encore. Necker conſentit à l'aſſociation, ſe ſervit à Londres du crédit de ſon maître ; les billets furent accaparés. Les aſſociés revinrent pour ſavoir où en étoit la commiſſion ; Necker leur répondit que la ſpéculation lui paroiſſant mauvaiſe, il s'en étoit déſiſté, & avoit contremandé l'achat. La paix arrivée, les billets ſe trouvèrent dans la caiſſe

ſon compte, & ſe trouva dès lors riche de trois de Necker, qui ne les avoit achetés que pour millions. (v. les détails de cette fraude chez M. Meulan, Cauſes de la révolution.) — Telle fut la vertu de Necker encore ſimple commis.

La table du Mylord impromptu s'ouvrit aux philoſophes; elle devint pour eux un de ces Clubs hebdomadaires, dont le Mécène étoit abondamment payé de ſes diners par les éloges des convives. D'Alembert & les principaux Sophiſtes de Paris ne manquoient pas de ſe rendre à ces aſſemblées, tous les Vendredis. (*V. Correſp. de Voltaire & d'Alemb. lett.* 31. *An.* 1770.) Necker, en entendant parler philoſophie, ſe trouva philoſophe preſque auſſi promptement qu'il s'étoit fait mylord. L'intrigue & les éloges du parti en firent un Sully protecteur. A force d'entendre parler des talens de cet homme pour les hautes Finances, Louis XVI. l'appella au Controle général. Parmi tous les moyens de hâter la Révolution méditée par les conjurés, un des plus infaillibles étoit de ruiner le Tréſor public; Necker y réuſſit par des emprunts dont les excès auroient annoncé tout l'objet, ſans l'aveugle confiance que les éloges affectés de cet homme inſpiroient au public. Soit que Necker n'agît par l'impulſion des conjurés, qu'en Miniſtre imbécille qui ne ſait pas où on le pouſſe, ſoit qu'il creuſât l'abyme en homme qui en ſait toute la profon-

deur, ce n'eſt pas au moins ſa prétendue vertu que l'on doit oppoſer à la noirceur du projet. Celui qui rappellé au Miniſtère, imagina d'affamer la France au milieu de l'abondance même, pour la forcer à la Révolution, pouvoit bien dabord n'avoir voulu la ruiner, que pour appeller cette même Révolution. Sa vertu doit s'accorder avec les manœuvres de la plus profonde ſcélérateſſe.

Dans le tems où Necker rappellé au Miniſtère pour remplacer Briennes, publioit & faiſoit publier ſes efforts prétendus, & ſes prétendues généroſités pour donner du pain au peuple, dans ce tems là même, Necker étoit plus que d'intelligence avec Philippe d'Orleans, pour réduire ce peuple à toutes les extrémités de la famine, & l'entrainer ainſi à l'inſurrection contre le Roi, les Nobles & le Clergé. L'aſſaſſin vertueux accaparoit les bleds, les tenoit renfermés dans des magazins, ou les faiſoit promener de côté & d'autre ſur des bateaux; & défenſe étoit faite aux Intendans de laiſſer vendre ces grains juſqu'au moment que Necker marqueroit. Les magazins reſtoient fermés, les bateaux continuoient à errer d'un port à l'autre. Le peuple demandoit du pain à grands cris, mais envain. Le Parlement de Rouen touché de l'extrémité où ſe trouvoit la Normandie, chargea ſon Préſident d'écrire au Miniſtre Necker, pour obtenir la vente d'une

grande quantité de bleds, que l'on savoit être dans la Province. Necker laissa la lettre sans réponse. Le premier Président reçut de sa compagnie ordre de revenir à la charge, d'écrire de nouveau, & d'insister sur les besoins du peuple. Necker répond enfin qu'il fait passer à l'Intendant les ordres demandés. Les ordres de Necker s'exécutent; pour sa propre justification, l'Intendant est forcé de les produire au Parlement; loin de porter que le bled sera vendu, on n'y voit qu'une exhortation à différer la vente, à trouver des moyens dilatoires, des excuses, des prétextes, pour éluder les sollicitations des Magistrats, & délivrer Necker de leurs instances.

Cependant les vaisseaux chargés de grain se promenoient de l'Océan dans les rivières, & des rivières dans l'Océan, ou même simplement dans l'intérieur des Provinces. Au moment où Necker fut renvoyé pour la seconde fois, le peuple étoit encore sans pain. Le Parlement avoit acquis des preuves que les mêmes bateaux chargés des mêmes bleds, avoient été de Rouen à Paris, & de Paris à Rouen, rembarqués à Rouen pour le Havre, & du Havre rapportés à Rouen, à moitié pourris. Mr. le Procureur général profita du renvoi de Necker, pour écrire à tous ses substituts dans la Province, d'arrêter ces manœuvres, ces exportations, & de donner au peuple la liberté

d'acheter ces grains. Sur le renvoi de son vertueux Ministre, la populace, stupide souveraine de Paris, courut aux armes, redemandant Necker, portant son buste dans les rues, & celui de Philippe d'Orléans. Jamais deux assassins n'avoient mieux mérité d'être accouplés dans leur triomphe. Il fallut rendre à cette populace son bourreau, qu'elle appelloit son père ; & Necker de retour, se hâta de la tuer encore par la famine. A peine eut-il appris les ordres donnés par le Procureur général du Parlement de Normandie, que des brigands partirent pour Rouen, ameutèrent le peuple contre ce Magistrat, pillèrent ou brisèrent tout dans son Hotel, & mîrent sa tête à prix.

Telles furent les vertus de Necker adepte, devenu protecteur & Ministre.

L'historien citera pour témoins de ces faits, tous les Magistrats du Parlement de Rouen. Si pour faire connoître leur auteur, je me suis encore trouvé forcé de prévenir l'ordre des tems, c'est que Necker étoit de ces adeptes, dont la conspiration embrassoit à la fois le trône & l'autel. Il étoit ce qu'il falloit aux Sophistes conjurés, pour ajouter à leur parti celui des Calvinistes. Laissant croire à ceux-ci qu'il pensoit en enfant de Genève, Necker n'avoit réellement d'autre foi que celle d'un Déiste. S'ils n'avoient bien voulu s'aveugler sur cet homme, les Calvinistes auroient aisément pu s'en

appercevoir, non ſeulement par ſes liaiſons avec tous les impies, mais par ſes productions. Car cet être, balon enflé de vent, voulut tout faire. Il fut Commis, Contrôleur, Sophiſte; il ſe crut Théologien. Il publia un livre ſur les *opinions religieuſes*; & ce livre n'étoit que le Déiſme; encore eſt-ce là lui faire grace; car on pouvoit y voir que Necker ne regardoit pas lexiſtençe de Dieu comme démontrée; & qu'eſt-ce que la religion d'un homme qui vous laiſſe douter ſi Dieu exiſte? Auſſi Necker, auteur, fut-il couronné par le Sanédrin Académique, comme ayant donné dans cette production, le meilleur ouvrage du jour; c'eſt à-dire, celui qui laiſſant le moins voir l'impiété, l'inſinuoit le mieux.

Briennes. Après ce que j'ai dit du Miniſtre Briennes, de cet intime confident de d'Alembert, après ce que tout le monde ſait aujourd'hui de ſa ſcélérateſſe, je n'en pralerois plus, ſi je n'avois à dévoiler une intrigue, dont pour l'honneur de la nature humaine, on ne trouvera pas un exemple, autre part que dans les Annales des Sophiſtes modernes. Sous le nom d'œconiſtes réunis dans une ſociété ſecrète, que je ferai bientôt connoître, les philoſophes conjurés attendoient avec impatience la mort de Mr. de Beaumont, Archevêque de Paris, pour lui donner un ſucceſſeur capable d'entrer dans leurs vues. Le ſucceſſeur devoit, ſous prétexte

d'humanité, de bonté, de tolérance, se montrer aussi patient & aussi doux pour le philosophisme, le Jansénisme, & toutes les sectes, que Mr. de Beaumont s'étoit montré plein de zéle & d'ardeur pour le maintien de la Religion. Ce successeur devoit surtout se montrer assez indulgent pour laisser les prêtres de paroisse se relacher sur la discipline, au point de la laisser périr en peu d'années. Il ne devoit pas être plus sevère pour le dogme. Il devoit réprimer ceux dont le zéle paroîtroit trop actif, les interdire, les priver de leur place, comme des hommes trop ardens, & comme de vrais perturbateurs. Il devoit se prêter à toutes les accusations de cette espèce, donner ces mêmes places à des hommes qu'on auroit soin de disposer, & de lui recommander, surtout pour les premières dignités. Sur ce plan, les Paroisses de Paris administrées par les prêtres les plus édifians devoient bientôt se remplir de scandales; les catéchismes, les prônes, les sermons, toutes les instructions religieuses devenant plus rares, ne roulant bientôt plus que sur une espèce de morale philosophique, les livres des impies se multipliant sans opposition, le peuple ne voyant bientôt en fonction que des prêtres méprisables par leurs mœurs, & peu zéles pour la doctrine, devoit naturellement s'en détacher, laisser là, de lui-même, ses églises & sa religion. L'apostasie de la Capitale entrainoit celle du

Diocése le plus essentiel, il étoit naturel qu'elle s'étendît plus loin. Ainsi sans violence & sans secousse, la religion se trouvoit écrasée, au moins dans Paris, par la seule connivence de son premier Pasteur qui, dans l'occasion, auroit pu cependant donner quelques preuves extérieures de zéle, si les circonstances l'avoient quelquefois obligé d'agir contre son gré, *(V. ci-après la déclaration de Mr. le Roi.)*

Il falloit toute l'ambition de Briennes, il falloit toute la scélératesse & tout le Judaïsme de son ame, pour se faire Archevêque de Paris à ces conditions. Il se feroit fait Pape, pour trahir Jésus-Christ & son Eglise. Il accepta le pacte; les Sophistes mîrent toutes leurs protections en mouvement. La Cour fut obsédée; un Renard, sous le nom de Vermon, que Briennes avoit donné à Choiseuil, pour en faire le Lecteur de la Reine, saisit l'occasion de payer son premier protecteur. La Reine crut bien faire, en recommandant le protecteur de Vermon, le Roi lui-même crut faire encore mieux, en nommant Archevêque de Paris, un homme dont il entendoit vanter par bien des gens, la prudence, la modération, le génie. Briennes fut un jour Archevêque de Paris; le bruit s'en répandit; tout ce qu'il y avoit d'ames chrétiennes à la Cour & dans Paris, frémit à cette nouvelle. Mesdames de France, Madame la Princesse de Marsan surtout, senti-

rent toute l'immenſité du ſcandale que cette nomination alloit donner à la France. Le Roi vaincu par leurs prières, en crut aſſez pour rétracter ce qu'il venoit de faire. L'Archevêché fut donné à l'homme, dont la piété franche, la modeſtie, le zéle, le déſintéreſſement contraſtoient le mieux avec les vices de Briennes. Mais pour le malheur de la France, ni le Roi, ni la Reine ſurtout, n'en crurent point aſſez, pour perdre toute confiance aux prétendues vertus de ce dernier. Les Conjurés ne perdirent pas tout eſpoir de le faire arriver plus haut.

Pareil à la foudre qui attend les tempêtes pour éclatter, Briennes ſe cacha juſqu'à l'orage dont il ſortit premier Miniſtre, au milieu des troubles de la première Aſſemblée des Notables, convoquée par Mr. de Calonne. Pour hâter les ſervices qu'il avoit promis aux conjurés, il commença par le fameux Édit que Voltaire ſollicitoit vingt ans auparavant, en faveur des Huguenots, tout en les regardant comme des *fous & des fous à lier*; (Lett. à Marmontel, 21 Août 1767.) par cet Édit que d'Alembert attendoit, pour voir les Proteſtans dupés, & tout Chriſtianiſme *écraſé*, *ſans qu'on s'en apperçût*, (Lett. 100. du 4 Mai 1762.) Enfant de la tempête, il ſouleva contre lui-même toutes celles qui firent rappeller Necker, & que Necker termina en livrant la Nobleſſe, le Cler-

gé & le Roi, à toute l'impiété des Sophistes, à toutes les fureurs des Démagogues.

Briennes est mort consumé d'infamie, mais sans remords; il s'est tué d'ennui de ne pouvoir plus nuire.

Lamoignon.

Avec lui, les Sophistes avoient poussé au Ministère un homme dont le nom avoit été dans ses ancêtres, l'honneur de la Magistrature. M. de Lamoignon devint Garde des Sceaux quand Briennes fut fait premier Ministre. Ce Lamoignon n'étoit pas simplement un incrédule, comme tant d'autres Seigneurs l'étoient alors, il étoit un des impies conjurés. Nous trouverons son nom dans un de leurs plus secrets comités. Ce Lamoignon se tua en philosophe, après sa disgrace, qui suivit de très près celle de Briennes. Deux hommes de cette espèce aux deux premières places du Ministère! Par quelles combinaisons infernales ne pouvoient-ils pas seconder celles des conjurés antichrétiens?

Pourquoi tant de Ministres impies.

Il sera difficile à la postérité de concevoir comment un Prince aussi religieux que Louis XVI. fut cependant toujours entouré de ces Ministres appellés philosophes, & qui n'étoient qu'impies. Cette énigme cessera d'en être une, quand l'historien réfléchira que le grand objet des conjurés avoit d'abord été plus spécialement de détruire la religion dans les premières classes de la société; que dès la première date

de leurs complots, leurs efforts s'étoient toujours dirigés vers ces hommes les plus distingués dans l'ordre des richesses ou des dignités, c'est à dire vers ceux qui approchent ordinairement la personne des Rois. (*Lett. de Volt. à Diderot* 25 *Decemb.* 1762, *à d'Alemb. & Damilav. passim.*) Qu'on réunisse avec toutes les passions propres à cette classe, tous les moyens, tout le désir qu'elle a de les satisfaire; & il sera aisé de concevoir avec quelle facilité elle apprît de Voltaire à se jouer d'une religion qui les mortifie toutes. Il y avoit sans doute encore de grandes vertus, des personnes d'une piété édifiante dans la Noblesse, & parmi les grands Seigneurs, à la Cour même; je pouvois dire: à la Cour surtout, il y avoit des vertus éminentes. Madame Elizabeth, sœur du Roi, Mesdames de France ses tantes. les Princesses de Conti, & Louise de Condé, le Duc de Penthièvre, la Princesse de Marsan, le Maréchal de Mouchi, le Maréchal de Broglie, & divers autres étoient de ces personnages, qui dans les plus beaux siécles du Christianisme, auroient honoré la religion. Parmi les Ministres eux-mêmes l'historien aura des exceptions à faire. Mr. de Vergennes, Mr. de St. Germain, & peut-être quelques autres encore, ne sont pas de ces hommes que l'impiété puisse révendiquer. Dans toutes les classes des Nobles & des Riches, ces exceptions seroient peut-être

plus nombreuses qu'on ne pense; mais avec tout cela, il est malheureusement vrai de dire que Voltaire avoit grandement lieu de s'applaudir des progrès de son philosophisme parmi les Grands du monde; & ces progrès expliquent aisément les plus malheureux choix de Louis XVI. Les vertus aiment à se cacher; la piété est peu jalouse des grands postes. Louis XVI. regardant autour de lui, voyoit des ambitieux empressés à le servir pour dominer. Parmi ces ambitieux les Sophistes avoient soin de désigner eux-mêmes, ceux qu'ils savoient plus propres à seconder leurs vues, ceux dont ils avoient la politique de faire des adeptes. Quand leur choix étoit fait, ils dirigeoient l'opinion publique, ils embouchoient toutes les trompettes de la Renommée en faveur de l'adepte qu'ils poussoient près du trône. Ils y avoient eux-mêmes leurs agens, & leurs intrigues plus secrètes que celles des Courtisans; il étoit difficile avec tous ces moyens, avec tant d'influence sur la voix publique, sur la Cour elle-même, qu'ils n'en eussent pas aussi une bien grande sur l'opinion d'un Roi, qui avoit lui-même trop peu de confiance en ses lumières. Ce furent ces intrigues du philosophisme, bien plus encore que celles de l'ambition, qui donnèrent successivement à Louis XVI. les Turgots, les Neckers, les Lamoignons & les Briennes, sans parler des Ministres subal-

ternes, des commis importans, dont les Sophiſtes conjurés s'aſſuroient les ſervices.

Avec ces protections, les loix contre l'impiété étoient réduites à ſe taire, ou ne parloient que foiblement. Le Clergé ſollicitoit envain l'autorité; elle étoit de connivence avec les conjurés. Leurs ouvrages circuloient, leur perſonne étoit en ſureté. Lorſque Voltaire écrit à d'Alembert, que graces à un prêtre de Cour, *il étoit perdu, ſans Monſieur le Chancelier, qui dans tous les tems, avoit eu pour lui une extrême bienveillance.* (Lett. 133). On voit facilement comment toutes les réclamations du Clergé devenoient inutiles contre le chef même des conjurés. Cette lettre eſt de l'année 1774. C'eſt encore un nouveau Miniſtre, c'eſt Meaupou à compter parmi les protecteurs. C'eſt celui là même dont l'ambition, & les liaiſons avec le chef des Sophiſtes s'étoient cachées ſous le maſque de tant de zéle pour la Religion. Meaupou.

Les importans ſervices que Voltaire retiroit de ces protections, non ſeulement pour lui, mais pour les adeptes conjurés comme lui, ſe voient encore par ce qu'il écrivoit au même confident ſur le compte de Choiſeul. " Je lui " ai, diſoit-il, les plus grandes obligations. " C'eſt à lui ſeul que je dois les priviléges de " ma terre. Toutes les graces que je lui ai " demandées, *pour mes amis*, il me les a accor- " dées". *(Lett.* 110 *an* 1762*)*.

Quelques uns de ces grands protecteurs, vouloient aussi avoir la gloire d'être auteurs; s'ils n'avoient pas les talens de Voltaire, ils essayoient par fois de donner au peuple les mêmes leçons. De ce nombre je trouve un Duc Dusez, fort connu par l'importance de son nom, & la double protubérance de ses épaules, & de sa poitrine. Pour démontrer, suivant l'expression de Voltaire, qu'il avoit l'ame plus forte que le corps, Mr. le Duc Dusez s'étoit mis à écrire aussi en faveur de la liberté, de la raison & de l'égalité des droits à croire tout ce que chacun pense en fait de Religion, sans consulter ni docteurs, ni Eglise. L'ouvrage paroissoit admirable à Voltaire, qui ne demandoit qu'à le voir perfectionné, pour le croire aussi utile aux autres qu'à Mr. le Duc même. (*Lett. de Volt. au Duc Dusez* 19 *Nov.* 1760). Mais cet ouvrage étant resté sans titre & inconnu, on ne sait à quel point il auroit fait honneur au génie du Duc Théologien.

Duc Dusez.

En parcourant les lettres de Voltaire, nous avons vu la liste des adeptes protecteurs, s'enrichir de bien d'autres noms, qui avoient droit jadis à une célébrité fondée sur d'autres titres. Nous avons trouvé un descendant de *Crillon*, à côté d'un Prince de *Salme*, jugés l'un & l'autre par Voltaire *dignes d'un autre siecle*; mais l'on se tromperoit en croyant que Voltaire entend par là, dignes du siecle des Bayards,

Autres Seigneurs.

& des preux Chevaliers : non, c'eſt un ſiecle digne *de leur modeſtie, & de leur ſcience philoſophique.* On peut y voir encore un Prince de Ligne, en qui Voltaire a placé ſon eſpoir, pour la propagation des lumières philoſophiques dans le Brabant, & un Duc de Bragance tout auſſi exalté par Voltaire, comme penſant de même.

Quant aux Marquis, & Comtes Chevaliers, c'eſt un Marquis d'Argence de Dirac brigadier des armées, fort zélé pour déchriſtianiſer ſa Province d'Angoumois, & pour faire de ſes compatriotes autant de Philoſophes à la moderne. C'eſt Mr. le Marquis de Rochefort Colonel d'un régiment, & devenu par ſon philoſophiſme le grand ami de d'Alembert & de Voltaire. C'eſt Mr. le Chevalier de Chattellux, hardi, mais plus adroit dans la guerre qu'il fait au Chriſtianiſme. En un mot, s'il falloit en croire Voltaire, ce ſeroit à peu près tout ce qu'il connoiſſoit de cette claſſe, qu'il appelloit par excellence les honnêtes gens, lorſque dès l'année 1763, il écrivoit à Helvétius ; " ſoyez ſûr que l'Europe eſt remplie d'hom-" mes raiſonnables, & qui ouvrent les yeux à " la lumière. En vérité le nombre en eſt pro-" digieux, & je n'ai pas vu depuis dix ans *un " ſeul honnête homme, de quelque pays, & de quel-" que religion qu'il fût, qui ne penſât abſolument " comme vous*" ; mais il eſt vraiſemblable que

Voltaire s'exagéroit à lui-même ses succès. On ne sauroit penser, que de cette multitude de Seigneurs qui alloient à Fernei, contempler le Lama des Sophistes, il n'y en eût plusieurs d'attirés par la curiosité, bien plus que par l'impiété. Une regle plus sûre pour distinguer les vrais adeptes, c'est de voir le plus ou moins de confiance avec laquelle il s'exprime auprès d'eux, ou leur envoye tantôt ses productions, tantôt celles des autres impies. La liste des adeptes, en suivant cette régle, seroit encore bien longue. On y trouveroit des Duchesses, des Marquises protectrices, tout aussi Philosophes que la Sœur Guillemette. Laissons les dans l'oubli que méritent des adeptes plus dupes que méchantes; elles n'en sont que plus à plaindre, lorsqu'elles se croient moins dignes de pitié.

Un des protecteurs à distinguer plus spécialement, est le Comte d'Argental, Conseiller honnoraire au Parlement, aussi vieux que Voltaire, & toujours son ami de cœur. Tout ce que dit Mr. de la Harpe de cet aimable Comte, peut être très vrai; mais il n'est que trop vrai aussi qu'avec toutes ces aimables qualités, le Comte & la Comtesse d'Argental, n'en furent que plus dupes de leur admiration & de leur amitié pour Voltaire. Sa correspondance avec ces deux adeptes, étoit aussi suivie qu'avec d'Alembert. Il les exhortoit

avec la même confiance à écraser l'infâme. Il les appelloit ses deux anges : il avoit fait du Comte, en quelque sorte, son agent pour tout ce qui demandoit de grandes protections. Il en eu peu de plus empressés, de plus fidèles, c'est à dire de plus impies. *(V. la corresp. générale).*

Un nom plus important, qu'il faut encore placer sur la liste de ces adeptes protecteurs est celui de Mr. le Duc de La Rochefoucault. Quand on sait à quel point ce malheureux Duc se trompa, s'il se crut de l'esprit, on est peu étonné de le voir presque nul dans la correspondance de Voltaire; mais la publicité des faits, supplée ici aux preuves écrites. Mr. le Duc de La Rochefoucault avoit eu la bonhomie de se laisser persuader que, pour être quelque chose, il falloit être impie, & se donner au moins un nom parmi les Philosophes. Il les protégea, & les dota même dans la personne de Condorcet. Heureux, si pour connoître ce que c'est que leur Philosophie, il n'avoit pas attendu que ses assassins envoyés par Condorcet vinssent le lui apprendre!

Dans les Cours Etrangères, aussi bien que dans Paris, les Hauts & Puissants Seigneurs s'imaginoient aussi que leur zèle pour le Philosophisme devoit les distinguer du commun des hommes. Voltaire étoit dans l'admiration de celui que témoignoit le Prince Gallitzin, en faisant imprimer la production la plus impie

d'Helvétius, & en osant dédier cette édition à l'Impératrice de Russie. *(Lett.* 117 *à d'Alem).* Il savoit encore plus de gré au Comte de *Schouwallow*, protecteur si puissant des Sophistes, à la même Cour, & tous ceux qui étoient venus à bout de faire nommer d'Alembert, pour instituteur de l'Héritier de cette Couronne.

La Suede, d'où étoit parti ce Chambellan Jennings, qui alloit annoncer à Fernei les progrès que la Philosophie faisoit dans son pays, sous les auspices de la Reine, & du Prince Royal, *(Lett. de d'Alemb.* 19 *Janv.* 1769*)* avoit produit un adepte bien plus précieux encore aux conjurés. C'étoit Mr. le Comte de Creutz, d'abord Ambassadeur en France, & ensuite en Espagne. Le Comte de Creutz avoit si bien uni à son Ambassade la mission d'un apôtre du philosophisme, & Voltaire étoit si enchanté de son zéle, qu'il ne se consoloit pas de le voir quitter Paris. Aussi écrivoit-il à la Dame Geofrin, Reine des Philosophes: " s'il " y avoit un Empereur Julien au monde, " c'étoit chez lui que Mr. le Comte de Creutz " devoit aller en ambassade, & non chez des " gens qui font des auto-da-fé; il faut que la " tête ait tourné au Sénat de Suede, pour ne " pas laisser un tel homme en France, il y " auroit fait du bien ; & il est impossible d'en " faire en Espagne. *(Lett. à Mde. Geofrin* 21 *Mai,* 1764.*)*

Cependant cette Eſpagne tant dédaignée par Voltaire, avoit auſſi ſon d'Aranda, qu'il appelloit le *favori de la philoſophie*, & qui, chaque ſoir, alloit réchauffer ſon zéle avec d'Alembert, Marmontel & autres adeptes majeurs, chez la Demoiſelle d'Eſpinace, la plus chérie des adeptes femelles, & dont le Club valoit preſque l'Académie Françoiſe.

L'Eſpagne comptoit même d'autres Ducs, Chevaliers ou Marquis, grands admirateurs des Sophiſtes François. Elle avoit ſur tout le Marquis de Mora, & le Duc de Villa Hermoſa. (*Lett. de Volt* 1 *Mai*, 1768.) Dans cette même contrée que les conjurés regardoient comme ſi peu mûre pour leur Philoſophie, d'Alembert diſtinguoit plus ſpécialement le Duc d'Albe. C'eſt de lui qu'il écrivoit à Voltaire: " un des plus grands Seigneurs d'Eſ-" pagne, homme de beaucoup d'eſprit, & le " même qui a été Ambaſſadeur en France " ſous le nom de Duc d'Hueſcar, vient de " m'envoyer vingt louis pour votre ſtatue. " Condamné, me dit-il, à cultiver en ſecret " ma raiſon, je ſaiſirai avec tranſport cette " occaſion de donner un témoignage public " de ma reconnoiſſance, au grand homme qui " le premier montra le chemin. (*Lett.* 108 *an.* 1773).

C'eſt en voyant tous ces noms ſur la liſte de ſes diſciples, que Voltaire écrivoit: " la victoi-

" re ſe déclare pour nous de tous côtés ; je " vous aſſure que dans peu, il n'y aura que la " canaille ſous les étandarts de nos ennemis. " (*Lett. à Damilaville*) Il ne prévoyoit pas aſſez loin encore. Cette canaille elle même devoit auſſi un jour ſe laiſſer faſciner, comme les grands Seigneurs ; mais les premiers adeptes devoient en ce jour, être punis par les derniers.

Quant à d'Alembert, il ne contenoit plus ni ſa joie, ni ſon ſtyle, quand inſtruit du concours de ces admirateurs auprès de Voltaire, il pouvoit lui écrire : " comment Diable ! Quarante " convives à votre table, dont deux Maîtres " des Requêtes, & un Conſeiller de Grand-" Chambre, ſans compter les Duc de Villars " & Compagnie. " (*Lett.* 76 *an.* 1760.) Ce n'étoit pas une preuve infaillible ſans doute du philoſophiſme de chacun des convives, que l'empreſſement d'aſſiſter à cette table ; mais ce concours n'en déſignoit pas moins en général des hommes, qui alloient admirer le Coriphée d'une impiété, qui devoit tous les perdre.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que d'Alembert fait une mention ſpéciale de ce Conſeiller de la Grand-Chambre. Il ſavoit combien il importoit aux Conjurés d'avoir des protecteurs, ou des admirateurs juſques dans le ſein de la première Magiſtrature. Voltaire le ſavoit auſſi bien que lui, quand il lui écrivoit : " heureuſement on a " fait dans ce Parlement (de Toulouſe) depuis

" environ dix ans, des recrues de jeunes gens " qui ont beaucoup d'esprit, qui ont bien lu, " & qui pensent comme vous." (*Lett.* 11 *an.* 1769.) Cette lettre expliqueroit seule la molesse des premiers tribunaux, dans les années qui ont précédé la révolution. Ils avoient toute l'autorité requise pour sévir contre les auteurs, & les distributeurs des œuvres de l'impiété & de la sédition; & ils avoient laissé cette autorité s'avilir, au point qu'un Arrêt du Parlement publié par manière d'acquis, contre ces productions, n'étoit plus en quelque sorte, qu'un avertissement de leur publication, & un nouveau titre pour les vendre plus cher.

Cependant ces conquêtes du philosophisme dans les premiers tribunaux du Royaume, ne répondoient pas à beaucoup près, au desir de Voltaire. On le voit très souvent se plaindre de ces corps respectables, comme étant encore composés de bien des Magistrats attachés à la religion. En revenche, on le voit applaudir plus spécialement à ceux, dont le zéle philosophique s'étoit manifesté dans les Parlemens du Midi. " Là, écrivoit-il à d'Alembert, vous " allez d'un Mr. *Duché* à un Mr. de *Castillon*. " Grenoble se vante de Mr. *Servan*. *Il est* " *impossible que la raison & la tolérance ne fassent* " *de très grands progrès sous de pareils maîtres.* (Lett. du 5 Novembre 1770.) Cet espoir paroissoit d'autant mieux fondé, que les trois

Magiſtrats, que nomme ici Voltaire, étoient précisément ceux à qui leurs fonctions de Procureurs ou d'Avocats Généraux auroient fait un devoir plus ſpécial de s'oppoſer aux progrès de cette prétendue raiſon, toujours confondue par Voltaire avec l'impiété, & d'en dénoncer les productions journalières, de requérir l'exécution des loix contre leurs auteurs.

De tous ces Avocats Généraux, celui qui ſemble avoir été le plus d'intelligence avec Voltaire, eſt M. la Chalotaix du Parlement de Bretagne. C'eſt ſurtout par les lettres du Philoſophe de Fernei à ce Magiſtrat, que l'on pourra voir & l'obligation & la reconnoiſſance, que les conjurés lui témoignoient de ſon zéle contre les Jéſuites, & combien la deſtruction de cette ſociété ſe trouvoit liée, dans leurs projets, à celle de tous les autres corps religieux, pour arriver à celle de toute autorité Eccléſiaſtique. (*Voyez ſurtout lett. de Volt. à M. la Chalotaix*, 17 *Mai*, 1762.)

Malgré tous ces progrès du philoſophiſme dans le corps même de la Magiſtrature, il reſtoit dans ces corps des hommes vénérables, dont les vertus étoient l'honneur des premiers tribunaux. La Grand-Chambre ſurtout du Parlement de Paris, ſembloit à Voltaire un corps ſi étranger à ſon impiété, qu'il déſeſpéroit de la voir jamais philoſophe. Il lui faiſoit l'honneur de la mettre ſur la même ligne

que *cette populace* & *ces assemblées du Clergé*, qu'il ne se flattoit pas de rendre *raisonnables*, c'est-à-dire d'entrainer dans son impiété. (*Lett. à d'Alemb.* 13 *Decemb.* 1763.)

Il fut même un tems, où l'indignation de Voltaire contre les Parlemens, s'exprimoit en ces termes dans ses lettres à Helvétius: " je " crois que les François descendent des Cen- " taures, qui étoient moitié hommes, & *moitié* " *chevaux de bats;* ces deux moitiés là se sont " séparées; il est resté des hommes comme " vous, par exemple, & quelques autres; *& il* " *est resté des chevaux, qui ont acheté des charges* " *de conseiller*, (au Parlement,) ou qui se sont " fait Docteurs en Sorbonne. (22 *Juillet*, 1761.)

Je me fais un devoir de citer ces preuves du dépit des Sophistes, contre le premier corps de la Magistrature Françoise; elles font au moins voir, que ce corps ne fut pas une conquête aisée pour l'impiété. Il est constant qu'aux approches même de la Révolution, il étoit dans les Parlemens de France, bien des Magistrats, qui mieux instruits des artifices des Conjurés, auroient donné aux loix plus de vigeur, pour maintenir la Religion. Mais jusques sur les siéges de la Grand-Chambre, il étoit des Intrus de l'impiété. Elle y avoit jusques à ce Terrey déjà assez infâme comme

Miniſtre, mais pas aſſez connu comme Sophiſte.

Trait de l'Abbé Terrey.

Quelques exemples que ces mémoires ayent déjà fourni de l'atroce diſſimulation des conjurés, il en eſt peu dont la noirceur approche du trait que j'ai à conſigner ici ſur cet adepte.

Le Libraire nommé Léger, vendoit publiquement dans Paris, un de ces ouvrages dont l'impie hardieſſe forçoit quelque fois le Parlement à les proſcrire. Celui qui ſe vendoit dans la boutique de Léger, fut condamné à être brulé, avec ordre de faire des recherches ſur l'auteur & les vendeurs. Terrey s'offrit, & fut nommé pour ces recherches, dont il devoit faire le rapport au Parlement. Il manda le Libraire Léger, dont je vais rapporter les expreſſions, telles que je les ai entendues de ſa bouche même, la ſeule fois que j'ai vu cet homme. Ou il ne me dit pas, ou bien j'ai oublié le nom de l'ouvrage en queſtion; mais ce qu'il me dit bien ſurement, le voici: " mandé d'autorité " par Mr. Terrey, Conſeiller au Parlement, " je me rendis chez lui; il me reçut prenant " un air de gravité, s'aſſit ſur un ſofa, & puis " m'interrogea: eſt-ce vous qui vendez cet " ouvrage condamné par un Arrêt du Parlement? Je répondis; oui, Monſeigneur— " Comment pouvez-vous vendre des livres ſi " mauvais, ſi dangereux?—Comme on en " vend tant d'autres.—En avez-vous déjà

" beaucoup vendu?—Oui, Monſeigneur.—
" Vous en reſte-t-il encore beaucoup?—En-
" viron ſix cens exemplaires.—Connoiſſez-
" vous l'auteur d'un ſi mauvais ouvrage?—
" Oui, Monſeigneur.—Quel eſt-il?—Vous,
" Monſeigneur.—Quoi, moi! Comment oſez-
" vous le dire, & comment le ſavez-vous?
" —Je le ſais, Monſeigneur, de celui-là mê-
" me de qui j'ai acheté votre manuſcrit.—
" Puiſque vous le ſavez, tout eſt dit; reti-
" rez-vous & ſoyez prudent."

On devine aiſément que le procès verbal de cet interrogatoire ne fut pas rendu au Parlement. L'hiſtorien ſentira de même, quels progrès la Conſpiration Anti-Chrétienne devoit faire, dans un royaume où elle avoit de ſemblables adeptes, juſques dans le ſanctuaire des loix.

CHAPITRE XIV.

CLASSE DES GENS DE LETTRES.

LES passions & la facilité de les satisfaire, quand on a secoué le joug de la Religion, avoient donné aux Conjurés presque tous ces hommes qui dominent dans la société par les distinctions de puissance, de titres, de richesses. La fumée des réputations leur donna bientôt ceux qui ne prétendent pas à des distinctions moins flateuses, par la supériorité des lumières, de l'esprit & du génie. Les talens de Voltaire, & des succès peut-être encore supérieurs à ses talens, lui donnoient un empire que personne n'osoit lui contester, dans la classe des gens de lettres. Il les vit se trainer à sa suite avec une docilité, que l'on ne devoit pas attendre de ces hommes, qui bien plus que les autres, se flattent de penser par eux-mêmes. Il n'eut presque besoin que de donner le ton. Comme on voit chez des Nations frivoles, les Reines des Laïs, par la seule force de l'exemple, faire passer en mode, jusques aux costumes de la lubricité, à peine se fut-il montré impie, que l'empire des lettres se remplit d'écrivains revêtus des livrées de l'irreligion.

Dans la ſoule de ces auteurs adeptes, il en eſt un qui put lui diſputer la gloire du génie, qui l'empòrta peut-être, qui n'avoit pas au moins beſoin de celui des impies, pour arriver à la célébrité. C'eſt Jean Jacques Rouſſeau. Ce fameux citoyen de Genève, ſublime quand il veut, dans ſa proſe, comme Milton ou Corneille dans leurs vers, pouvoit donner au Chriſtianiſme un nouveau Boſſuet. Malheureuſement pour ſa gloire, il fut connu par d'Alembert, Diderot & Voltaire. Il entra pour un tems dans les complots de ces premiers conſpirateurs; il concerta auſſi avec eux les moyens de détruire la Religion du Chriſt. Dans cette Synagogue des impies, comme dans celle des Juifs, les témoignages ne s'accordèrent pas; les cœurs ſe diviſèrent; mais ce fut de part & d'autre, ſans ſe rapprocher d'avantage du Chriſt, contre qui leurs conſeils ſe tenoient. Les preuves de ce fait ſe trouvent dans une lettre de Voltaire diſant à d'Alembert: " c'eſt bien dommage " que Jean Jacques, Diderot, Helvétius & " Vous, avec d'autres hommes de votre ſorte, " ne vous ſoyez pas entendus pour écraſer " l'Infâme. Le plus grand de mes chagrins eſt " de voir les impoſteurs unis, & les amis du " vrai diviſés". (*Lett. à d'Alemb.* 156 *an.* 1756.) Rouſſeau.

En quitant le conſeil des Sophiſtes, Rouſſeau ne quitta ni leurs erreurs, ni les ſiennes. Il fit

ſa guerre à part. L'admiration des adeptes fut partagée ; mais aux deux écoles, l'impiété ne fit que varier l'uſage de ſes armes ; les opinions ne furent ni moins inconſtantes, ni plus religieuſes.

Voltaire avoit pour lui l'agilité ; les diſciples de Jean Jacques lui trouvoient plus de force. Avec celle d'Hercule, il en eut auſſi tout le délire. Voltaire ſe jouoit des contradictions, & ſa plume voloit au gré des vents ; Jean Jacques inſiſtoit ſur ſes paradoxes au gré de ſon génie ; ſa maſſue agitée dans les airs, frappoit également la vérité & le menſonge. L'un fut la girouette de l'opinion ; & l'autre, le protée du Sophiſme. L'un & l'autre fut nul à l'école de la ſageſſe. L'un & l'autre voulut poſer les baſes & les premiers principes de la philoſophie ; l'un & l'autre embraſſa alternativement le oui, le non, & ſe vit condamné à l'inconſtance de l'eſprit la plus humiliante.

Voltaire ne ſachant à quoi s'en tenir ſur le premier être, s'adreſſe à des Sophiſtes incertains, égarés comme lui, & reſte dans ſon indéciſion. (*V. ſupra*) Trop fier pour s'adreſſer à ſes ſemblables & aux Cieux même, Jean Jacques conſulta le haſard pour ſavoir s'il exiſte un Dieu, ou s'il n'en exiſte pas. Aſſis dans ſes profondes méditations, dans les allées de Vincennes, il ſe dit à lui-même : ſi la pierre que ma main va lancer frappe contre cet arbre, il

y a un Dieu; si elle vole à droite ou à gauche de cet arbre, il n'y a point de Dieu. La pierre toucha l'arbre, & il y eut un Dieu. C'est Jean-Jacques lui-même qui écrit pour la postérité, ce trait de son histoire. (*V. ses confessions & ses lettres.*)

Voltaire crut un jour démontrer l'existence de l'Auteur de l'univers; il crut alors à un Dieu Tout-Puissant & Rémunérateur de la vertu. (*Volt. de l'Athéisme.*) Le lendemain toute cette démonstration se réduisit pour Voltaire, à des probabilités, & à des doutes qu'il est ridicule de vouloir résoudre. (*V. suprà & de l'ame par Soranus.*)

La même vérité fut un jour démontrée pour Jean-Jacques, & il n'en doutoit pas le jour où après l'avoir démontré lui-même, il voyoit Dieu autour de lui, & le sentoit dans lui-même, dans toute la nature, le jour où il s'écrioit: je suis très certain que ce Dieu existe par lui-même. (*Emile & lett. à l'Archevêque de Paris.*) Le lendemain toute cette démonstration lui étoit échappée, & il écrivoit à Voltaire: " j'avoue naïvement que (sur l'existence de " Dieu) ni le pour, ni le contre ne me paroissent démontrés. " Pour Jean-Jacques comme pour Voltaire, le *Théisme* & l'*Athée* ne *fondoient* alors *leur sentiment* que *sur des probabilités.* (Lett. à Volt. Tom. 12 Edit. in-4° de Genève.)

Et Voltaire & Jean-Jacques crurent auſſi un jour à un ſeul principe, ou *ſeul moteur.* (Volt. principe d'action, Jean-Jacques Emile Tom. 3 pag. 115 & lett. à l'Archev. de Paris.) Et Jean-Jacques & Voltaire crurent un autre jour, qu'il pouvoit bien y avoir deux principes, deux cauſes. *(Volt. queſt. Encyclop. Tom. 9.—Jean-Jacques Emile Tom. 3 pag. 61 & lett. à l'Arhev. de Paris.)*

Voltaire après avoir écrit un jour que l'Athéiſme peupleroit la terre de brigands, de ſcélérats, de monſtres, *(paſſim, de l'Athéiſme)* abſolvoit l'Athéiſme dans Spinoſa, le permettoit au philoſophe; *(axiome 3.)* il en venoit au point de le profeſſer lui-même en écrivant: " je ne connois que Spinoſa qui ait bien raiſonné. " *(Lett. de d'Alemb. 16 Juin 1773.)* C'eſt à dire: je ne connois de vrai philoſophe que celui qui n'a point d'autre Dieu que ce monde & toute la matière. Après avoir ainſi gouté de tous les partis, il preſſoit d'Alembert de ne faire contre le Chriſt qu'une même légion des Athées & des Déiſtes. *(ſuprà)* Jean Jacques avoit écrit que les Athées méritoient chatiment, qu'ils étoient *perturbateurs du repos public*, & devoient être punis de mort. *(Emile Tom. 4 pag. 68, Contrat Social C. 8.)* Et Jean Jacques penſant avoir rempli le vœu de Voltaire écrivoit au Miniſtre Vernier: " je déclare " que mon objet étoit, dans la nouvelle Héloï-

" se, de rapprocher les deux partis opposés " (les Athées & les Déistes) par une estime " réciproque, & d'apprendre aux Philosophes, " qu'on peut croire en Dieu, sans être hypo- " crite, & qu'on peut être incrédule, (ou ne " pas y croire) sans être un coquin. *(Lett. à Mr. Vernier.)* Et le même Jean-Jacques écrivoit à Voltaire, que l'athée ne peut être coupable devant Dieu; que si la loi portoit peine de mort contre les Athées, il faudroit commencer par faire brûler comme tel, quiconque en viendroit dénoncer un autre. *(Lett. à Voltaire Tom.* 12, *& Nouvelle Héloïse.)*

Voltaire blasphêmoit la loi du Christ, se rétractoit, communioit, & se hâtoit d'écrire aux conjurés pour les exhorter à écraser l'infâme dans le Christ; *(V. suprà)* Jean-Jacques quittoit & reprenoit le Christianisme de Calvin, revenoit à sa table, à sa cêne, * faisoit du

---

* *D'Alembert écrivoit à Voltaire en parlant de Jean-Jacques Rousseau:* " *je le plains; mais s'il* " *a besoin pour être heureux d'approcher de la* " *Sainte Table, & d'appeller Sainte, comme il le* " *fait, une religion qu'il a vilipendée, j'avoue que* " *je rabbas beaucoup de l'intérêt.* " (Lett. 105 an. 1762.) *Il eût pu certainement dire la même chose sur les communions de Voltaire; mais il n'osa jamais. On voit bien qu'il cherchoit à lui sauver le blâme de cette atroce hypocrisie; mais c'est en*

Chriſt le plus ſublime éloge que l'éloquence humaine en eût tracé; & finiſſoit l'éloge par le blaſphême qui fait du Chriſt un viſionnaire. (*ſes confeſſ. & profeſſ. du Vicaire Savoyard.*) Si la Révolution anti-chrétienne devoit porter Voltaire au Panthéon; Jean-Jacques avoit acquis les mêmes droits à l'inauguration des Sophiſtes impies; nous le verrons en acquerir un jour de plus grands encore à celle des Sophiſtes ſéditieux. Si l'un faiſoit ſolliciter ſous main les ſouſcriptions des Rois pour ſa ſtatue, l'autre écrivoit publiquement qu'à Spartes il auroit eu la ſienne.

Avec ces traits communs, ces deux héros des conjurés eurent auſſi leur caractère propre. Voltaire déteſtoit le Dieu des Chrétiens; Jean-Jacques l'admiroit en le blaſphêmant. Tout l'orgueil de l'eſprit fit dans lui, ce que la jalouſie & la haine faiſoient dans Voltaire; & il ſera long-tems douteux le quel fit plus de mal au Chriſtianiſme; l'un par l'atrocité des ſarcaſmes, ou par le ſel empoiſonné du ridicule

---

ajoutant "peut-être ai-je tort; car enfin vous "ſavez mieux que moi les raiſons qui vous ont déterminé," il ſe garde bien de lui dire que cela diminue ſon eſtime, & Voltaire n'en reſte pas moins ſon cher & illuſtre maître. (*Lett. du* 31 *Mai* 1768.)

ou de la ſatyre, & l'autre par le glaive des Sophiſmes avec tout l'appareil de la raiſon.

Après leurs diviſions, Voltaire déteſta Jean-Jacques, le bafoua, voulut qu'il fût lié comme un vil inſenſé. *(lett. à Damilav. 8 Mai 1761, & guerre de Genève.)* Mais il s'applaudiſſoit que toute la jeuneſſe apprit à lire dans le ſymbole de ce même inſenſé, dans ſa profeſſion de foi du Vicaire Savoyard. *(Lett. au Comte d'Argental, 26 Sept. 1766.)* A la même époque Jean-Jacques déteſta les chefs des conjurés, les dévoila, & en fut déteſté ; il conſerva tous leurs principes, rechercha de nouveau leur affection, leur eſtime, & ſurtout celle de leur héros. *(V. ſes lett. & la vie de Séneque par Diderot.)*

S'il étoit difficile de définir le Sophiſte de Fernei, il n'eſt pas plus aiſé de crayonner le portrait de celui de Genève. Jean-Jacques aima les ſciences, & remporta le prix de ceux qui en médiſent ; il écrivit contre les ſpectacles, & fit des opera ; il chercha des amis, & fut fameux par les ruptures de l'amitié ; il célébra les charmes de la pudeur, & plaça ſur l'autel la proſtituée de Varens ; il ſe crut & ſe dit le plus vertueux des hommes, &, ſous le titre modeſte de confeſſions, il ſe plut à ſavourer dans ſa vieilleſſe le ſouvenir de ſes impudiques conquêtes ; il donna aux mères tendres les plus touchans conſeils de la nature, & il étouffa lui

même la voix de la nature; pour oublier qu'il étoit père, il relégua ſes enfans à l'hopital de ceux que la honte de leur naiſſance condamne à ignorer celui qui leur donna le jour. La crainte de les voir, le rendit inexorable aux ames ſenſibles qui voulurent pourvoir à leur éducation & adoucir leur ſort. *(V. ſes Confeſſions.)* Prodige continuel d'inconſéquences juſqu'à ſes derniers momens, il avoit écrit contre le ſuicide, & c'eſt peut-être lui faire grace que de douter s'il ne prépara pas lui-même le poiſon qui lui donna la mort. *(V. ſa vie par le Comte Barruel de Beauvert.)*

Malgré ces monſtrueuſes inconſéquenſes, l'erreur, chez le Sophiſte de Genève, prit l'eſſort & le nerf du génie. Il enleva au Chriſt des adorateurs qui euſſent reſiſté à d'autres armes. Il ne falloit qu'aimer ſes paſſions pour écouter Voltaire; il falloit décompoſer le ſophiſme pour n'être pas ſéduit par Jean-Jacques. L'un p'aiſoit d'avantage à la jeuneſſe; l'autre faiſoit plus de dupes dans l'âge mur. Un nombre prodigieux d'adeptes dûrent à l'un & à l'autre leur apoſtaſie.

Buffon. Les manes de Mr. de Buffon ſe révolteroient peut-être de voir ſon nom inſerit à la ſuite de Jean-Jacques, dans la liſte de ces adeptes conjurés. Cependant il eſt bien difficile à l'hiſtorien de parler de ces hommes qu'avoit ſéduits le ton de Voltaire dans l'empire des lettres; ſans gémir au moins ſur le Pline Fran-

çois. Sans doute il fut bien moins l'associé des ennemis du christianisme, qu'il ne fut leur victime; mais comment se cacher l'influence qu'eut le philosophisme sur ses productions? La nature lui avoit donné son pinceau; il ne fut pas assez heureux pour borner ses travaux aux objets qu'elle mit elle même sous ses yeux; il voulut remonter à ses tems mystérieux dont la révélation seule peut déchirer le voile; en croyant ajouter à sa propre gloire, il se traina, tantôt sous les pas de Maillet, & tantôt sous ceux de Boulanger. Traçant à leur école l'origine des choses, pour nous donner l'histoire de la nature, il déchira l'histoire de la Religion. Il se fit le héros de ces hommes que d'Alembert envoyoit fouiller dans les montagnes, ou dans les entrailles de la terre, des démentis à donner à Moyse & aux premières pages des Livres Sts. Il put se consoler auprès des Sophistes, des censures de la Sorbonne; sa punition fut dans sa faute même. Il ne donna de démenti qu'à sa renommée, à l'idée que le public avoit conçue de ses connoissances sur les loix de la nature. Il sembla les avoir oubliées toutes pour sa terre formée par les eaux, sa terre formée par le feu, dans ses éternelles époques. Pour contredire les Livres Sts., il fit de la nature, comme de lui-même, le jouet des contradictions. Son style toujours élégant & noble fut toujours admiré; mais n'empêcha pas ses opinions d'être

la risée des Physiciens. Une grande partie de sa gloire s'évanouit comme sa comete, dans les rêves de l'incrédulité. Heureux si retractant ses erreurs, il avoit pu détruire la manie des adeptes qui apprirent de lui à ne plus étudier la nature que dans l'esprit de d'Alembert. *

Freret. Après ces deux hommes justement distingués pour la noblesse de leur style, tout le reste des adeptes n'eut gueres d'autres titres à la célébrité, que des talens médiocres relevés par l'audace de l'impiété. Il en est pourtant deux dont l'érudition mieux dirigée eût fait honneur aux sciences. L'un est Freret, dont la mémoire prodigieuse s'étoit tellement exercée à l'étude de Bayle, qu'il en savoit par cœur presque tout

---

* *Not. D'Alembert lui même rioit avec Voltaire de tous les vains systêmes de Buffon & de Bailly sur la prétendue ancienneté du monde & de ses peuples. Il appelloit tous ces systêmes, des sottises, des pauvretés, supplément du génie, des idées creuses, de vains & ridicules efforts de charlatans.* (V. lett. à Volt. 6 Mars 1777.) *Mais il se gardoit bien de publier sa façon de penser sur ces objets. En décréditant ces systêmes, il auroit eu peur de décourager les adeptes qu'il envoyoit lui-même en forger de nouveaux, & chercher aussi dans les taupinières Apennines des démentis à donner à Moyse, pour déchirer les premières pages de la Bible & écraser la Religion.*

le dictionnaire. Ses lettres à Trasibule, fruit de son athéisme prouvent que cet excès de mémoire fut plus qu'abondamment compensé par le défaut de jugement.

L'autre fut Boulanger, jeune homme dont la tête surchargée de latin, d'hebreu, de grec, de syriaque & d'arabe, donna aussi dans les extravagances de l'athéisme, qu'il rétracta pourtant dans ses derniers jours, en détestant la secte qui l'avoit égaré. **Boulanger.**

Nous verrons bientôt qu'aucun des ouvrages posthumes attribués à ces deux érudits de l'impiété, n'étoit sorti de leur plume.

Le Marquis d'Argens voulut paroître aussi faire nombre parmi les Sophistes érudits. Bayle faisoit les frais de la science dont il crut donner les preuves dans *ses Lettres Chinoises & Cabalistiques*, & dans sa *Philosophie du bon sens*. Il fut longtems l'ami de Fréderic, & il le mérita comme tous les impies. C'est de la bouche même du Président D'éguille, son frère, que nous avons appris, qu'après de longues discussions avec des hommes plus instruits que Fréderic sur la Religion, ce Marquis d'Argens se rendit à la lumière de l'Evangile; & finit par conjurer le prêtre qu'il avoit appellé, de l'aider surtout à réparer son incrédulité passée, par des actes de foi. **Le Marquis d'Argens.**

Quant au médecin la Métrie, il ne parut le plus fou des Athées, que par ce qu'il étoit le **La Métrie.**

plus sincère. *Son homme machine* & *son homme plante* ont fait rougir la Secte, par cela seul qu'il y dévoile ce qu'elle n'ose pas toujours dire, mais ce que l'on trouve quelquefois exprimé par bien d'autres, tout aussi crûment que par la Métrie.

Marmontel.

Jusqu'au moment de la Révolution Françoise, les Sophistes armés contre le Christ, crurent pouvoir se glorifier du nom & des talens de Marmontel: n'ajoutons pas à la douleur d'un homme, qui semble n'avoir eu besoin que des premiers jours de cette Révolution, pour rougir des erreurs & des conspirations dont elle étoit la suite. De tous les Sophistes qui ont survécu à Voltaire, Mr. Marmontel est peut-être celui qui a le plus cherché à se mettre à l'écart, & à faire oublier ses liaisons avec les premiers Conjurés. Cependant c'est à ces liaisons, bien plus encore qu'à ses Incas & à son Bélisaire, ou à ses contes soupoudrés de Philosophisme, qu'il doit toute sa célébrité. Nous voudrions envain le taire; les lettres de Voltaire rappellent au Public qu'il fut au moins un tems, & un long tems, où l'adepte honteux joua un autre rôle parmi les Conjurés. Voltaire dans ce tems, connoissoit si bien, le zéle de Mr. Marmontel, que se croyant sur le point de mourir, il lui légua la Harpe. Le Testament étoit conçu en ces termes: " je vous recom-
" mande la Harpe, quand je ne serai plus. Il

" *sera un des pilliers de notre Eglise.* Il faudra " le faire de l'Académie. Après avoir eu tant " de prix, il est bien juste qu'il en donne." *(Lett. de Volt. à Marmontel* 21 *Août.* 1767*)*:

Avec le goût des lettres, & ces talens, qui malgré ses critiques, lui donnent un rang distin- gué parmi les écrivains du jour, ce Mr. la Harpe auroit pu rendre ses travaux utiles; mais dès sa jeunesse il fut l'enfant gâté de Voltaire. A cet âge on se croit aisément Philosophe, lorsqu'on ne croit pas à son Catéchisme. Le jeune la Harpe suivit aveuglément la carrière que lui traçoit son Maître. S'il ne fut pas le pillier, au moins devint-il le trompête de la nouvelle Eglise, de celle des Conjurés & de l'impiété. Il la servit plus spécialement par le Mercure, Journal fameux en France, & dont les éloges, ou les critiques hebdomadaires décidoient à peu près du sort des productions littéraires. * La Harpe.

---

* *Note. Les Journaux nous apprennent aujourd'hui que Mr. la Harpe a été converti dans sa prison, par M. l'Evêque de St. Brieux. J'en serois peu surpris. Les exemples de ce Prélat, & les fruits du Philosophisme dans la Révolution, doivent faire impression sur un homme qui avec l'esprit juste, saura les rapprocher des leçons & des promesses de ses anciens maîtres. Si la nouvelle de cette Conversion est vraie, j'aurai peint Mr. de la*

Les éloges que Voltaire faisoit de ce journal, depuis que M. la Harpe en étoit devenu le principal rédacteur (*V. Let. à d'Al.*) prouvent que les Gouvernemens n'ont pas assez conçu l'influence que ces sortes de journaux exercent sur l'opinion publique. Le Mercure avoit plus de dix mille souscripteurs, & un bien plus grand nombre de lecteurs qui, recevant toutes les impressions du journaliste, se trouvoient peu à peu aussi philosophes, c'est-à-dire aussi impies que le Sophiste Hebdomadaire. Les Conjurés Anti-chrétiens virent tout le parti qu'ils pouvoient tirer de cet empire. La Harpe en tint le sceptre pendant bien des années. Marmontel & Champfort le partagèrent. Rémi, qui ne valoit gueres mieux, l'avoit eu avant eux. Je demandois un jour à celui-ci, comment il pouvoit insérer dans son journal le compte le plus méchant, le plus perfide, le plus faux qu'on pût rendre d'un ouvrage de simple littérature, dont je l'avois entendu lui-même faire de grands éloges ; il me répondit : cet article a été fait par un ami de d'Alembert, & je dois mon journal ou ma fortune même, à la protection de d'Alembert. L'écrivain outragé auroit voulu faire insérer sa défense dans le même

---

Harpe consacrant ses talens à l'erreur. Personne plus volontiers que moi, n'applaudiroit à l'usage qu'il peut désormais en faire pour la vérité.

Journal ; il n'y eût pas moyen.—Que l'on juge par là du parti que ces mêmes Sophiſtes tiroient de leurs feuilles périodiques. C'eſt par eux ſurtout qu'ils dirigeoient l'opinion publique, vers le grand objet de leur conjuration.

C'étoit par l'art de ménager l'éloge & la critique, ſuivant ſes intérêts, que la Secte diſpoſoit des réputations. Ses Journaux lui donnoient le double avantage d'annoncer aux écrivains affamés * de gloire ou de pain, le parti qu'il falloit embraſſer, pour arriver à leur objet par la trompette littéraire, & de n'offrir à la curioſité du public d'autres livres à rechercher, que ceux dont la Secte favoriſoit, ou ne ſe ſoucioit pas la circulation.

Avec cet artifice, les la Harpe du jour hâtoient la conjuration, autant & plus encore que les Sophiſtes les plus actifs, & leurs écri-

* *Note. Les Sophiſtes connoiſſoient ſi bien le pouvoir des Journaux, que leur conjuration s'étendoit juſqu'à mettre en mouvement les plus hautes protections contre les auteurs religieux qui le leur diſputoient. Quand Voltaire fut inſtruit que Mr. Clément devoit ſuccéder à Fréron, dont les feuilles avoient été long tems conſacrées à la défenſe de la vérité, Il ne rougit pas de porter d'Alembert à recourir au Chancelier, pour empêcher Mr. Clément de continuer le Journal de Fréron.* (Lett. 12 Fev. 1773.)

vains les plus impies. L'adepte auteur broyoit & condenſoit le poiſon dans ſon livre ; l'adepte journaliſte le proclamoit, le diſtribuoit dans tous les coins de la Capitale, & juſqu'aux extrémités des Provinces. Tel qui eut ignoré l'exiſtence d'un livre irreligieux ou ſéditieux, tel autre qui eût craint d'y conſacrer ſon tems ou ſon argent, en avaloit tout le venin dans le perſide extrait des adeptes journaliſtes.

Condorcet. Plus que tous ces adeptes, plus que Voltaire même, un Démon appellé Condorcet haïſſoit Jéſus-Chriſt. Au ſeul nom de la Divinité, ce monſtre frémiſſoit. On eût dit qu'il vouloit ſe venger contre les Cieux, du cœur qu'ils lui avoient donné. Dur, ingrat, inſenſible, froid aſſaſſin de l'amitié, & de ſes bienfaiteurs, il auroit traité Dieu, s'il l'avoit pu, comme il traita la Rochefoucault. L'Athéiſme dans la Métrie étoit ſottiſe ; il fut folie dans Diderot ; dans Condorcet, il fut tout à la fois la fièvre habituelle de la haine, & le fruit de l'orgueil. Pour toute choſe au monde, on n'auroit pas fait croire à Condorcet qu'un homme qui croyoit en Dieu, n'étoit pas une bête. Voltaire qui l'avoit vu jeune encore, ne devinoit pas la moitié des ſervices que les conjurés devoient en recevoir, lors même qu'il écrivoit à d'Alembert : « ma grande conſolation, en mourant, eſt que « vous ſoutenez l'honneur de nos pauvres

" Velches, en quoi vous ferez bien fecondé par
" Condorcet." (*Lett.* 101 *an.* 1773.)

Ce n'étoit pas fur les talens de cet homme, que le chef de la conjuration pouvoit avoir fondé cet efpoir. Condorcet avoit pris de la Géometrie ce que d'Alembert pouvoit lui en apprendre; dans l'empire des Belles Lettres, il n'étoit pas feulement fait pour arriver au fecond rang. Il avoit dans fon ftyle les défauts d'un homme qui ne fait pas même fa langue, & dont les phrafes reffemblent au Sophifme qu'il faut étudier pour en débrouiller le fens. La haine fit pour lui ce que la nature fait pour les autres. A force de hacher le blafphême, il s'habitua enfin à l'exprimer plus clairement. C'eft la feule manière d'expliquer la différence remarquable qui fe trouve entre fes premiers & fes derniers ouvrages; différence encore plus fenfible, dans fon effai pofthume fur les progrès de l'efprit humain. Sa plume ne fe reconnoît plus dans cet ouvrage, fi ce n'eft dans un certain nombre de pages; mais fon efprit y eft partout. On le voit là, comme pendant fa vie, dans fes études, dans fes écrits, dans fes converfations, dirigeant tout vers l'Athéifme, n'ayant pas d'autre objet que de faire fervir toute l'hiftoire à infpirer à fes lecteurs toute fa haine, toute fa frénefie contre Dieu. Depuis long tems, il attendoit la chute des Autels, comme le feul fpectacle dont fon cœur put

jouir; il la vit, & la ſuivit de près. Mais il tomba comme l'impie, errant & vagabond, ſuccombant aux angoiſſes, à la miſère & aux terreurs de Robeſpierre, ſans reconnoître le Dieu qui le frappoit par Robeſpierre. Le moment où il vit les démons eux-mêmes confeſſer ce Dieu qu'il blaſphêmoit, fut le premier inſtant de ſes remords; il eût voulu les vaincre, & au milieu des flammes vengereſſes, il crieroit encore, s'il le pouvoit: non, il n'y a point de Dieu; mais il ne le peut plus, & pour lui ce ſupplice vaut tous ceux de l'enfer.

Dans ſa haine de Dieu portée juſqu'à l'aberration pendant qu'il a vécu, ce Codorcet, pour délivrer les hommes de la crainte d'un être immortel dans les Cieux, n'avoit pas héſité à eſpérer que ſa philoſophie rendroit un jour l'homme lui-même immortel ſur la terre. Pour démentir Moyſe & les Prophètes, il s'étoit fait lui-même le prophète de la démence. Moyſe nous montroit les jours de l'homme s'abbrégeant inſenſiblement juſqu'au terme que Dieu leur a fixé; le Prophète avoit dit: les jours de l'homme ſont de ſoixante & dix ans, & les plus longs de quatre vingt; au delà il n'eſt plus que travail & douleur. A cet oracle de l'Eſprit St. Condorcet a oppoſé les ſiens. En calculant les fruits de ſa Révolution philoſophique, de cette même Révolution qui commence au moins par envoyer tant d'hommes au tombeau, il ajoute

au ſimbole de ſon impiété, celui de ſon extravagance ; il prononce ſans héſiter : " *nous devons* " *croire que cette durée de la vie de l'homme doit* " *croître ſans ceſſe*, ſi des révolutions phyſiques " ne s'y oppoſent pas ; mais nous ignorons " quel eſt le terme qu'elle ne doit jamais paſ- " ſer ; nous ignorons même *ſi les loix générales* " *de la nature en ont déterminé un au delà du-* " *quel elle ne puiſſe plus s'étendre.* " Ainſi dans ſon *eſquiſſe d'un tableau* prétendu *philoſophique des progrès de l'eſprit humain:* (époque 10, page 382,) ainſi, après avoir bâti l'hiſtoire à ſa façon, pour entaſſer toutes les calomnies de la haine contre la religion, pour ne montrer aux hommes de ſalut que dans ſon Athéiſme, de Sophiſte menteur s'érigeant en prophète, il a vu tous les fruits à venir de ſa philoſophie triomphante. Le moment où elle a renverſé les autels de la Divinité, eſt celui qu'il choſit pour nous dire : déſormais l'homme heureux verra ſes jours croître ſans ceſſe, & s'accroître au point même de ne pouvoir plus dire ſi la nature y a preſcrit un terme, ſi au lieu de ſon Dieu éternel dans les Cieux, il ne deviendra pas lui-même enfin immortel ſur la terre. Ainſi au moment même où le philoſophiſme célébroit ſes triomphes, tout l'orgueil de la ſecte devoit être humilié par l'aberration, l'extravagance du plus impie & du plus cher de ſes adeptes.

La vie de Condorcet n'avoit été qu'une suite de blasphêmes ; elle devoit finir par le délire.

Ce nom de Condorcet reparoîtra dans ces mémoires, nous le verrons haïr les Rois presque autant qu'il haïssoit le Christ. Avant lui Helvétius & bien d'autres, avoient déjà éprouvé avec quel art la secte conduisoit à cette double haine, ceux-mêmes dont le cœur ne sembloit fait ni pour l'un ni pour l'autre.

Le malheureux Helvétius, enfant d'un père vertueux, en conservoit encore les principes après sa première jeunesse ; le fruit de son éducation étoit encore une piété exemplaire, lorsqu'il connut Voltaire. Il ne le vit dabord que comme un maître, pour lequel son admiration venoit de son penchant pour la poésie. Ce fut là le principe de leurs liaisons. Jamais il n'y en eut de plus perfides ; au lieu de leçons de poésie, Voltaire n'en donna à son éléve que d'incrédulité. Il en fit dans un an, un parfait impie, un Athée plus décidé qu'il ne l'étoit lui-même. Helvétius étoit riche ; il fut le Mylord de la secte, tout à la fois acteur & protecteur. En cessant de croire à l'Evangile, il fit comme la plus part des Sophistes, esprits prétendus forts, qui pour ne pas ajoûter foi aux Mistères de la Révélation, croient non seulement aux mistères absurdes de l'Athéisme, mais sont le jouet d'une crédulité puérile sur tout ce qui peut se tourner contre la religion.

Le livre de *l'Esprit*, que Voltaire lui-même appelloit de la *matière*, est farci de contes ridicules, ou de fables qu'Helvétius donne pour des histoires, & qui ne supportent pas l'ombre de la critique. Cet ouvrage est d'ailleurs celui d'un homme qui prétend réformer l'univers, & qui révolte plus par la licence & l'obscénité de sa morale, que par l'absurdité de son matérialisme.

Helvétius écrivit aussi sur le bonheur, & ne parut guères l'avoir trouvé. Toute sa philosophie le laissa si sensible à la censure la mieux méritée, qu'il en perdit le repos, se mit à voyager, & ne revint que pour couver sa haine contre les prêtres & les Rois. Il étoit naturellement honnête, & avoit les mœurs douces. Son ouvrage de *L'homme & de son éducation* prouve que le philosophisme avoit changé son caractère. Il s'y livre aux injures les plus grossières, & à la calomnie portée au delà de toute vraisemblance; il dément jusqu'aux faits journaliers & de notoriété publique. (*)

(*) *Je voulois décharger Helvétius de cet œuvre posthume, en disant qu'elle pourroit bien être sortie du Comité, auteur de tant d'autres impiétés attribuées aux morts. Mais Voltaire en ce cas, n'en auroit pas parlé aux frères de Paris comme d'un livre qu'ils pouvoient ne pas connoître. Dans trois de ses lettres consécutives, il l'attribue constamment à Helvétius; il lui fait sur l'histoire les mêmes re-*

J'ai parlé de Raynald ; je ne crois pas devoir résusciter Delisle aussi profondément oublié que sa *Philosophie de la nature* ; encore moins ce Robinet & son livre *De la nature*, dont on ne se souvient que pour rire de son entendement expliqué par des *fibres ovales* ; de sa mémoire, par des *fibres ondulées ou spirales* ; & de sa volonté, par des *fibres guillochées* ; & de son plaisir, de sa douleur, par des *faisceaux de*

---

proches que nous, & d'Alembert qui devoit être encore mieux instruit, ne le détrompe pas. Je me vois donc forcé de laisser à Helvétius toute la honte de cette production. Or cet Helvétius écrivoit dans une ville, dont l'Archevêque & les pasteurs étoient bien spécialement remarquables par leurs soins & leur charité envers les pauvres ; & c'est dans cette ville où les Curés étoient continuellement environnés de pauvres, & occupés à leur distribuer des secours ; c'est à Paris qu'il à osé écrire que les prêtres avoient le cœur si dur, qu'on ne voyoit jamais les pauvres leur demander l'aumone. (V. de l'homme & de son éducation.) *Je ne crois pas que la haine du Christ & de ses prêtres ait jamais inspiré une calomnie plus atroce & plus journellement démentie par les faits, soit à Paris, soit dans toute la France. Il eût dit avec plus de vérité que bien des pauvres s'adressoient aux prêtres, ou aux maisons religieuses, & n'avoient pas la même confiance pour demander l'aumone aux autres.*

ſenſibilité, & de ſon érudition, par des *protubérances d'entendement;* & de mille inepties pires encore s'il eſt poſſible. *(de la nature V. tom.* 1. *liv.* 4. *chap.* 11. *&c. &c.)* Je dirai un mot de Touſſaint, par ce que le ſort de cet adepte démontre à quel point l'Athéiſme étoit devenu commun parmi les conjurés. Touſſain avoit pris pour ſa partie, de corrompre les mœurs. Sous ſon air de modération, il y réuſſiſſoit en apprénant aux jeunes gens qu'ils n'ont *rien à craindre de l'amour;* que cette paſſion *ne peut que les perfectionner;* qu'elle ſuffit pour ſuppléer au titre d'époux, dans le commerce de l'homme & de la femme; *(Les mœurs part.* 2 *&* 3.*)* que *les enfans ne doivent pas plus de reconnoiſſance à leur père pour le bienfait de la naiſſance, que pour le Champagne qu'il a bu, ou pour les ménuets qu'il a bien voulu danſer; (Id. part,* 3. *art,* 4.*)* que Dieu ne pouvant pas ſe permettre la vengeance, les plus méchans n'ont rien à craindre de tout ce que l'on dit des chatimens d'un autre monde. *(Id. part.* 2. *ſect.* 2.*)* Avec cette doctrine Touſſaint ne fut pour ſes confrères qu'un adepte timide, par ce qu'il admettoit encore un Dieu dans le Ciel, & une ame dans l'homme. Les Sophiſtes l'en punirent en lui donnant le nom de *Philoſophe Capucin*. Il s'y prit mieux heureuſement lui-même pour les punir; car il leur dit adieu, en rétrac-

tant ses erreurs; (*V. ses éclaircissemens sur le livre des mœurs.*

Je nommerois envain une foule d'autres écrivains de la secte. Voltaire avoit tellement mis en vogue leurs productions antichrétiennes, que ce genre de littérature étoit une ressource, un supplément à la fortune pour de misérables écrivailleurs, qui ne se nourrissoient que du commerce de leurs blasphêmes. La Hollande surtout, & ces marais fangeux, où le Démon de l'avarice, sous le nom de quelques libraires, auroit vendu pour un obole toutes les ames, toutes les religions au Démon de l'impiété, étoient devenus l'asyle de ces impies affamés. Parmi les libraires qui leur donnoient du pain pour leurs blasphêmes, le plus remarquable étoit un nommé Marc Michel. Il avoit à sa solde un Mathurin Laurent, réfugié à Amsterdam, auteur de *cette Théologie portative* & de tant d'autres livres souvent recommandés par Voltaire, & auteur même du *Compère Mathieu.* Ce Mathurin avoit lui-même d'autres associés, dont Marc Michel payoit les infamies à tant la feuille. C'est Voltaire lui-même qui nous l'apprend; & c'étoient ces productions infâmes qu'il ne cessoit de recommander aux frères de répandre, comme les œuvres de la philosophie, portant une nouvelle lumière à l'univers, (*V. lett. au C. d'Argental.* 26 *Sept.* 1761; *à d'Alemb.* 13 *Janv.* 1789; *à Mr Desbordes* 4 *Avril* 1768.)

Nous verrons bientôt les conjurés ajoûter aux presses de Hollande, celles de leur confrèrie secrète, pour innonder l'Europe de toutes les productions de cette espèce. A force de les multiplier, ils les accréditèrent tellement, que plusieurs années avant la Révolution, il n'y avoit pas jusques au plus petit poéte, ou romancier qui ne voulût aussi payer son tribut au philosophisme de l'impiété. On eût dit que l'art d'écrire & de se faire lire, n'étoit plus que celui des sarcasmes ou des épigrammes contre la religion. On eût dit que les Sciences les plus indépendantes des opinions religieuses, avoient toutes également conspiré contre Dieu & son Christ.

L'histoire des hommes n'étoit plus que l'art de contourner les faits, & de les diriger contre le Christianisme ou contre la première des Révélations. La Physique ou l'histoire de la Nature avoient leurs systêmes Anti-Mosaïques. La Médecine avoit son Athéisme; Petit le professoit aux Ecoles de Chirurgie; la Lande le portoit avec Dupui dans celles de l'Astronomie; d'autres jusques dans celles de Grammaire. Condorcet annonçant ces progrès du philosophisme, s'applaudissoit de le voir *descendu des trônes du Nord jusques dans les Universités*. (Voy. son artificieuse édition de Pascal, avertissement. page 5.) Les jeunes gens de la nouvelle éducation suivoient leurs maîtres, & portoient

ensuite dans le barreau tous les principes, que le bavardage des Avocats devoit développer dans l'Assemblée Constituante. Au sortir des Colléges, les Clercs de Procureurs & de Notaires, les Commis de Marchands & des Fermes s'embloient n'avoir appris à lire, que pour balbutier ou Voltaire ou Jean-Jacques Rousseau. Delà cette nouvelle génération, qui depuis le succès des Sophistes dans l'expulsion des anciens maîtres de la jeunesse, devoit se trouver prête au moment de la grande Révolution. Delà les Mirabeaux, les Brissots, les Caras, les Garats, les Merciers, les Cheniers; delà enfin toute cette classe de littérateurs François, que l'on a vu donner presque universellement dans les travers & l'enthousiasme de la Révolution.

Une apostasie si générale ne prouve pas sans doute, que les sciences & les lettres soient nuisibles par elles-mêmes; mais elle a démontré que les gens lettres sans religion sont la classe des citoyens la plus perverse & la plus dangereuse. Cette classe, il est vrai, ne tire pas de son sein même, les Jourdans & les Robespierres; mais elle a aussi ses Pethions & ses Marats; mais elle a ses principes, ses mœurs & ses sophismes, qui finissent par faire les Jourdans, les Robespierres; & quand ceux-ci dévorent les Baillys, enchainent les la Harpes, effrayent les Marmontels, ils n'effrayent, ils n'enchainent & ne dévorent que leurs pères.

CHAPITRE XV.

Conduite du Clergé envers les Conjurés Anti-Chrétiens.

PEndant que les palais des grands, les lycées des ſciences humaines s'ouvroient à l'apoſtaſie, & que toutes les claſſes ſupérieures de la bourgeoiſie même, animées par l'exemple des uns, ſéduites par les Sophiſmes des autres, ſe détachoient ſucceſſivement du culte, les devoirs du Clergé n'étoient pas équivoques. C'étoit à lui à former la barrière, qui devoit arrêter le torrent de l'impiété débordée, & l'empêcher au moins d'entraîner la multitude, le peuple entier, dans les voies de l'erreur & de la corruption. Bien plus que ſon honneur & ſes intérêts, ſon nom ſeul annonçoit la plus ſtricte obligation de conſcience à repouſſer de tous ſes moyens & de toutes ſes forces, la conjuration contre l'Autel. La moindre lâcheté de la part des Paſteurs, dans ces ſortes de combats, eût été trahiſon autant qu'apoſtaſie. Que l'Hiſtorien vrai ſur les Rois, ne craigne pas d'avantage de l'être ſur un Corps même auquel il peut appartenir. Soit que la vérité tourne à la gloire de ſes frères, ſoit qu'elle puiſſe les humilier, qu'il la diſe toute entière ; elle ſera toujours utile

aux pasteurs qui nous succéderont. Ils verront ce qui fut fait, ce qu'ils auront de mieux à faire; car la conspiration contre le Christ n'est pas éteinte; elle se cachera, elle se montrera encore; il faut bien que nos successeurs sachent ce qui peut réprimer, comme ce qui peut hâter ses succès.

Distinction à faire dans le Clergé.

Si l'on pouvoit comprendre sous le nom de Clergé, tout ce qui portoit en France, la demie-livrée ecclésiastique, tous ceux que l'on appelloit Abbés dans Paris, & dans quelques autres grandes villes, l'Historien pourroit dire: dès le commencement de la conjuration, le Clergé eut des traîtres & des conjurés. Il eut cet Abbé de Prades, premier apostat, heureusement aussi le premier repentant. Il eut cet Abbé Morellet, dont la honte est dans les éloges répétés de d'Alembert & de Voltaire (*Lett. de d'Alembert* 65 *an.* 1760. *de Volt. à Thiriot*, 26 *Janv. an.* 1762.) Il eut cet Abbé de Condillac, qui s'étoit chargé de faire de son Prince un Sophiste. Il eut sur tout cet Abbé Raynald, dont le nom équivaut à celui de vingt énergumènes de la secte.

Des Sophistes sous le nom d'Abbés.

Il eut encore dans Paris une foule de ces hommes, qu'on appelloit Abbés, comme l'on dit encore aujourd'hui, l'Abbé Barthelemi, l'Abbé Beaudeau; comme l'on dit même encore l'Abbé Noël, l'Abbé Syeyes. Mais dans le fonds, le peuple même ne confondoit pas ces

Abbés avec le Clergé. Il ſavoit que tous ces Abbés là n'étoient que les Intrus de l'avarice; les uns cherchant les bénéfices ſimples de l'Egliſe, & laiſſant de côté ſes fonctions; les autres adoptant, par ſimple œconomie, le coſtume eccléſiaſtique, & le déſhonorant par la licence de leurs mœurs & de leurs écrits. Une des grandes fautes du Clergé, fut de laiſſer ces Etres Amphibies ſe multiplier, ſur tout dans la Capitale. Quelque diſtinction que l'on fît entre eux & le Clergé en fonction, il eſt conſtant néamoins, que leurs ſcandales favoriſèrent la conſpiration des Sophiſtes, en prêtant le flanc à des ſatyres, qui retomboient ſur le corps même, & décréditoient les vrais miniſtres de l'Autel. Pluſieurs de ces Abbés, ne croyant pas même en Dieu, étoient pouſſés dans l'Egliſe par les Sophiſtes même, ſollicitant pour leurs adeptes des Bénéfices, pour déſhonorer le Clergé par leurs mœurs, & introduire parmi nous leurs principes. C'eſt la peſte qu'ils envoyoient dans le camp ennemi; ne pouvant nous combattre, ils nous empoiſonnoient, ou cherchoient à le faire.

En ne comprenant dans le Clergé, que ce qui appartient véritablement au ſervice de l'Autel, le fait eſt qu'ils n'y réuſſirent pas. J'ai fouillé dans leurs archives; j'ai cherché à découvrir s'ils comptoient auſſi parmi les Evêques, les Curés, & tous les Eccléſiaſtiques en

Conduite du vrai Clergé; quels reproches on peut lui faire.

fonction, quelques uns de ces adeptes, que l'on puisse appeller des impies, des conjurés Sophistes; avant le temps des Périgords d'Autun, avant l'apostasie des Gobets, des Grégoires & autres Constitutionnels; je n'en ai trouvé qu'un; c'étoit Briennes; (*) & c'étoit bien

---

* *Note. Dans la correspondance de Voltaire, il se trouve bien quelques lettres où il se flatte aussi d'avoir pour lui le Cardinal de Bernis; mais ce Cardinal n'étoit encore que le jeune favori de la Pompadour, ou le petit Poéte des Graces. Ces écarts d'un jeune homme ne suffisent pas pour le mettre d'intelligence avec des Conjurés, auxquels on ne voit pas qu'il ait rendu dans la suite le moindre service, si ce n'est en se prêtant à la destruction des Jésuites. Mais on pouvoit dire alors de lui ce que d'Alembert disoit des Parlemens: pardonnez leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font, & de qui ils reçoivent les ordres. Les lettres de d'Alembert sur Briennes, sont d'une toute autre nature. Elles supposent la plus entière connivence de la part d'un vrai traître, qui fait tout ce qu'il peut faire pour les Conjurés, en cherchant simplement à n'être pas connu du Clergé.* (V. surtout lett. de d'Alemb. à Voltaire 4 & 21 Dec. 1770.)

J'ai trouvé aussi quelques lettres, où d'Alembert s'applaudit que le Prince Louis de Rohan secondant ses intrigues, pour faire reçevoir Marmontel de l'Académie, ait bien voulu en cette occasion, de

aſſez de ce Judas pendant trente ans mêlé au Collège des Apôtres. On pourroit y joindre ce Meſlier Curé d'Etrépigni en Champagne, s'il étoit bien conſtant, que les Sophiſtes n'avoient pas forgé eux-mêmes le teſtament impie, qu'ils lui attribuoient après ſa mort.

Dans les tems les plus voiſins de la Révolution Françoiſe, le Philoſophiſme commençoit à s'introduire juſques dans les communautés des moines, & il y eut alors des Dom Gerles; mais ils furent l'ouvrage d'une autre eſpèce de conjurés, que je dévoilerai dans la ſuite de ces Mémoires. Dans tous les tems, le corps du Clergé conſerva la Foi; on pouvoit le diſtinguer ſans doute, en Prêtres zélés, édifians, & en Prêtres relachés ou même ſcandaleux; mais on ne put jamais le diſtinguer en Evêques ou Prêtres croyans, & en Evêques ou Curés, Prêtres ſophiſtes, incrédules, impies. Cette dernière claſſe ne fut jamais aſſez nombreuſe,

---

Coadjuteur d'une Egliſe Catholique, ſe faire Coadjuteur de la Philoſophie, *(Lett. de d'Alem. 8 Decem.* 1763*), mais ſi cette erreur d'un Prince naturellement noble & généreux, prouve qu'il ſe trompa, en croyant protéger ſimplement les lettres, dans la perſonne d'un adepte, elle ne prouve pas qu'il connût le ſecret de ceux qui abuſoient de ſa protection, & finiſſoient par ſe jouer de ſa perſonne.*

pour que les conjurés anti-chrétiens s'en applaudiſſent. S'ils avoient vu la foi ſe perdre, auſſi dans le Clergé, ils n'auroient pas manqué de s'en autoriſer, comme ils firent pour les miniſtres de Genève. *(V. Encyclop. art. Genève & lett. de Volt. à Mr. Vernes).* On ne voit au contraire chez eux, que des déclamations contre le zéle du Clergé à maintenir ſes dogmes ; leurs ſatyres en ce genre ſont l'éloge des Paſteurs.

Mais quoique le Clergé ſe ſoit maintenu dans la Foi, il ne reſtera pas ſans reproches ſur les progrès des Sophiſtes & de leur conjuration. Ce n'étoit pas aſſez pour les Apôtres, de conſerver intacte le dépôt des vérités religieuſes ; c'eſt à l'exemple, bien plus qu'à nos leçons, à repouſſer l'impiété. Cet exemple aſſurément, le peuple le voyoit dans une grande partie de ſes Paſteurs ; mais ici l'exemple de la pluralité ne ſuffit pas. Ceux qui obſervent la différence des impreſſions, ſavent qu'un mauvais Prêtre fait plus de mal que cent des plus vertueux Eccléſiaſtiques ne peuvent faire de bien. Tous devoient être bons ; & beaucoup furent relachés. Il y eut même dans les miniſtres qui ſervoient l'Autel, des hommes dont les mœurs n'étoient pas dignes du Sanctuaire. Il y eut des ambitieux ; il y eut de ces hommes qui, devant l'exemple à leurs ouailles, aimoient mieux ſe livrer à l'intrigue, & à la pompe de la Capitale, qu'aux fonctions de leurs Diocéſes.

Leurs vices n'étoient pas de ceux qu'on eût cherché à relever dans des laïques ; mais ce qui est léger dans le siécle, est souvent monstrueux dans l'Eglise. Les impies surtout, avec leurs mœurs, n'avoient pas droit de reprocher au Clergé celles qu'il condamnoit lui-même dans quelques uns de ses membres; & le Clergé pouvoit dire aux mondains: comment n'y auroit-il pas dans le Sanctuaire des hommes sur lesquels nous gémissons, quand des ennemis de l'Eglise s'emparent de toutes les protections auprès du Trône, pour trafiquer impunément des dignités du Sanctuaire, & pour en écarter ceux dont ils redoutent la sainteté & les lumières! Comment n'y en auroit-il pas eu, quand des Evêques cherchant à repousser un indigne confrère, Choiseul leur répondit: c'est de ces hommes là que nous voulons, & qu'il nous faut; quand des Seigneurs irreligieux n'en regardoient pas moins les richesses de l'Eglise comme le patrimoine de leurs enfans, dans qui souvent l'Eglise ne trouvoit que les vices des pères à corriger?

Il est très vrai que le Clergé pouvoit faire cette réponse à ses ennemis; il est très vrai que si quelque chose doit étonner l'histoire, ce n'est pas qu'avec toutes les intrigues de l'ambition, de l'avarice & de l'impiété, il y eût dans l'Eglise de mauvais Pasteurs; c'est plutôt que malgré tout celà, il en restât encore tant de

bons, & de vraiment dignes de leur titre. Mais le crime de ceux qui pouſſoient le ſcandale dans le Clergé, n'excuſoit pas le crime de ceux qui le donnoient. Le Clergé doit trouver cet aveu conſigné dans l'hiſtoire, par ce que toutes les cauſes d'une Révolution Anti-chrétienne, doivent être connues par ceux dont le devoir le plus ſpécial eſt de la repouſſer, & de ne pas laiſſer aux conjurés le moindre prétexte pour la ſéduction des Peuples.

Sa réſiſtance à l'impiété.

Mais il faut auſſi que l'hiſtoire le diſe; s'il y avoit quelques Paſteurs, dont le relachement favoriſoit les progrès de la conjuration, le grand nombre des Paſteurs luta avec confiance contre les Conjurés. Si le Corps du Clergé avoit ſes taches, il avoit auſſi ſon éclat dans les vertus ſolides, dans la ſcience & le zéle de la Religion, dans un inviolable attachement aux principes de la Foi. L'enſemble de ce Corps reſta bon; & par les bienfaits du Dieu qu'il annonçoit au peuple, il ſut le démontrer, quand il vit l'impiété forte de ſes progrès, lever enfin le maſque. Alors il ſe trouva encore plus fort qu'elle; il ſut mourir, ou voir ſans crainte approcher les rigueurs d'un long exil; & alors les Sophiſtes apprirent à rougir eux-mêmes de cette calomnie, qui ne voyoit dans les Prélats & les Paſteurs, que des hommes attachés aux richeſſes, plus qu'à la Foi de l'Egliſe. Les richeſſes reſtèrent aux brigands;

la Foi ſuivit aux Carmes les Archevêques, les Evêques, les Curés & les Eccléſiaſtiques de tous les Ordres, ſous le glaive des bourreaux, & elle ſuit encore le Clergé de tous les Ordres, accueilli en Angleterre, errant & fugitif en Allemagne, pouſſé & repouſſé en Hollande, en Italie, en Suiſſe, par les Armées ou les Décrets des Carmagnoles. Ils ſont pauvres partout, & n'ont d'autres reſſources que la bienfaiſance des Nations étrangères; ils ſont riches partout du tréſor de leur Foi, du témoignage de leur Conſcience.

Le Clergé n'avoit pas attendu les jours de cette grande épreuve, pour annoncer ſon oppoſition aux principes des Conjurés. La lute commença avec la conjuration même. Dèſque l'impiété ſe fit entendre, les Aſſemblées du Clergé parlèrent pour la confondre. L'Encyclopédie n'étoit pas à moitié imprimée, qu'elle étoit déjà proſcrite par ces aſſemblées. Il ne s'en eſt pas tenu une ſeule depuis cinquante ans, qui n'ait averti le Trône & la Magiſtrature des progrès du Philoſophiſme. *(V. les actes du Clergé ſurtout depuis* 1750.*)*

A la tête des Prélats oppoſans, ſe montra plus ſpécialement Mr. de Beaumont, cet Archevêque de Paris, dont l'hiſtoire ne peut taire le nom ſans injuſtice. Généreux comme les Ambroiſes, il eut leur zéle & leur fermété contre les ennemis de la foi. Les Janſéniſtes

l'envoyoient en exil, les conjurés Voltairiens eussent voulu sa mort. S'ils l'eussent essayé, il les auroit bravé sur l'échaffaud, comme il bravoit les Jansénistes dans son exil, dont il ne revenoit que pour tonner de nouveau contre les uns & contre les autres.

A son exemple plusieurs autres Évêques ajoûtèrent à des mœurs pastorales, des instructions savantes & pieuses. Mr. de Pompignan, alors Évêque du Puy, combattit les erreurs de Jean-Jacques & de Voltaire; le Cardinal de Luynes prémunit ses ouailles contre le sistême de la nature. Les Évêques de Boulogne, d'Amiens, d'Auch & bien d'autres édifioient leurs Diocèses plus encore par leurs vertus que par leurs écrits. Peu d'années où l'on ne vît paroître de la part des Évêques, quelques unes de ces Lettres Pastorales toutes dirigées contre l'impiété des philosophes conjurés.

Ce ne fut ni leur faute, ni celle des écrivains ecclésiastiques, si les sophismes de la secte coninuèrent à faire illusion. La Sorbonue les dévoiloit dans ses censures; l'Abbé Bergier poursuivoit le Déisme dans ses derniers rétranchemens, & le faisoit rougir de ses contradictions. A l'érudition masquée des Sophistes, il opposoit une étude plus franche, des connoissances plus réelles de l'antiquité & des armes qu'elle fournit à la réligion. *(V. le Déisme réfuté par lui-même & la réponse à Freret.)* L'Abbé Guénée,

avec toute l'urbanité & tout le ſel attique, forçoit Voltaire même à s'humilier de ſon impéritie & de ſa critique des livres ſaints. (*Lett. de quelques Juifs Portugais*) L'Abbé Gérard ſanctifioit les romans même, & ſous les formes les plus aimables, rappelloit la jeuneſſe de ſes égaremens & des voies du menſonge. il lui donnoit enſuite les leçons de l'hiſtoire rétablie dans ſa vérité primitive. l'Abbé Pey rappelloit toute la ſcience des monumens eccléſiaſtiques, pour rendre à l'Égliſe ſes véritables droits. Sous la ſimple forme d'un Catéchiſme l'Abbé du Feller, ou Flexier Dureval, réuniſſoit toutes les forces de la raiſon & les reſſources de la ſcience contre toute l'école des Sophiſtes.

Avant tous ces Athlétes l'Abbé Duguet avoit mis ſous le jour de l'évidence même, les principes de la foi chrétienne; l'Abbé Houteville en avoit démontré la vérité par les faits de l'Hiſtoire. Dès le commencement de la conſpiration, le Journal de Trévoux rédigé par le Père Berthier & ſes Confrères, avoit été plus ſpécialement dirigé contre toutes les erreurs des Encyclopédiſtes. En un mot ſi les Celſes & les Porphyres abondoient, la Religion avoit auſſi ſes Juſtins, ſes Origènes, & ſes Athénagores. Dans ces derniers tems, comme dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, celui qui auroit cherché franchement la vérité, n'auroit pas tardé

à la reconnoître dans la ſolidité des raiſons que les écrivains religieux oppoſoient aux ſophiſmes des auteurs conjurés. On pourroit même dire que bien des vérités furent miſes par les nouveaux Apologiſtes de la religion, ſous un plus grand jour, qu'elles ne l'avoient été juſqu'à eux.

Les orateurs évangéliques, ſecondant les efforts des Evêques & des écrivains eccléſiaſtiques depuis les premiers jours de la conjuration, ne ceſſèrent d'en avertir les peuples. La réfutation des Sophiſtes étoit devenue le plus fréquent objet de leurs inſtructions publiques. Le Père de Neuville, & après lui Mr. de Sénez, le père Beauregard ſurtout ſe diſtinguèrent en ce genre par une ſainte hardieſſe. On ſe ſouvient encore de l'eſpèce d'inſpiration dont ce dernier, prêchant à la Cathédrale de Paris, ſe ſentit tout à coup ſaiſi, lorſque treize ans avant la Révolution, dévoilant les projets de la philoſophie moderne, ſur le ton des Prophêtes, il fit rétentir les voutes du temple de ces paroles ſi honteuſement vérifiées par la Révolution.

" Oui c'eſt au Roi—au Roi, & à la religion
" que les philoſophes en veulent ; la hache &
" le marteau ſont dans leurs mains ; ils n'at-
" tendent que l'inſtant favorable pour renver-
" ſer le trône & l'autel. Oui, vos temples
" Seigneur, ſeront dépouillés & détruits ,vos
" fêtes abolies, votre nom blaſphêmé, votre

" culte profcrit.—Mais qu'entends-je, grand
" Dieu! Que vois-je! Aux cantiques infpirés
" qui faifoient rétentir ces voutes facrées en
" votre honneur, fuccédent des chans lubri-
" ques & profanes! Et toi Divinité infâme du
" Paganifme, impudique Vénus, tu viens ici
" même, prendre audacieufement la place du
" Dieu vivant, t'affeoir fúr le trône du Saint
" des Saints, & y recevoir l'encens coupable
" de tes nouveaux adorateurs."

Ce difcours fut entendu par un peuple nombreux qu'attiroient la piété & l'éloquence de l'orateur, il le fut par des adeptes mêmes, que l'envie de furprendre l'orateur dans fes paroles y avoit amené; il le fut par des Docteurs de la loi que nous avons connus, & qui nous les avoient fidellement répétées avant que nous les euffions vues rapportées par différens auteurs. Les adeptes crièrent à la fédition, au fanatifme; les Docteurs de la loi ne fe font rétractés qu'après l'évenement, des reproches qu'ils firent à l'orateur d'un zéle exagéré.

Ces avertiffemens, & toute cette lute du Clergé retardoient les progrès des Sophiftes, mais ne triomphoient pas de la conjuration. Elle étoit trop profonde; l'art de féduire les nations, de propager la haine du Chrift & de fes prêtres, depuis le Palais des Grands jufqu'à l'humble rétraite de l'artifan, depuis les Capitales des Empires, jufqu'aux villages & aux chau-

mières des campagnes, s'étoit perfectionné dans les antres secrets des conjurés. Leurs moyens ténébreux supposoient des mystères qui me restent à développer. Quand j'aurai dévoilé ces dernières voies de corruption mises en œuvre par les Sophistes, au lieu de demander comment la France, avec le zéle & les lumières de ses Pontifes, de ses pasteurs, a vu pourtant ses temples & ses autels renversés, peut être les Lecteurs nous demanderont-ils comment la chute de ces temples & de ces autels a pu être si longtems retardée?

CHAPITRE XVI.

NOUVEAUX ET PLUS PROFONDS MOYENS DES CONJURÉS POUR SÉDUIRE JUSQU'AUX DERNIÈRES CLASSES DES CITOYENS.

QUAND Voltaire jura d'anéantir la Religion Chrétienne, il ne se flattoit pas d'entrainer dans son apostasie la généralité des Nations. Son orgueil se trouvoit même quelque fois pleinement satisfait des progrès que son philosophisme avoit fait parmi les hommes *qui gouvernent ou qui sont faits pour gouverner, & parmi les gens de Lettres*. (V. lett. à d'Alemb. 13 Décemb. 1763.) Pendant longtems au moins, il sembla peu jaloux d'enlever au Christianisme toutes les classes inférieures de la société, qu'il ne comprenoit pas sous le nom *d'honnêtes gens*. Les faits que nous allons rapporter, démontrent tout à la fois la nouvelle étendue que ses adeptes conjurés donnèrent à leur zéle, & les artifices qu'ils mirent en usage pour ne plus laisser au Christ un seul adorateur dans les conditions même les plus obscures.

Un medecin connu en France sous le nom de Duquesnai, s'étoit si bien insinué dans les bonnes graces & l'estime de Louis XV, que ce Prince l'appelloit son *penseur*. Duquesnai en

Origine des Œconomistes.

effet sembloit avoir profondément médité sur tout ce qui peut faire le bonheur des peuples, il put le désirer franchement ; mais il ne fut avec tout cela, qu'un homme à vains systêmes, & le fondateur de cette espèce de Sophistes appellés Œconomistes, par ce qu'ils s'occupoient beaucoup, parloient au moins beaucoup de l'œconomie, de l'ordre à mettre dans l'administration, & des autres moyens de soulager le peuple. Si quelques uns de ces Œconomistes n'étendirent pas plus loin leurs spéculations, au moins est-il certain que leurs écrivains cachèrent mal leur haine pour le Christianisme. Leurs ouvrages sont remplis de ces traits qui annoncent la résolution de faire succéder la Religion purement naturelle à la Religion de la Révélation. *(V. l'analyse de ces ouvrages par Mr. le Gros Prévôt de St. Louis du Louvre.)*

Le ton qu'ils avoient pris, de parler continuellement agriculture, administration, œconomie, les rendoit moins suspects que les autres Sophistes uniquement occupés de leur impiété,

Leur projet d'école pour le peuple.

Duquesnai & ses adeptes avoient plus spécialement pris à cœur de répandre que le peuple des campagnes, les artisans des villes manquoient de l'instruction nécessaire à leur profession ; que les hommes de cette classe, hors d'état de puiser leurs leçons dans les livres, croupissoient dans une ignorance fatale à leur bonheur & à l'état ; qu'il falloit établir & mul-

tiplier, ſurtout dans les campagnes, des écoles gratuites, où les enfans ſeroient formés à différens métiers, principalement aux principes de l'agriculture. D'Alembert & les autres adeptes Voltairiens ne tardèrent pas à ſentir tout le parti qu'ils pouvoient tirer de ces écoles. Joints aux Œconomiſtes, ils firent parvenir à Louis XV différens mémoires dans les quels ils exaltoient les avantages ſoit temporels, ſoit même ſpirituels qu'un pareil établiſſement devoit procurer à la claſſe indigente de ſon royaume. Le Prince qui aimoit réellement le peuple ſaiſit le projet avec ardeur. Il étoit prêt à faire ſur ſes revenus propres, la plus grande partie des frais qu'exigeroient ces écoles gratuites d'agriculture. Il s'en ouvrit à Mr. Bertins honoré de ſa confiance, & chargé de l'adminiſtration de ſa caſſette. C'eſt ſur les converſations de ce Miniſtre qu'a été rédigé le mémoire dont je tire ces particularités, c'eſt lui-même que je vais laiſſer dévoiler toute cette manœuvre des conjurés.

Union des Conjurés pour ces Ecoles.

Louis XV détrompé par Mr. Bertins.

" Louis XV, diſoit ce Miniſtre, m'ayant
" confié la direction de ſa caſſette, il étoit na-
" turel qu'il me parlât d'un établiſſement dont
" elle devoit ſupporter la dépenſe. Il y avoit
" long tems que j'obſervois les diverſes ſectes
" de nos Philoſophes ; quoique j'euſſes bien
" des reproches à me faire ſur la pratique des
" devoirs religieux, j'avois au moins conſervé

" les principes de la Religion ; je ne doutois pas
" des efforts que faisoient les Philosophes pour
" la détruire. Je sentis que leur objet étoit
" d'avoir eux-mêmes la direction de ces éco-
" les, de s'emparer par-là de l'éducation du
" peuple, sous prétexte que les Evêques &
" les Prêtres chargés jusques alors de l'inspec-
" tion des maîtres, ne pourroient pas entrer
" dans des détails peu faits pour des Ecclé-
" siastiques. Je conçus qu'il s'agissoit bien
" moins de donner aux enfans du laboureur
" & de l'artisan des leçons d'agriculture, que
" de les empêcher de recevoir les leçons ha-
" bituelles de leur catéchisme ou de la Reli-
" gion. "

" Je ne hésitai pas à déclarer au Roi que
" les intentions des Philosophes étoient bien
" différentes des siennes. Je connois ces cons-
" pirateurs, lui dis-je, gardez vous, Sire, de
" les seconder. Votre Royaume ne manque
" pas d'écoles gratuites ou presque gratuites ;
" il en est dans les plus petits bourgs & pres-
" que dans tous les villages, peut-être même
" ne sont-elles déjà que trop multipliées. Ce
" ne sont pas les livres qui font les artisans &
" les laboureurs; c'est la pratique. Les livres
" & les maîtres envoyés par ces Philosophes
" rendront le paysan moins laborieux que sys-
" tématique. J'ai peur qu'ils ne le rendent
" paresseux, vain, jaloux, & bientôt raison-

" neur, féditieux, & enfin rebelle. J'ai peur
" que tout le fruit de la dépence, que l'on
" cherche à vous faire fupporter à vous-mê-
" me, ne foit d'effacer peu à peu, dans le cœur
" du peuple, l'amour de fa Religion & de fes
" Rois. "

" J'ajoutai à ces raifons tout ce qui me vint
" dans l'efprit pour diffuader fa Majefté. Au
" lieu de maîtres envoyés & choifis par des
" Philofophes, je lui confeillai d'employer les
" mêmes fommes à multiplier les catéchiftes,
" à rechercher des hommes fages & bien pa-
" tiens, que fa Majefté entretiendroit de con-
" cert avec les Evêques, pour enfeigner aux
" pauvres payfans les principes de la religion,
" & les leur enfeigner par cœur, comme le fai-
" foient les Curés & les Vicaires pour les en-
" fans qui ne fcavoient pas lire. "

" Louis XV paroiffoit gouter mes raifons;
" mais les Philofophes revinrent à la charge.
" Ils avoient auprès du Roi des hommes qui ne
" ceffoient de le preffer; le Roi ne pouvoit pas
" d'ailleurs fe perfuader que fon penfeur Du-
" quefnay, & les autres Philofophes euffent
" des vues fi déteftables. Il fut fi conftamment
" obfédé par ces hommes-là, que pendant les
" vingt dernières années de fon regne, dans
" les converfations journalières dont il m'hon-
" noroit, je fus prefque toujours occupé à com-

" battre la fauffe opinion qu'on lui donnoit de
" fes Œconomiftes & de leurs affociés. "

Découverte de ce miniftre fur les moyens des Conjurés pour féduire le peuple des campagnes.

" Réfolu enfin de donner au roi une preuve
" certaine qu'on le trompoit, je cherchai à
" gagner la confiance de ces marchands fo-
" rains, qui courent les campagnes, & vont
" étalant leurs marchandifes dans les villages,
" & aux portes des chateaux. Je foupçonnois
" furtout ceux qui vendent des livres, de
" n'être que les agens du Philofophifme auprès
" de ce bon peuple. Dans mes voyages à la
" campagne, je m'attachai furtout à ces der-
" niers. Lorfqu'ils m'offroient des livres à
" acheter, je leur difois: quels livres pouvez-
" vous donc avoir? Des catéchifmes fans
" doute, ou des livres de prières? On n'en lit
" pas d'autres dans les villages. A ces mots
" j'en vis plufieurs fourire. Non, me répon-
" dirent-ils; ce ne font gueres là nos livres;
" nous faifons bien mieux fortune avec ceux
" de Voltaire, Diderot & autres Philofophes.
" —Je reprenois: comment! des payfans
" acheter Voltaire & Diderot! Mais où pren-
" nent-ils donc de l'argent pour des livres fi
" chers? La réponfe à cette obfervation fut
" conftamment: nous en avons à meilleur
" compte que les livres de prières. Nous
" pouvons donner le volume à dix fols tour-
" nois, & nous y gagnons encore joliment. Sur
" de nouvelles queftions, plufieurs m'avouè-

" rent que ces livres ne leur coutoient rien à " eux-mêmes; qu'ils en recevoient des ballots " entiers, ſans ſavoir d'où ils leur arrivoient, " avertis ſeulement de les vendre dans leurs " courſes, au prix le plus modique. "

Tel étoit le récit que faiſoit ſouvent Mr. Bertins, ſurtout dans ſa retraite à Aix la Chapelle. Tout ce qu'il racontoit de ces marchands forains ſe trouve exactement conforme à ce que j'en ai entendu dire à pluſieurs Curés des petites villes & vilages. Ils regardoient en général ces libraires, coureurs de campagne, comme la peſte de leurs paroiſſes, comme les colporteurs dont les ſoi-diſant philoſophes ſe ſervoient, pour faire circuler de côté & d'autre le poiſon de leur impiété

Louis XV averti par le compte que le Miniſtre lui rendit de ſa découverte, conçut enfin que l'établiſſement des écoles ſi ardemment ſollicitées par la ſecte, ne ſeroit pour elle qu'un moyen de plus, pour ſéduire le peuple. Il abandonna le projet; mais toujours harcelé par les amis & les protecteurs des conjurés, il ne remonta point à la ſource du mal, & ne prit que de foibles meſures pour en arrêter les progrès. Les conjurés continuèrent à ſe ſervir de leurs colporteurs forains. Ce n'étoit même là qu'un premier moyen de ſuppléer à leurs prétendues écoles d'agriculture, dont ils ſupportoient le délai avec la plus grande impatience. De nou-

veaux faits apprirent qu'ils savoient y suppléer par des moyens plus artificieux encore & bien plus funestes.

Moyen des maîtres d'écoles dans les villages.

Plusieurs années avant la Révolution françoise, un Curé du diocèse d'Embrun avoit de fréquentes contestations avec le maître d'école de son village, l'accusant d'être un vil corrupteur de l'enfance même, à qui il distribuoit les livres les plus opposés aux mœurs & à la Religion. Le seigneur du village, adepte protecteur de la secte, étoit l'appui du magister ; le bon pasteur porta ses plaintes à l'Archévêché ; Mr. Salabert d'Anguin, Vicaire général, chargé de vérifier les faits, demanda à voir la bibliothéque du magister ; il la trouva remplie de ces sortes de livres. Loin de nier l'usage qu'il en faisoit, le magister affecta un ton de bonne foi, & répondit qu'il avoit entendu faire de grands éloges de ces livres ; qu'il ne croyoit pas pouvoir en donner de meilleurs à ses écoliers. Il ajoûta même, comme les colporteurs forains, qu'au reste il n'avoit pas la peine de les acheter ; qu'il en reçevoit souvent des envois considérables, sans savoir même de quelle part ils lui arrivoient.

A une lieue de Liége, & dans les villages circonvoisins, des maîtres plus perfides encore avoient reçu des instructions qui renchérissent sur ces moyens de corruption. Ceux-ci réunissoient à des heuers & à des jours marqués, un

certain nomdre de ces artisans, ou pauvres paysans, qui n'avoient pas appris à lire. Dans ces conventicules, un des élèves du magister faisoit à haute voix, la lecture des livres qui l'avoient déjà gâté lui-même. C'étoit dabord quelques uns des romans de Voltaire; c'étoient ensuite le Sermon des cinquante, le prétendu bon sens, & autres œuvres de la secte, que le magister avoit soin de fournir. C'étoient surtout les livres qui abondent en déclamations & calomnies contre les prêtres. Ces conventicules qui préludoient si bien à la Révolution de Liége, restèrent inconnus jusqu'à ce qu'enfin un ménuisier honnête & religieux s'ouvrit à un Tréfoncier de Liége, pour qui il travailloit, sur la douleur qu'il avoit eue de surprendre ses propres enfans, dans un pareil conventicule, occupés à faire ces lectures à une douzaine de paysans. Sur cette nouvelle, des recherches furent faites dans les environs, plusieurs maîtres d'école furent trouvés coupables de la même infamie; & l'on observa que ces perfides maîtres étoient précisément ceux que l'affectation à remplir les devoirs extérieurs de la religion, auroit le moins fait suspecter de ces manœuvres infernales. Les recherches furent poussées plus loin; les traces conduisirent jusques à d'Alembert; & voici les nouvelles connoissances qui en résultèrent. Je les tiens de la personne même à qui l'honnête menuisier s'étoit ouvert, & qui mit à ces re-

cherches toute la confiance & tout l'intérêt que méritoit un objet de cette importance.

Comité de d'Alembert pour l'éducation.

En recherchant quels hommes avoient recommandé ces corrupteurs de la jeunesse, on les vit protégés sous main, par des hommes connus par leur liaisons avec les impies du jour; on arriva jusqu'à d'Alembert, & à son bureau d'instituteurs. C'étoit à ce bureau que s'adressoient tous ceux dont j'ai parlé, & qui avoient besoin de la recommandation des Sophistes, pour se procurer des places de précepteurs ou de gouverneurs, dans les maisons des riches & des grands Seigneurs. Au tems où nous en sommes, d'Alembert ne bornoit plus son zéle à ces institutions particulières. Il avoit établi ses correspondances dans les Provinces, & même hors du Royaume. Lorsque quelque place de professeur, ou même de simple maître d'école venoit à vaquer, dans les colléges ou dans les villages, les adeptes répandus de côté & d'autre, avoient soin d'informer d'Alembert & ses coadjuteurs, des places vacantes, des sujets qui se présentoient pour les remplir, de ceux qu'il falloit écarter ou recommander, des personnes auxquelles il falloit recourir, pour faire arriver à ces sortes de places les adeptes concourans, ou bien ceux que le bureau même enverroit de Paris, & enfin des régles de conduite à donner, du plus ou du moins de précautions à prescrire aux élus, suivant les

circonstances locales, & le plus ou moins de progrès que le philosophisme avoit fait autour d'eux. De là cette impudence dans le Magister du Diocèse d'Embrun, & cette hypocrite dissimulation dans ceux du pays de Liége, où l'on avoit à redouter un gouvernement tout ecclésiastique, & où l'impiété n'avoit pas encore fait les mêmes progrès qu'en France.

C'est ainsi que d'Alembert fidèle à la mission que lui avoit donnée Voltaire, en le chargeant *d'éclairer la jeunesse autant qu'il le pourroit* (let. du 15 Sept. 1762) avoit perfectionné les manœuvres qui tendoient à la séduire. Voltaire en ce tems là, n'avoit pas même à regretter sa Colonie de Clèves. La manufacture de toute impiété à laquelle il l'a destinoit, *la confrérie* philosophique, pareille à *celle des Maçons*, enfin *l'Académie secrète* plus occupée à écraser le Christ & sa Religion, que toutes les académies publiques ne le furent jamais à étendre l'empire des arts & des sciences, s'étoient réalisées dans Paris. Cette associacion la plus ténébreuse des conjurés anti-chrétiens, existoit dans le centre même d'un Empire Très Chrétien; & par des moyens que la rage contre le Christ pouvoit seule inspirer, appelloit la Révolution qui devoit détruire en France, & si elle l'eût pu, dans l'univers entier, tous les Autels & tous les Dogmes du Christianisme.

C'eſt ici le dernier *Miſtère de Mytra;* c'eſt ici la profonde manœuvre des conjurés. Elle n'a point été dévoilée, que je ſache, par aucun écrivain; on n'en découvre pas même les moindres traces dans la partie des lettres de Voltaire, que les adeptes éditeurs ont jugé à propos de rendre publique. Ils eurent leurs raiſons pour ſupprimer ces lettres. Au premier moment de la révolution, elles auroient encore ſuffi pour exciter l'indignation d'un peuple, qui auroit pu y voir toute l'atrocité des moyens employés pour l'arracher à ſa Religion. Infailliblement même, ſatisfaits du plaiſir des Démons, du plaiſir d'avoir fait le mal dans les ténèbres, jamais les conjurés n'auroient violé ce myſtère de leur iniquité, ſi la Providence n'avoit réduit, à force de remords, le malheureux adepte dont nous allons parler, à laiſſer échapper ſon ſecret.

Découverte de l'académie ſecrete des conjurés & de leurs moyens.

Avant que de le publier moi même, je dois compte à mes lecteurs des précautions que j'ai priſes pour conſtater la vérité des faits. La ſcène que je vais raconter, m'étoit rapportée par un homme dont la probité m'étoit aſſez connue, pour n'avoir pas moi même le moindre doute ſur ſa relation; je l'exigeai cependant ſignée de ſa main, je crus devoir faire quelque choſe de plus. Le Seigneur que je voyois cité comme témoin, & même comme le ſecond acteur dans cette ſcène, étoit un homme connu

par son courage, ses vertus, & ses services, revêtu par Louis XVI de la première distinction de la Noblesse Françoise. Il étoit alors à Londres, & il y est encore au moment où j'écris. Je n'hesitai pas à m'adresser à lui. J'écoutai avec toute l'attention possible le récit qu'il voulut bien me faire; je le trouvai parfaitement conforme au mémoire signé dont j'avois eu soin de me munir. Si l'on ne trouve pas ici le nom de ce Seigneur, ce n'est pas qu'il craignît d'être cité; c'est uniquement qu'il n'aime pas à l'être dans un fait qui l'attriste sur le sort d'un ami, dont l'erreur étoit due à la séduction des Sophistes, bien plus qu'à son cœur, & dont le repentir, en quelque sorte au moins, a expié le crime ou le délire.

Ces éclaircissemens donnés, voici le fait qui m'a paru les rendre nécessaires, pour suppléer aux preuves que l'on m'a vu jusques à ce chapitre, tirer presque toutes des lettres même des conjurés.

Vers le milieu du mois de Septembre, année 1789, c'est-à-dire, environ quinze jours avant les atrocités du cinq & six Octobre, dans un tems où il étoit déjà visible que l'assemblée appellée Nationale, ayant lancé le peuple dans les horreurs de la Révolution, ne mettroit plus de bornes à ses prétentions, Mr. Leroy, Lieutenant des chasses de sa Majesté & Aca-

démicien, * se trouvoit à diner chez M. d'Angevilliers, Intendant des bâtimens du Roi. La conversation roula, suivant les circonstances du moment, sur les désastres que la Révolution avoit déja entraînés, & sur ceux qu'il étoit trop facile de prévoir. Le repas terminé, le même Seigneur de qui je tiens le fait, ami de ce Mr. Leroy, mais faché de l'avoir vu longtems plein d'estime pour les Sophistes du jour, crut devoir lui en faire des reproches, en ces termes si expressifs: *eh bien, voilà pourtant l'ouvrage de la Philosophie!* Atteré par ces mots, hélas! répond l'Académicien, *à qui le dites-vous? Je ne le fais que trop; mais j'en mourrai de douleur & de remords.* Sur ce mot de *remords*, qu'il répéte en terminant presque toutes ses phrases, le même Seigneur lui demande s'il auroit contribué à cette Révolution, de maniere à s'en faire à lui même de si vifs reproches. " Oui, répond encore l'Académicien, " j'y ai contribué, & beaucoup plus que je ne

Avœux & repentir du sécrétaire de cette académie secrète.

---

* *Not. Le Seigneur, de qui je tiens cette anecdote, ne put pas m'assurer positivement de quelle Académie étoit ce Mr. Leroy. Comme il y avoit dans Paris, plusieurs hommes du même nom, & même assez connus dans les Académies, je désigne plus spécialement celui-ci comme ce Seigneur le désignoit lui même, par sa qualité de Lieutenant des chasses, qui le distinguera des autres Leroy.*

« le voudrois. J'étois le secrétaire du Comité
« à qui vous la devez ; mais j'atteste les Cieux
« que jamais je n'ai cru qu'on en vînt à ce
« point. Vous m'avez vu au service du Roi ;
« vous savez que j'aime sa personne. Ce n'est
« pas là que je croyois conduire ses sujets :
« *j'en mourrai de douleur & de remords.* »

Pressé de s'expliquer sur ce Comité, sur cette société secrète, dont toute la compagnie ignoroit l'existence, l'Académicien reprit : « cette société étoit une espèce de Club, que « nous avions formé entre nous Philosophes, « & dans lequel nous n'admettions que ceux « dont nous étions bien sûrs. Nos assemblées « se tenoient régulièrement à l'hotel du Baron « d'Holbach. De peur que l'on n'en soupçonnât l'objet, nous nous donnâmes le nom « d'Œconomistes ; nous créames Voltaire, quoique absent, Président honoraire & perpétuel « de la société. Nos principaux membres « étoient d'Alembert, Turgot, Condorcet, Diderot, la Harpe, & ce Lamoignon, Garde des « Sceaux, qui lors de sa disgrace, s'est tué « dans son parc. »

Objet de cette académie.

Toute cette déclaration interrompue par des soupirs & des sanglots, l'adepte profondément pénitent ajouta : « voici quelles étoient nos « occupations : la plus part de ces livres que « vous avez vu paroître depuis longtems contre la Religion, les mœurs & le gouverne-

" ment, étoient notre ouvrage, ou celui de
" quelques auteurs affidés. Tous étoient com-
" posés par les membres, ou par les ordres de
" la société. Avant d'être livrés à l'impression,
" tous étoient envoyés à notre bureau. Là
" nous les revisions, nous ajoutions, nous re-
" tranchions, nous corrigions, nous retran-
" chions, suivant que les circonstances l'exi-
" geoient. Quand notre philosophie se montroit
" trop à découvert pour le moment, ou pour
" l'objet du livre, nous y mettions un voile;
" quand nous croyons pouvoir aller plus loin
" que l'auteur, nous parlions aussi plus claire-
" ment; enfin nous faisions dire à ces écrivains
" tout ce que nous voulions. L'ouvrage pa-
" roissoit ensuite sous un titre, & un nom que
" nous choisissions, pour cacher la main dont
" il partoit. Ceux que vous avez cru des
" œuvres posthumes, tels que *le Christianisme*
" *dévoilé*, & divers autres, attribués à Fréret,
" à Boulanger après leur mort, n'étoient pas
" sortis d'ailleurs que de notre société."

" Quand nous avions approuvé tous ces li-
" vres, nous en faisions tirer d'abord, sur papier
" fin ou ordinaire, un nombre suffisant, pour
" rembourser les frais d'impression, & ensuite
" une quantité immense d'exemplaires, sur le
" papier le moins cher. Nous envoyons ceux-
" ci à des libraires ou à des colporteurs, qui
" les recevant pour rien, ou presque rien,

" étoient chargés de les répandre, ou de les
" vendre au peuple au plus bas prix. Voilà ce
" qui a changé ce peuple, & l'a conduit au
" point où vous le voyez aujourd'hui. Je ne
" le verrai pas long tems; j'en mourrai de dou-
" leur & de remords."

Ce recit avoit fait frémir d'indignation; mais on étoit encore touché du repentir & de l'état réellement cruel, où se trouvoit celui qui le faisoit. Ce qui accrut encore l'horreur d'une philosophie, qui avoit pu trouver & méditer avec tant de constance, ces moyens d'arracher au peuple sa religion, ses mœurs; ce fut ce qu'ajouta encore Mr. Leroy, en dévoilant le sens de ces demi-mots, *écr. l'inf. (écrasez l'infame)*, par lesquels Voltaire terminoit un si grand nombre de ses lettres. Il en donna cette même explication que nous en avons donnée dans ces Mémoires, & que le texte même de ces diverses lettres rend d'ailleurs si évident. Il dit précisément comme nous, que ces mots signifioient: écrasez Jésus-Christ; écrasez la Religion de Jésus-Christ. Il dit aussi, ce que nous n'aurions pas voulu assurer de nous-même, ce qui étoit pourtant si vraisemblable, que toutes les personnes qui recevoient de Voltaire des lettres terminées par l'horrible formule, étoient ou membres du Comité secret, ou initiés à ses mystères. Il dévoila aussi ce que j'ai déjà raconté du projet des Conjurés, pour faire de

l'infâme Briennes un Archevêque de Paris, & de leur intention dans ce projet. Il entra dans bien d'autres détails qui feroient précieux à l'hiſtoire, mais que la mémoire des aſſiſtans a laiſſé échapper.

Je n'ai pu, par exemple, conſtater en quelle année cette Académie ſecrète des Conjurés avoit été établie. Ce qui paroît certain par le rapport du Miniſtre Bertins, c'eſt qu'elle exiſtoit déjà pluſieurs années avant la mort de Louis XV; puiſque dès-lors on voit leur principal objet ſe pourſuivre ſi efficacement, par la circulation de toutes ces productions impies, que les marchands forains recevoient d'une main inconnue, pour les diſtribuer au plus bas prix dans les campagnes.

Je crois, à cette occaſion, devoir citer une lettre de Voltaire à Helvétius, dattée du mois de Mars, année 1763. " Pourquoi, dit Voltaire
" à ſon zélé confrère, les adorateurs de la
" raiſon reſtent-ils dans le ſilence & dans la
" crainte? Ils ne connoiſſent pas aſſez leurs
" forces. *Qui les empêcheroit d'avoir chez eux*
" *une petite imprimerie, & de donner des ouvrages*
" *utiles & courts, dont leurs amis ſeroient les*
" *ſeuls dépoſitaires*. C'eſt ainſi qu'en ont uſé
" ceux qui ont imprimé les dernières volontés
" de ce bon & honnête Curé (le teſtament
" Jean Meſlier). Il eſt certain que ſon té-
" moignage eſt d'un grand poids; *il eſt encore*

" *certain que vous & vos amis, vous pourriez*
" *faire de meilleurs ouvrages, avec la plus grande*
" *facilité, & les faire débiter, ſans vous compro-*
" *mettre.*"

Il eſt une autre lettre, dans laquelle Voltaire, ſur le ton de l'ironie, & ſous le nom de Jean Patourel ci-devant Jéſuite, faiſant ſemblant de féliciter Helvétius de ſa prétendue converſion, décrit en ces termes la manière dont on s'y prenoit, pour faire circuler les ouvrages qu'il étoit le plus jaloux de répandre dans la claſſe la moins inſtruite. " On oppoſe, dit-il, au " *Pédagogue Chrétien*, & au *Penſez y bien*, li-" vres qui faiſoient autrefois tant de conver-" ſions, de petits livres philoſophiques, qu'on a " ſoin de répandre *partout adroitement*. Ces " petits livres ſe ſuccedent rapidement les " uns aux autres. *On ne les vend point;* " *on les donne à des perſonnes affidées, qui les* " *diſtribuent à de jeunes gens & à des fem-* " *mes.* Tantôt c'eſt le Sermon des cinquan-" te, qu'on attribue au Roi de Pruſſe; tantôt " c'eſt un extrait du Teſtament de ce mal-" heureux Curé Jean Meſlier, qui demanda " pardon à Dieu en mourant, d'avoir enſeigné " le Chriſtianiſme; tantôt c'eſt je ne ſais quel " *Catéchiſme de l'honnête homme*, fait par un " certain Abbé Durand" *(liſez, par Voltaire même)* &c. *(Lett. à Helvétius* 25 *Auguſte* 1763.*)*

Ces deux lettres nous difent bien des chofes. D'abord elles nous montrent Voltaire donnant le plan d'une fociété fecrète, ayant précifément le même objet que celle dont l'adepte Leroi dévoiloit les myftères. Enfuite on y voit une fociété parfaitement femblable à celle-là, occupée du même objet, ufant des mêmes artifices, alors exiftante à Fernei. Enfin elles nous difent que cette Académie fecrète n'exiftoit pas encore dans Paris, à la datte de ces lettres, puifque l'on voit Voltaire en folliciter l'établiffement. Mais d'un autre côté, les prétendues œuvres pofthumes de Freret & de Boulanger, que l'adepte Leroi déclare être forties de l'Académie fecrète féante à Paris, Hotel d'Holbach, parurent en 1766, & 1767. *(V. l'antiquité dévoilée édition d'Amfterdam an* 1756, *& l'examen des apologiftes du Chriftianifme an* 1767.*)* Il femble donc conftant que cette Académie fecrète fut établie à Paris entre l'année 1763, & l'année 1766; c'eft-à-dire, qu'au moment de la Révolution Françoife, elle travailloit au moins depuis vingt trois ans, à féduire les peuples, par tous les artifices dont la honte & le repentir arrachèrent l'aveu à celui-la même qui faifoit les fonctions de fecretaire, dans cette Académie manufacturière de tant d'impiétés.

Date de l'académie fecrète de Paris.

Au refte, ce malheureux adepte avoit dit vrai, en répétant qu'il en mourroit de douleur & de remords. A peine furvécut-il trois mois à

cette confeſſion. En indiquant les noms des principaux membres de ſa monſtrueuſe Académie, il avoit ajouté qu'il falloit y comprendre tous ces adeptes favoris, auprès de qui Voltaire dans ſes lettres, avoit fait uſage de l'atroce formule: *écraſez l'infâme*. Conformément à cette regle, le premier de ces adeptes ſera, ſans contredit, ce Damilaville ſi content de s'entendre dire qu'il n'y avoit *plus que la canaille* à croire en Jéſus-Chriſt. Car ce ſont ſurtout les lettres adreſſées à cet adepte, que Voltaire finiſſoit par ces mots: *écraſez l'infâme*. Or ce Damilaville n'étoit pas lui-même d'un rang fort élevé au deſſus de cette canaille, il avoit fait une eſpèce de fortune, en devenant commis au bureau des vingtièmes, à trois ou quatre mille livres tournois d'appointement. Sa philoſophie ne lui avoit point appris à ſe contenter de ce médiocre revenu, puiſque l'on voit Voltaire réduit à s'excuſer de ne pouvoir lui procurer un emploi plus lucratif. *(Corr. géné. lett. à d'Amilav. 2 Déc. 1757.)*

Autres adeptes de cette académie.

Damilaville.

Le caractère ſpécial que Voltaire lui donne dans une de ſes lettres à d'Alembert, eſt de *haïr Dieu*. Seroit-ce pour cela qu'il lui écrit beaucoup plus fréquemment, & avec plus d'intimité qu'à tous les autres adeptes? Il ſe ſervoit ſpécialement de lui, pour faire arriver ſes plus intimes ſecrets, ou ſes productions les plus impies aux conjurés. Nous ignorerions encore, quels étoient

ſes talens littéraires, ſans une lettre de Voltaire au Marquis de Villevieille, lettre qui nous dépeint à merveille la lacheté des conjurés, & combien peu toute leur philoſophie reſſembloit à celle d'un vrai ſage, prêt à tout ſacrifier pour faire triompher la vérité. " Non, mon " cher ami, non, dit Voltaire à ſon Marquis; " les Socrates modernes ne boiront point la " cigue. Le Socrate d'Athènes étoit, entre " nous, un homme très imprudent, un ergoteur " impitoyable, qui s'étoit fait mille ennemis & " qui brava ſes juges très mal à propos. "

" Nos Philoſophes d'aujourd'hui ſont plus " adroits. Ils n'ont point la ſotte & dangereuſe " vanité de mettre leurs noms à leurs ouvra- " ges; ce ſont des mains inviſibles, qui percent " le fanatiſme d'un bout de l'Europe à l'autre, " avec les flèches de la vérité. *Damilaville* " vient de mourir. Il étoit auteur du *Chriſtia-* " *niſme dévoilé* (publié ſous le nom de Bou- " langer), & de beaucoup d'autres écrits. *On* " *ne l'a jamais ſu; ſes amis lui ont gardé le ſecret* " *avec une fidélité digne de la Philoſophie.*" (20 Déc. 1768.)

Tel étoit donc l'auteur de ce fameux ouvrage, que les conjurés affectoient de nous donner pour la production d'un de leurs ſavans. Le prétendu Boulanger étoit ce Damilaville, devenu le grand homme de la Philoſophie moderne, à ſon bureau de publicain; & tel étoit

aussi le courage de ce grand Philosophe ; tout comme ses confrères, il eût craint que sa philosophie ne lui coutât trop cher, s'il avoit fallu la soutenir devant les Tribunaux. Il eût craint sans doute aussi de boire, non pas dans la coupe de la cigue, mais dans celle de la honte & de l'infamie, s'il eût été connu pour auteur de toutes les calomnies, & de toutes les erreurs qu'il consignoit dans cet ouvrage, l'un des plus atroces que les conjurés aient publié contre le Christianisme.

Cet adepte si digne de toute la tendresse de d'Alembert & de Voltaire, mourut *banqueroutier*, commis de bureau, séparé de sa femme depuis douze ans. Son panégirique se trouve encore dans ces mots de Voltaire à d'Alembert " je regretterai toute ma vie Damilaville. " J'aimois *l'intrépidité de son ame;* il avoit *l'enthousiasme de St. Paul*, (c'est-à-dire autant de zéle pour détruire la religion, que St. Paul en avoit pour l'établir.) *C'étoit un homme nécessaire* (Lett. 23 Dec. 1769 & 13 Janv. &c.) La décence ne nous permet pas de répéter le reste de l'éloge.

Après ce vil sophiste, dont tout le mérite semble avoir été celui d'un Athée exalté, l'un des membres les plus zéles, étoit le Comte d'Argental. J'ai déjà parlé de ce Comte si cher à Voltaire, je n'en rappelle ici le souvenir, que par ce qu'il étoit aussi un des correspondans

Comte d'Argental.

avec qui Voltaire s'exprimoit très librement sur le vœu d'écraser Jésus-Christ, & que pour observer ses droits à l'Académie secrète. *(V. une foule de lettres dans la corresp. générale.)*

Thiriot

Avec le même droit, il faut donner la même place à je ne sais quel littérateur appellé Thiriot. Ni plus riche, ni d'un rang plus élevé que Damilaville, celui-ci subsista plus longtems des bienfaits de Voltaire, qui en fit d'abord son disciple, & ensuite son agent. Frère Thiriot devenu bien impie, fut aussi bien ingrat. Voltaire s'en plaignoit amérement; mais Thiriot, malgré toute son ingratitude, étoit resté impie; cette constance le réconcilia avec Voltaire, & conserva ses titres auprès des conjurés. *(V. corresp. & lett. à d'Alemb. & lett. de la M. du Chatellet au Roi de Prusse.)*

Saurin

Un homme qu'on regrette de voir associé à tous ces Sophistes, est Mr. Saurin de l'Académie Françoise. Ce ne sont pas sans doute ses œuvres qui inspirent ce sentiment; car sans la tragédie de Spartacus, on ne parleroit guères, ni de ses vers, ni de sa prose; mais on nous dit qu'avec une ame honnête, il dut au défaut de fortune, bien plus qu'à son goût & à son penchant, ses liaisons avec les conjurés. On nous dit qu'il fut homme d'une probité reconnue, mais qu'il fut entrainé dans leur société, par une pension de mille écus que lui faisoit Helvétius. Je ne souscrirai point à cette excuse.

Qu'est-ce que la probité d'un homme qui sacrifie la vérité à l'or, & qu'une pension suffit pour entrainer & retenir dans des conspirations contre l'autel? Je vois Voltaire écrivant à Saurin même, le mettre sur la même ligne qu'Helvétius & tout frère initié, lui confier les mêmes secrets, l'exhorter à la même guerre contre J. C. *(Lett. de Volt. à Saurin, Octob. 1761, & à Damil. 28 Decemb. 1762.)* il faut bien qu'il subisse la honte de l'initiation, puisqu'on ne l'a pas vu y renoncer.

Il faut bien ajoûter à la liste M. Grim, ce Baron Suisse, le digne ami le digne coopérateur de Diderot, courant tout comme lui de Paris à Petersbourg, pour s'y faire des adeptes, revenant comme lui à Paris, pour s'associer encore à ses absurdités, prêchant tout comme lui, qu'entre *l'homme & son chien, il n'y a de différence que dans l'habit*, & se glorifiant de pouvoir annoncer à Voltaire que l'Empereur Joseph étoit initié à ses mystères. Grim

Il faut bien y ajoûter aussi cet Allemand Baron d'Holbach, qui ne pouvant mieux faire, leur prêtoit sa maison. Cet homme-là passoit dans Paris pour un amateur, & protecteur des arts. Les conjurés avoient grand soin de lui donner cette réputation. C'étoit encore pour eux un nouveau titre de s'assembler chez lui, sans paroître suspects. Ne pouvant être auteur comme les autres conjurés, il se fit Baron d'Holbac

leur Mécène. Il ne fut pas le seul de ces hommes, qui doivent à leur or, & à l'usage qu'ils en font en faveur des impies, toute la renommée que leur donne la secte. Malgré tous les prétextes que ce Baron pouvoit donner aux fréquentes assemblées qui se tenoient chez lui, la réputation des hommes qui les fréquentoient, réjaillissoit si bien sur lui, qu'on disoit assez publiquement, qu'il falloit entrer dans sa maison, comme au Japon, c'est-à-dire, en foulant aux pieds un Crucifix.

Tels étoient donc les membres de cette Académie secrète, toute consacrée à inventer des moyens de corruption pour entrainer le peuple dans une apostasie générale, sous prétexte de s'occuper tantôt de son bonheur, ou de l'œconomie publique, & tantôt de la gloire des arts. En voilà aumoins quinze que nous pouvons nommer. Voltaire, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Turgot, Condorcet, la Harpe, le Garde des Sceaux Lamoignon, Damilaville, Thiriot, Saurin, le Comte d'Argental, Grim, le Baron d'Holbach, & ce triste Leroi, qui meurt de douleur & de remords d'avoir pu être adepte & Sécretaire d'une Académie si monstrueuse.

Si l'on veut à présent remonter au véritable auteur de cette Académie, à la lettre de Voltaire à Helvétius, que j'ai citée plus haut; que l'on ajoute ce que Voltaire encore écrivoit à d'Alembert; " que les philosophes fassent *une*

" *confrèrie comme les Francs-Maçons;* qu'ils " s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils " soient fidèles à la confrèrie ; & alors je me " fais bruler pour eux. *Cette Académie secrète* " vaudra mieux que l'Académie d'Athênes & " toutes celles de Paris ; mais chacun ne son-" ge qu'à soi, & on oublie que le premier de-" voir est d'anéantir l'infâme. " Cette lettre est datée du 20 Avril, 1761. En la rapprochant de la déclaration de l'adepte Leroi, il est aisé de voir combien fidellement les adeptes Parisiens avoient suivi les leçons de leur premier maître. Long-tems il regretta de ne pouvoir présider que de loin à leurs travaux ; long-tems même il pensa que la Capitale d'un Empire très Chrétien n'étoit pas un siége assez favorable à leurs succès, qu'ils n'y jouissoient pas de toute la liberté qu'il auroit désirée. C'est pour cela que même quelques années après l'établissement de son Académie secrète, on le voit encore poursuivre le projet de la colonie philosophique à établir dans les États de Frederic, ou de quelque autre Prince protecteur. Mais les tems arrivèrent enfin, où les succès de cette Académie secrète le consolèrent de ceux qu'il avoit espéré de sa colonie. Triomphant dans Paris au milieu des adeptes, il devoit receuillir tous les fruits de sa constance dans la guerre qu'il faisoit au Christ depuis un demi siècle.

CHAPITRE XVII.

PROGRÈS GÉNÉRAUX DE LA CONJURATION DANS TOUTE L'EUROPE.

TRIOMPHE, ET MORT DES CHEFS DE LA CONJURATION.

Espoir des Conjurés.

A Mesure que les Sophistes de l'impiété perfectionnoient leurs moyens de séduction, de funestes succès ajoutoient chaque jour à leur espoir. Il étoit déjà tel, peu d'années après la première apparition de l'Encyclopédie, que dèslors d'Alembert écrivoit avec confiance à Voltaire: "laissez faire la philosophie; & dans "vingt ans la Sorbonne, toute Sorbonne "qu'elle est, enchérira sur Lausanne." Le sens de ces paroles écrites le 21 Juillet 1757, étoit, que la Sorbonne même, dans vingt ans, se trouveroit tout aussi incrédule, & tout aussi anti-chrétienne, qu'un certain ministre de Lausanne, qui envoyoit exactement par Voltaire, les articles les plus impies, pour être consignés dans l'Encyclopédie.

Très peu de tems plus tard, Voltaire enchérissant sur sa prophétie de D'alembert, ne faisoit pas difficulté de lui mander: encore vingt ans, & *Dieu aura beau jeu.* (Lett. du 25

Fév. 1758.) C'eſt-à-dire, encore vingt ans, & vous verrez s'il reſte un ſeul autel au Dieu des Chrétiens.

Tout ſembloit annoncer en effet, dans chaque partie de l'Europe, que le regne de l'impiété n'étoit pas éloigné. La miſſion plus ſpécialement confiée à Voltaire, faiſoit des progrès ſi ſenſibles, que les vingt années de ſa prophétie ne s'étoient pas encore écoulées, & déjà il mandoit *qu'il ne ſe trouvoit pas un ſeul chrétien depuis Genève juſqu'à Berne.* (Lett. à d'Alembert 8 Fév. 1766.) Partout ailleurs, ſuivant ſes expreſſions, *le monde ſe déniaiſoit* ſi bien, *qu'une grande Révolution dans les eſprits s'annonçoit de tous côtés.* (Lett. du 2 Fév. 1765.) L'Allemagne ſur tout favoriſoit cet eſpoir. (ibid.) Fréderic qui l'obſervoit auſſi bien que Voltaire obſervoit les Suiſſes ſes voiſins, écrivoit que " la philoſophie perçoit juſque dans la ſuperſ-" titieuſe Bohême, & en Autriche, l'ancien " ſéjour de la ſuperſtition. (Lett. à Voltaire 143, an. 1766.)

Leurs progrès en Suiſſe.

En Allemagne.

En Ruſſie, les adeptes donnoient encore plus d'eſpérance. C'étoit même dans ces contrées, que la protection des *Scytes* conſoloit ſpécialement Voltaire, des orages qui s'élévoient encore ailleurs contre la ſecte. *(Lett. à Diderot 25 Decembre,* 1762.*)* Il ne ſe poſſédoit plus de joie, quand il pouvoit mander à d'Alembert, à quel point les frères étoient favoriſés à

En Ruſſie.

Peterſbourg, & lui apprendre que dans un long voyage de leur cour, ces protecteurs Scytes s'étoient aviſés de ſe diſtribuer, pour paſſe-tems, les différens chapitres de *Béliſaire* à traduire en leur langue; que l'Impératrice s'étoit chargée de ſon chapitre comme les autres; qu'elle avoit même pris la peine de rédiger toute la traduction d'un ouvrage qui avoit éprouvé, en France, toutes les cenſures de la Sorbonne. (*Lett. de Volt. à d'Alembert. Juillet* 1767.)

Eſpagne

En Eſpagne même, le philoſophiſme, écrivoit d'Alembert, *perçoit ſourdement* autour de l'Inquiſition. (3 Mai 1773.) Et ſuivant Voltaire, dès l'année 1768, il s'y faiſoit *une très grande révolution dans les eſprits*, auſſi bien qu'en *Italie*. (Lett. à Mr. le Riche, 1 Mars, 1768.) Quelques années plus tard, cette Italie, toujours ſuivant les comptes que ſe rendoient les Conjurés, étoit pleine de gens, qui penſoient comme Voltaire & d'Alemdert; & que l'intérèt ſeul empêchoit de ſe déclarer ouvertement impies. (*Lett. de Volt. à d'Alemb.* 16 *Juin*, 1773.)

Italie.

Angleterre

Quant à l'Angleterre, c'étoit une conquête ſur laquelle ils ne ſe permettoient pas la moindre ſollicitude. A les entendre, elle regorgeoit de ces Sociniens qui bafouent, qui haïſſent, ou mépriſent le Chriſt, tout comme Julien l'Apoſtat le mépriſoit, le haïſſoit, & qui ne diffèrent

que par le nom, de la ſecte philoſophique. (*Lett. au Roi de Pruſſe* 15 *Novembre*, 1773.)

Enfin d'après tous les calculs des Conjurés, *la Bavière & la Maiſon d'Autriche*, (tandis que Marie Thérèſe vivoit encore) étoient les ſeules Puiſſances qui ſoutinſent encore les Théologiens, les défenſeurs de la Religion. L'Impératrice de *Ruſſie les menoit grand train; leur dernier jour approchoit en Pologne*, graces au Roi Poniatowſki; *il étoit déjà arrivé en Pruſſe*, graces à Fréderic; & *ſe fortifioit dans l'Allemagne Septentrionale*, graces aux ſoins des Landgraves, Margraves, Ducs & Princes adeptes protecteurs. (*Lett. de Volt. à d'Alemb.* 1 *Sept.* 1767.) Pologne, Pruſſe, &c

Il n'en fut pas de même en France. On voit ſouvent Voltaire & d'Alembert ſe plaindre amérement des obſtacles qu'ils éprouvoient dans cet Empire, l'objet cependant, & le théatre favori de leur conjuration. France

Les réclamations perpétuelles du Clergé, les Arrêts des Parlemens, les coups d'autorité que les Miniſtres même, amis ſecrets des Conjurés, ſe trouvoient par fois obligés de porter à l'impiété, pour ne pas avoir l'air de la favoriſer, n'étoient pas abſolument ſans effet. Le corps de la nation conſervoit encore ſon attachement à la foi. Cette claſſe de citoyens, que l'on appelle peuple, malgré les artifices de l'académie ſecrète, rempliſſoit encore les Temples, dans les jours de ſolemnités religieuſes. Il y

avoit dans Paris même, d'honorables exceptions à faire, dans les classes supérieures. Indigné de ces obstacles & de tant de lenteurs, Voltaire ne cessoit de harceler ses compatriotes, que par mépris il appelloit alors ses *pauvres Welches*. Quelquefois cependant, il sembloit assez content de ces Welches. Alors il écrivoit à son cher Marquis de Villevieille: " *le peuple est* " *bien sot; & cependant la philosophie pénètre jus-* " *qu'à lui*. Soyez bien sûr, par exemple, qu'il " n'y a pas vingt personnes dans Genève, qui " n'abjurent Calvin autant que le Pape; *&* " *qu'il y a des philosophes jusque dans les bouti-* " *ques de Paris.* " (Lett. du 20 Décembre, 1768.) Mais à parler en général, ses plaintes sur la France dominoient dans sa correspondance avec les Conjurés. Quelquefois même, il sembloit entièrement désespérer de la voir jamais sous l'empire de la philosophie. D'Alembert qui voyoit les choses de plus près, en auguroit différemment. Quoique tout n'allât pas au gré de ses vœux, il ne s'en crut pas moins autorisé enfin à rassurer Voltaire, en lui écrivant, que *la philosophie pourroit bien encore être battue, mais qu'elle ne seroit jamais vaincue.* (25 Janvier, 1776.)

Lorsque d'Alembert écrivoit ces paroles, c'est-à-dire vers le commencement de l'année 1776, il n'étoit que trop vrai, que le philosophisme pouvoit désormais se flatter de triom-

pher enfin de tout l'attachement de la nation Françoiſe à la Religion Chrétienne. Depuis dix à douze ans, l'impiété avoit redoublé ſes progrès ; une nouvelle génération formée par les nouveaux maîtres, étoit entrée des collèges dans la ſociété, preſque ſans connoiſſance, ſurtout ſans ſentiment de religion, de piété. C'étoit vraiment le tems où, ſuivant l'expreſſion de Condorcet, le philoſophiſme *étoit deſcendu des trônes du Nord juſque dans les univerſités*. (Voyez préface à ſon édition des penſées de Paſcal.) La génération religieuſe s'éteignoit ; les mots raiſon, philoſophie, préjugés, prenoient la place des vérités révélées. Les exceptions à faire à la Cour, & dans les tribunaux, & dans toutes les claſſes ſupérieures, devenoient tous les jours plus rares. L'impiété paſſoit de la Capitale aux provinces, des Seigneurs & des Nobles aux bourgeois, des Maîtres aux Valets. Sous le nom de philoſophe, l'impiété ſeule étoit honorée ; on ne vouloit plus que des Miniſtres philoſophes, que des Magiſtrats, des Seigneurs, des Militaires, des Littérateurs philoſophes. Pour remplir ſes devoirs religieux, il falloit s'expoſer aux ſarcaſmes, à la dériſion d'une foule de ces ſoi-diſant philoſophes répandus dans tous les rangs. Parmi les grands ſurtout, il falloit, pour ſe dire chrétien, preſque autant de courage, qu'il auroit fallu

d'audace & de témérité, avant la conjuration, pour se dire hautement Athée ou Apostat.

Triomphe de Voltaire

Voltaire étoit alors dans sa quatre-vingt quatrième année. Depuis sa longue absence de Paris, sous le décret des loix, il auroit dû ne reparoître publiquement dans cette ville, qu'en se présentant pour se justifier des impiétés, qui avoient anciennement attiré sur lui l'arrêt du Parlement. D'Alembert, & son Académie secrète résolurent de vaincre cet obstacle. Malgré quelques restes d'égards pour l'ancienne Religion, il leur en couta peu, pour obtenir que le premier auteur de leurs complots, vînt enfin au milieu d'eux, jouir des succès dont ils lui devoient tous le premier hommage. Des ministres, pour la plûpart adeptes, entouroient le Trône de Louis XVI. Ce Monarque toujours religieux, mais toujours prêt à décider pour la clémence, se laissa persuader qu'un long exil avoit suffisamment puni Voltaire. Dans ce chef des impies, il consentit à ne plus voir qu'un vieillard octogénaire, dont on pouvoit oublier les écarts, en faveur de ses anciens trophées littéraires. Il fut convenu qu'à son approche, les loix se tairoient en sa faveur; que l'arrêt du Parlement seroit passé sons silence. Les Magistrats semblèrent ne plus se souvenir de l'avoir porté. C'étoit là ce que demandoient les conjurés. L'arrivée de Voltaire dans Paris, fut leur triomphe à tous.

Cet homme, dont la longue carrière n'avoit été qu'une guerre tout à la fois publique & souterraine contre le Christianisme, fut reçu dans la Capitale d'un Roi très Chrétien, avec toutes les acclamations accordées aux héros, de retour de leurs victoires contre les ennemis de la Patrie.

Partout où l'on savoit que Voltaire se montreroit, une foule innombrable d'adeptes & de curieux accouroient sous ses pas. Toutes les Académies célébrèrent son arrivée ; elles la célébrèrent dans le Louvre, dans ce Palais des Rois, où bientôt Louis XVI devoit se trouver prisonnier, & victime de l'arrière conjuration des impies. Les théatres décernèrent leurs couronnes au chef des conjurés. Les fêtes se succédèrent en son honneur. Enivré de l'encens des adeptes, son orgueil même craignit d'y succomber. Au milieu de ces acclamations, & de ces couronnemens, il s'écria : *vous voulez donc me faire mourir de gloire !* La Religion seule étoit en deuil pendant tous ces triomphes. Son Dieu sut la venger. L'impie qui avoit eu peur de mourir de gloire, devoit mourir de rage & de désespoir, plus encore que de vieillesse. Au milieu de ces triomphes, une violente hémoragie fit craindre pour ses jours. D'Alembert, Diderot, Marmontel accoururent pour soutenir sa constance dans ses derniers momens ; ils ne

Sa mort.

furent témoins que de ſon ignominie, & de la leur.

Que l'hiſtorien ne craigne pas ici d'exagérer. Quelque tableau qu'il trace des fureurs, des remords, des reproches, des cris, des blaſphêmes, qui pendant une longue agonie, ſe ſuccèdent ſur le lit de l'impie mourant; qu'il ne craigne pas d'être démenti par les compagnons même de ſon impiété. Leur ſilence forcé n'équivaut pas aux nombreux témoignages, & aux monumens que l'hiſtoire peut citer ſur cette mort, la plus effroyable de toutes celles dont jamais impie ſe ſoit jamais ſenti frappé. Ou plutôt, ce ſilence même de la part de ces hommes ſi intéreſſés à démentir tous nos témoignages, en ſera la confirmation authentique. Pas un ſeul des Sophiſtes n'a encore oſé parler du chef de leur conſpiration, comme montrant la moindre fermeté, comme ayant joui d'un ſeul inſtant de tranquillité, pendant l'intervalle de plus de trois mois qui s'écoulèrent, depuis ſon couronnement au Théatre François juſqu'à ſa mort. Ce ſilence ſeul dit combien cette mort les humilioit.

Ce fut au retour du théâtre, & dans les travaux qu'il reprenoit pour mériter de nouveaux applaudiſſemens, que Voltaire ſe ſentit averti que la longue carrière de ſon impiété alloit ſe terminer.

Malgré tous les impies accourus pour le fortifier dans les premiers jours de ses douleurs, il sembla d'abord vouloir se rendre au Dieu qui le frappoit. Il appella les prêtres de ce Christ, de ce même prétendu *infâme* qu'il avoit si souvent juré *d'écraser*. Ses dangers augmentant, il écrivit à l'abbé Gaultier le billet suivant: " vous m'aviez promis, Mr. de venir
" pour m'entendre; je vous prie de vouloir
" bien vous donner la peine de venir le plutôt
" que vous pourrez. *Signé Voltaire*, à Paris,
" le 26 Fevrier 1778. "

Peu de jours après, il écrivit encore, en présence du même ecclésiastique, de Mr. l'abbé Mignot, & en présence du Marquis de Villevielle, la déclaration suivante, copiée sur le procès verbal déposé chez Mr. Momet Notaire à Paris.

" Je sous-signé déclare qu'étant attaqué
" depuis quatre jours, d'un vomissement de
" sang, à l'âge de quatre vingt quatre ans, &
" n'ayant pu me trainer à l'Eglise, Mr. le
" Curé de St. Sulpice, ayant bien voulu ajou-
" ter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer
" Mr. Gaultier, prêtre; je me suis confessé à
" lui; & que si Dieu dispose de moi, je meurs
" dans *la Ste. Eglise Catholique* où je suis né;
" espérant de la misericorde Divine, qu'elle
" daignera pardonner toutes mes fautes; si
" j'avois j'amais scandalisé l'Eglise, j'en de-

" mande pardon à Dieu & à elle. 2 Mars 1778.
" *Signé Voltaire*, en présence de Mr. l'Abbé
" Mignot, mon neveu, & de Mr. le Marquis
" de Villevieille, mon ami. "

Ces deux témoins ayant signé la même déclaration, Voltaire ajouta ces paroles copiées sur le même procès verbal:

" Mr. l'Abbé Gaultier, mon confesseur,
" m'ayant averti qu'on disoit dans un certain
" monde, que je protesterois contre tout ce
" que je ferois à la mort, je déclare que je
" n'ai jamais tenu ce propos; & que c'est une
" ancienne plaisanterie attribuée dès longtems,
" très faussement, à plusieurs savans plus
" éclairés que moi. "

Etoit-ce encore un jeu de son antique hypocrisie, que cette déclaration? C'est malheureusement ce que nous ne pouvons que trop soupçonner, d'après ce que nous avons vu de ses communions, & de ses autres actes extérieurs de religion, expliqués par lui-même. Quoiqu'il en soit, c'étoit au moins un hommage public rendu à cette même réligion, dans laquelle il déclaroit vouloir mourir, & contre laquelle il avoit si constamment conspiré pendant sa vie.

Le marquis de Villevielle réduit à signer la rétractation de son maître, étoit ce même adepte conjuré, à qui Voltaire écrivoit onze ans auparavant, pour l'exhorter à *cacher sa*

marche aux ennemis dans ses efforts pour écraser l'infâme. (*Lett.* 27 *Avril* 1767.)

Voltaire avoit permis que sa déclaration fût portée au Curé de St. Sulpice & à l'Archevêque de Paris, pour savoir si elle seroit suffisante; au moment où Mr. Gaultier rapportoit la réponse, il lui fut impossible d'approcher du malade; les conjurés avoient redoublé leurs efforts pour empêcher leur chef de consommer sa retractation; & ils y réussirent. Toutes les portes se trouvèrent fermées au prêtre que Voltaire avoit fait appeller. Les Démons désormais eurent seuls un accès libre auprès de lui; & bientôt commencèrent ces scènes de fureur, & de rage, qui se succédèrent jusqu'à ses derniers jours. Alors d'Alembert, Diderot & vingt autres conjurés, qui assiégeoient son antichambre, ne l'approchèrent plus que pour être témoins de leur humiliation dans celle de leur maître, souvent même pour se voir repoussés par ses maledictions & ses reproches.

" Retirez-vous, leur disoit-il alors, c'est
" vous qui êtes cause de l'état où je suis. Re-
" tirez vous. Je pouvois me passer de tous
" vous autres; c'est vous qui ne pouviez pas
" vous passer de moi; & quelle malheureuse
" gloire m'avez-vous donc valu? "

Ces malédictions données à ses adeptes étoient suivies du cruel souvenir de sa conjuration. Alors ils l'entendoient eux mêmes, au

milieu de ses troubles & de ses frayeurs, appeller, invoquer & blasphêmer alternativement ce Dieu, l'ancien objet de ses complots & de sa haine. Avec les accens prolongés du remords, tantôt il s'écrioit: *Jésus-Christ! Jésus-Christ!* Tantôt il se plaignoit de se voir abandonné & de Dieu & des hommes. La main qui avoit jadis tracé la sentence d'un Roi impie, au milieu de ses fêtes, sembloit avoir écrit sous les yeux de Voltaire mourant, cette antique formule de ses blasphêmes: *écrase donc l'infâme.* Il cherchoit vainement à chasser cet affreux souvenir; c'étoit le tems de se voir écrasé lui même sous la main de l'infâme qui alloit le juger. Ses médecins, Mr. Tronchin surtout, arrivoient pour le calmer; ils en sortoient pour confesser qu'ils avoient vu la plus terrible image de l'impie mourant. L'orgueil des conjurés voulut envain supprimer ces aveux; Mr. Tronchin continuoit à dire que les fureurs d'Oreste ne donnent qu'une idée bien foible de celles de Voltaire. Le Maréchal de Richelieu témoin de ce spectacle s'enfuyoit en disant; en vérité, cela est trop fort, on ne peut y tenir. *(V. circonstances de la vie & de la mort de Voltaire; & lett. Helviennes.)*

Ainsi mourut le 30 Mai, 1778, consummé par ses propres fureurs, plus encore qu'affoibli par le poids des années, le Conspirateur le plus acharné qui se fût élevé depuis les Apôtres

contre tous les Autels du Christianisme. Ses persécutions plus longues, plus perfides que celles des Nérons & des Dioclétiens, n'avoient fait encore que des apostats ; mais il en avoit fait à lui seul plus que tous les anciens persécuteurs n'avoient fait de Martyrs.

Les Conjurés perdirent tout avec Voltaire du côté des talens ; mais ses armes leur restoient dans ses volumineuses impiétés. Les ruses & les artifices de d'Alembert faisoient d'ailleurs plus que suppléer le génie du fondateur de la secte. Les honneurs de premier chef lui furent déférés. Le comité secret Parisien pour l'éducation, & les conventicules des campagnes, la correspondance avec les magisters villageois, lui devoient leur origine ; pour la propagation de l'impiété, il continua à diriger l'Académie secrète, jusqu'à ce qu'il fallût aller comparoître aussi lui même devant le même Dieu que Voltaire. Il mourut à Paris cinq ans après Voltaire, c'est à dire en Nov. 1783. Crainte que le remords ne vînt aussi dans ses derniers momens, donner à ses adeptes le spectacle humiliant de ses rétractations, Condorcet se chargea de le rendre inaccessible, sinon au repentir, du moins à tout homme qui auroit pu se prévaloir de son hommage à la Religion.

D'Alembert lui succède, & meurt.

Quand Mr. le Curé de St. Germain se présenta en qualité de pasteur, Condorcet courut à la porte, refusa de le laisser pénétrer dans la

chambre du malade. C'étoit le Démon même qui veilloit sur sa proie. A peine fut-elle dévorée que l'orgueil de Condorcet trahit son secret. D'Alembert avoit réellement senti tous les remords qui devoient le tourmenter, autant que Voltaire; il étoit même prêt à se rendre, à recourir au seul moyen de salut qui lui restoit, en appellant les Ministres de Jésus-Christ; Condorcet eut la férocité de combattre ce dernier repentir du mourant. Il se glorifia d'avoir su forcer d'Alembert à expirer dans l'impénitence. Toute l'histoire de cet affreux combat entre d'Alembert qui veut céder à ses remords, & Condorcet qui le presse de mourir en impie malgré tous ses remords, est comprise dans ces mots, que Condorcet laisse échapper sur son affreux triomphe. En annonçant la mort de d'Alembert, en rapportant les circonstances, il ne craignit pas de s'applaudir lui-même, & d'ajouter: *si je ne m'étois pas trouvé là, il faisoit le plongeon.* (Dict. Hist. art. d'Alembert.) *

---

* *Il est vrai que Condorcet faché d'avoir révélé, sans s'en appercevoir, le secret des remords de son confrère, essaya d'en détruire l'effet; il est vrai qu'interrogé une autre fois sur les circonstances de cette mort de d'Alembert, il répondit dans son jargon philosophique: il n'est pas mort en lâche; il est vrai enfin que dans sa première lettre au Roi de*

Excepté Fréderic qui avoit enfin réussi, ou qui disoit au moins avoir réussi à se bien convaincre que la mort ne seroit pour lui qu'un sommeil éternel, *(V. suprà)* il étoit dit que le jour où les premiers chefs de la conjuration contre le Christ se verroient appellés à paroître devant lui, seroit aussi le jour où leur mépris de *l'infâme* feroit place à la terreur de ses jugemens.

Diderot lui-même, ce héros des Athées, ce conjuré, qui depuis si long-tems, portoit le courage contre Dieu & son Christ, jusques à la folie, Diderot fut de tous le plus près d'une véritable expiation de ses blasphêmes, & de la longue guerre qu'il avoit faite à Jésus-Christ. C'est encore ici un de ces mystères d'iniquité, qu'il faut tirer des profondes ténèbres où les conjurés anti-chrétiens se plaisent à les ensevelir. Mort de Diderot.

L'Impératrice de Russie, en achetant la bibliothéque de Diderot, lui en avoit laissé l'usage

---

Prusse, 22 *Nov.* 1783, *il répresente d'Alembert mourant avec un courage tranquille, avec autant de force & de présence d'esprit qu'il en eût jamais eu; mais il n'étoit plus tems de tromper là dessus Fréderic même, à qui l'adepte Grim avoit déjà écrit* que la maladie avoit affoibli dans ses derniers tems l'esprit de d'Alembert. *(V. lett. du Roi de Prusse à Grim*, 11 *Nov.* 1783.*)*

pendant ſa vie. Les généroſités de la même Impératrice l'avoient mis en état d'avoir auprès de lui, en qualité de bibliothécaire, un jeune homme bien éloigné de partager l'impiété de ſes opinions. Ce jeune homme étoit cher à Diderot ; il avoit ſurtout mérité ſon attachement par les ſervices aſſidus qu'il lui rendoit dans ſa dernière maladie. C'étoit lui qui panſoit ordinairement les plaies de ſes jambes. Effrayé des ſymptomes qu'il apperçut, le jeune homme courut en avertir un digne Eccléſiaſtique, Mr. l'Abbé Lemoine, réſidant alors à la maiſon appellée des miſſions étrangères, rue du Bac faux-bourg St. Germain. Sur les avis de cet Eccléſiaſtique, le jeune homme paſſe une demie heure dans l'Egliſe, priant Dieu inſtamment de lui inſpirer ce qu'il doit dire, ce qu'il doit faire pour le ſalut d'un homme dont il déteſte les principes religieux, mais qu'il ne peut s'empêcher de regarder comme ſon bienfaiteur. Cette prière faite, il revient chez Diderot; & le même jour à l'inſtant où il panſe ſes plaies, voici le langage qu'il lui tient: " Mr. Diderot, vous me voyez aujourd'hui " plus ému que jamais ſur votre ſort ; n'en " ſoyez pas ſurpris ; je ſais tout ce que je vous " dois; c'eſt par vos bienfaits que je ſubſiſte ; " vous daignez m'honnorer d'une confiance à " laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre ; " il m'eſt dur d'être ingrat, & je m'accuſerois

" de l'être, si je vous laissois ignorer le danger
" que l'état de vos plaies m'annonce. Mr.
" Diderot, vous avez des dispositions à faire;
" vous avez surtout des précautions à prendre
" pour le monde où vous allez entrer. Je ne
" suis qu'un jeune homme, je le sais; mais êtes
" vous bien sûr que votre philosophie ne vous
" laisse pas une ame à sauver? Je n'en doute
" pas, moi; & il m'est impossible de penser au
" sort qui attend mon bienfaiteur, & de ne
" pas l'avertir d'éviter un malheur éternel.
" Voyez, Monsieur, il en est tems encore.
" Pardonnez un avis que je dois à la recon-
" noissance & à toute votre amitié pour moi."

Diderot écoutoit ce langage avec attendrissement; il laissa même échapper quelques larmes; il remercia ensuite son jeune bibliothécaire de sa franchise, de l'intérêt qu'il prenoit à son sort. Il lui promit de bien peser ce qu'il venoit d'entendre, & de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre, dans une situation dont après tout, il reconnoissoit l'importance.

Le jeune homme attendoit avec impatience l'effet de ses délibérations; le premier résultat fut conforme à ses désirs. Il courut avertir Mr. Lemoine, que Diderot demandoit à voir un prêtre, pour se mettre en état de paroître devant Dieu. Mr. Lemoine indiqua Mr. de Tersac Curé de St. Sulpice. Diderot vit en effet Mr. de Tersac; il le vit plusieurs fois; il se

préparoit à rédiger une rétractation publique de ses erreurs; malheureusement les adeptes surveilloient leur ancien Coryphée. L'entrée d'un prêtre chez Diderot les effraya; ils crurent toute la secte deshonnorée, si un chef de cette importance leur échappoit; ils coururent chez lui; ils lui représentèrent qu'on le trompoit; qu'il n'étoit pas aussi malade qu'on le lui avoit dit, & qu'il n'avoit besoin que de prendre l'air de la campagne, pour rétablir sa santé. Diderot résista quelque tems à ces impressions, à tout ce que l'on ajoutoit pour le rappeller à son philosophisme. Mais enfin il se laissa persuader dessayer au moins de l'air de la campagne. On eut soin de tenir son départ très secret. Les malhereux qui l'entrainèrent, savoient bien qu'il n'avoit pas long-tems à vivre. Les Sophistes qui étoient dans la confidence, faisoient semblant de le croire encore chez lui; tout Paris le croyoit en effet sur les nouvelles que l'on faisoit courir de son état. Ceux qui l'avoient suivi à la campagne le gardèrent étroitement, ne le quitèrent pas, qu'ils ne l'ussent vu mort. Il expira entre leurs mains le 2 Juillet 1784. Alors même, continuant à tromper le public, les adeptes geoliers ramenèrent secretement son cadavre à Paris, firent courir le bruit que la mort l'avoit surpris à table; & allèrent partout publiant que leur plus fameux Athée étoit mort tranquillement, & sans

remords, dans tout ſon athéiſme. Le public le crut encore ; & ce jeu de la ſcélérateſſe pourſuivant juſques aux portes de l'enfer ſa malheureuſe proie, y pouſſant Diderot malgré lui, ſervit à fortifier l'impiété de ceux que l'exemple de ſon repentir auroit pu ramener à la vérité.

Ainſi dans cette conſpiration, depuis ſon origine juſqu'à la mort de ſes grands chefs, tout fut le jeu de la ruſe, de l'artifice, de la ſéduction, des moyens ténébreux, menſongers, & les plus révoltans dans l'art affreux de ſéduire les peuples. C'étoit ſur cet art ſeul que Voltaire, d'Alembert & Diderot avoient fondé leur eſpoir d'entrainer l'univers dans l'apoſtaſie générale ; le Dieu qui ſe vengeoit ſur eux mêmes de leurs complots, permit que leurs diſciples tournaſſent contre eux les mêmes ruſes. Dans cet inſtant où il n'eſt plus de gloire pour les chefs de parti, où la fumée des réputations acquiſes par le menſonge, s'évanouit, il laiſſa les diſciples ſéduits dominer leurs maîtres ſéducteurs. Dans cet inſtant, où toute la raiſon leur crioit d'uſer eux mêmes pour revenir au Chriſt, de la liberté qu'ils avoient prêchée contre le Chriſt, ils ſacrifièrent juſques à leurs remords au ſervile reſpect pour leur école. Ils frémiſſoient du mal qu'ils avoient fait par leur courage contre Dieu ; ils auroient tout donné pour le courage de revenir à lui ; ils n'eurent que la

peur & la foibleſſe de l'eſclave. Domptés par leurs adeptes, ils moururent dans une impiété que leur cœur maudiſſoit, & garrotés des chaînes qu'ils avoient forgées eux mêmes.

Le jour qu'ils deſcendirent au tombeau, la conjuration contre l'autel, la haine qu'ils avoient jurée au Chriſt, n'étoit plus le ſeul héritage qu'ils laiſſoient à leur école. Voltaire s'étoit fait le père des Sophiſtes impies; il n'avoit pas encore quitté la terre, qu'il ſe trouvoit déja le père des Sophiſtes rebelles. Il avoit dit à ſes premiers adeptes: écraſons les autels, & qu'il ne reſte pas au Dieu des chrétiens un ſeul temple, un ſeul adorateur; ſon école ne tarda pas à dire: écraſons tous les ſceptres, & qu'il ne reſte pas aux Rois de la terre un ſeul ſujet, ou un ſeul trône. De leurs ſuccès communs devoit bientôt naître cette double Révolution, qui de la même hache alloit abattre en France, les autels de la Réligion, la tête des Pontifes, le Trône du Monarque, la tête de Louis XVI, & menacer du même ſort tous les Autels de la terre & tous les Rois. J'ai dit & les complots & les moyens des Sophiſtes de l'impiété; avant que d'en venir à la conſpiration des Sophiſtes de la rebellion, qu'il me ſoit permis de réfléchir ſur l'étrange illuſion que leur philoſophiſme avoit faite aux nations; & qui fit elle-même la plus grande partie des ſuccès de la ſecte & de ſes complots.

CHAPITRE XVIII.

DE LA GRANDE ILLUSION QUI A FAIT LE SUCCÈS DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ, DANS LEUR CONJURATION CONTRE L'AUTEL.

DANS cette première partie des mémoires fur le Jacobinifme, j'avois à démontrer l'exiftence, & à dévoiler les auteurs, les moyens, les progrès d'une conjuration formée par des hommes appellés philofophes, contre la réligion chrétienne, fans diftinction des Proteftans ou des Catholiques, fans exception même de ces fectes fi nombreufes qui, foit en Angleterre, foit en Allemagne ou dans toute autre partie de l'univers, ont confervé la foi au Dieu du Chriftianifme. — Pour dévoiler ce myftère d'impiété, j'avois à recueillir plus fpécialement mes preuves dans les archives même des conjurés, c'eft-à-dire, dans leurs confidences intimes, leurs lettres, leurs productions, ou leurs aveux. Je crois avoir tenu ma parole au delà de ce que le lecteur le plus difficile à perfuader pouvoit exiger pour tout ce qu'on appelle une véritable démonftration hiftorique. Je crois avoir porté mes preuves à l'évidence. Qu'il me foit à préfent permis de

revenir ſur les auteurs même de cette conjuration de l'impiété, d'examiner leurs titres & leurs droits au nom de *philoſophes*, ſous lequel nous les avons vus former tous leurs complots contre le Chriſt.

Ce ne fut pas le moins dangereux de leurs artifices, que cette affectation d'un nom, qui les faiſoit paſſer pour les maîtres de la ſageſſe, & les docteurs de la raiſon. Le commun des hommes ſe laiſſe prendre par les mots, bien plus que par les choſes. En ſe donnant le titre d'incrédules & d'ennemis du Chriſtianiſme, Voltaire & d'Alembert auroient révolté les eſprits. Ils ſe donnèrent le nom de *philoſophes*, & l'on crut qu'ils l'étoient. La vénération attachée à ce titre paſſa à leur école; aujourd'hui encore, malgré tous les forfaits & tous les déſaſtres de la Révolution qui a ſuivi, qui devoit naturellement ſuivre leur conjuration, aujourd'hui encore, le ſiécle de leur impiété, de leurs complots eſt appellé le ſiécle de la philoſophie; & tout homme qui penſe comme eux en fait de religion, s'appelle philoſophe. Cette illuſion ſeule leur a donné, leur donne encore peut-être plus d'adeptes que tous les autres artifices de la ſecte. Il importe plus qu'on ne penſe, que ce preſtige ſoit diſſipé. Tant que l'école des conjurés antichrétiens ſera regardée comme celle de la raiſon, il y aura toujours une multitude d'inſenſés, qui ſe croiront des ſages, en penſant

Illuſion & duperie ſur ce mot Philoſophie.

comme Voltaire, Fréderic, d'Alembert, Diderot, & Condorcet, sur la Religion Chrétienne; & qui conspireront comme eux, pour des Révolutions contre le Christ. Les Révolutions contre le Christ entraineront encore les désastres & les forfaits contre les trônes & la société. Après avoir dévoilé les fermens, les complots, les autres artifices des conjurés, qu'il nous soit donc permis, sans quitter les fonctions d'historien, de déchirer encore le masque de leur prétendue sagesse, de détromper cette foule d'adeptes, qui aujourd'hui encore, prétendent s'élever au dessus du vulgaire, par leur admiration pour cette prétendue école de philosophie. Avec tout le mépris, avec toute la haine de Voltaire pour la réligion du Christ, ils se sont crus des sages; il est tems qu'ils le sachent, ils n'ont été que des dupes. Il est tems qu'ils le sachent, & qu'ils voient, & qu'ils confessent à quel point l'illusion de ces mots *raison*, *philosophie*, *sagesse* leur a donné le change. Qu'ils daignent un instant prêter l'oréille; nos démonstrations ne nous ont que trop donné le droit d'être entendu, lorsque nous leur disons " à l'école de tous ces conjurés contre le Christ, vous avez cru entendre les oracles de la raison, vous n'avez entendu que les leçons de la haine en délire; vous avez été dupes de la folie & de l'extravagance couvertes du manteau de la sagesse; vous avez été dupes de l'ignorance qui se

difoit la fcience; vous avez été dupes de la corruption, & de l'école de tous les vices fous le nom de vertu; & vous l'êtes encore de tous les artifices de la fcélérateffe fous le mafque du zéle pour la philofophie." Pour avoir droit de tenir ce langage aux adeptes, je ne difputerai pas fes talens à leur maître. Seulemnet, s'ils m'oppofent le génie du poëte, je répondrai: que fur le Pinde, ou fur les rives du Permeffe, il fe livre aux fictions; mais qu'il ceffe de donner les tranfports & les chimères de l'imagination pour la réalité. Plus fes erreurs font celles du génie, moins je fuis étonné de le voir s'enfoncer & fe perdre, quand il s'eft égaré. La ftupidité refte en déçà de la raifon; le génie qui la dépaffe, n'en eft pas moins dans les régions du délire. Il peut y conferver tous fes talens; dans les accès d'une fièvre brulante, le géant redoublera fes forces; plus que jamais alors il pourra brifer les chênes, foulever les rochers; fes fureurs n'en feront pas moins le fpectacle le plus humiliant pour la raifon. Dans fes confpirations contre le Chrift, je n'ai point d'autre excufe, point d'autre hommage pour Voltaire.

Que les adeptes, jufque dans fes momens de phrénefie, croyant encore voir un Philofophe dans leur maître, fe rendent compte à euxmêmes, s'ils le peuvent de leur admiration; mais qu'ils commencent par nous dire ce qui

lui reste encore de droits à l'école de la raison.

Dans Voltaire se disant philosophe, qu'est-ce d'abord que cette étrange haine, qu'il a conçue contre le Dieu du Christianisme ? Qu'un Néron ait pu faire le serment d'écraser les Chrétiens & leur Dieu ; on conçoit aisément que ce vœu peut entrer dans le cœur d'un monstre, précisément par ce que c'est le vœu d'un forcené. Qu'un Dioclétien même ait pu jurer au Christ la même guerre ; je concevrai encore, avec l'idée qu'il avoit de ses Dieux, qu'un tyran idolâtre a cru devoir venger leur gloire, appaiser leur courroux. Qu'un Julien assez fou pour ressusciter le culte des Idoles, jure encore d'anéantir le Dieu du Christianisme ; c'est un premier délire qui peut expliquer le second. Mais qu'un prétendu sage, qui ne croit ni aux Dieux des Payens, ni au Dieu des Chrétiens, qui ne sait à quel Dieu il doit croire, choisisse Jésus-Christ pour en faire l'objet de toute sa haine, de toute sa rage & de tous ses complots ! explique qui pourra ce phénomêne de la philosophie moderne ; j'avoue qu'il n'est pour moi que le vœu de l'impie en délire.

Dupes du délire de la haine pris pour Philosophie.

Je ne prétendrai pas que ses droits à l'école de la raison soient perdus pour tout homme, qui n'a pas le bonheur de croire à la Religion Chrétienne. En le plaignant d'avoir trop peu connu les preuves qui démontrent la vérité de

cette religion, & la plenitude de la Divinité dans son auteur, je consens qu'il soit encore pour lui, une place auprès d'un Epictete ou d'un Sénèque, comme il en étoit une, avant le Christianisme, auprès de Socrates ou de Platon. Mais à l'école même de cette philosophie de la raison, je vois ses vrais disciples soupirer après ce que Voltaire a juré d'écraser. Je vois le plus grand des disciples de Socrates demander qu'il paroisse enfin, l'homme juste, qui pourra dissiper les ténèbres & les doutes des sages. Je l'entends s'écrier: " qu'il vienne donc celui " qui pourra nous apprendre comment nous " devons nous comporter envers les Dieux & " envers les hommes. Qu'il vienne incessam- " ment; je suis disposé à faire tout ce qu'il me " prescrira, & j'espère qu'il me rendra meil- " leur. " *(Platon dans son second d'Alcibiade.)*

Vœu des vrais Philosophes.

A ces vœux, je reconnois le philosophe de la raison. Je crois le voir encore, quand je l'entends prévoir, dans l'amertume de son cœur, que si ce juste paroissoit sur la terre, il seroit baffoué par les méchans, frappé, battu de verges, traité comme le dernier des hommes. *(Ibid.)* Mais il a paru, ce juste que la philosophie des Payens même appelloit si ardemment; c'est Voltaire, c'est d'Alembert qui le baffouent, qui conspirent contre lui, qui le détestent, qui ont juré de l'écraser; & dans Voltaire & d'Alembert je pourrois encore

reconnoître les hommes de la raiſon & de la philoſophie? Qu'ils ſe préſentent les adeptes de ces prétendus philoſophes, & qu'ils répondent pour leur maître. Nous nous contenterons de leur dire à eux & à Voltaire: ſi le fils de Marie n'eſt point pour vous le fils de l'Eternel, reconnoiſſez au moins en lui le juſte de Platon; & combinez enſuite, ſi vous le pouvez, vos conſpirations avec la voix de la raiſon. Si Voltaire refuſe de voir le Soleil qui s'obſcurcit, les morts qui reſſuſcitent, le voile du Temple qui ſe déchire, qu'il vienne au moins, & qu'il voie le plus ſaint, le plus juſte des hommes, le prodige de la douçeur, de la bonté, de la bienfaiſance, l'Apôtre de toutes les vertus, la merveille de l'innocence opprimée, priant pour ſes bourreaux; & s'il lui reſte encore une ombre de philoſophie, qu'il nous diſe d'où viennent ſes complots contre le fils de l'homme. Eh bien, oui, Voltaire eſt philoſophe, je le veux; mais il ne l'eſt pas même comme Judas; il ne dira pas même que le ſang de cet homme eſt le ſang du Juſte. Il eſt philoſophe comme la Sinagogue des Juifs, & comme toute leur vile populace, puiſqu'il crie avec elle ſur le Chriſt: qu'il ſoit crucifié; qu'on écraſe l'infâme. Oui, il eſt philoſophe comme toute cette nation proſcrite & diſperſée; puiſque au bout de dix ſept ſiècles, il s'acharne comme elle, contre le Saint des Saints; il pourſuit ſa mémoire, il ajoû-

Vœu de Voltaire.

te ses sifflemens aux sifflemens des Juifs, ses sarcasmes à leurs sarcasmes, ses outrages à leurs outrages, sa conjuration à leur conjuration, & sa rage à leur rage. Et qu'on ne dise pas que cette haine de Voltaire tombe sur la religion du Christ, non pas sur le Christ même. Car c'est sur la personne du Christ que tombent ses sarcasmes & ses blasphêmes ; c'est sa mémoire qu'il poursuit & qu'il veut rendre infâme ; c'est de lui qu'il veut faire un objet de mépris, de dérision & d'infamie. Quand il a l'impudeur de s'appeller lui-même, & de signer ses lettres *Christ-moque*, comme il signoit *écrasez l'infâme*, (Lett. au Marquis d'Argence, 2 Mars, 1763.) de qui se moque-t'il, de qui se joue-t'il, l'insensé, si ce n'est de ce Christ, le Dieu au moins de toute vertu, de toute sagesse, de toute bonté, quand même les Sophistes refuseroient de voir en lui le Dieu de toute puissance?

Et d'ailleurs, à quel titre la raison & la philosophie seroient-elles de la religion du Christ, plus que de sa personne, l'objet de leur conspiration? Avant, après le Christ, est-il venu au philosophe l'idée d'une vertu, dont cette religion ne donne le précepte, ou ne fournisse le modèle? Est-il un crime, est-il un vice, que cette religion ne condamne? Et le monde a-t-il encore vu un sage nous donner des préceptes plus saints avec des motifs plus puissans? Avant, après le Christ, a-t-il existé quelque

part, des loix plus propres à faire le bonheur des familles & des Empires? En eſt-il où les hommes apprennent d'avantage à s'aimer? En eſt-il qui leur faſſent un devoir plus rigoureux de s'entre-aider par des bienfaits mutuels? Qu'il ſe préſente, le philoſophe, qui prétend ajoûter à la perfection de cette religion ; nous pourrons l'écouter & le juger. Mais s'il ne veut que la détruire, il eſt déjà jugé comme Voltaire & ſes adeptes ; il & ne doit être pour nous, que le philoſophe en délire, ou l'ennemi du genre humain.

Vons ne l'excuſez pas ce délire, quand vous faites ſemblant de croire que Voltaire & ſes adeptes conſpirant contre cette religion n'en veulent qu'à ſes autels, à ſes myſtères, & non à ſa morale. Il n'eſt pas vrai d'abord qu'ils ſe bornaſſent à détruire ſes autels, & à blaſphêmer ſa mémoire ; nous l'avons déjà vu, nous le verrons encore, qu'ils en vouloient aux vertus, & à la morale même de l'Évangile, comme à nos autels & à nos myſtères ; mais Voltaire n'eût-il haï que nos myſtères, quels ſont donc ces myſtères, qui méritent à la Religion Chrétienne la haine & les complots du philoſophe, de l'homme qui raiſonne? Parmi tous ces myſtères en eſt-il bien un ſeul qui favoriſe les crimes ou les fautes de l'homme ; qui le rende moins bon pour ſes ſemblables, moins attentif ſur lui-même, moins fidèle

à l'amitié, à la reconoiſſance, à la patrie, & à tous ſes devoirs? De ces myſtères, en eſt-il bien un ſeul au contraire, dont la religion ne faſſe pour le chrétien un nouveau motif d'admiration pour ſon Dieu, d'intérêt pour ſon propre bonheur, ou bien d'affection pour ſes frères? Ce Fils de Dieu qui meurt pour ouvrir le Ciel à l'homme, pour lui apprendre ce qu'il doit redouter, ſi ſes crimes le lui ferment encore; ce pain des Anges qui n'eſt offert qu'à l'homme purifié de toutes ſes ſouillures; ces paroles de bénédiction qui ne ſe prononcent que ſur l'homme repentant de ſes fautes, prêt à mourir plûtôt que de commettre un nouveau crime; cet appareil d'un Dieu qui vient juger les hommes, & qui appelle à lui tous ceux qui ont aimé, nourri, vêtu ou ſecouru leurs frères, & qui livre à des flammes éternelles l'ambitieux, le traitre, le tyran, le mauvais riche, le mauvais ſerviteur, l'époux infidele, & tout homme qui n'a pas aimé, ſecouru ſon ſemblable; ſont-ce là des myſtères qui méritent la haine du philoſophe, & qui aux yeux de la raiſon, juſtifient des complots contre la Religion de Jéſus-Chriſt?

Si Voltaire d'ailleurs, ſi ſes adeptes refuſent de croire à ces myſtères, que leur importe que le reſte de l'univers y croie? En ſuis-je plus à craindre pour eux, par ce que celui qui me défend de nuire à mon frère, eſt le Dieu même

qui doit un jour être mon juge, & celui de mon frère? Le Dieu que je révère, en est-il moins terrible pour le méchant & moins propice au juste, parceque je crois, sur sa parole, à l'unité de son essence, & à la trinité des personnes? C'est donc encore un vrai délire de la haine que ce prétexte de Voltaire & de ses adeptes. Ils détestent ce qui, dans sa fausseté même, ne pourroit pas être pour l'incrédule un objet raisonnable de haine. Mais ce qui est dans eux le comble du délire, d'une part ils exaltent sans cesse la philosophie tolérante des anciens, qui sans croire aux mystères du Paganisme, se gardoient bien d'ôter au peuple sa religion; & de l'autre, ils ne cessent de conspirer contre le Christianisme, sous prétexte que cette religion a ses mystères? Que leur philosophie soit donc d'accord avec elle-même, si elle veut être pour nous l'école de la raison.

Autre prétexte encore, & en même tems autre preuve du délire & de l'extravagance, qui président à leurs complots. C'est la Révélation, c'est Dieu-même, nous disent-ils, que la Religion Chrétienne fait parler; & quand la Révélation s'est fait entendre, il n'est plus de liberté pour l'homme dans ses opinions religieuses. Le Philosophe qui doit prêcher aux hommes la liberté, l'égalité, est donc autorisé par toute la raison à s'armer contre cette Religion du Christ & ses mystères. Voilà leurs

argumens: voici notre réponse. Qu'on ouvre à d'Alembert, à Diderot & à Voltaire toutes les portes des petites maisons, chaque fois qu'au nom de cette liberté & de cette égalité, on les entend appeller leurs adeptes, pour écraser le Christ & sa Religion. Quoi! vous craignez d'avoir trop d'ellebore pour des hommes, qui vous parlent sans cesse de liberté, de tolérance religieuse; & qui en même tems jurent d'écraser la Religion, les Autels & les temples, & le Dieu du Catholique, du Luthérien, du Calviniste, du Romain, de l'Anglois, de l'Espagnol, de l'Allemand, du Russe, du Suedois & de l'Europe entière? Vous croiriez qu'il leur reste encore quelque vestige de la raison, lorsque tout à la fois ils exaltent la liberté des cultes, & sont tout occupés de complots, pour écraser le culte des Nations le plus universel! Vous aurez entendu Voltaire appeller des Bellorophons & des Hercules, pour écraser le Dieu des Chrétiens; d'Alembert exprimer le vœu formel de voir une Nation entière *anéantie*, parce qu'elle persiste dans son attachement à ce Dieu, à son culte; pendant un demi siecle, vous aurez vu ces mêmes hommes, & leurs adeptes s'épuiser en embuches, en artifices, pour ôter à l'univers sa Religion; & quand ils parlent liberté, égalité, tolérance, vous croirez encore entendre des Philosophes! Qu'on change donc le nom des choses déformais, & que *Philosophie* ne

ſignifie plus à l'avenir que folie, extravagance, abſurdité ; que le mot de *raiſon*, ne ſignifie plus que démence & délire ; & alors je croirai à la raiſon, à la philoſophie de Voltaire, & de d'Alembert conjurant pour détruire la Religion de Jéſus-Chriſt.

Je voudrois bien ne pas avoir à revenir ici ſur Fréderic. Je penſe qu'il fut Roi ; mais il fut Roi Sophiſte. Eh bien, qu'on ſache donc auſſi tout ce que cette prétendue Philoſophie fait du Sophiſte Roi ; & qu'on diſe ſi elle lui laiſſoit plus de ſageſſe qu'au dernier des adeptes.

Fréderic écrivoit ; pourquoi écrivoit-il ? Je n'en ſais rien. Pour tromper le public, ou bien pour ſe tromper lui-même ? Le décide qui pourra ; je croirois qu'il voulut l'un & l'autre, & il y réuſſit. Fréderic écrivoit auſſi quelquefois publiquement, en faveur de la tolérance ; on le crut tolérant. J'ai ſous les yeux un Journal Anglois, le *Monthly Review*, Octobre 1794, pag. 154, & là je vois ce Fréderic donné pour un modèle de tolérance ; là on cite ce trait de ces ouvrages : " jamais je ne gênerai " les opinions en matière de Religion ; je re- " doute par deſſus tout les guerres religieuſes : " j'ai été aſſez heureux, pour qu'aucune des " ſectes qui ſont dans mes états n'aient jamais " troublé l'ordre civil. Il faut laiſſer au peuple " les objets de ſa foi, les formes de ſon culte, " & même ſes préjugés ; *c'eſt pour cette raiſon*

" *que j'ai toléré les prêtres & les moines, en dépit*
" *de Voltaire & de d'Alembert, qui m'ont fait bien*
" *des plaintes sur cet objet. J'ai le plus grand*
" *respect pour nos Philosophes modernes; mais*
" *dans le vrai, je suis forcé de reconnoître qu'une*
" *tolérance générale n'est pas la vertu dominante*
" *de ces Messieurs.*" Là dessus Messieurs les Journalistes Anglois font d'excellentes réflexions, en opposant cette doctrine & la sagesse de Fréderic à l'atroce intolérance, à la férocité des Sophistes de la Révolution Françoise. Mais nous, qui avons eu à citer tant d'exhortations de Fréderic à écraser l'infame, à écraser la Religion Chrétienne; nous encore, qui nous sommes trouvés obligés de mettre sous les yeux de nos lecteurs, ce projet tracé par Fréderic, recommandé par Fréderic, comme le seul moyen d'anéantir, & cette Religion, & les Prêtres, & les Moines, & les Evêques; ce projet surtout de commencer par détruire les Religieux, les Moines pour détruire plus aisément tout le reste; (*V. ci dessus Chapitre V.*) Nous, qui avons vu Fréderic décider que jamais la Révolution Anti-chrétienne, après laquelle il soupiroit, ne s'acheveroit que *par une force majeure*; que c'étoit ultérieurement par *la Sentence du Gouvernement* que la Religion devoit être *écrasée*; nous enfin qui l'avons vu se plaindre de ne pouvoir pas être *spectateur de ce moment si désiré;* (Lett. du 24 Mars 1767, 13

Août 1775) nous, dis-je, qui avons vu toutes ces preuves de son intolérance applaudies par Voltaire comme les idées d'un *grand capitaine*, que devons-nous penser de cette prétendue sagesse & tolérance du Roi Sophiste? Ce que le Journaliste Anglois dit des Sophistes Carmagnoles, le dirons nous aussi du Roi Sophiste? *Lorsqu'on voit des hommes de cette espèce, nous donner leurs actions ou leur pratique pour la perfection même de la théorie, on ne sait quel sentiment doit dominer—du dégoût ou de l'indignation.* Non, révérons le Roi même Sophiste. Que toute notre indignation, que tout notre mépris se tourne contre cette Philosophie insensée qui traite les adeptes couronnés sur leur Trône, comme leurs maîtres même dans leurs Clubs ou dans leurs sanhédrins, ou leurs Académies, sans laisser nulle part les vestiges de l'homme qui raisonne.

Si quelque chose encore peut ajouter à la folie des maîtres, c'est l'imbécile orgueil des adeptes, au moment où ils croient enfin le grand objet de leurs complots rempli. Tous les Autels du Christ sont renversés en France; en exaltant le triomphe de Voltaire, c'est alors que Condorcet nous crie: " ici il est enfin " permis de proclamer hautement le droit si " long tems meconnu de soumettre toutes les " opinions à *notre propre raison*, c'est à dire, " d'employer pour saisir la vérité, *le seul instru-* " *ment* qui nous ait été donné pour la recon-

" noître. Chaque homme apprend avec une
" sorte d'orgueil, que la nature ne l'avoit pas
" absolument destiné à croire sur la parole
" d'autrui ; & la superstition de l'antiquité,
" l'abbaissement de la raison dans le délire
" d'une foi surnaturelle, disparurent de la
" société, comme de la Philosophie". (*Esquisse sur les progrès de l'esprit* &c. *époque* 9.)

Condorcet écrivant ces paroles, croyoit certainement décrire le triomphe de la raison sur la révélation, sur toute la Religion Chrétienne. Les adeptes applaudirent, & crurent comme lui au prétendu triomphe de la vraie philosophie. Elle n'avoit pas moins à gémir sur leurs victoires, que la Religion même. Est-ce bien en effet pour rendre à l'homme le droit de soumettre toutes *ses opinions* à *sa raison*, que les Sophistes poursuivirent pendant si long tems leur conspiration contre la Religion du Christ? Qu'entend-il donc ici, le vain Sophiste, par soumettre ses opinions à sa raison? S'il veut dire le droit de ne rien croire que ce que ma raison satisfaite m'invite elle-même à croire, il peut se dispenser de ses complots. La Religion du Christ ne dit jamais à l'homme de croire ce que sa raison éclairée lui dit encore de ne pas croire. C'est pour cette raison que le Christianisme se présente avec tout l'appareil de ses preuves & de ses démonstrations. C'est pour la raison seule que le Christ & ses Apôtres opérent leurs pro-

diges ; c'eſt afin qu'elle voie, qu'elle juge tout ce qu'il lui convient de croire ; c'eſt pour qu'elle diſtingue tout ce qui eſt prouvé, de ce qui ne l'eſt pas, que la Religion conſerve ſes annales, que ſes docteurs vous preſſent, vous invitent à étudier ſes monumens. C'eſt pour que votre foi ſoit celle de la raiſon, & non pas celle de la pareſſe ou de l'ignorance, que leurs productions & leurs leçons vous mettent chaque jour ſous les yeux, les grandes preuves de cette Religion. En un mot, le précepte formel de ſes Apôtres eſt, que *votre foi, votre ſoumiſſion ſoit raiſonnable;* qu'elle ſoit appuyée de toutes les recherches que la raiſon exige pour ſa conviction, *rationabile obſequium veſtrum*; & vous croyez avoir beſoin de vos complots, pour que la raiſon conſerve tous ſes droits, quand elle croit à la Religion! Etudiez la vous-même, cette Religion; & vous apprendrez que ſon Dieu n'eſt pas un autre Dieu que celui de la raiſon ; qu'il n'eſt pas un ſeul dogme, un ſeul précepte de cette raiſon, que la Religion ne commence par confirmer ; & que ſi elle ajoûte à ſes connoiſſances, elle fait mieux que vous le droit du ſage, le droit de ne rien croire ſur des preſtiges ou des ſophiſmes ; mais auſſi le devoir de croire ſur les preuves multipliées de la puiſſance, de la ſainteté, de la ſageſſe, de la ſublimité du Dieu qui vous parle, & de l'authenticité de ſa parole.

Par ce droit de ſoumettre toutes ſes opinions à ſa propre raiſon, ſi le Sophiſte entend le droit de ne rien croire que ce que ſa raiſon conçoit, & ce qui a ceſſé d'être myſtérieux pour elle; l'objet de la conſpiration eſt encore plus voiſin du délire. Avec ce nouveau droit, l'homme commence donc par ne croire ni au jour qui l'éclaire, ni à la nuit qni le plonge dans les ténèbres, juſqu'à ce que la lumière elle-même, & ſon action ſur l'homme & ſon eſprit ceſſent d'être un myſtère. Il ne croira donc pas à l'arbre qui végéte, à la fleur qui s'épanouit & ſe colore; à l'être qui ſe meut, ſe reproduit, ſe perpétue de générations en générations; il ne croit donc à rien dans la nature; il ne croit pas à ſa propre exiſtence, tant que cette nature, & ſa propre exiſtence, & ſon corps, ſon ame ne ſont pour lui qu'un abyme de myſtères; pour avoir le plaiſir & la gloire de ſe faire incrédule, il commence par ſe faire imbécille.

Depuis quand la meſure de notre intelligence eſt-elle devenue celle des choſes, de leur nature, de leur poſſibilité ou de leur réalité? La raiſon du vrai ſage me tient un langage bien différent. Elle me dit que l'exiſtence des objets une fois prouvée, quelque myſtérieux qu'ils ſoient, je dois les croire, ſous peine de devenir abſurde; car alors je croirois qu'ils exiſtent, parceque leur exiſtence eſt démontrée;

& je ne croirois pas à leur exiſtence, parceque je ne puis concevoir leur nature.

Mais quel droit bien étrange encore, que celui dont triomphe Condorcet! Le droit d'être réduit *pour ſaiſir la vérité au ſeul inſtrument qui nous ait été donné pour la reconnoître!* Si la nature m'a laiſſé dans les ténèbres, ou dans l'incertitude ſur les objets les plus intéreſſans pour moi, ſur mon ſort à venir, ſur ce que je dois faire pour éviter un deſtin que je redoute, pour obtenir un ſort que je déſire; celui-là bleſſera donc mes droits, qui viendra diſſiper mes ténèbres & mon incertitude? Que ne diſoit-il donc, l'imbécille Sophiſte, que le droit de l'aveugle eſt auſſi de s'en tenir au ſeul inſtrument que la nature lui a donné, & de n'être jamais conduit par celui qui a des yeux? Que ne concluoit-il, que l'aveugle avoit auſſi appris *avec une ſorte d'orgueil*, que la nature ne le deſtinoit pas à croire à la lumière, ſur la parole d'autrui? Qu'il eſt donc philoſophique encore, cet orgueil du Sophiſte! Il a cru *ſa raiſon abaiſſée par une foi ſurnaturelle!* Il a cru que le Chriſtianiſme ravaloit ſa raiſon, en l'élevant au deſſus de ce monde; il a cru que le Dieu du chrétien abaiſſoit & aviliſſoit l'homme, en lui parlant de ſes deſtinées éternelles, & en lui laiſſant la mémoire de ſes merveilles, pour preuves de ſa parole! Cette prétention a été le grand motif de ſes complots contre le Chriſtia-

nisme; & il osoit parler au nom de la raison! Et on a pu le croire philosophe! Et il se trouve encore des hommes dupes de ce délire! Revenons à ses maîtres, à Voltaire, à d'Alembert, à Diderot; il faut encore montrer dans leurs adeptes, les tristes dupes de l'ignorance la plus absolue, décorée du titre de Philosophie. Ici je n'ai besoin que de m'en tenir aux aveux les plus formels, & aux confidences les plus intimes de ces prétendus philosophes.

Dupes de l'ignorance.

Est-il un Dieu? N'en est-il point? Ai-je une ame à sauver? N'en ai-je point? Cette vie doit-elle être toute consacrée à l'intérêt présent? Dois-je penser à un sort à venir? Et ce Dieu, & cette ame, & ce destin, sont-ils ce que je m'entends dire? Ou bien faut-il que j'en croie toute autre chose? Voilà assurément les questions élémentaires de la vraie science, de la philosophie la plus intéressante pour le genre humain, & par elle-même, & par ses conséquences. Et que répondent à toutes ces grandes questions tous nos prétendus sages, à l'instant même où ils agitent leur conspiration contre le Christ? Que se répondent-ils entre eux, ces hommes qui se donnent pour les maîtres de la sagesse, de la raison, de la lumière? Nous avons lu leurs lettres; nous avons mis sous les yeux du Lecteur, leurs propres expressions. *(Voyez suprà)* Qu'y a-t-il vu? Des hommes qui régentent l'Univers, se faire

entre eux l'aveu formel & répété, qu'ils n'ont pas pu venir à bout de se former une seule opinion fixe sur aucun de ces objets. Voltaire consulté par des Princes, consulté par des Bourgeois, consulte lui-même d'Alembert pour savoir s'il doit croire à son ame, à son Dieu. L'un & l'autre finissent toujours par avouer qu'ils sont réduits à mettre par-tout le *non liquet*, je n'en sais rien. Mais que savent-ils donc en philosophie, ces maîtres si étranges, s'ils ne peuvent pas même résoudre entre eux les questions élémentaires de la philosophie? De quel droit se donnent-ils pour les maîtres de l'univers, pour les oracles de la raison, si leur raison n'est pas encore arrivée aux portes de la science dont dépendent les mœurs, les principes, les bases de la société, les devoirs de l'homme, du père de famille, du citoyen, du prince, du sujet, & la conduite & le bonheur de tous? Quelle est donc leur science sur l'homme, s'ils ne savent pas même ce que c'est que l'homme? Et quelles seront leur leçons sur ses devoirs, sur ses grands intérêts, s'ils ne savent pas même sa destinée? qu'est-ce enfin que leur philosophie, si elle se réduit à m'apprendre que je ne peux savoir ce qu'il m'importe le plus que je sache, & que tous ceux-là sachent, avec lesquels j'aurai à vivre?

Pour me cacher la honte de son ignorance absolue sur ces premiers objets des recherches

du ſage, nous avons vu d'Alembert nous répondre que peu importe à l'homme, de ne pouvoir réſoudre toutes ces queſtions ſur ſon ame, & ſon Dieu, & ſur ſa propre deſtinée. *(Lett. à Volt. 25 Juillet, & 4 Août, 1770.)* Voltaire en me diſant que l'on ne ſavoit rien de ces premiers principes, eſt convenu que ſon incertitude n'étoit pas une choſe bien agréable, mais il s'eſt retranché dans cette incertitude même, en ajoutant que l'aſſurance eſt un état ridicule, ou celui d'un Charlatan. *(Lett. à Fréderic, Guill. P. Roi de Pruſſe 28 Novembre, 1770.)* Voilà donc à quoi ſe réduiſoit toute la ſcience de ces prétendus maîtres de la raiſon & de la philoſophie! l'un avoue ſon ignorance, & l'excuſe par l'abſurdité même; l'autre prétend que ce qu'il ne ſait pas, le Charlatan ſeul prétendra le ſavoir; qu'il eſt abſurde & riſible dans moi, de ne pas me contenter de cette incertitude qui le tourmente lui-même!

Parceque d'Alembert ne ſait pas s'il eſt un Dieu ou non, s'il a lui-même une ame ou s'il n'en a point, il faudra croire que peu importe à l'homme de ſavoir ſi tous ſes intérêts ſe bornent à quelques jours de cette vie mortelle, ou bien, s'il doit pourvoir à un ſort à venir, qui durera autant que l'éternité même! Et parceque Voltaire tourmenté de ſon ignorance, ne ſait quel parti prendre, il faudra que je mépriſe, & que j'évite même celui qui préten-

dra me délivrer de ce tourment, de cette inquiétude habituelle ! il faudra que j'écrase & le Christ & l'Apôtre qui viendront dissiper cette inquiétude, & me délivrer de mes doutes sur mes grands intérêts ! Ce n'est pas là simplement l'ignorance de ces prétendus maîtres ; c'est tout l'orgueil & toute la folie de l'ignorance, qui veut me retenir dans les ténèbres, parcequ'elle jalouse la lumière.

On ne veut pas le voir ; rien n'est pourtant plus vrai : haïr & détester, jalouser, détruire & écraser, voilà toute la science de ces prétendus sages. Haïssez l'Evangile, calomniez son auteur, renversez ses Autels ; vous en savez assez pour être Philosophe. Soyez Déiste, Athée, Scéptique, Spinosiste, soyez tout ce que vous voudrez ; niez ou affirmez, ayez un corps de doctrine & un Culte quelconque à opposer à la doctrine, à la Religion du Christ, ou bien n'en ayez point, ce n'est pas là ce que la secte vous demande, ce n'est pas là ce dont Voltaire prétendoit lui même avoir besoin, pour se glorifier du nom de philosophe! Quand on lui demandoit ce qu'il substituoit à la Religion du Christ, il appelloit les Prêtres de cette Religion autant de médecins ; puis il croioit avoir droit de répondre : que veulent-ils de moi ? Je leur ai ôté les médecins, quel service demandent-ils encore ? *(V. sa vie par Condorcet édit. de Kell.)* Nous répondons envain : vous

Dupes de la corruption prise pour la vertu.

leur avez été leurs médecins; mais vous les laiſſez avec toutes leurs paſſions; vous leur donnez la peſte; quel remede leur laiſſez-vous pour la guérir? Nous objectons envain; ni Voltaire, ni ſon panégyriſte Condorcet ne ſe mettent en peine de nous répondre. Faites comme eux; appellez toutes les verités religieuſes, erreurs, menſonges, préjugés populaires, ſuperſtition, fanatiſme,; & vantez-vous enſuite d'avoir détruit; ſouciez vous fort peu de ſubſtituer la ſcience à l'ignorance, la vérité au menſonge; contentez-vous d'avoir boulverſé; vous n'en ſerez pas moins décoré du beau nom de Philoſophe.

A ce prix, je ne ſuis pas ſurpris de trouver tant de ces philoſophes de tous les rangs, de tous les âges, de tous les ſexes; mais à ce prix auſſi, qu'il eſt ſtupide, & qu'il eſt dupe, l'orgueil qui ſe trouve ſi flatté de ce nom! Que Voltaire & que tous ſes adeptes ceſſent de s'en glorifier. La ſcience réduite à déteſter & à détruire, ou même à ſe jouer, à rire des objets religieux, à les blaſphémer, s'acquiert facilement. Je ne ſais pas pourquoi Voltaire ſembla d'abord ſe contenter d'en donner les préceptes aux Rois, aux nobles, & aux riches; pourquoi il crut d'abord devoir en exclure *les gredins & la canaille*. Sur un ſimple blaſphême auquel il voit les convives ſourire, ce valet ſe trouvera bientôt auſſi philoſophe

que son maître. Il saura, comme lui, se mocquer de son Pasteur & des Pontifes, des Autels & de l'Evangile. Ce brigand Marseillois bientôt se vantera aussi, comme Condorcet, de secouer le préjugé vulgaire, en brisant les Autels, en massacrant les prêtres; & il appellera aussi, comme Voltaire, la Révolution, le triomphe de la raison, des lumières & de la philosophie. Haranguez la plus vile populace; dites lui que ses prêtres la trompent, que l'Enfer n'est qu'une invention de leur part; dites lui qu'il est tems de secouer le joug de la superstition, du fanatisme, de recouvrer la liberté de sa raison; en deux ou trois minutes, ces rustres paysans seront tout aussi philosophes que vos premiers adeptes. Le langage variera; mais la science sera la même. Ils haïront ce que vous haïssez, ils briseront ce que vous écrasez. Plus ils sont ignorans & barbares, plus ils adopteront facilement votre haine, ou toute votre science.

S'il vous faut des adeptes d'une autre espèce, il est facile encore d'ajouter au nombre de vos sages. Sans ajouter à la science, la fille de Necker n'a qu'à voir d'Alembert prendre pour un bon mot quelque saillie impertinente contre l'Evangile; la voilà philosophe comme lui, & secouant aussi le préjugé religieux comme Sœur Guillemette. On ne concevoit pas d'où venoient à nos sages modernes tant d'adeptes

femelles, tant de jeunes faquins philosophes aussi, avant même d'avoir eu le tems de rien lire, si ce n'est deux ou trois brochures bien impies. Ce siècle de lumières philosophiques s'explique désormais.

Mais quoi ! Toutes nos jeunes & nos vieilles Laïs sont aussi philosophes ! Tout époux, toute femme se jouant de la fidélité conjugale ; tout enfant que fatiguent déjà le respect filial, la soumission aux loix d'un père ; tout courtisan sans mœurs, & tous ces hommes brisant effrontément le frein des passions ; tout cela est aussi philosophe ! Tout cela se glorifie aussi de ce beau nom ; & Voltaire n'en rejette pas un seul de son école, pourvu qu'à tous leurs vices, à tous leurs crimes, ils aient ajouté la gloire de sécouer aussi le préjugé religieux, de rire des Mystères, d'insulter au Sacerdoce, & d'écraser le Dieu de l'Evangile ! Certes, ce ne sont plus ici les simples dupes de l'ignorance prise pour la science, des ténébres prises pour la lumière, & du délire de la haine pris pour la sagesse de la raison ; ce sont les dupes de la corruption prise pour l'école de la vertu. J'excuse la folie, la manie, la fiévre & les accès de cette haine extravagante de Voltaire tramant ses conjurations contre le Christ. Je ne vois qu'un frénétique plus à plaindre peut-être qu'à blamer dans Voltaire défiant les Cieux même, écrivant à d'Alembert : *encore vingt ans, & Dieu aura*

beau jeu, ou répétant & assénant les blasphêmes de sa rage, & écrivant à Damilaville : *écrasez, écrasez, écrasez donc l'infâme*. Oui, j'excuse Voltaire dompté par cette fièvre de la rage; j'excuserai jusques à ses adeptes, & cette multitude de Nobles, de Bourgeois, de Ministres qui n'ayant pas l'idée de la philosophie, se croient philosophes, par ce qu'une troupe de conjurés impies leur disent qu'ils le sont; je veux bien même ne pas leur demander depuis quand le titre seul de philosophe suffit à Fréderic, à Voltaire, pour croire voir en eux les maîtres d'une science qu'ils firent profession de mépriser & d'ignorer. Je ne leur dirai pas que si Fréderic a pu être leur maître au champ de Mars, & former des guerriers; que si Voltaire a pu juger Corneille, & donner des leçons aux Poëtes, l'un & l'autre n'en sont pas pour cela des oracles en fait de Religion; que cette science n'est pas plus que les autres, une science où l'on excelle sans en avoir fait une étude spéciale; qu'il est absurde en fait de Religion, comme en toute autre science, de prendre pour ses guides & ses maîtres des hommes qui blasphêment ce qu'ils n'ont jamais su, ce qu'ils n'ont pas même voulu savoir; des hommes dès lors même, pareils plus d'une fois à l'enfant qui balbutie de petits sophismes, croyant faire des difficultés insolubles, & qui brise la montre, par ce qu'il ne peut pas en découvrir le ressort.

Oui, je veux laiſſer là toutes ces réflexions du ſens commun, qui auroit dû ſuffire aux adeptes pour leur rendre l'école de leurs ſages au moins ſuſpecte, ſi non abſurde & riſible, dans ces combats de Fréderic contre la Sorbonne, de Voltaire contre St. Thomas, de d'Alembert contre St. Auguſtin, de la ſœur Guillemette contre St. Paul.

Je veux croire que tous ces grands maîtres, parlant théologie, & religion ou dogme, ont pu leur paroître de vrais docteurs; mais quand ces mêmes hommes, quand toute cette école leur parlant auſſi des vertus & de morale, prétendoit leur donner des regles de conduite appuyées ſur la loi naturelle, comment ont-ils bien pu s'imaginer n'entendre encore que les leçons de la philoſophie? Ici l'illuſion perdoit juſques à l'ombre du prétexte. Ils n'avoient qu'à jetter un coup-d'œil ſur leur école même, & à ſe demander ſi parmi les adeptes, il en étoit un ſeul qui parût n'avoir renoncé à la religion, que pour devenir, ſous la conduite de Voltaire ou d'Alembert, meilleur fils, meilleur père, meilleur époux, plus honnête homme, enfin plus vertueux. Ici il ſuffiſoit de réfléchir comment il ſe faiſoit que cette prétendue philoſophie de la vertu devînt habituellement le réfuge, le dernier aſyle & la dernière excuſe de tout homme connu pour ſe jouer effrontément de tout ce qu'on appelle devoir, moralité;

comment il se faisoit, lorsque nous reprochions à ces adeptes la perversité de leurs mœurs, que leur grande réponse fût habituellement dans ce sourire qui nous disoit : ces reproches sont bons pour l'homme qui n'a pas encore secoué les préjugés de votre Évangile ; nous sommes philosophes, nous ; & nous savons à quoi nous en tenir.

On ne peut pas se le cacher, les faits sont trop publics. L'épouse qui rioit de la fidélité conjugale, l'adolescent qui ne connoissoit plus de frein à ses passions, l'homme qui saisissoit également & sans distinction, tous les moyens licites & illicites, pour arriver à son objet ; jusqu'aux roués de cour, jusqu'aux femmes le plus hautement décriées, tout cela vous disoit : nous sommes philosophes. C'étoit-là leur excuse. Pas un seul n'eût ôsé justifier la moindre faute, en nous disant : je suis chrétien ; je crois encore à l'Évangile. Et que les maîtres n'accusent pas ici l'erreur ou l'ignorance des disciples. L'adepte savoit bien que le nom de vertu restoit encore à son école ; mais il savoit aussi à quoi ses maîtres réduisoient la vertu. Plus il étoit instruit dans leur science, plus il devoit s'approprier leurs principes, en bravant les reproches de l'homme vertueux, les remords de sa propre conscience. Il savoit que ses maîtres ne jugeoient pas à propos de porter l'impudeur jusqu'à blasphêmer ouvertement la Morale

Evangélique; mais il les avoit vu effacer de leur code tout ce que l'Evangile appelle des vertus, *toutes celles que la religion fait descendre des cieux.* Il avoit entendu à leur école, la liste des vertus qu'elle appelle *stériles*, *imaginaires*, *vertus de préjugé;* & de la liste des véritables vertus, il effaçoit, comme ses maîtres, la pudeur, la continence, la fidélité conjugale, l'amour *filial*, *la tendresse paternelle*, *la reconnoissance*, *le mépris des injures*, *le désintéressement* & jusqu'à *la probité*. (V. les textes mêmes des philosophes dans les helviennes tom. 5.) A la place de toutes ces vertus, il avoit entendu mettre l'ambition, l'orgueil, l'honneur de la gloire, & celui des plaisirs, & toutes les passions. Dans la morale de ses maîtres, il savoit que la vertu n'est pas autre chose que *ce qui est utile*; & le vice autre chose que *ce qui est nuisible dans* ce monde; que la vertu n'est *plus qu'un songe* si l'homme vertueux est malheureux (*V. Helvétius de l'esprit. & de l'homme — essai sur les préjugés, système de la nature, morale univ. &c.*) On ne cessoit de leur répéter que *l'intérêt personnel* étoit le seul principe de toutes les vertus philosophipues. Il savoit que ses maîtres parloient beaucoup de *bienfaisance*; mais il savoit aussi que cette bienfaisance ne conservoit chez eux le nom de vertu, que pour en faire un titre pour se dispenser de toutes les autres. *Ami, fais-nous du bien, nous te tenons quitte de tout le reste*: c'étoit

la leçon expresse de Voltaire (*fragmens sur divers sujets, art. vertu*) mais ce n'étoit pas la dernière. Il falloit amener les adeptes à ne savoir pas même s'il pouvoit exister des vertus; s'il y avoit un bien moral qui diffère du mal; & c'étoit encore là une de ces questions à laquelle Voltaire s'étoit chargé de répondre qu'on n'en sait rien, *non liquet* (*dict. philos. art: tout est bien.*) il falloit faire plus encore, & décider que tout ce que l'on *appelloit perfections, imperfections, justice, méchanceté, bonté, fausseté, sagesse, folie ne diffèrent que par les sensations de plaisir ou de douleur* (Lett. de Trasyb.); *que plus le philosophe examine les choses, & moins il ose dire qu'il dépende d'avantage de l'homme d'être pusillanime, colère, voluptueux, vicieux, en un mot, qu'il ne dépend d'eux d'être louches, bossus, boiteux.* (Encyclop. Art. Vice, édition de Genève.) C'étoient-là les leçons des Sophistes conjurés; & en les recevant, vous pouviez vous croire encore à l'école de la vertu, de la philosophie?

L'adepte philosophe eût-il été plus sûr qu'il existe des vertus & des vices; que devenoit pour lui cette distinction, quand ses maîtres lui apprenoient qu'il étoit né pour le bonheur, & que tout son bonher étoit dans *le plaisir, ou l'exemption de la douleur;* (Encyclop. Art. bonheur, & préface.) quand, laissant de côté toute sollicitude pour son ame, ils lui disoient que la

devise du sage doit être de veiller sur son corps; (d'Alemb. éclairciss. sur les élemens du philos. N°. 5.) ou quand ils lui crioient que c'est par *le plaisir* que Dieu *l'appelle à la vertu!* (Volt. discours sur le bonheur.) C'étoient-là cependant les leçons de d'Alembert, de Diderot, de Voltaire, les chefs des conjurés.

Quels motifs de vertu ces mêmes héros de la philpsophie laissoient-ils encore à leur adepte, quand ils lui apprenoient qu'un Dieu ne *s'embarasse ni de ses vertus, ni de ses vices*; que la crainte de ce Dieu n'est *qu'une vraie folie*; quand, pour dénaturer jusques à ses remords, ils lui disoient que tout homme *sans crainte est au dessus des loix*; que *toute action malhonnête, mais utile, se commet sans remords; que le remords enfin ne doit être que la crainte des hommes & de leurs loix*; quand poussant leur doctrine au delà de tout absurdité, d'un côté ils exaltoient sans cesse la liberté des opinions, pour laisser l'homme libre de choisir toujours la plus fausse; quand d'un autre côté, ils ne laissoient pas une seule de ses actions au pouvoir de sa liberté, pour lui ôter jusqu'au remords des plus coupables? *(V les textes de Volt. d'Alemb. Did. dans les Helvien tom. 3.)*

C'étoit-là la doctrine de tous ces conjurés; il n'est plus tems de le nier; elle est consignée dans presque toutes les productions de la secte, dans celles-là surtout qu'elle vantoit, qu'elle

recommandoit comme ses principaux chef-d'œuvres. Qu'auroient donc fait tous ces grands Philosophes, comment s'y feroient-ils donc pris, s'il n'avoit fallu faire de toute leur morale, qu'un code de corruption & de scélératesse? Et que failloit-il donc à l'univers, pour démontrer que ce prétendu siècle de philosophie & de vertu, étoit précisément le siècle de tous les vices, & de tous les forfaits érigés en principes & en préceptes même, pour le méchant auquel ils sont utiles?

La seule chose qui puisse au moins diminuer le crime de cette illusion faite à la multitude des adeptes soi-disant Philosophes, c'est ce qu'il en couta aux conjurés de constance & d'artifices pour la propagation de leurs principes, & pour le succès de leur conjuration.

Dupes de la scélératesse.

Mais avec ces artifices & ces machinations, qu'est-ce que leurs philosophie? Supposons que l'univers eût pu en être instruit du vivant de Voltaire, de Fréderic, de d'Alembert, & avant que les cœurs ne fussent gâtés au point de s'applaudir de leurs propre corruption; supposons qu'on eût vu ces avis si souvent répétés que se donnoient les conjurés, de *frapper* & de *cacher leur main*; que les peuples eussent été instruits de toutes ces manœuvres ténébreuses, employées sourdement pour les séduire; étoit-ce bien la marche de la philosophie qu'on eût cru reconnoître dans cette hypocrisie, dans

cette diſſimulation perpétuelle, dans ces embuches, qui firent ſeules tout le ſuccès des conjurés?

Quand d'Alembert & Condorcet, Diderot, Helvétius & Turgot alloient ſe réunir à cet Hôtel d'Holbach, ſous le nom d'Œconomiſtes, & ſous prétexte d'aviſer aux intérêts du peuple; ſi ce peuple avoit ſu qu'ils alloient combiner entre eux les moyens de l'abuſer, & de le rendre impie comme eux, de lui ôter ſes Prêtres, ſes Autels, & d'écraſer ſa Religion; ſi ce même peuple avoit pu ſavoir que ces prétendus maîtres envoyés pour inſtruire ſes enfans, n'étoient que les hypocrites émiſſaires de d'Alembert, envoyés pour corrompre l'enfance & la jeuneſſe; que tous ces colporteurs de la ſecte, qui vendoient ſes productions à ſi bas prix, n'étoient que les corrupteurs ſoudoyés par l'Académie ſecrète, pour faire circuler ſes poiſons des villes aux campagnes, & juſques aux chaumières; étoit-ce encore à ces moyens que la ſecte auroit dû ce reſpect, cette eſpèce de vénération qu'elle avoit uſurpée? Et la ſcélérateſſe de leurs complots connue, les conjurés n'euſſent-ils encore été que des ſages faits pour donner au tems où ils vécurent, le nom de *ſiècle philoſophique?* Non ſans doute, la plus juſte horreur eut ſuccédé à l'admiration; & quand les loix auroient voulu ſe taire, l'indignation publique auroit ſuffi pour venger la

philosophie même, de l'infamie & des complots aux quels on la faisoit servir.

Qu'il soit donc humilié ce siècle d'une prétendue Philosophie ; qu'il rougisse, qu'il se repente, & surtout qu'il revienne de l'illusion que les impies ont pu lui faire ; de l'illusion qu'il doit à ses vices, à sa corruption & au desir d'être trompé, peut-être plus encore qu'aux ruses employées pour le tromper. J'excuserai ce peuple, cette multitude grossière qui confesse du moins son inexpérience dans les voies des Sophistes, & que l'instinct de la vertu rendit au moins la dernière à se laisser séduire ; mais ces milliers d'adeptes, dans les Cours, dans les Palais des Grands, dans les Lycées des lettres, qu'ils consentent à rentrer dans eux-mêmes. En se faisant impies, ils ont cru se faire Philosophes. En renonçant aux loix de l'Evangile, à ses vertus bien plus encore qu'à ses mystères, ils ont pris pour des raisons profondes ces mots de préjugés, de superstition, que des Sophistes faisoient sans cesse sonner à leurs oreilles. Ils ne savoient pas même qu'un préjugé n'est qu'une opinion dénuée de preuves ; & ils sont devenus esclaves du préjugé, en rejettant une Religion, dont ils se glorifioient d'avoir peu étudié les démonstrations, tandis qu'ils dévoroient les productions, les calomnies de tous ses ennemis. Si ce ne sont pas là tous leurs titres à la Philosophie, qu'ils en cherchent

quelqu'autre dans leur cœur ; qu'ils s'interrogent franchement; qu'ils se demandent à eux-mêmes si ce n'est pas la flétrissante lassitude des vertus évangéliques, qui a valu leur admiration aux Sophistes conjurés contre l'Evangile. Qu'ils voient si ce n'est pas l'amour de leurs passions qui a fait auprès d'eux toute la force de l'incrédulité, bien plus encore que les Sophismes, les complots & les embuches de son école. J'ai peur que celui là ne fût déja méchant, qui crut voir tant de bonheur, & tant de gloire à suivre les méchans. A coup sûr au moins il fut peu philosophe, celui qui crut ne voir que des philosophes, où la réalité lui montroit tant de fourbes, tant de lâches, tant de conspirateurs.

Quelles qu'en soient les causes, il étoit dit qu'un siècle dupe des artifices, & des conjurations d'une école toute d'impiété, mettroit toute sa gloire à s'appeller le siècle de la Philosophie. Il étoit dit aussi que ce même siècle dupe d'un vrai délire, & de toute la rage de l'impiété prise pour la raison, & dupe du serment de la haine & du vœu d'écraser la religion, pris pour le vœu de tolérance, d'égalité, de liberté religieuse, dupe encore des ténèbres prises pour la lumière, de l'ignorance même prise pour la science, & dupe d'une école de toute corruption prise pour l'école de toutes les vertus; dupe des